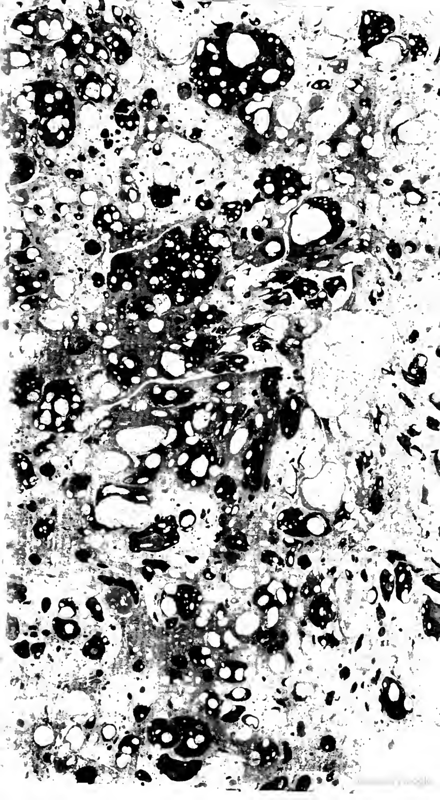



BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE
F
9
6
83
RACCOLTA NENCINI
OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Joannis Nencini
1874






RERUM MAGISTRA
Qui ſuis-je? Où ſuis-je?
D'où ſuis-je venu? Que vois-je?
Delamonce invenit
C.F. Fritzsch fecit Amst.

OEUVRES
DIVERSES
DE POPE.

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

NOUVELLE EDITION,

CONSIDERABLEMENT AUGMENTE'E,

avec des très-belles Figures en taille-douce.

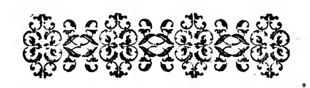
TOME SECOND.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez ARKSTE'E & MERKUS.

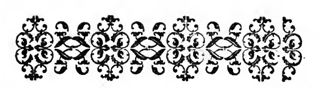
M D C C L I V.



TABLE

Du Contenu de ce Second Volume.

ESSAI
SUR
L'HOMME.



ESSAI SUR L'HOMME.

EPITRE I.

De la nature & de l'état de l'Homme, par rapport à l'Univers.

Eveillez-vous mon cher Bolingbroke; laissez toutes les petites choses à une basse ambition & à l'orgueil des Rois. Puisque tout ce que la vie peut nous donner, se borne presque à regarder autour de nous & à mourir, parcourons donc au moins cette scéne de l'Homme: prodigieux labyrinthe; mais qui a sa régularité; campagne où la fleur croît confondue avec le chardon; jardin qui tente par des fruits défendus. Allons ensemble, battons ce vaste champ; & soit couvert ou découvert, voyons ce qu'il renferme. Reconnoissons les sentiers (1) secrets de ce qui rampe

[1 *Les sentiers de ce qui rampe dans l'aveuglement, & les vertiges de ce qui se perd dans l'élévation.*]

pe dans l'aveuglement, & les vertiges où l'essor insensé de ce qui se perd dans l'élevation. Suivons de l'œil les pas de la Nature : frappons la folie dans sa course, & saisissons les mœurs dans leur naissance. Rions lorsqu'on le doit, ayons de la candeur lorsqu'on le peut : mais surtout justifions à l'homme les voyes de Dieu.

Nous ne pouvons juger de l'homme que rélativement à notre propre systême, ignorant la rélation générale des systêmes & des chosés.

Que pouvons-nous dire de Dieu ou de l'homme, qu'en raisonnant en conséquence de ce que nous connoissons? Et que connoissons-nous de l'homme? seulement sa demeure ici-bas: c'est d'où partent, c'est à quoi se rapportent tous nos raisonnemens. Quoique (1) Dieu se manifeste par des mondes innombrables, c'est à nous de le rechercher dans celui où il nous a placés. Celui qui pourroit percer au travers de la vaste immensité, voir des mondes entassés sur d'autres mondes former un seul Univers, observer le rapport des régles systématiques d'une partie aux régles systématiques d'une autre, reconnoître d'autres planétes, d'autres soleils; quels sont les différens êtres qui habitent chaque étoile; celui-

tion.] C'est-à-dire, la conduite de ceux qui se laissent guider par d'aveugles passions; ou de ceux qui renonçant à l'humble usage du sens-commun, se perdent dans les hautes régions de la Métaphysique.

[1 *Dieu se manifeste par des mondes innombrables,* &c.] Hunc cognoscimus solummodo per proprietates suas & attributa, & per sapientissimas & optimas rerum structuras, & causas finales. NEWT. *Princ. Schol. gem. sub fin.*

celui-là pourroit dire pourquoi Dieu a fait toutes choses telles qu'elles sont. Notre ame transcendante a-t-elle pénétré les supports & les liens des différentes parties de l'Univers, (1) leurs fortes connexions, leurs subtiles dépendances & leurs justes gradations? Petites parties de ce Tout, pouvons-nous le comprendre (2)?

Cette

[1 *Leurs fortes connexions, leurs subtiles dépendances.*] La pensée est noble, & exprimée avec toute l'exactitude philosophique possible. Le systême de l'Univers est une combinaison de convenances *naturelles* & *morales*, comme l'Homme est un composé de *Corps* & d'*Ame*. Ainsi notre Auteur entend par les *fortes connexions*, la partie *physique* du monde, & par les *dépendances subtiles*, la partie *morale*. De-là vient, que dans l'endroit où il suppose que les désordres *physiques* peuvent contribuer à quelque bien plus grand dans le monde *naturel*, il suppose aussi que les désordres moraux peuvent tendre à quelque bien plus grand dans le monde *Moral*.

(2) Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la Nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atômes au prix de la réalité des choses. C'est un cercle infini dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractéres sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.... L'intelligence de l'homme tient dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que son corps dans l'étendue de la nature: & tout ce qu'elle peut faire est d'appercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un desespoir éternel d'en connoître ni le principe, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, & portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'Au-

 teur

Cette grande chaîne qui attire & réunit toutes les parties, & qui par-là conserve le tout, est-elle entre les mains de Dieu, ou entre celles de l'homme?

Homme présomptueux, prétens-tu découvrir la raison d'où vient que tu as été formé si foible, si petit, si aveugle? Premiérement, si tu le peux, trouve la raison encore plus difficile à comprendre, d'où vient que tu n'as pas été formé plus foible, plus petit, & encore moins éclairé. Fils de la terre, demande-lui pourquoi les chênes sont plus hauts & plus forts que les ronces auxquelles ils donnent de l'ombrage? ou demande aux plaines azurées pourquoi les satellites de Jupiter sont moindres que Jupiter?

Si l'on convient que de tous les systêmes possibles, la Sagesse infinie doit préférer le meilleur,

teur de ces merveilles les comprend, nul autre ne le peut faire. *Pens. de Pascal*, *chap.* 22.

Si l'homme commençoit par s'étudier lui-même, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il faire qu'une partie connût le tout? Il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport, & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre, & sans le tout.... Toutes choses étant causées & causantes, aidées & aidantes, médiatement & immédiatement, & toutes s'entretenant par un lien naturel & insensible, qui lie les plus éloignées & les plus différentes, je tiens impossible de connoître les parties sans connoître le tout, non plus que de connoître le tout sans connoître particuliérement les parties. *Ibid. ch.* 31.

eur, où tout doit être rempli, parce que s'il ne l'étoit pas il n'y auroit point de cohérence; & où tout ce qui est, est dans le degré où il doit être: il est évident que dans la progression des êtres qui vivent & qui sentent, il doit y avoir un être tel que l'homme: & toute la question (que l'on dispute tant que l'on voudra) se réduit à ce point, si Dieu l'a mal placé?

L'Homme est proportionné au rang qu'il occupe dans la création, & à des rélations qui lui sont inconnues.

Ce que nous caractérisons d'injuste par rapport à l'homme, étant considéré comme rélatif au tout, non seulement peut être juste, mais il doit l'être. Dans les ouvrages humains, quoique poursuivis avec un travail pénible, mille mouvemens produisent à peine une seule fin. Dans les ouvrages de Dieu, un simple mouvement non seulement produit sa fin, mais encore seconde une autre opération. Ainsi l'homme qui paroît ici le principal Etre, ne joue peut-être que le rôle de second par rapport à une sphére inconnue, n'est que le mobile de quelque roue, le moyen de quelque fin: car nous ne voyons qu'une partie, & non le tout.

Quand un fier coursier connoîtra pourquoi l'homme le modére dans sa course orgueilleuse, ou le pousse au travers des plaines: quand le bœuf stupide saura pourquoi il ouvre un dur sillon, ou (1) pourquoi métamorphosé en Dieu Egyp-

[1 *Ou pourquoi métamorphosé en Dieu Egyptien il est couronné de guirlandes.*] Le titre de Dieu *Egyptien* convient au bœuf à cause du culte religieux qu'on

Egyptien il eſt couronné de guirlandes : alors la ſotte préſomption de l'homme pourra comprendre l'uſage & la fin de ſon être, de ſes paſſions & de ſes actions : pourquoi il agit, il ſouffre; il eſt retenu, il eſt excité; pourquoi dans ce moment, il eſt un eſclave ; dans celui qui ſuit, une divinité.

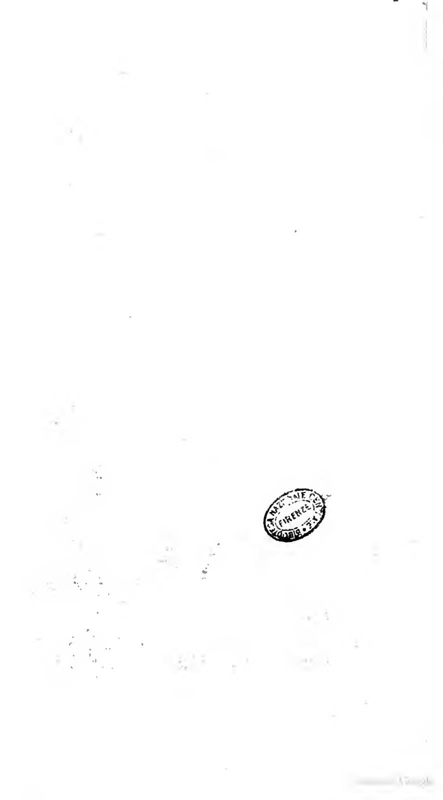
Ne diſons donc point que l'homme eſt imparfait, que le Ciel a tort: diſons plutôt que l'homme eſt auſſi parfait qu'il doit l'être: ſon être eſt proportionné à ſon état, à la place qu'il occupe; ſon tems n'eſt qu'un moment, & un point eſt ſon eſpace.

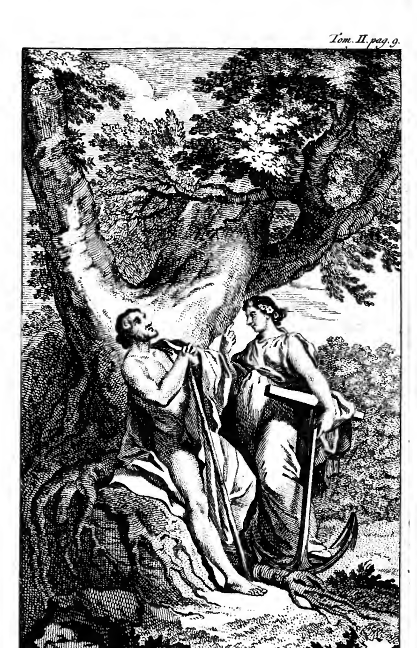
C'eſt en partie ſur l'ignorance des événemens futurs, & en partie ſur l'eſpérance d'un bonheur à venir, qu'eſt fondé le bonheur actuël de l'homme.

Le Ciel cache à toutes les créatures le Livre du Deſtin, excepté la page qui leur eſt néceſſaire, celle de leur état préſent ; il cache aux bêtes ce que l'homme connoît, à l'homme ce que connoiſſent les eſprits: autrement qui pourroit ici-bas ſupporter ſon exiſtence? Ta volupté condamne aujourd'hui l'agneau à la mort; s'il avoit ta raiſon, bondiroit-il & ſe joûroit-il ſur la plaine ? Content juſqu'au dernier moment, il broute le pâturage fleuri, & léche la main qui s'éléve pour l'égorger. O ignorance de l'avenir, qui nous eſt charitablement donnée, afin que chacun puiſſe remplir le cercle que lui a marqué l'Etre ſuprême ! Dieu de tous, (1) il voit d'un œil égal un héros périr &

qu'on rendoit au Dieu *Apis* dans toute l'étendue de l'*Egypte*.

[1 *Il voit d'un œil égal un héros périr & un paſſereau*


FIRENZE



N. Blakey inv. et del. J. Punt sculps.

Homme, sois donc humble dans tes espérances, et ne prends d'essor q'avec crainte. Dans l'attente des instructions de la mort, ce grand Maitre des humains, adore Dieu.

ɛ un passereau tomber ; les atômes se confondre, ou les cieux se bouleverser ; une bulle l'eau, ou un monde s'éclater.

Homme, sois donc humble dans tes espérances, & ne prends d'essor qu'avec crainte. Dans l'attente des instructions de la mort, ce grand Maître des humains, adore Dieu. (1) Il ne te fait point connoître quel sera ton bonheur futur, mais il te donne l'espérance pour être ton bonheur présent. Une espérance éternelle fleurit dans le cœur de l'homme; il n'est jamais heureux, il doit toujours l'être. L'ame inquiéte & bornée à elle-même, se repose & se proméne dans les idées d'une vie à-venir.

Obser-

sereau tomber.] Ne vend-on pas deux passereaux pour une pite? & cependant aucun d'eux ne tombe en terre sans la volonté de votre Pére céleste. *Matth.* X. 29.

[1 *Il ne te fait point connoître quel sera ton bonheur futur.*] On a objecté, que le *système du meilleur* affoiblissoit les argumens que la raison nous fournit en faveur d'un état avenir: car, dit-on, il n'y a point d'homme de bien qui ne soit charmé de souffrir pour l'avantage général; ainsi il n'a besoin d'aucun dédommagement. On peut répondre, que le *système du meilleur*, bien loin d'affoiblir l'espérance d'un avenir heureux, la fortifie au contraire. Car si les maux qui tombent en partage aux gens de bien, sont de purs désordres, qui ne tendent point au plus grand bien du tout; alors, quoique nous ne puissions nous dispenser de conclurre, que ces désordres seront redressés, ce coup d'œil cependant ne laisse pas de représenter Dieu comme souffrant les maux pour un but bien moins noble que celui de les faire servir d'abord à l'avantage général, & ensuite à celui de chaque être particulier.

Obfervez ce pauvre Indien dont l'efprit fans culture voit Dieu dans les nuées, ou l'entend dans le vent. Une fcience orgueilleufe n'apprit point à fon ame à s'élever auffi haut que l'orbe du Soleil, ou que la voye lactée. Cependant la fimple nature ne l'a pas laiffé dénué d'efpérance; plus humble, il fe figure un Ciel au-delà d'une montagne dont les nuages lui dérobent le fommet, un monde moins dangereux dans l'épaiffeur des forêts, quelque île plus heureufe fituée au milieu de l'océan, où les efclaves retrouveront leur pays natal, où ils n'appréhenderont nul démon qui les tourmente, nul Chrétien dévoré de la foif infatiable de l'or. Exifter forme le plus ambitieux de fes défirs; il ne fouhaite ni les aîles des Anges, ni le feu des Séraphins; mais il croit que fon chien fidéle lui tiendra compagnie dans le féjour libre & fortuné qu'il attend. Toi donc, qui es plus habile, péfe dans les balances de ta raifon ton opinion contre la Providence; appelle imperfection ce que tu t'imagines tel; dis, ici Dieu donne trop, là il donne trop peu; détruis toutes les créatures pour ton goût ou pour ton plaifir; & crie cependant, fi l'homme eft malheureux, s'il n'occupe feul tous les foins d'enhaut, s'il n'eft le feul être parfait ici-bas, immortel dans le Ciel, Dieu eft injufte; arrache de fes mains la balance & le fceptre; juge la juftice même, & fois le Dieu de Dieu.

Impiété de l'homme qui veut juger de la juftice ou de l'injuftice des difpenfations de Dieu.

Nos

Nos erreurs ont leur fource dans les raifonnemens de l'orgueil. On fort de fa fphére, & l'on s'élance vers les cieux. L'orgueil en veut toujours aux demeures céleftes: les hommes voudroient être des anges, & les anges des Dieux. Si les anges afpirant à être Dieux font tombés, les hommes afpirant à devenir des anges, fe rendent coupables de rebellion. Qui ofe fouhaiter de renverfer les loix de l'ordre, péche contre la caufe éternelle.

L'orgueil eft la caufe des erreurs de l'homme & de fa mifére.

Que l'on demande pour quelle fin brillent les corps céleftes? pourquoi la terre exifte? „ L'orgueil répond; c'eft pour moi. Pour moi la „ nature libérale éveille fes puiffances productrices, fait germer l'herbe & épanouïr les „ fleurs. Pour moi, le raifin renouvelle chaque année fon nectar délicieux, & la rofe „ fes fraîcheurs odoriférantes. Pour moi, la „ mine enfante mille tréfors. Pour moi, la „ fanté découle de mille fources; les mers roulent leurs ondes pour me tranfporter; le foleil fe léve pour m'éclairer; la terre eft mon „ marchepié, & le ciel eft mon dais.

Abfurdité de s'eftimer l'objet final de la création; & de vouloir dans le monde moral une perfection qui n'eft point dans le monde phyfique, & qui ne peut être dans les chofes créées.

Mais (1) la nature ne s'écarte-t-elle point de fa

[1 *La nature ne s'écarte-t-elle pas de fa fin?*] C'eft ce qui n'arrive jamais, l'Auteur de la nature agiffant en tout avec deffein. „ Puifque les „ Cometes parcourent des orbites fort excentriques, dans toutes les directions imaginables, „ un Deftin aveugle n'a jamais pu faire mouvoir „ les planetes du même côté dans des orbites „ concentriques; à l'exception de quelques iné-

 „ ga-

sa bonté & de sa fin, lorsqu'un soleil brulant darde des rayons mortels; lorsque des tremblemens de terre engloutissent des villes, & que des inondations submergent des peuples entiers? „ Non, répondra-t-on: La premiére cause „ toute puissante n'agit point par des loix par- „ ticuliéres, mais par des loix générales. Il y „ a eu quelques altérations depuis le commen- „ cement; mais qu'y a-t-il de créé qui soit „ parfait"? Pourquoi donc l'homme le seroit-il? Vous prétendez que la félicité humaine est la grande fin de la nature; mais pouvez-vous nier qu'elle ne s'en écarte? & pourquoi l'homme ne s'en écarteroit-il pas aussi? Cette fin n'exige pas moins un cours réguliérement alternatif de pluye & de beau tems, qu'une régularité constante dans les désirs de l'homme; un printems éternel & des cieux sans nuages, que des hommes toujours sages, calmes & tempérés. (1) Si des pestes ou des tremblemens de

„ gularités peu considérables, qui naissent des „ cométes & des planétes l'une sur l'autre". *Optique de* NEWTON *Dern. Quest.*

[1 *Si des pestes ou des tremblemens de terre*, &c.] Pour sentir la force de cet argument il faut considérer, que nous ne connoissons pas assez l'Univers, pour oser décider *à priori*, que chaque mal moral particulier sert au bien général de cet univers. Une pareille assertion ne peut se prouver que par *Analogie*, en faisant voir que le même Etre, qui préside au monde moral & au monde physique, a réglé les choses de façon, que chaque mal physique particulier tend au bien général de notre systême.

'e terre ne détruisent pas le vrai dessein de Dieu *'ans l'ordre de la nature*, pourquoi l'existence 'un Borgia ou d'un Catilina le détruiroit-elle? :'est de l'orgueil que jaillissent nos raisonne-iens: jugeons des choses morales, ainsi que es choses naturelles. Pourquoi blâmer le Ciel ans celles-là, & le disculper dans celles-ci? 'ans les unes & dans les autres, pour bien iisonner, il faut se soumettre (1).

Peut-être nous paroîtroit-il mieux que dans : monde physique tout fût harmonie, que dans monde moral tout fût vertu; que jamais l'air u l'océan ne ressentît le souffle des vents, & ue jamais l'ame ne fût agitée par aucune pas-on? Mais tout subsiste par un combat élémen-ire, & les passions sont les élémens de la vie. 'ordre général a été observé depuis le com-iencement, & dans la nature, & dans l'homme.

Injustice des plaintes de l'homme contre la Providence.

Que voudroit-il cet homme? tantôt il s'élé-e, & (2) peu inférieur aux Anges il voudroit être

(1) La derniére démarche de la raison, c'est de ɔnnoître qu'il y a une infinité de choses qui la ırpassent. Elle est bien foible, si elle ne va jus-ue-là. Il faut savoir douter où il faut, assurer ù il faut, se *soumettre* où il faut. Qui ne fait insi, n'entend pas la force de la raison. Il y en qui péchent contre ces trois principes, ou en ssurant tout comme démonstratif, manque de se ɔnnoître en démonstration; ou en doutant de ɔut, manque de savoir où il faut se soumettre; u en se soumettant en tout, manque de savoir ù il faut juger. *Pens. de Pascal, ch. 5.*

[2 *Peu inférieur aux Anges, il voudroit être au-*

des-

être au-dessus d'eux : tantôt baissant les yeux vers la terre, il paroît chagrin de n'avoir point la force du taureau, & la fourure de l'ours : s'il dit que toutes les créatures sont faites pour son usage, de quel usage lui seroient-elles, s'il en avoit toutes les propriétés ?

La nature, libérale sans profusion, leur a assigné des organes, des facultés propres ; elle les a dédommagées de chaque besoin apparent, les unes par des degrés de vitesse, les autres par des degrés de force (1), tout dans une proportion exacte avec leur état. Il n'y a rien à ajoûter, rien à retrancher. Chaque bête, chaque insecte est heureux dans l'état où il est. Le Ciel seroit-il donc cruel pour l'homme, & pour l'homme seul ? Celui-là seul qu'on appelle raisonnable, ne sera-t-il satisfait de rien à moins qu'il n'ait tout ?

Le don de la raison dédommage l'homme de toutes les qualités que les bêtes ont au-dessus de lui : Des facultés sensitives plus delicates le rendroient misérable.

Le bonheur de l'homme, si l'orgueil ne nous empêchoit point de le reconnoître, n'est pas de penser ou d'agir au-delà de l'homme même, d'avoir des puissances de corps & d'esprit audelà de ce qui convient à sa nature & à son état

dessus d'eux.] Tu l'as fait un peu moindre que les Anges, & tu l'as couronné de gloire & d'honneur. *Ps.* VIII. 6.

(1) C'est un axiôme dans l'anatomie des créatures, que leur force ou leur vitesse est plus grande ou moindre dans une propòrtion rélative l'une à l'autre ; ensorte que plus elles ont de force moins elles ont de vitesse, & plus elles ont de vitesse moins elles ont de force.

état (1). Pourquoi l'homme n'a-t-il point un œil *microſcopique?* c'eſt par cette raiſon bien ſimple, que l'homme n'eſt point une mouche. Et quel en ſeroit l'uſage, ſi pouvant conſidérer un ciron, ſa vue ne pouvoit s'étendre juſqu'aux cieux? Quel ſeroit celui d'un toucher plus délicat, ſi, trop ſenſible & toujours tremblant, les douleurs & les agonies s'introduiſoient par chaque pore? D'un odorat plus vif, ſi les parties volatiles d'une roſe par leurs vibrations dans le cerveau, nous faiſoient mourir de peines aromatiques? D'une oreille plus fine, ſi la nature ſe faiſoit toujours entendre avec un bruit de tonnerre, & (2) que l'on ſe trouvât étourdi par

(1) Nos ſens n'apperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous aſſourdit; trop de lumiére nous éblouït; trop de diſtance & trop de proximité empêchent la vue; trop de longueur & trop de briéveté obſcurciſſent un diſcours; trop de plaiſir incommode; trop de conſonances nous déplaiſent. Les qualités exceſſives nous ſont ennemies & non pas ſenſibles. Nous ne les ſentons plus, nous les ſoufrons... Les choſes extrêmes ſont pour nous comme ſi elles n'étoient pas, & nous ne ſommes point à leur égard. Elles nous échappent, & nous à elles. *Penſ. de Paſcal, ch.* 22.

[2 *Et que l'on ſe trouvât étourdi par la muſique des ſphéres roulantes.*] Le trait eſt Poëtique, & même ſublime, mais déplacé. Pour argumenter d'une maniére philoſophique, il ne devoit employer que des objets *réels.* Le cas eſt différent, quand dans la ſuite, il repréſente les Corps céleſtes comme dirigés dans leurs mouvemens par des Anges. Car que des Anges ſoient chargés d'un pareil miniſtére, ou non, il y aura toujours un *mouvement* réel; & l'argument ne demandoit rien de plus; mais ſi les Sphéres ne for-

par la musique de ses sphéres roulantes? O combien nous regretterions alors que le Ciel nous eût privé du doux bruit des zéphirs & du murmure des ruisseaux! Qui peut ne pas connoître la bonté & la sagesse de la Providence, également & dans ce qu'elle donne, & dans ce qu'elle refuse?

Dans l'Univers visible il y a un ordre & une gradation générale, d'où résulte une subordination de créatures à créatures, & de toutes à l'homme. Gradation de sens, d'instinct, de pensée, de réflexion, & de raison.

Autant que s'étendent les divers & nombreux degrés de la création, autant croît la progression des facultés sensitives & intellectuelles. Quelle gradation depuis ces millions d'insectes qui peuplent les champs, jusqu'à la race impériale de l'homme! Que de modifications différentes dans la vue entre ces deux extrêmes, le voile de la taupe, & le rayon du linx! Dans l'odorat, entre la lionne (1) qui se jette avec tant d'impétuosité sur sa proye, & le chien qui en suit la piste avec tant de sagacité! Dans l'ouïe, depuis ce qui vit dans l'onde, jusqu'à tout ce qui gazouille dans les feuillages du printems! Que le toucher de l'araignée est subtil! Sensible à la plus légére impression qui affecte le moindre fil de sa toile, elle paroît vivre dans l'ou-

forment aucun *concert de Musique*, il n'y a point de son réel: or il en faut un, pour que le raisonnement de l'Auteur ait quelque justesse.

(1) Lorsque les lions de déserts d'Afrique vont à l'entrée de la nuit chercher leur proye, ils font d'abord un grand rugissement, qui fait fuir les autres animaux: ensuite attentifs au bruit que ces animaux font dans leur fuite, ils les poursuivent, non par l'odorat, mais par l'ouïe.

l'ouvrage qu'elle a tissu. Que la délicate abeille a le sentiment exquis & sûr, pour extraire d'une herbe vénimeuse une rosée bienfaisante! Quelle différence d'instinct entre celui d'une truye qui se vautre; & entre le tien, éléphant, être presque doué de raison! Que la barriére est mince entre l'instinct & la raison! (1) séparés toujours, & toujours très-proches. Quelle alliance entre la réflexion & le ressouvenir! (2) Que peu de chose divise le sentiment de la pensée! Et avec combien d'efforts les êtres d'une

[1 *Séparés toujours, & toujours très-proches.*] *Proches* par la ressemblance de leurs opérations; *séparés* par la différence infinie qu'il y a dans la nature de leurs puissances.

[2 *Que peu de chose divise le sentiment de la pensée!*] Si peu de chose, que *Protagoras* soutenoit, que la *pensée n'étoit autre chose que sentiment*; d'où il inféroit que *chaque imagination*, ou *opinion étoit vraye.* Notre Auteur raisonne plus Philosophiquement, en disant que peu de chose divise le sentiment de la pensée. C'est ainsi (pour éclaircir cette vérité par un exemple) qu'un Géométre, considérant un triangle, dans le dessein de démontrer l'égalité de ses trois angles à deux droits, a l'image de quelque triangle sensible dans son ame, ce qui est *sentiment*; cependant il doit nécessairement avoir aussi l'idée d'un triangle intellectuel, ce qui est *pensée*; car toute image d'un triangle doit nécessairement représenter un triangle obtusangle, ou rectangle, ou acuteangle; mais le triangle qui, dans son ame, est le sujet de sa proposition est la *raison* d'un triangle, sans détermination à aucune de ces espéces. C'est ce qui a fait dire à *Aristote*: *Les conceptions de l'ame différent tant soit peu des images sensibles; ce ne sont pas des images sensibles, & néanmoins elles n'en sont pas entiérement dégagées.*

d'une nature rélative & pour ainsi dire moyenne, ne tendent-ils point à s'unir, sans pouvoir jamais passer la ligne insurmontable qui les sépare! Sans cette juste gradation entre les différentes créatures, les unes pourroient-elles être soumises aux autres, & toutes à toi? Toutes leurs puissances étant vaincues par toi seulement, ta raison n'est-elle pas seule toutes ces puissances ensemble?

Cet ordre & cette subordination de créatures peut s'étendre encore beaucoup plus loin tant au-dessus qu'au-dessous de nous.

Regarde au travers des airs, sur la terre & dans l'onde, la matiére prête à éclôre, s'agiter, crever, & produire; à quel point la progression des Etres peut s'élever en haut, s'étendre sur la surface, se cacher dans la profondeur, au-dessus, autour, au-dessous de nous. Quelle vaste chaîne, qui commence depuis Dieu! natures éthérées & terrestres, ange, homme, bête, oiseau, poisson, insecte! O étendue que l'œil ne peut voir, que l'Optique ne peut atteindre, depuis l'infini jusqu'à toi, depuis toi jusqu'au néant (1)! Si nous pouvions empiéter sur

(1) Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Qui le peut comprendre?... Qui se considérera de la sorte, s'effrayera sans doute de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini & du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles; & je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption. Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu

sur les puissances supérieures, les inférieures le pourroient sur nous; autrement il y auroit un vuide dans la création, où un degré étant ôté, la grande échelle est détruite. Qu'un chaînon soit rompu, la chaîne de la nature l'est, & l'est également quel qu'il soit, le dixiéme ou le dix-milliéme.

Si chaque monde se meut dans un ordre graduel qui n'est pas moins de son essence que de celle de l'univers, ce Tout merveilleux; la moindre confusion dans un seul, entraîneroit non seulement la ruine entiére de ce monde particulier, mais encore celle du grand Tout. Que la terre perdant son équilibre s'écarte de son orbite, que les planétes & le soleil courent sans régle au travers des cieux, (1) que les anges présidant à chaque sphére en soient précipités, qu'un être s'abîme sur un autre être, un monde sur un autre monde, que toute la fondation des cieux s'ébranle jusque dans son centre, & que la nature frémisse jusques au trône de Dieu; que tout l'ordre, cet ordre admirable, soit donc détruit: Et pour qui? pour toi, ver méprisable! O folie! orgueil! impiété!

Une partie du tout qui sortiroit de sa place, romproit la connexion de la totalité des choses.

La folie & la vanité d'un tel désir.

Que

lieu entre rien & tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes; & son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti. *Pens. de Pascal*, ch. 22.

[1 *Que les Anges présidant à chaque Sphére en soient précipités.*] Notre Auteur employe avec beaucoup d'art, en plusieurs endroits de ce Poëme, différentes notions *Platoniques*, d'une grande beauté.

(1) Que si le pied destiné à fouler la poussiére, ou la main destinée au travail, aspiroit d'être la tête: si la tête, l'œil, ou l'oreille se fâchoient de n'être que les purs instrumens de l'esprit qui les gouverne: quelle absurdité! Et ce n'en est pas une moindre, si dans cette fabrique générale, une partie prétend être une autre partie, & murmure contre la tâche ou la peine que (2) le grand Esprit, ordonnateur de tout, a marquée.

Tout ce qui est, n'est que partie d'un tout surprenant dont la nature est le corps; & dont Dieu est l'ame: diversifié dans chaque être, & cependant toujours le même; aussi grand sur la terre que dans le ciel, il échauffe dans le soleil, rafraîchit dans le zéphir, brille dans les étoiles, & fleurit sur les arbres: il vit dans chaque vie, s'étend dans toute étendue, se répand sans se partager, donne sans rien perdre, respire dans notre partie mortelle, aussi puissant, aussi parfait dans (3) *la moindre partie de la créature, que*

[1 *Que si le pied*, &c.] Cette admirable comparaison en faveur du *systême de la Nature*, est empruntée de l'Apôtre St. *Paul*, qui l'employe pour la défense du *systême de la Grace*.

[2 *Le grand Esprit, ordonnateur de tout*, &c.] Veneramur autem & colimus ob dominium. Deus enim sine dominio, providentia, & causis finalibus, nihil aliud est quam FATUM & NATURA. NEWTONI *Princip. Schol. gener. sub finem.*

(3) L'Original porte: *Aussi parfait dans la formation d'un cheveu que dans celle du cœur.*

que dans la plus noble, dans l'homme vil qui se plaint, & dans le Séraphin pénétré de respect & transporté d'amour: pour lui, rien de haut, de bas, de grand, de petit; il remplit, il limite, il enchaîne, il égale tout.

L'homme doit donc, tant par rapport à son état présent, qu'à son état futur, avoir une soumission absolue à la Providence.

Cesse donc, & ne donne point à l'ordre le nom d'imperfection. Notre bonheur dépend de ce que nous blâmons. Connois ton être, ton point. Le Ciel t'a donné un juste, un heureux degré d'aveuglement & de foiblesse. Soumets-toi, sûr d'être aussi heureux que tu peux l'être dans cette sphére ou dans quelque autre sphére que ce soit; & sûr, soit à l'heure de ta naissance ou à celle de ta mort, de trouver ton salut entre les mains de qui dispose de tout. Toute la nature est un art qui t'est inconnu: le hazard est une direction que tu ne saurois voir; la discorde est une harmonie que tu ne comprens point; le mal particulier est un bien général: & en dépit de l'orgueil, en dépit de la raison qui s'égare, (1) cette vé-

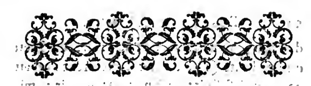
[1 *Cette vérité est évidente:* QUE TOUT CE QUI EST, EST BIEN.] Cette proposition n'auroit jamais été attaquée, si l'on s'étoit donné la peine nécessaire pour la bien comprendre. C'est proprement une conséquence des prémisses, *que le mal particulier tend au bien général.* Notre Auteur n'a nullement voulu dire, Que tout ce qui est, est bien par rapport à l'Homme, ou en soi-même; mais *bien rélativement à Dieu:* car le but du Poëme est de *justifier les voyes de la Providence*; & outre

vérité eſt évidente : QUE TOUT CE QUI EST, EST BIEN.

outre cela encore *bien rélativement au but final*, tout *mal particulier* étant *un bien général.*



ESSAI



ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE II.

De la nature & de l'état de l'Homme, par rapport à lui-même considéré comme individu.

APPRENS donc à te connoître toi-même, & ne présume point de développer la Divinité. L'étude propre de l'homme, est l'homme. Placé dans une espéce d'ihstme, être d'un état mixte; mêlange de lumiére & d'obscurité, de grandeur & de bassesse; avec trop de connoissance pour le doute Sceptique, & avec trop de foiblesse pour la fierté Stoïque; en suspens entre ces contrariétés (1), il ne sait s'il doit

L'affaire de l'homme est l'homme. Sa nature, ses puissances, ses foiblesses, & les limites de sa capacité.

(1) Nos connoissances sont resserrées en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout & d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertain, & flotans entre l'ignorance & la connoissance; & si nous pensons aller plus avant, notre

doit agir, ou ne rien faire; se croire un Dieu ou une brute (1), donner la préférence ou au corps ou à l'esprit; (2) né pour mourir; raisonnant pour s'égarer, telle est sa raison, qu'il s'égare également pour penser trop ou trop peu (3): cahos de raisonnement & de passions, où tout est confus; continuellement abusé ou desabusé par lui-même (4), créé en partie pour s'élever, & en partie pour tomber; maître de toutes choses, & lui-même cependant la proye de toutes; seul Juge de la vérité, & se précipitant

notre objet branle & échappe nos prises; il se dérobe & fuit d'une fuite éternelle: rien ne le peut arrêter. C'est notre condition naturelle, & toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brulons du désir d'approfondir tout, & d'édifier une tour qui s'éléve jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, & la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. *Ibid. ch.* 22.

(1) Que deviendra donc l'homme? Sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes? *Ibid. ch.* 3.

[2 *Né pour mourir; raisonnant pour s'égarer.*] L'Auteur veut dire, que, comme nous sommes nés pour mourir, & ne laissons pas de jouir de quelque portion d'agrément dans la vie; de même, quoique nous *raisonnions pour nous égarer*, nous ne laissons pas de comprendre un petit nombre de vérités.

(3) Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, & l'on ne peut trouver la vérité. *Ibid. ch.* 25.

(4) Rien n'est plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétés que l'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connoître la vérité, il la désire ardemment, il la cherche; & cependant quand il tâche de la saisir, il s'éblouït & se confond de telle sorte qu'il donne sujet de lui en disputer la possession. *Ibid. chap.* 21.

pliant sans fin dans l'erreur; la gloire, le jouët, l'énigme du monde (1).

Va, créature merveilleuse, monte où les sciences te guident; (2) mesure la terre, pése l'air, régle les marées; fais voir par quelles loix les planétes errantes doivent diriger leur route, (3) corrige le tems, & apprends au soleil quel doit être son cours. Prends l'essor avec Platon vers l'Empyrée, jusqu'au premier bien, au premier parfait, au premier beau: ou

(1) Connoissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécille; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme. *Ibid. chap.* 3.

La misére de l'homme se conclut de sa grandeur, & sa grandeur se conclut de sa misére.... Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel cahos, quel sujet de contradiction? Juge de toutes choses, imbécille ver de terre; dépositaire du vrai, amas d'incertitude, gloire & rebut de l'Univers. S'il se vante, je l'abaisse: s'il s'abaisse, je le vante; & le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. *Ibid. chap.* 21.

[2 *Mesure la terre.*] Par allusion au noble & utile projet de quelques Mathématiciens de nos jours, d'aller mesurer un degré du meridien sous l'Equateur, & un autre sous le Cercle Polaire, pour déterminer la véritable figure de la Terre: chose de la derniére importance pour l'Astronomie, & pour la Navigation.

[3 *Corrige le tems.*] Par allusion à la Chronologie *Grecque*, que *Newton* a reformée par le moyen de ces deux sublimes conceptions, savoir, la différence entre les régnes des Rois, & les générations des Hommes; & la position des colures des équinoxes & des solstices du tems de l'expédition des Argonautes.

ou entre dans les labyrinthes qu'ont frayé ses successeurs, & prétens que de se dépouiller des sens, c'est imiter Dieu (1); tel que ces Prêtres de l'Orient qui s'étourdissent en tournant, & dans leurs vertiges s'imaginent imiter le soleil. Va, & apprends à la Sagesse éternelle comment elle doit gouverner. Ensuite rentre en toi-même, & sens ton imbécillité.

Lorsque dans ces derniers tems les êtres supérieurs virent un homme mortel développer toutes les loix de la Nature, ils admirérent une telle habileté dans une figure terrestre; un (1) NEWTON leur parut ce que nous paroît un singe adroit.

Mais

(1) Les uns ont voulu renoncer aux passions, & devenir dieux. Les autres ont voulu renoncer à la raison, & devenir bêtes. Mais ils ne l'ont pu ni les uns, ni les autres: & la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse & l'injustice des passions, & trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent: & les passions sont toujours vivantes dans ceux-mêmes qui veulent y renoncer. *Ibid. chap.* 21.

[2 *Newton leur parut ce que nous paroît un singe adroit.*] On dira peut-être, pourquoi au lieu d'un singe, animal extravagant, ne pas plutôt alléguer un éléphant, *presque doué de raison*, comme l'Auteur s'exprime dans un autre endroit? Je réponds; parce qu'il falloit une figure peu différente de la *figure humaine*, accompagnée de quelque sagacité, pour donner lieu au doute si un pareil animal appartient à la classe des hommes, ou non. C'est sur cette espéce de rélation qu'est fondée la beauté de la comparaison: NEWTON & les Etres d'une nature angelique étant également immortels quoique d'ordres différens.

Mais ce Philoſophe qui pouvoit (1) aſſujettir à des régles fixes les orbites des cométes, pouvoit-il décrire ou fixer un ſeul mouvement de l'ame? lui qui pouvoit marquer aux étoiles, ici leur point d'élevation, & là celui de leur déclin; pouvoit-il expliquer ſon commencement ou ſa fin? Quel prodige, hélas! La partie ſupérieure de l'homme peut s'élever ſans obſtacle, & empiéter d'art en art; mais quand l'homme travaille à ſon grand ouvrage, qu'il s'occupe de lui-même, à peine a-t-il commencé, que ce que la raiſon a tiſſu, la paſſion le défait.

Deux principes des actions, l'amour-propre & la raiſon.

Deux principes régnent dans l'homme, l'amour-propre & la raiſon: l'un pour exciter, l'autre pour retenir: n'appellons point celui-ci un bien, celui-là un mal; chacun produit ſa fin; l'un meut, l'autre gouverne: & il ne faut leur attribuer le bien ou le mal, que ſuivant qu'ils agiſſent d'une maniére convenable ou non convenable à leur nature.

L'amour-propre, ſource du mouvement, fait agir l'ame. La raiſon compare, balance & gouverne le tout. Sans l'un de ces principes, l'hom-

[1 *Aſſujettir à des régles fixes les orbites des cométes.*] NEWTON, en calculant la viteſſe du mouvement d'une cométe, & la courbe qu'elle décrivoit, a conjecturé, avec beaucoup de vraiſemblance, que ces aſtres décrivent autour du Soleil des ellipſes fort excentriques, & peu différentes des paraboles.

l'homme seroit dans l'inaction, & sans l'autre il seroit dans une action qui n'auroit point de fin ni d'objet. Il seroit ou comme une plante, fixée sur sa tige, pour végéter, multiplier & pourrir; ou comme un météore enflâmé traversant le vuide sans aucune régle, détruisant les autres, détruit enfin par lui-même.

L'amour propre est plus fort que la raison, & pourquoi?

De ces deux principes d'impulsion & de comparaison, le premier doit avoir plus de force; son opération est active; il inspire, il excite, il presse. Le second est calme & paisible; il est destiné à délibérer, à aviser, à retenir. La force de l'amour-propre est plus puissante, à proportion de la proximité de son objet; le bien lui est immédiat par le sentiment présent. La raison ne l'envisage que dans un certain tems, une certaine distance; elle le (1) présage dans l'avenir, le considére dans les conséquences. Les tentations viennent avec impétuosité, en plus grand nombre que les raisonnemens: pour suspendre leur action, soyez toujours attentif aux préceptes de la raison; ne l'abandonnez jamais; moins forte à la vérité que l'amour-propre, mais beaucoup mieux sur ses gardes. Par l'attention, on gagne l'habitude & l'expérience;

[1 *La raison le présage dans l'avenir, le considére dans les conséquences.*] C'est-à-dire, que par le secours de l'*Expérience*, la raison devine l'*avenir*, & détermine les *conséquences* en *argumentant*.



La force de l'amour propre est plus puissante à proportion de la proximité de son objet.

rience; chacune d'elles fortifie la raison, & restreint l'amour-propre (1).

Que (2) les subtils Scholastiques plus attachés à diviser qu'à réunir, apprennent à ces deux puissances amies, à se battre; eux, qui du tran-

Leur fin est la même.

(1) Il ne faut pas se méconnoître; nous sommes corps autant qu'esprit: & de-là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait, n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées? Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes.... Il est vrai qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver la vérité; mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver & de nous teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut aquérir une créance plus facile qui est celle de l'habitude, qui sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, & incline toutes nos puissances à cette créance, ensorte que notre ame y tombe naturellement. Il faut donc faire marcher nos deux piéces ensemble; l'esprit, par les raisons qu'il sufit d'avoir vues une fois en sa vie; & les sens, par la coutume, & en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire. *Pens. de Pascal, ch. 7.*

[2 *Que les subtils Scholastiques*, &c.] De la description, que l'Auteur vient de faire de l'Amour-propre & de la Raison, il suit, qu'ils tendent au même but, savoir la félicité humaine, quoiqu'ils ne soient pas également habiles dans le choix des moyens; la différence consistant en ceci, que l'Amour-propre saisit avec empressement tout ce qui a quelque apparence de bien; au lieu que la raison examine, si ce qui paroît un bien est *réellement tel.* Ceci met dans tout son jour la folie des Scholastiques, qui envisagent la Raison & l'Amour-propre comme deux principes opposés, dont il leur plait d'appeller l'un *bon*, & l'autre *mauvais.*

tranchant le plus téméraire, séparent adroitement la grace de la vertu, & le sentiment de la raison: prétendus beaux-esprits, ainsi que des fous, ils se font la guerre sur un mot, sans savoir souvent ce qu'ils pensent, ou pensant de même. L'amour-propre & la raison tendent vers une seule fin, la peine est l'objet de leur aversion, le plaisir est celui de leur désir; mais l'un avide voudroit dévorer son objet, l'autre voudroit extraire le miel sans blesser la fleur; c'est le plaisir qui bien ou mal entendu fait notre plus grand bien ou notre plus grand mal.

Les passions & leur usage.

Nous pouvons appeller les passions, les modifications de l'amour-propre. Le bien réel ou apparent les met en mouvement; mais comme tout bien n'est pas de nature à être partagé, & que la raison nous ordonne de pourvoir d'abord à nos propres besoins, des passions quoique concentrées en nous-mêmes, peuvent cependant se ranger sous l'étendard de la raison & mériter ses soins, lorsque les moyens en sont honnêtes: celles qui font part *aux autres des biens qu'elles poursuivent*, aspirent à un plus noble but, ennoblissent leur espéce, & prennent le nom de quelque vertu.

Que le Stoïque fier d'une insensibilité oisive se vante d'une vertu inébranlable, sa fermeté, semblable à celle de la glace, est une fermeté de contraction, & qui fait retirer les esprits vers le cœur. La force de l'esprit ne consiste point

point dans le repos, mais dans l'action. Une tempête qui s'éléve dans l'ame, la met dans un mouvement néceſſaire pour la préſervation du tout, quoiqu'à la vérité elle puiſſe en même tems en ravager une partie. Nous naviguons diverſement ſur le vaſte océan de la vie: la raiſon en eſt la bouſſole, mais la paſſion en eſt le vent. (1) Ce n'eſt pas dans le calme ſeul que l'on trouve la Divinité; Dieu marche ſur les flots, & monte ſur les vents.

Les paſſions, ainſi que les élémens, quoique nées pour combattre, cependant mêlées & adoucies s'uniſſent dans l'ouvrage de Dieu; il ne faut que les modérer, & en faire uſage, *ſans chercher à les extirper*. Ce qui compoſe l'homme, l'homme peut-il le détruire? N'exigeons de la raiſon que de ſe tenir dans la voye de la nature; docile à ſes impulſions, fidéle aux deſſeins de Dieu, qu'elle ſe contente de calmer les paſſions, & de ſe les aſſujettir.

L'amour, l'eſpérance, la joye, la bande riante du plaiſir; & la haine, la crainte, le chagrin, triſte cortége de la douleur; les uns mê-

[1 *Ce n'eſt pas dans le calme ſeul qu'on trouve la Divinité*, &c.] Ce n'eſt ici qu'une ſimple comparaiſon, mais extrêmement Poëtique, & empruntée de nos Auteurs ſacrés. Le ſens en eſt, que le bien reſulte non ſeulement de l'aſſujettiſſement des paſſions à la raiſon, mais auſſi par ce qu'elles ont quelquefois de trop violent: non que l'Homme pour cela doive s'y abandonner; mais uniquement par un effet de la ſage & généreuſe direction de la Providence.

mêlés aux autres avec art, & renfermés dans leurs justes bornes, font & maintiennent la balance de l'ame, composent les lumiéres & les ombres dont le contraste assorti fait la force & le coloris de la vie.

L'homme a toujours des plaisirs ou à sa disposition, ou en vue; la jouïssance de l'un cesse-t-elle? la perspective ou l'espérance de quelque autre renaît. Le corps, l'esprit, *toutes nos facultés* ne sont occupées que du soin de saisir les présens & d'en trouver pour l'avenir: mais quoique tous ayent leurs charmes, leur effet n'est point égal. Nos différens sens sont frappés par différens objets; de-là, différentes passions nous enflâment plus ou moins, suivant que les organes de ces sens ont plus ou moins de force: & delà, souvent il arrive qu'un seule passion dominante, semblable au serpent d'Aaron, engloutit toutes les autres.

Passion dominante & sa force.

Ainsi (1) qu'en recevant la vie, l'homme reçoit peut-être le principe caché de la mort, & que la maladie naissante qui doit enfin l'emporter, augmente & se fortifie en même tems que le corps acquiert des forces & qu'il croît: de

[1 *Ainsi qu'un homme, en recevant la vie, reçoit peut-être le principe caché de la mort*, &c.] Antipater Sidonius Poëta omnibus annis uno die natali tantum corripiebatur febre, & eo consumptus est satis longa senecta. *Plin. L. VII.* N. H. *Cicéron* a fort loué les talens de cet *Antipater*, qui vivoit du tems de *Crassus*.

de même la maladie de l'esprit infusée en nous & mêlée pour ainsi dire avec notre propre substance, devient enfin la passion qui le gouverne. Toute humeur vitale destinée à la nourriture du tout, se jette sur ce foible tant du corps que de l'ame : à mesure que nos facultés s'ouvrent & se dévoilent, que le cœur s'échaufe, que l'esprit se remplit, l'imagination fait jouer ses dangereux ressorts, & *dominant sur tout* elle détourne tout sur la partie affectée.

C'est la nature qui donne la naissance à cette passion ; c'est l'habitude qui la nourrit. L'esprit, la vivacité, les talens ne font qu'en augmenter la malignité. La raison même en éguise la pointe, en redouble la force ; ainsi que les rayons bénins du soleil augmentent l'acidité du vinaigre. (1) Sujets malheureux d'une puissance légitime, mais foible ; croyant n'obéir qu'à la raison, nous obéissons à une de ses favorites. Hélas ! puisqu'elle ne nous donne pas des armes aussi-bien que des régles, que peut-elle faire de plus que de nous faire connoître notre

[1 *Sujets malheureux d'une puissance légitime*, &c.] St. *Paul* employoit précisément le même argument, pour donner la plus haute idée de l'utilité de la Religion Chrétienne (*Rom. VII.*) Mais, dira-t-on, le Poëte a peut-être indiqué quelque reméde fourni par la Religion naturelle. Bien loin de-là. Il laisse ici la Raison destituée de tout secours. Que peut-on inférer de-là, sinon qu'il faut chercher le reméde dans cette Religion, qui seule a jamais osé le promettre.

notre foibleſſe? Accuſatrice ſévére, mais impuiſſante amie, elle nous apprend à plaindre notre nature, mais non point à la corriger; ou de juge devenant apologiſte, elle nous perſuade le choix que nous faiſons; s'il eſt fait, elle le juſtifie. Cependant fiére d'une conquête aiſée, elle enchaîne de petites paſſions pour en faire triompher une plus puiſſante. C'eſt ainſi qu'un Médecin s'imagine avoir chaſſé les humeurs, lorſque ces humeurs raſſemblées produiſent la goûte.

Oui, le chemin de la nature doit être préféré. En ce chemin, ce n'eſt point la raiſon qui doit nous ſervir de guide, mais elle doit être notre eſcorte; elle eſt pour rectifier, non pour renverſer; elle doit traiter la paſſion dominante plus en amie, qu'en ennemie. Une puiſſance ſupérieure à la raiſon, *Dieu même*, donne cette forte impulſion pour diriger les hommes vers les fins différentes *qu'il ordonne*. Agités par leurs autres paſſions, comme par des vents changeans, ils ſont par la paſſion dominante, conſtamment entraînés vers une côte certaine. Qu'on ſoit épris d'amour pour la puiſſance ou pour le ſavoir, pour l'or, pour la gloire, ou pour le repos, (paſſion ſouvent plus forte que toutes les autres) toute la vie l'on pourſuit ſon objet, même aux dépens de la vie. Le travail du Marchand, l'indolence du Philoſophe, l'humilité

milité du Moine, la fierté du Héros; tout trouve également la raison de son côté.

L'Artisan éternel, tirant le bien du mal, ente sur cette passion nos meilleurs principes. C'est ainsi que le mercure de l'homme est fixé; la vertu mêlée à sa nature en devient plus forte: ce qu'il y a de grossier consolide ce qui seroit trop rafiné: unis d'intérêt, le corps & l'esprit agissent de concert.

Les passions servent à fixer nos principes.

Comme d'un sauvageon greffé, les fruits auparavant ingrats au soin du Jardinier, naissent avec abondance; de même les plus solides vertus naissent des passions: la vigueur d'une nature sauvage en fortifie la racine. Quelle source d'esprit & de vertu découle du chagrin ou de l'obstination, de la haine ou de la crainte! La colére donne du zéle & de la force; l'avarice même augmente la prudence, & la paresse entretient la philosophie; le plaisir rafiné & resserré dans de certaines bornes, devient un amour honnête, qui par ses doux transports charme la délicatesse du sexe; l'envie qui tiranise une ame basse est émulation dans les savans ou dans les guerriers: on ne trouve enfin dans l'homme ni dans la femme, aucune vertu qui ne puisse venir de l'orgueil ou de la honte.

La nature (que notre orgueil soit humilié par cette réflexion) nous donne ainsi pour vertus celles qui sont les plus voisines & les plus étroi-

Mêlange du vice & de la vertu: proxi-

mité de leurs limites. Leur distinction néanmoins certaine & évidente.

étroitement alliées à nos vices. La raison détourne le penchant des passions, du mal vers le bien. Si Néron l'eût voulu, il eût régné comme Titus. Le courage fougueux que l'on abhorre dans Catillina, charme dans Décius, est divin dans Curtius. La même ambition produit ou la perte ou le salut, inspire la trahison ainsi que le zéle de la patrie.

Qui (1) peut séparer ces lumiéres & ces ombres réunies dans notre cahos, si ce n'est le Dieu qui est au-dedans de nous-mêmes?

Dans la nature, les extrêmes produisent des fins égales; dans l'homme, ils se confondent pour quelque usage merveilleux, empiétant alternativement l'un sur l'autre, ainsi que les ombres & les lumiéres dans un tableau d'un travail fini: souvent le vice & la vertu sont si mélangés, que la différence entre les bornes où finit l'un

[1 *Qui peut séparer cette lumiére & ces ombres*, &c.] Cette maniére de parler est empruntée de *Platon*, qui employe fréquemment le mot de lumiére pour désigner la conscience. Car la conscience, en prenant ce terme dans un sens de spéculation, signifie le jugement que nous formons des choses, fondés sur les principes que nous avons pu admettre; & alors ce n'est simplement qu'opinion, juge très-inepte, s'il en fut jamais. Ou bien, ce mot marque, dans un sens pratique, l'application de la régle éternelle de droit (reçue par nous comme une loi de Dieu) pour gouverner nos actions. C'est dans ce sens qu'il appartient proprement à la conscience de séparer la lumiére mêlée avec des ténébres dans le chaos de nos passions.

l'un & où l'autre commence, devient trop délicate pour être apperçue.

O quelle folie, d'inférer de-là qu'il n'y a ni vices, ni vertus! Parce que le blanc & le noir seront mêlangés, adoucis, fondus ensemble de mille maniéres différentes, n'y aura-t-il donc plus ni de noir, ni de blanc? Sondez votre propre cœur; rien n'est plus simple ni plus clair; c'est pour les confondre qu'il en coute & de la peine & du tems.

Laideur du vice; comment nous y sommes trompés.

Le vice est un monstre si hideux, que pour le haïr, il suffit de le voir. Cependant vu trop souvent, il se familiarise à nos yeux. D'abord nous le souffrons, ensuite nous le plaignons, enfin nous l'embrassons. Mais personne n'est jamais convenu où est l'extrémité du vice. Demandez, où est le Nord? à York, c'est le Tweed; en Ecosse, ce sont les Orcades (1); & là, c'est le Groenland, la Zemble ou quelque autre pays. Personne ne conviendra d'être vicieux au suprême degré: il pense que son voisin l'excéde encore. Cieux qui sont, pour ainsi dire, sous la zone du vice même, ou ne sentent point ses fureurs, ou les desavouent. Ce qui fait frémir un heureux naturel, un vicieux endurci prétend que c'est un bien.

Il

(1) La province d'York est une des provinces septentrionales d'Angleterre. Le Tweed est une riviére qui sépare l'Angleterre & l'Ecosse. Les Orcades sont des Iles au Nord de l'Ecosse, dépendantes de ce Royaume.

Il n'y a point d'homme qui ne ſoit & vertueux & vicieux : peu le ſont à l'extrême, mais tous le ſont à un certain degré. Le ſcélérat & le fou ſont vertueux & ſages par accès ; & quelquefois par accès l'homme de bien fait ce qu'il mépriſe lui-même. Nous ne ſuivons pas en tout, mais par partie, le bien & le mal ; ſoit vices ou vertus, l'amour-propre les dirige. Chaque individu viſe à un différent but ; mais Dieu n'a qu'un ſeul grand objet, la totalité de l'Univers. C'eſt lui qui contremine chaque folie, chaque caprice, & qui déconcerte les meſures du vice ; qui a donné d'heureuſes foibleſſes à tous les ordres ; la honte aux filles, & la fierté aux dames ; la crainte aux hommes d'Etat, & la témérité aux hommes de Guerre ; la préſomption aux Princes, & la crédulité aux peuples : il fait tirer les effets de la vertu, du principe d'une vanité qui ne recherche d'autre intérêt, qui ne priſe d'autre récompenſe, que la louange : c'eſt lui qui bâtit ſur les beſoins & les défauts de l'eſprit, la joye, la paix & la gloire du Genre-humain.

Nos paſſions & nos vices ſont des inſtrumens de la Providence & des moyens du bien général. La ſageſſe de leur diſtribution aux différens ordres du Genre-humain.

Les Cieux en nous mettant dans de mutuelles dépendances, maîtres, ſerviteurs, amis ; nous ordonnent par-là & nous obligent d'avoir recours les uns aux autres, enſorte que la foibleſſe de chaque individu fait la force de tous. (1) La fragilité de notre nature, nos beſoins, nos

Leur utilité pour la ſociété & pour chacun en particulier dans tout état & dans tout âge.

[1. *La fragilité de notre nature, nos beſoins, nos paſ-*

nos passions resserrent de plus en plus les liens de l'intérêt commun, & les rendent plus chers. Nous leur devons la véritable amitié, l'amour sincére, le plaisir ou la joye intérieure dont nous jouïssons dans cette vie; & c'est d'eux aussi que nous apprenons dans le déclin de l'âge à nous détacher de ces intérêts, de ces amours, de ces plaisirs. La raison en partie, & en partie la décadence de notre nature, nous apprennent à accueillir la mort, & à quitter avec calme cette vie passagére.

Quelle que soit la passion d'un homme, la science, la renommée, ou les richesses, personne (1) ne veut se changer contre son voisin.

Les

passions resserrent de plus en plus les liens de l'intérêt commun, &c.] Comme ce passage a été mal entendu, il est nécessaire de le mettre dans tout son jour. C'est à ces foiblesses, dit notre Auteur, que nous devons tous les agrémens de la vie privée; cependant, quand nous arrivons à cet âge, qui, généralement parlant, dispose les hommes à jetter un coup d'œil plus sérieux sur la véritable valeur des choses, la considération que les fondemens de nos joyes, & de nos amitiés, ne sont que des besoins, des foiblesses, & des passions, sert puissamment à nous détacher du monde. L'observation est neuve, & d'une grande beauté.

[1 *Personne ne veut se changer contre son voisin.*] Le fait est vrai, & nous donne une haute idée de la bonté de Dieu, qui non seulement a fourni aux hommes les moyens de rendre leur condition heureuse, mais qui outre cela, lorsqu'ils se rendent en partie malheureux par leur faute, leur accorde un bonheur imaginaire, pour les empêcher de succomber sous le poids des miséres humaines.

Les ſavans s'eſtiment heureux de développer la nature ; l'ignorant eſt heureux de ce qu'il n'en ſait pas davantage ; le riche s'applaudit de ſon abondance ; le pauvre ſe contente du ſoin de la Providence ; l'aveugle danſe, & le boiteux chante. L'ivrogne ſe croit un Héros, & le lunatique un Roi. Le Chimiſte qui meurt de faim, eſt ſouverainement heureux avec ſes eſpérances dorées, & le Poëte l'eſt avec ſa muſe.

Quelle merveilleuſe conſolation accompagne chaque état ! L'orgueil eſt donné à tous, comme un ami commun (1). Des paſſions ſortables aident à chaque âge : l'eſpérance voyage avec nous, & ne nous quitte point même à l'heure du trépas (2).

Juſqu'à ce terme fatal, l'opinion avec ſes rayons changeans dore les nuages qui embelliſſent nos jours (3). Le bonheur qui nous manque

(1) L'orgueil contrepéſe toutes nos miſéres. Car ou il les cache ; ou s'il les découvre, il ſe glorifie de les connoître. Il nous tient lieu d'une poſſeſſion ſi naturelle au milieu de nos miſéres & de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joye, pourvu qu'on en parle. *Penſ. de Paſcal, ch. 24.*

(2) Le préſent ne nous ſatisfaiſant jamais, l'eſpérance nous pipe, & nous méne juſqu'à la mort. *Ibid. ch. 21.*

(3) L'opinion diſpoſe de tout. Elle fait la beauté, la juſtice, & le bonheur, qui eſt le tout du monde. Cette ſuperbe puiſſance, ennemie de la raiſon, qui ſe plaît à la controller & à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choſes, a établi dans l'homme une ſeconde natu-re,

N. Blakey inv. et del. — J. Punt sculps

Des passions sortables aident à chaque âge, l'esperance voyage avec nous et ne nous quitte point à l'heure même du trepas



que est suppléé par l'espérance; & (1) le vuide de sens, par l'orgueil; ce que la connoissance peut renverser, ces passions le relévent. La joye semblable à une bulle d'eau, rit dans la coupe de la folie. Qu'une espérance soit perdue, nous en recouvrons une autre, & ce n'est point envain que la vanité nous est donnée. L'amour-propre, ce bas amour, devient même par la puissance divine, une balance pour peser par nos besoins ceux des autres. Avouons donc cette vérité, d'où nous devons néanmoins tirer des motifs de consolation: QUOIQUE L'HOMME SOIT FOLIE, DIEU EST TOUT SAGESSE.

re. Elle a ses heureux, & ses malheureux; ses sains, ses malades; ses riches, ses pauvres; ses fous & ses sages.... Elle ne peut rendre sages les fous, mais elle les rend contens, à l'envi de sa raison qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte. *Ibid. ch.* 29.

[1 *Le vuide de sens est suppléé par l'orgueil.*] Le P. *Garasse*, fameux Casuiste, dans sa *Somme Théologique*, a déduit de ce principe une conséquence fort charitable. *Selon la justice*, dit ce Théologien, *tout travail honnête doit être recompensé de louange ou de satisfaction. Quand les bons esprits font un ouvrage excellent, ils sont justement recompensés par les suffrages du public. Quand un pauvre esprit travaille beaucoup, pour faire un mauvais ouvrage, il n'est pas juste, ni raisonnable, qu'il attende des louanges publiques: car elles ne lui sont point dues. Mais afin que ses travaux ne demeurent pas sans recompense,* Dieu *lui donne une satisfaction personnelle, que personne ne lui peut envier sans une injustice plus que barbare; tout ainsi que Dieu, qui est juste, donne de la satisfaction aux grenouilles de leur chant.*

ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE III.

De la nature & de l'état de l'Homme, par rapport à la Société.

C'EST donc à ce principe que nous nous arrêtons, „ La CAUSE UNIVERSELLE „ n'agit que pour UNE FIN, mais elle agit „ par différentes loix". (1) Dans toute la folie que peut inspirer une santé superflue, dans toute la pompe de l'orgueil & (2) l'impudence des richesses, que cette grande vérité nous soit

[1 *Dans toute la folie que peut inspirer une santé superflue.*] Un travail immodéré, & trop d'application à l'étude ruinent la santé. Ceux, que leur état dispense de ces deux obligations, doivent abonder en santé, & courir risque de donner dans la Luxure; ce que notre Auteur designe par les mots de *Santé superflue.*

[2 *L'impudence des richesses.*] Car les richesses s'arrogent tout, de l'esprit, du savoir, de la sagesse, & même de la probité.

soit présente jour & nuit; qu'elle le soit surtout dans le tems de la prédication & de la priére.

Tout l'Univers forme un systême de société.

Envisage ce monde : regarde cette chaîne d'amour qui rassemble & réunit tout, ici-bas & en haut. Vois la nature qui donne la forme à tout, travailler à cet objet; un atome tendre vers un autre atome, & celui qui est attiré attirer celui que le touche; (1) étant tous figurés & dirigés pour embrasser chacun son voisin. Vois la matiére animée sous différentes formes, se presser vers un centre commun, le bien général: les végétatifs mourans fournir au soutien de la vie, & ce qui cesse de vivre végéter de nouveau; toutes les formes qui périssent être succédées par d'autres formes, passant alternativement de la vie à la mort, de la mort à la vie; semblables à des bulles d'eau formées sur la mer de la nature, elles s'élévent, elles crévent, elles retournent à la mer. Il n'y a rien d'étranger; toutes les parties sont rélatives au tout (2). Un esprit universel qui s'étend

[1 *Etant tous figurés & dirigés pour embrasser chacun son voisin.*] Pour que la matiére puisse avoir la cohésion requise pour les usages auxquels son Créateur la destine, une *configuration* propre de ses particules est aussi nécessaire, que cette qualité, dont elles sont toutes douées, & qu'on appelle *Attraction*. Notre Auteur exprime la premiére partie de cette idée par le mot de *figurés*, & l'autre par celui de *dirigés*.

[2 *Un Esprit universel qui s'étend à tout, qui con-*

tend à tout, qui conserve tout, unit tous les êtres, le plus grand au plus petit; il a fait la bête en aide à l'homme, & l'homme à la bête. Tout est servi & tout sert. Rien n'existe à part: la chaîne se perpétue: où finit-elle?

Rien n'est fait ni entiérement pour lui-même, ni entiérement pour les autres.

Homme insensé, Dieu a-t-il uniquement travaillé pour ton bien, ton plaisir, ton amusement, ton ornement & ta nourriture? Celui qui nourrit pour ta table le fan folâtre, également bon à son égard a émaillé pour lui les prairies. Est-ce à cause de toi que l'alouette s'éléve dans les airs, & qu'elle gazouille? C'est à la joye qu'on doit la mélodie de ses chants, c'est la joye qui agite ses aîles. Est-ce à cause de toi que la linotte déploye ses organes harmonieux? Ce sont ses amours & ses propres tressaillemens qui enflent ses sons. Un fier coursier, pompeusement manégé, partage avec son cavalier le plaisir & la gloire. La semence qui couvre la terre est-elle à toi seul? Les oiseaux reclameront leur grain. Est-ce à toi seul qu'appartient toute la moisson dorée d'une année fertile? Une partie paye, & justement, le labeur du bœuf qui la mérite. Et n'est-ce point par tes soins, prétendu maître & seigneur de tout, que

conserve tout.] *Newton* a exprimé la même vérité en ces termes: *Deus omnipræsens est, non per virtutem solam, sed etiam per essentiam: nam virtus sine substantia subsistere non potest.* NEWT. Princ. Schol. gen. sub fin.

que subsiste le porc qui ne laboure ni n'obéit à ta voix?

Apprens donc que tous les enfans de la nature partagent ses soins. La fourrure qui échauffe le Monarque a échauffé l'ours. Lorsque l'homme crie; voyez, tout est pour mon usage: Voyez (1) l'homme qui est pour le mien, replique l'oison que l'on engraisse. Quel soin pour le garder, le loger, le nourrir & le bien traiter! Il voit toutes ces choses, mais il ignore que c'est pour être mangé. Il en est de même de l'homme, aussi peu raisonnable que l'oison, lorsqu'il prétend que tout est fait pour un, & non pas un pour le tout.

Supposé même que le plus fort régne sur le plus foible, & (2) que l'homme soit le bel-esprit & le tiran de l'Univers, la nature mate ce tiran. Lui seul connoît les besoins & les maux des autres créatures, & lui seul y subvient. Le faucon fondant sur un pigeon, frappé de la variété de son plumage, l'épargnera-t-il? Le geai admire-t-il les aîles dorées des insectes? **Bonheur mutuel des animaux.**

[1 *L'Homme, crie; voyez tout est pour mon usage.*] *Salomon* a tenu avec raison un langage tout contraire, *l'Eternel a fait tout pour soi même.* Prov. XVI. 4.

[2 *Que l'homme soit le bel-esprit & le tiran de l'Univers.*] Notre Poëte fait allusion au systême soi-disant *ingénieux*, qui fait des animaux de pures machines, incapables de douleur & de plaisir: systême qui encourage l'homme à exercer sur eux sa *tyrannie.*

sectes? L'épervier écoute-t-il le chant du rossignol? L'homme seul s'intéresse pour tous; il donne ses bois aux oiseaux, ses pâturages aux bêtes, & ses riviéres aux poissons; il est excité à prendre soin des uns, par intérêt; d'un plus grand nombre d'autres, par plaisir (1); & d'un plus grand nombre encore, par vanité. Tous subsistent par les soins d'un maître vain, & jouïssent d'un bonheur dont l'étendue est l'effet de son luxe. C'est lui qui préserve contre la famine & contre les bêtes sauvages, ce qu'une faim savante lui enseigne à convoiter; il régale les animaux qu'il destine à son régal, & jusqu'à ce qu'il termine leur vie, il la rend heureuse; ces animaux prévoyant aussi peu le coup fatal, y étant aussi peu sensibles, qu'un homme favorisé du Ciel (2) prévoit ou ressent le coup de la foudre. Ils ont jouï de la vie avant que de mourir; ne devons-nous pas aussi mourir après avoir jouï de la vie?

Le Ciel favorable à tout être qui ne pense point,

(1) Les sens indépendans de la raison, & souvent maîtres de la raison, ont emporté l'homme à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'afligent ou le tentent, & dominent sur lui, ou en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leurs douceurs, ce qui est encore une domination plus terrible & plus impérieuse. *Pens. de Pascal*, *ch.* 3.

(2) Plusieurs Anciens, & depuis quelques Orientaux, ont regardé ceux qui étoient frappés de la foudre; comme des personnes sacrées & particuliérement favorisées du Ciel.

point, ne lui donne pas la connoissance inutile de sa fin: il la donne à l'homme; mais dans un tel point de vue, qu'il la lui fait souhaiter dans le tems même qu'il la craint. L'heure est cachée, & la crainte est si éloignée que la mort qui s'approche ne paroît jamais voisine. O miracle toujours subsistant, que les Cieux n'ayent donné ce tour d'esprit qu'au seul être qui pense!

La raison & l'instinct produisent les mêmes effets par rapport au bien de chaque individu.

Reconnois donc, que soit doué de raison ou d'instinct, (1) chaque être jouït de la faculté qui lui convient le mieux; que par leur principe, tous également tendent au bonheur, & trouvent des moyens proportionnés à leur fin. Ceux qui entiérement guidés par l'instinct trouvent en lui un guide infaillible, ont-ils besoin *pour se diriger, ou de quelque autre chef, ou de convoquer des assemblées?* La raison, quelles qu'en soient les facultés, n'a tout au plus que de l'indifférence; elle ne se soucie pas de servir, ou elle ne sert que lorsqu'elle y est contrainte: elle attend qu'on l'appelle; & souvent, quoiqu' appellée, elle se tient à distance. L'instinct généreux vient de lui-même en volontaire; serviteur fidéle, il n'abandonne jamais, tan-

[1 *Chaque être jouït de la faculté qui lui convient le mieux.*] Le bonheur de l'Homme consiste dans le bon usage de ses facultés intellectuelles, ce qui exige nécessairement qu'il soit doué de raison: mais la félicité d'une vie purement animale consiste dans les plaisirs des sens; ainsi il faut aux animaux un autre guide plus aveugle & plus sûr, qu'on nomme instinct.

tandis que la raison peu constante ne sert que par intervalle : celle-ci peut aller de travers, l'autre au contraire doit aller droit. Dans la nature des êtres que l'instinct guide, les principes d'impulsion & de comparaison qui sont divisés dans la nôtre, se trouvent réunis en un seul: & si on le peut, qu'on éléve la raison au-dessus de l'instinct ; dans ce dernier c'est Dieu qui gouverne, dans l'autre c'est l'homme (1).

Qui a appris aux habitans de la terre & de l'onde, à éviter les poisons & à choisir leur aliment? Prévoyantes, les bêtes savent pour résister aux tempêtes ou aux marées, bâtir sur la

(1) L'homme a son instinct qu'on appelle le *sentiment*, & Mr. Pascal ne fait point difficulté de le mettre au-dessus de la raison. „ Nous connoissons la vérité, *dit-il*, non seulement par „ raisonnement, mais aussi par sentiment..... „ Les principes se sentent, les propositions se concluent, le tout avec certitude quoique par différentes voyes. Et il est aussi ridicule que la „ raison demande au sentiment & à l'intelligence des preuves de ces premiers principes, qu'il „ seroit ridicule que l'intelligence demandât à la „ raison un sentiment de toutes les propositions „ qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut „ donc servir qu'à humilier la raison qui voudroit juger de tout, mais non pas à combattre „ notre certitude, comme s'il n'y avoit que la „ raison capable de nous instruire. Plût à Dieu „ que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, & que nous connussions toutes choses „ par *instinct* & par *sentiment*. Mais la nature nous „ a refusé ce bien, & elle ne nous a donné que „ très-peu de connoissances de cette sorte : toutes „ les autres ne peuvent être acquises que par le „ raisonnement. *ch.* 21.

la vague ou former des voûtes sous le sable. Qui a appris à l'araignée à tracer des parallèles, sans régle & sans ligne, avec autant de justesse que (1) *de Moivre?* Qui enseigne aux cicognes, semblables au fameux Colomb, à parcourir des cieux étrangers & des mondes inconnus? Qui convoque leur assemblée? Qui fixe le jour du départ? Qui forme leurs phalanges? & qui leur marque le chemin?

La raison & l'instinct forment des liaisons de société dans tous les êtres.

Dieu met dans la nature de chaque être la semence du bonheur qui lui est propre, & il lui prescrit des limites qui lui conviennent; mais comme il a créé un Univers, il a, pour rendre le tout heureux, fondé sur des besoins mutuels le mutuel bonheur. C'est ainsi que depuis le commencement un ordre éternel a régné, & que la créature se trouve liée à la créature, l'homme à l'homme. Tout ce que le Ciel vivifiant anime, (2) tout ce qui respire dans

(1) Fameux Mathématicien & Algébriste, fort estimé par le grand Newton.

[2 *Tout ce qui respire dans les airs, tout ce qui croit sous l'onde, une nature commune le nourrit d'une flâme vitale, & en fait éclôre les semences fécondes.*]

Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus,
Igneus est illis vigor, & cælestis origo
Seminibus.

VIRG. Æn. VI. 728.

dans les airs, tout ce qui croît sous l'onde, ou qui habite répandu sur la terre, une nature commune le nourrit d'une flâme vitale, & en fait éclôre les semences productrices. L'homme ainsi que ce qui erre dans les bois, que ce qui vole dans l'air, ou nage dans l'eau, tout s'aime soi-même, mais ne s'aime point uniquement: chaque sexe éprouve les mêmes désirs, se recherche & s'unit. Leur plaisir ne finit point avec les vifs embrassemens; ils s'aiment eux-mêmes une troisiéme fois dans leur race. C'est ainsi que les bêtes & les oiseaux veillent à leurs petits, objet commun de leurs soins, les méres nourrissent & les péres défendent. Lorsque les petits devenus grands, sont congédiés pour courir les champs ou les airs, alors l'instinct s'arrête, les soins finissent, les liens se rompent; chacun cherche de nouveaux embrassemens: d'autres amours commencent; une race nouvelle succéde.

Etablissement de la société par l'instinct.

L'espéce humaine moins capable de s'aider, demande des soins de plus longue durée; & ces soins produisent des liens plus durables. La reflexion & la raison leur prêtent une force nouvelle, & donnent en même tems à l'amour & à l'intérêt une plus vaste carriére. On se fixe par choix, on brûle par simpathie; les vertus nées dans le sein des passions, régnent alternativement avec elles. De nouveaux besoins, de nouveaux secours, de nouvelles habitudes en-

La raison en resserre encore plus étroitement les liens.

tent la bienveillance sur les bienfaits. D'une même tige naît & renaît une race qui se suit ; un amour inspiré par la nature, ce même amour soutenu par l'habitude, veille, l'un sur l'enfant qui vient de naître, l'autre sur celui qui est déjà grand. A peine les derniers nés sont-ils parvenus à la maturité de l'homme, qu'ils voient ceux dont ils ont reçu la vie incapables de s'aider. La mémoire & la prévoyance, l'une par le souvenir d'une tendre jeunesse, & l'autre par la crainte d'une vieillesse infirme, font naître de justes retours ; tandis que le plaisir, la reconnoissance & l'espérance combinées ne cessent d'accroître ces intérêts mutuels, & de conserver la durée de l'espéce.

Ne croyez pas que dans le premier état du monde, la créature marchât aveuglément : (1) l'état de nature fut le régne de Dieu : l'amour-propre & l'amour social nâquirent avec le monde ; l'union fut le lien de toutes choses, & de l'homme. Alors il n'y avoit point d'orgueil, ni tous ces arts qui fomentent la vanité. *De l'état de nature.*

L'hom-

[1 *L'état de nature fut le régne de Dieu.*] Cette assertion est destinée à combattre le systême odieux de ceux qui soutiennent, qu'il n'y avoit aucun principe de *Droit*, ou de justice naturelle, avant l'invention du contract civil ; & par cela même, que *l'état de nature étoit un état de guerre.* Notre Auteur oppose à ce systême l'état d'innocence, qu'il dépeint des mêmes couleurs qu'employe pour cet effet l'Ecriture : état si éloigne d'être sans justice naturelle, qu'il étoit *le régne* même *de Dieu.*

(1) L'homme & la bête jouissant également des forêts, marchoient ensemble à l'ombre des bois. Ils avoient une même table & un même lit. Des meurtres ne fournissoient point à l'homme son habillement & sa nourriture. Une forêt retentissante étoit le temple général, où tous les êtres à qui Dieu a donné les organes de la voix, chantoient les louanges de ce Pére commun. Le sanctuaire n'étoit ni revêtu d'or, ni souillé de sang; (2) le Prêtre étoit sans blâme, pur, exemt de carnage & de vénalité. Un soin universel étoit de gouverner, sans tyranniser. O que l'homme des tems postérieurs est différent! Bourreau & tombeau de la moitié de ce qui a vie, il est meurtrier des autres êtres & traître à lui-même; ennemi de la nature, il en entend les gémissemens sans en être touché. Mais de jus-

[1 *L'Homme & la bête marchoient ensemble à l'ombre des bois.*] C'est encore ici une des idées de *Platon*. Ce Philosophe dit, d'après une ancienne tradition, que durant l'âge d'or, & sous le régne de *Saturne*, l'homme & les animaux parloient le même langage. Les Philosophes moraux ont pris ceci dans un sens populaire, & ont inventé en conséquence ces fables qui attribuent aux brutes le talent de la parole. D'un autre côté, les Naturalistes ont interprété la tradition dont il s'agit, comme signifiant qu'autrefois les hommes exprimoient leurs besoins & leurs sensations par des sons inarticulés comme les animaux.

[2 *Le Prêtre étoit exemt de carnage & de vénalité.*] Quand la superstition porta la fureur jusqu'à vouloir appaiser les Dieux par des victimes humaines, la tyrannie se vit réduite à payer les Prêtres pour en obtenir quelque réponse favorable.

justes maladies naissent de son luxe ; nourries par ses meurtres, elles vengent ce qu'il a immolé. Les passions furieuses nâquirent de ce carnage, & attirérent contre l'homme un animal encore plus féroce, l'homme même.

Voyons comment il s'éleva peu-à-peu de la nature à l'art: le partage de la raison étoit alors de copier l'instinct. C'est ainsi que la voix de la nature se fit entendre : „ Va, dit-elle à „ l'homme, & instruis-toi par l'exemple des „ autres créatures. (1) Apprends des oiseaux „ les alimens que les arbrisseaux produisent, „ & des animaux les propriétés des herbes. „ Que l'abeille t'enseigne à bâtir, la taupe à „ labourer, le ver à tisser. Apprends du petit „ *Nautilus* (2) à naviguer, à manier l'aviron, „ & à recevoir l'impression du vent. Reconnois parmi les bêtes toutes les formes de so- „ ciété; & que la raison tardive y puise des „ instructions pour le Genre-humain. Envisage „ ici

La raison instruite par instinct dans l'invention des Arts.

[1 *Apprends des Oiseaux les alimens*, &c.] Quand un vaisseau arrive sur quelque côte déserte, ceux qui mettent pied à terre pour chercher des rafraîchissemens, observent quels fruits ont été entamés par des Oiseaux, & en mangent alors sans crainte.

(2) C'est un poisson qu'Oppien décrit de cette maniére, au *livre premier :* Il nage sur la mer dans sa coquille, qui ressemble au corps d'un navire. Il éléve deux de ses pattes, telles que deux mâts, entre lesquelles il étend une membrane qui lui sert de voile, & il se sert de ses deux autres pattes comme de deux rames. On voit communément ce poisson dans la Méditerranée.

„ ici des ouvrages & des villes souterraines ; là
„ des villes en l'air construites sur des arbres
„ agités. Etudie le génie & la police de cha-
„ que petit peuple ; la république des fourmis
„ & le royaume des abeilles : comment celles-
„ là rassemblent leurs richesses dans des maga-
„ sins communs, & conservent l'ordre dans
„ l'anarchie : comment celles-ci, quoique sou-
„ mises à un seul maître, ont néanmoins cha-
„ cune leur cellule séparée & leurs biens en
„ propre. Remarque les loix invariables qui
„ préservent leur état ; loix aussi sages que la
„ nature, aussi immuables que le destin. En-
„ vain ta raison tissera des toiles plus délica-
„ tes, embarrassera la justice dans le filet de la
„ loi, & fera d'un droit trop rigide une sou-
„ veraine injustice ; droit toujours ou trop foi-
„ ble avec les forts, ou trop fort avec les foi-
„ bles. Va cependant, régne sur toutes les
„ créatures : que l'homme le plus habile s'assu-
„ jettisse les autres ; & que pour des arts que
„ le simple instinct pouvoit faire connoître, il
„ soit couronné en Monarque, ou adoré com-
„ me un Dieu.

Origine des sociétés politiques.

Ainsi parla la Nature. L'homme docile obéit : des villes furent bâties, des sociétés furent formées : là, un petit Etat prit naissance ; un autre près de celui-ci, s'éleva par des moyens semblables, & ils s'unirent par amour ou par crainte. Si les arbres produisoient dans l'un des

fruits

fruits plus abondans, & si les sources donnoient dans l'autre des eaux plus salutaires; ce que la guerre pouvoit ravir, le commerce pouvant le donner, qui vint en ennemi, s'en retourna en ami. Les liens du commerce & ceux de l'amour suffisoient pour unir fortement le genre-humain, (1) lorsque l'amour étoit le défenseur de la liberté, & qu'il n'y avoit de loix que celles de la nature: c'est ainsi que les Etats furent formés; le nom de Roi fut inconnu, jusqu'à ce qu'un intérêt commun plaçât le pouvoir entre les mains d'un seul. Alors un mérite ou une vertu supérieure (soit talens pour les arts ou talens pour la guerre, capables de répandre les biens ou de détourner les maux) cette vertu seule, de même nature que celle que des enfans obéissans révéroient dans leur Pére, rendit un Prince le Pére de son peuple.

Origine du gouvernement monarchique.

Jusques alors chaque Patriarche couronné par les mains de la nature, étoit le Roi, le Prêtre & le Pére de son Etat naissant. Ses sujets se fioient sur lui, comme sur une seconde Providence. Son œil étoit leur loi, sa langue leur

Gouvernement des Patriarches.

[1 *Lorsque l'amour étoit le défenseur de la liberté.*] C'est-à-dire, lorsque les hommes ne se trouvoient pas dans la nécessité de s'assurer la conservation de leur liberté naturelle par des contrats civils; l'amour que chaque chef de famille avoit pour ceux qui étoient soumis à son autorité étant pour eux la meilleure de toutes les suretés.

leur oracle. (1) Il leur apprit à faire ſortir leur aliment du ſillon étonné, à commander le feu & à contenir les eaux, à tirer des monſtres des profonds abîmes de l'Océan, & à atteindre l'aigle dans les airs & le précipiter à leurs pieds. Enfin devenu caduc, maladif, & mourant, les peuples commencérent à plaindre comme homme, celui qu'ils avoient révéré comme Dieu. (2) Alors en remontant de pére en pére, ils recherchérent un grand, un premier Pére, & ils l'adorérent. Ou bien la ſimple tradition que cet Univers a commencé, fit paſſer de pére en fils une foi non interrompue. L'ouvrier étoit diſtingué de l'ouvrage, & la raiſon n'en connut jamais qu'un ſeul. Avant que l'eſprit perverti eût altéré cette lumiére, l'homme ainſi que ſon Créateur trouva que tout étoit bien: il marchoit à la vertu par la voye du plaiſir; & dans le Dieu qu'il reconnoiſſoit, il reconnoiſſoit un pére. Toute la foi,

[1 *Il leur apprit à faire ſortir leur aliment du ſillon étonné*, &c.] C'eſt-à-dire, il ſubjugua les quatre élémens, & les rendit tributaires à l'homme.

[2 *Alors en remontant de pére en pére*, &c.] Le Poëte attribue ici l'attention plus ſérieuſe que les hommes firent à une premiére cauſe de tout, non à la reconnoiſſance pour les biens dont ils étoient comblés, mais au ſentiment de leur impuiſſance à ſe garantir de certains maux. Durant leur premier état, ils ne jettérent la vue que ſur les cauſes *ſecondes*; mais dans la ſuite ils levérent les yeux vers un *premier* principe. Ce tableau du Genre-humain n'eſt vraiſemblablement que trop fidéle.

foi, tout le devoir consistoient dans l'amour; car la nature n'admettoit dans l'homme aucun droit divin, & elle n'appréhendoit aucun mal de Dieu, ne croyant pas qu'un Etre souverain pût n'être pas un souverain bien. La vraye foi, la vraye politique étoient unies ensemble; l'une n'étoit que l'amour de Dieu, & l'autre celui de l'homme.

L'amour est le principe de la Religion & du bon Gouvernement.

Qui le premier enseigna à des ames esclaves & à des royaumes ruïnés, (1) cette créance monstrueuse, que plusieurs ont été faits pour un; cette orgueilleuse exception de toutes les loix de la nature, qui bouleverseroit le monde, & contrecarreroit la cause suprême? (2) La force fit premiérement les conquêtes, & les conquêtes firent les loix. Ensuite la superstition

La crainte est le principe de la superstition & de la tirannie.

Origine & caractére de l'idolâtrie.

[1 *Cette créance monstrueuse, que plusieurs ont été faits pour un.*] C'est précisément en cela qu'*Aristote* fait consister la différence entre un Roi & un Tyran: *le premier*, dit-il, *suppose qu'il a été fait pour le peuple, l'autre, que le peuple a été fait pour lui.* Pol. Liv. V. ch. 10.

[2 *La force fit premiérement les conquêtes*, &c.] Voici le sens de tout ce passage. Les crimes énormes nécessaires pour soutenir l'édifice chancelant le la tyrannie, assujettissent naturellement le tyan à toutes les terreurs, tant vaines que réelles, e la conscience. De-là un monde de superstitions. .e Poëte observe ensuite, que quand la frayeur u tyran est passée, il a (instruit par sa propre xperience des effets puissans de la superstition) habileté de la tourner par le secours du Prêtre qui est payé pour cela) contre ses sujets, com-e la meilleure de toutes les armes défensives. ar un Tyran regarde naturellement, & avec beau-up de raison, tous ses Esclaves comme autant nnemis.

tion inspira la crainte au tiran ; l'ayant effrayé, elle partagea la tirannie avec lui ; lui prêta son secours ; fit un Dieu du conquérant & un esclave du sujet. Elle se prévalut du feu des éclairs, du bruit du tonnerre, du tremblement des montagnes, & des gémissemens de la terre, pour faire prosterner les hommes foibles, & contraindre les orgueilleux à prier des êtres invisibles & plus puissans qu'eux. Du Ciel qui s'éclatoit, elle fit descendre des dieux, & sortir des esprits infernaux de la terre qui s'entre-ouvroit. Elle fixa ici des demeures terribles, & là des demeures fortunées ; la crainte fit ses démons, & une foible espérance fit ses dieux ; dieux remplis de partialité, d'inconstance, de passion, d'injustice, dont les atributs étoient la rage, la vengeance, ou la lubricité ; tels que des ames lâches pouvoient les imaginer : cœurs tirans, ils crurent à des dieux tirans. Alors le zéle & non la charité devint leur guide ; l'Enfer fut bâti sur la haine, & le Ciel fondé sur l'orgueil. Alors la voûte céleste cessa d'être sacrée ; des autels de marbre furent élevés & arrosés de sang ; les Prêtres pour la premiére fois se rassa-siérent d'une nourriture vivante, & bien-tôt ils souillérent de sang humain leur idole hideuse. Ils ébranlérent la terre avec le tonnerre du Ciel, & se parant de la puissance des Dieux, ils s'en servirent pour foudroyer leurs ennemis.

C'est ainsi que l'amour-propre borné dans un

un seul, sans égard à ce qui est juste ou injuste, se fraye un chemin à la puissance, à la grandeur, aux richesses, à la volupté (1). Ce même amour-propre, répandu dans tous, fournit lui-même des motifs pour le restreindre, est la source du gouvernement & des loix. Car si ce qu'un homme désire, les autres le désirent aussi, que sert la volonté d'un seul contre celle de plusieurs ? Comment conservera-t-on une chose, si, ou lorsqu'on est endormi un plus foible la dérobe, ou lorsqu'on est éveillé un plus fort l'enléve? L'amour de la sureté doit restreindre celui de la liberté, & tous doivent s'unir pour la conservation de ce que chacun souhaite d'acquérir. C'est ainsi que pour leur propre sureté, les Rois forcés à la vertu, cultivérent la justice & la bienveillance ; que l'amour-propre abandonna ses premiers mouvemens, & qu'il trouva le bien particulier dans le bien public.

Influence de l'amour-propre pour le bien de la société.

Ce (2) fut alors que quelque génie supérieur,

Rétablissement de la vraye Religion, & d'un juste Gouvernement sur leur premier principe.

(1) Chacun tend à soi. Cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général. Et la pente vers soi est le commencement de tout desordre en guerre, en police, en économie, *&c. Pens. de Pascal*, *ch.* 9.

[2 *Ce fut alors que quelque génie supérieur*, &c.] Le Poëte semble avoir voulu désigner ici le plus beau siécle de la Gréce ; & les bienfaiteurs du Genre-humain, qu'il avoit principalement en vûe, étoient *Socrate* & *Aristote*, qui de tous les Payens, ont le plus dignement parlé de Dieu, & le mieux écrit sur le Gouvernement.

rieur, quelque ame généreuse, disciple des dieux ou ami de l'homme, Poëte ou bon citoyen, s'éleva pour rétablir la foi & la morale que la nature avoit premiérement donnée ; ralluma son ancien flambeau, non un flambeau nouveau : s'il ne peignit point l'image de Dieu, il en traça l'ombre ; il apprit aux Rois & aux Peuples le juste usage de leurs droits, il leur enseigna à ne point trop lâcher ni trop tendre les cordes délicates du gouvernement ; à si bien accorder le plus grand avec le plus petit, que qui touche l'un ébranle l'autre ; & à si bien unir leurs intérêts discordans, qu'il en résulte la juste harmonie d'un Etat mixte parfait. Telle est la grande harmonie du monde, qui naît de l'union, de l'ordre & du concert général de toutes choses, où le grand & le petit, le fort & le foible sont faits pour servir & non pour souffrir, pour fortifier & non pour envahir ; où l'on est d'autant plus puissant que l'on est plus nécessaire aux autres, & où l'on est heureux à proportion que l'on fait des heureux ; où tout tend à un seul point, où tout est porté vers le même centre, bêtes, hommes ou anges, serviteur, Seigneur ou Roi.

Gouvernement mixte.

Laissez (1) aux insensés à disputer sur la forme

Diverses formes de Gouvernement, & leur but véritable & commun.

[1 *Laissez aux insensés à disputer sur la forme du gouvernement*, &c.] Le sens de ces paroles, & de ce qui suit immédiatement, n'est pas, que toutes les formes de gouvernement, & toutes les religions sont indifférentes, comme bien des gens l'ont

me du gouvernement; le mieux administré est le meilleur. Laissez les faux zélés disputer sur les modes de la foi; celui qui vit bien ne sauroit être que dans la bonne voye. Tout ce qui s'oppose à l'unique, à la grande fin, doit être faux: & tout ce qui contribue au bonheur du Genre-humain, ou à la correction des mœurs, doit venir de Dieu.

L'homme, de même que la vigne, a besoin de support; il acquiert la force qui le soutient de l'objet qu'il embrasse. Comme les planétes, en tournant sur leur axe, tournent en même tems autour du soleil; de même deux mouvemens compatibles agissent dans l'ame, dont l'un est rélatif à nous-mêmes, & l'autre à l'Univers.

C'est

l'ont prétendu. Notre Poëte a fait à cet égard son apologie, en écrivant en marge sur la page d'un livre où ces deux vers fameux,

For forms of government let fools contest,

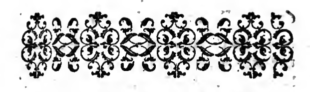
For forms of Faith let grace les zealots fight.

étoient cités dans un sens odieux, en écrivant dis-je, le passage suivant: „ L'Auteur de ces li-„ gnes n'a nullement voulu dire, qu'aucune for-„ me de gouvernement n'est en elle-même meil-„ leure qu'une autre, comme, qu'un gouverne-„ ment Monarchique limité, par exemple, n'est „ pas préférable au despotisme, mais qu'aucune „ forme de gouvernement, quelque excellente „ qu'elle soit, ne suffit pour rendre un peuple „ heureux, à moins que l'autorité ne soit bien „ administrée.

C'est ainsi que Dieu & la nature ont lié sa fabrique générale, & ont voulu que L'AMOUR-PROPRE ET L'AMOUR SOCIAL NE FUSSENT QU'UN.



ESSAI



ESSAI SUR L'HOMME.

EPITRE IV.

De la nature & de l'état de l'Homme, par rapport au bonheur.

O BONHEUR! le but & la fin de notre être: bien, plaisir, repos, contentement, quel que soit ton nom; ce je-ne-sai-quoi qui excite nos soupirs éternels, qui nous fait supporter la vie, & braver la mort: toujours si près de nous, & toujours au-delà de nous: (1) objet perdu de vue, ou vu double par le sage, comme par le fou: Plante d'une semence céleste, si tu es tombée ici-bas, dis, dans quel ter-

[1 *Objet perdu de vue, ou vu double.*] *Perdu de vue* par ceux qui font consister le bonheur en quelque chose exclusivement à la vertu; *vu double* par ceux qui associent à la vertu quelque autre cause de bonheur. Ce sont-là les deux principales erreurs que le Poëte se propose de combattre dans cette Epitre.

terroir mortel daignes-tu croître? Te montres-tu à nos yeux épanouïe par les rayons favorables d'une Cour fastueuse, ou es-tu enterrée avec les diamans dans des mines brillantes? Es-tu entrelassée avec les guirlandes des lauriers du Parnasse, ou es-tu moissonnée par le fer dans le champ de Mars? Où crois-tu? Où ne crois-tu point? Si notre travail est vain, c'est la faute de la culture, & non du terroir. Le vrai bonheur n'est point affecté à aucun lieu particulier; on ne peut le trouver nulle part, ou on le trouve par-tout; on ne peut l'acheter, il est libre, & fuyant les Monarques; Bolingbroke, il habite avec toi.

Le bonheur mal défini par les Philosophes.

Demande aux Savans le chemin pour y parvenir; les Savans sont aveugles: l'un nous ordonne d'être serviable, l'autre de fuir les hommes; (1) quelques-uns font consister le bonheur

[1 *Quelques-uns font consister le bonheur dans l'action*, &c.] Les Philosophes, dont notre Auteur indique ici les différens systêmes, se trompoient également. Ceux qui faisoient consister le bonheur dans l'action, & qui l'appelloient plaisir, entroient dans une route qui les menoit aux *plaisirs sensuels* d'abord, & ensuite à la *douleur*, ou bien s'engagoient dans la recherche de quelques *perfections imaginaires*, peu convenables à leur nature & à leur Etat, & n'acquéroient que de la *vanité*. Tous ces pretendus beaux génies tomboient dans le même Sophisme, savoir, non de nous dire en quoi consistoit le bonheur de la *nature Humaine*, qui étoit ce qu'on leur demandoit, mais en quoi chacun d'eux faisoit consister son propre bonheur.

heur dans l'action, & d'autres dans l'aise; ceux-ci l'appellent plaisir, & ceux-là contentement. Qui définit ainsi le bonheur, nous apprend-il quelque chose de plus ou de moins, si-non que le bonheur est bonheur? *Vains Philosophes!* Suivant l'un, le plaisir n'est que l'absence de la douleur; un autre doute de tout; suivant un autre enfin, la vertu même n'est qu'un vain nom.

Le bonheur est le but de tous les hommes, & que tous peuvent atteindre.

Abandonnons les sentiers d'une opinion insensée, & suivons la voye de la nature. Le bonheur est à la portée de tout état & de tout esprit: ses biens s'offrent à nous, sans les chercher dans les extrêmes où ils ne sont point. Il ne faut que du bon-sens & de la droiture: & qu'on se plaigne tant que l'on voudra de la diversité des portions, il n'y a pas moins une égalité de contentement commun que de sens commun.

Egalité de bonheur. Tout bonheur particulier dépend du bonheur général.

Ressouviens-toi, homme, que (1) la cause universelle n'agit point par des loix particuliéres, mais qu'elle agit par des loix générales: elle

[1 *La cause universelle n'agit point par des loix particuliéres.*] C'est-à-dire, puisque Dieu agit par des loix générales, il s'ensuit, que le bonheur, qui soutient le bien-être de chaque systême, doit être général aussi, & point particulier, comme les Philosophes l'ont dit. La même vérité peut se prouver par la considération, que, par une espéce d'instinct, les hommes eux-mêmes aiment mieux partager avec d'autres tel ou tel degré de bonheur que d'en jouïr seuls.

elle a constitué ce qu'on peut appeller le vrai bonheur, non dans le bien d'un seul, mais dans le bien de tous (1). Il n'y a point de bonheur dont jouïsse un individu, que ce bonheur ne penche de quelque maniére vers toute l'espéce. Un bandi cruel, un tiran fougueux enivré d'orgueil, un hermite enterré dans sa retraite, ne peuvent se suffire à eux-mêmes. Ceux qui prétendent le plus de fuir ou de haïr le Genre-humain, cherchent un admirateur (2), vou-droient

(1) Ceux qui ont le plus approché de la félicité, ont considéré qu'il est nécessaire que le bien universel que tous les hommes désirent, & où tous doivent avoir part, ne soit dans aucune des choses particuliéres qui ne peuvent être possédées que par un seul, & qui étant partagées affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouïssance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devoit être tel, que tous pûssent le posséder à la fois sans diminution & sans envie, & que personne ne le pût perdre contre son gré. *Pens. de Pascal, ch. 21.*

(2) Si d'un côté cette fausse gloire que les hommes cherchent, est une grande marque de leur misére & de leur bassesse, c'en est une aussi de leur excellence. Car quelques possessions qu'un homme ait sur la terre, de quelque santé & commodité essentielle qu'il jouïsse, il n'est pas satisfait, s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde: rien ne peut le détourner de ce désir; & c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme. Jusque-là que ceux qui méprisent le plus les hommes, & qui les égalent aux bêtes, en veulent encore être admirés, & se contredi-sent

droient s'attacher un ami. Si l'on fait abstraction de ce que les autres sentent, de ce qu'ils pensent, tous les plaisirs deviennent languissans, & toute gloire s'anéantit. Chacun a sa part de bonheur, & qui veut en obtenir davantage, éprouve que le plaisir ne paye pas la moitié de la peine.

L'ordre (1) est la première loi du Ciel: & ce principe accordé, il y a, & il doit y avoir des hommes plus puissans que les autres, plus riches, plus habiles; mais on ne peut, sans heurter le sens-commun, en inférer qu'ils soient plus heureux. *Quoique inégalement partagés des biens de la fortune*, si les hommes néanmoins sont égaux dans leur bonheur, nous devons avouer que le Ciel est impartial: *or loin de détruire le bonheur*, cette inégalité de biens produit des besoins mutuels qui servent à l'augmenter. La différence qui se trouve dans la nature, en conserve la paix. Ce n'est ni la condition, ni les circonstances qui font l'essence du

Comme il est nécessaire pour l'ordre, la paix & le bien-être de la société que les biens extérieurs soient inégalement distribués: le bonheur ne peut pas consister dans leur possession.

sent eux-mêmes par leur propre sentiment; leur nature qui est plus forte que toute leur raison, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raison ne les convainc de sa bassesse. *Pens. de Pascal, ch. 23.*

[1 *L'ordre est la première loi du Ciel.*] C'est-à-dire, la première loi que Dieu a fait est rélative à l'ordre. C'est une belle allusion à cet endroit de l'histoire de la Création, où Dieu, commençant à remédier aux désordres du Chaos, sépara la lumière des ténèbres.

du bonheur. Il (1) est le même dans le sujet comme dans le Roi, dans celui qui défend ou celui qui est défendu, dans celui qui trouve un ami ou celui qui est cet ami. Le Ciel, qui a soufflé dans tous les membres de l'Univers une ame commune, leur a aussi donné un bonheur commun. Si la fortune repartissoit également ses faveurs, & que tout le monde fût égal, n'y auroit-il pas des débats continuels? Ainsi donc, puisque Dieu a fait un bonheur pour tous les hommes, il ne sauroit l'avoir placé dans la possession des biens extérieurs.

Nonobstant cette inégalité, la Providence a par les passions de la crainte & de l'espérance balancé le bonheur parmi les hommes.

La fortune peut disposer diversement de ses dons; & *suivant la diversité de ses distributions*, on appelle les uns heureux, les autres malheureux; mais l'égalité de la juste balance des cieux se fait reconnoître, en donnant aux uns de l'espérance, aux autres de la crainte. Ce n'est ni le bien ni le mal présent qui fait le sujet de la joye ou de l'affliction; c'est le pressentiment d'un mieux ou d'un pis futur (2).

O

[1 *Il est même dans celui qui défend ou celui qui est défendu*, &c.] C'est-à-dire, que la différence qui se trouve entre les hommes en fait de possessions extérieures a pour but l'harmonie & le bonheur de la Société; à cause que le manque de biens extérieurs dans les uns, & l'abondance de ces mêmes biens dans d'autres, serrent davantage les liens, entre celui qui oblige & celui qui est obligé.

(2) Nous ne tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent & comme pour le hâter, ou nous rappellons le passé pour l'arrêter comme trop promt. Si imprudens, que

nous

O fils de la terre! voulez-vous encore par des montagnes entassées vous élever jusqu'aux cieux? Les cieux se rient de vos vains efforts, & vous ensévelissent sous les masses élevées par votre folie.

Ce que c'est que le bonheur de l'homme, comme individu. De l'avantage qu'ont les hommes vertueux.

Sachez que tous les biens dont peuvent jouïr des individus, que tous ceux que Dieu & la Nature ont destinés à l'homme, que tous (1) les plaisirs de la raison & toutes les joyes des sens, ne consistent qu'en trois choses, la SANTE', la PAIX, & le NECESSAIRE. La santé ne se maintient que par la tempérance; & (2) la paix, ô aimable vertu! la paix est toute à toi. Les bons & les méchans peuvent acquérir les biens de la fortune, mais le plaisir de

nous errons dans les tems qui ne sont pas à nous, & ne pensons point au seul qui nous appartient: & si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, & laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse, ... & si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumiére, pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but. Le passé & le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; & nous ne sommes jamais heureux, nous nous disposons toujours à l'être. *Ibid. ch.* 24.

[1 *Tous les plaisirs de la raison.*] Belle périphrase pour signifier le bonheur; toute la félicité dont nous sommes susceptibles, consistant en *sensation* ou en *réflexion*.

[2 *La paix, ô aimable vertu, la paix, est toute en toi.*] La vertu ignorée procure à celui qui la posséde une paix *intérieure*, & étant connue elle procure une paix *extérieure* avec les autres hommes,

de la jouissance est moindre à proportion de la méchanceté des moyens par lesquels on les obtient. Qui dans la poursuite des richesses ou des plaisirs risque le plus, de celui qui n'employe que des moyens droits, ou de celui qui en employe d'injustes? Du vicieux ou du vertueux, soit heureux ou malheureux, lequel excite le mépris, la compassion? Calculez tous les avantages que le vice heureux peut obtenir, vous trouverez que la vertu les fuit & les dédaigne; & accordez à un scélérat tout le bonheur qu'il peut souhaiter, il y en a toujours un qui lui manque, celui de passer pour homme de bien.

Erreur d'imputer à la vertu ce qui n'est que foiblesse de la nature ou malheur de la fortune.

O quel aveuglement, quelle ignorance du systême général de Dieu ici-bas, que d'attacher le bonheur au vice, le malheur à la vertu! On ne connoît le bonheur, & l'on n'est heureux, qu'autant que l'on pénétre l'esprit de ce grand systême, & que l'on s'y conforme (1). La folie prétend qu'il n'y a que l'homme

(1) Tous les hommes sont membres d'un même corps; & pour être heureux il faut qu'ils conforment leur volonté particuliére à la volonté universelle qui gouverne le corps entier. Cependant il arrive souvent que l'on se croit être un tout, & que ne voyant point de corps dont on dépende, l'on croit ne dépendre que de soi; & l'on veut se faire centre & corps soi-même. Mais on se trouve en cet état comme un membre séparé de son corps qui n'ayant point en soi de principe de vie, ne fait que s'égarer & s'étonner dans l'incertitude de son être. Enfin quand on commence

l'homme de bien SEUL qui soit malheureux, pour des maux ou des accidens que le hazard donne à TOUS. Voyez la mort de *Falkland* (1), cet homme juste & vertueux; (2) voyez le divin

mence à se connoître, l'on est comme revenu chez soi, on sent que l'on n'est pas corps; on comprend que l'on n'est qu'un membre du corps universel; qu'être membre, est n'avoir de vie, d'être & de mouvement que par l'esprit du corps, & pour le corps; qu'un membre séparé du corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant & mourant; qu'ainsi l'on ne doit s'aimer que pour ce corps, ou plutôt qu'on ne doit aimer que lui, parce qu'en l'aimant on s'aime soi-même, puisqu'on n'a d'être qu'en lui, par lui, & pour lui. *Pens. de Pascal, ch.* 29.

(1) Le Comte de Clarendon, Chancelier d'Angleterre, s'est fort étendu dans son *Histoire des Guerres Civiles*, sur le caractére du Vicomte *de Falkland*, Sécretaire d'Etat du Roi Charles I. Les traits par lesquels cet Historien le dépeint, sont ceux de la simplicité & de l'intégrité des premiers tems, d'une humanité & d'une bonté qui s'étendoient à tout le Genre-humain, d'un courage intrépide, d'un esprit vif, naturel & cultivé, d'une éloquence véhémente, & d'un commerce doux & agréable. Il fut tué en 1643, à l'âge de 34 ans, dans la bataille de Newbury, en défendant son Roi & sa patrie contre les rebelles. „ C'est ainsi, *dit Milord Clarendon, dont „ les paroles sont remarquables*, que périt ce Héros, ayant si bien expédié la véritable affaire „ de la vie, que le plus grand âge peut rarement atteindre à un aussi vaste degré de connoissance, & que le plus jeune ne sauroit faire „ briller une plus grande innocence de mœurs: „ quiconque méne une telle vie, doit être peu „ inquiet, quelque subit que soit le coup qui la „ lui enléve.

[2 *Voyez le divin Turenne.*] Cette épithéte a une justesse toute particuliére, le grand-homme auquel elle est appliquée, s'étant principalement distingué

divin *Turenne* renversé sur la poussiére; voyez le sang de *Sidney* (1) couler dans le champ de Mars. Est-ce leur vertu qui en est la cause? n'est-ce point leur mépris de la vie? O jeune & cher *Digby* (2), l'objet de nos regrets, est-ce

ta

gué de tous les autres Généraux par le soin extraordinaire qu'il avoit de ceux qui étoient sous ses ordres; soin si étonnant, que son premier but, en se chargeant du commandement des armées, semble avoir été la conservation du Genre-humain. Jamais il ne porta cette attention *divine* plus loin, que durant le cours de la fameuse campagne dans laquelle il perdit la vie.

(1) Le Chevalier *Philippe Sidney* fut tué en 1586, dans une petite action qui se passa près de Zutphen entre les Anglois & les Espagnols. Une grande vertu, un esprit brillant, une érudition polie, des mœurs douces, formoient son caractére. Je rapporterai les expressions mêmes de Cambden. *Ex Anglis pauci desiderati, sed qui instar plurimorum Sidneïus ... glande femur trajectum ... magno sui desiderio bonis relicto, in flore ætatis expiravit ... Cui Leicestrius avunculus, in Angliam reversus, exequias magno apparatu & militari ritu in temple S. Pauli Londini solvit, Jacobus Rex Scotorum epitaphio parentavit; utraque Academia lacrymas consecravit*, &c. ... *Hæc & ampliora viri virtus, ingenium splendidissimum, eruditio politissima, moresque suavissimi meruerunt.* Une tradition populaire dit que les Polonois avoient jetté les yeux sur lui pour la Couronne de Pologne; mais cette tradition est en quelque façon desavouée par l'Auteur de sa vie, & elle ne s'accorde point avec les circonstances des tems. On trouve cette vie à la tête d'un Ouvrage du Chevalier Sidney, intitulé *l'Arcadie*, qui est un Roman estimé. C'est, pour me servir des expressions d'un Auteur Anglois, *un bôcage de morale & de politique.*

(2 *Robert Digby.*] Fils du Seigneur de ce nom, mourut à la fleur de l'âge, regretté de tout le monde à cause de son caractére aimable & vertueux. *Pope* l'a immortalisé par une Epitaphe.

ta vertu (car les cieux n'en donnérent jamais davantage) qui t'a précipité dans le tombeau? Si c'est la vertu qui fait expirer le fils, pourquoi donc le pére vit-il comblé d'années & d'honneur? Pourquoi le saint Evêque de Marseille respira-t-il un air pur, tandis que la nature languissoit, & que l'haleine des vents souffloit la mort? Ou pourquoi le Ciel prolongeant des jours précieux pour les pauvres & pour moi, nous laisse-t-il si longtems une si tendre (1) mére; si toutefois l'on peut appeller un long terme celui de la vie?

(2) Qu'est-ce qui fait le mal physique, ou le mal moral? L'un, les écarts de la nature; & l'autre, les égaremens de la volonté. Dieu n'est l'Auteur d'aucun mal. Si l'on en conçoit bien la nature, on verra ou que le mal particulier est un bien général; ou que tout changement en est susceptible, qu'il échappe en quel-

que

(1) La mére de Mr. Pope vivoit encore lorsque ces épitres parurent; elle est morte en 1733, âgée de 93 ans. Elle étoit distinguée par sa piété & par son amour pour les pauvres.

[2 *Qu'est ce qui fait le mal physique, ou le mal moral.*] Vous vous plaignez, semble dire notre Auteur, qu'un homme de bien soit sujet à ces deux sortes de maux. Mais voyons d'où ils tirent leur origine. Le mal est la suite nécessaire d'un monde matériel tel que le nôtre: or il a déjà été prouvé dans la premiére Epitre que notre monde étoit le meilleur possible. Le mal moral a sa source dans la volonté dépravée de l'Homme; donc ni l'un ni l'autre ne peuvent être imputés à Dieu.

que maniére à la nature (1), & qu'il fut rare & peu durable jusqu'à ce que l'homme eût tout perverti. Que le juste Abel soit tué par Caïn, ou qu'un fils vertueux souffre les incommodités d'un sang corrompu que lui a transmis un pére débauché, il n'y a pas plus de sagesse à se plaindre des cieux au sujet de l'un qu'au sujet de l'autre. Doit-on croire que (2) la Cause éternelle, semblable à de foibles Princes, renversera ses loix pour quelques favoris?

Folie de vouloir que Dieu altére les loix générales en faveur d'un particulier.

Faut-il

(1) L'obscurité qui se trouve dans ce passage, vient moins de l'expression que du sujet même. J'entens que quoique Dieu n'ait rien créé qui ne fût *bien*, cependant ce qui a été créé a été sujet aux *changemens*, & c'est par ces *changemens*, qui sont nécessairement de l'essence de toute créature, que le mal est arrivé; il est en quelque façon échappé à la nature dans le cours des vicissitudes; l'homme qui s'en est infecté, l'a augmenté & l'a rendu durable. C'est à tort qu'on voudroit rejetter sur l'Auteur de la création le mal qui n'existoit point dans le tems de la création: il y a dans un tel sentiment autant d'impiété que d'inconsistance, puisqu'il tend à détruire l'existence même de cet Etre infiniment parfait. En général, toutes les difficultés que l'on peut faire sur l'origine du mal, partent d'un fol esprit de curiosité, d'inquiétude & de présomption, qui porte les hommes à vouloir pénétrer des mystéres impénétrables; & l'on doit moins s'efforcer de les résoudre, que travailler à guérir le vice du principe qui leur a donné naissance.

[2 *Que la Cause éternelle, semblable à de foibles Princes, renversera ses loix pour quelques favoris?*] Cette notion est confirmée par l'Ecriture Sainte, qui représente rarement les miracles comme opérés en faveur de celui qui en étoit l'objet, mais presque toujours afin d'accréditer quelque dispensation extraordinaire de la Providence envers le Genre-humain.

(1) Faut-il que l'Etna brulant, à la sommation du Philosophe, oublie ses tonnerres & rappelle ses feux? Que des impressions nouvelles se fassent ressentir dans l'air ou sur la mer, pour aider à la respiration du vertueux (2) *Béthel*? Que dans un tremblement de terre les montagnes ébranlées n'obéissent point aux loix de la gravité, parce que tu serois accablé de leur poids? Ou qu'un vieux temple prêt à s'écrouler, suspende sa chute pour la réserver à (3) *Chartress*?

Ce

[1 *Faut-il que l'Etna brulant, à la sommation du Philosophe, oublie ses tonnerres*, &c.] Par allusion au sort de ces deux grands Naturalistes, *Empédocle* & *Pline*, qui périrent l'un & l'autre, pour s'être trop approchés de *l'Etna* & du *Vesuve*.

(2) Mr. *Béthel* est un ami de Mr. *Pope*, homme d'une probité reconnue & d'une santé délicate.

(3) Pour faire connoître *Chartress* : je donnerai ici la traduction d'une note de Mr. *Pope*, que l'on trouve dans un autre endroit de ses ouvrages, où il parle de ce fameux scélérat. „ François Chartress fut un homme infame par toute sorte de „ vices. N'étant encore qu'Enseigne, il fut chassé „ de son Régiment pour une filouterie. Il fut „ ensuite banni de Bruxelles & chassé de Gand „ pour d'autres actions semblables. Après avoir „ fait cent friponneries au jeu, il se mit à prêter „ à grosse usure & aux conditions les plus onéreuses, accumulant intérêt sur intérêt, capital „ sur capital, & exigeant son payement avec „ une rigueur excessive la minute qu'il étoit exigible. En un mot, il amassa des biens immenses par une attention continuelle à profiter des „ vices, du besoin & de la folie des hommes. Il „ fit de sa demeure une de ces maisons, dont le „ nom seul est infame. Il fut condamné deux „ fois pour crime de viol, & pardonné; mais la „ derniere fois il lui en couta des sommes considé-

„ dé-

(1) Ce monde, si propre pour les méchans, ne vous contente donc point: imaginons-en un meil-

„ dérables. Il mourut en Ecosse en 1731, âgé „ de 62 ans. A son enterrement la populace se „ mutina, son corps fut presque arraché du cer- „ cueil, & l'on jetta des chiens morts, &c. dans „ la fosse où il fut enterré. Le Docteur Arbuth- „ not a rendu justice à son caractére dans l'épi- „ taphe suivante.

„ *Cy continue de pourrir le corps de François Char-* „ *tress, qui persista avec une constance inflexible, &* „ *l'uniformité de vie la plus inimitable, en dépit* „ *de l'âge & des infirmités, dans la pratique de* „ *tous les vices humains, excepté la prodigalité &* „ *l'hypocrisie; son avarice insatiable l'ayant préser-* „ *vé de l'un, & son impudence sans égale de l'au-* „ *tre. Remarquable & singulier par la dépravation* „ *constante & inaltérable de ses mœurs, il ne le* „ *fut pas moins par le succès avec lequel il accu-* „ *mula richesses sur richesses: sans commerce ou pro-* „ *fession, sans maniment de deniers publics, sans* „ *avoir eu l'occasion de se laisser corrompre pour* „ *rendre aucun service, il acquit, ou, pour mieux* „ *dire, il se créa à lui-même une fortune digne* „ *d'un Premier Ministre. Il fut la seule personne* „ *de son siécle qui put tromper sous le masque de* „ *l'honneur, & conserver toute la bassesse de son* „ *origine avec dix mille livres sterling de rente.* „ *Ayant mille fois mérité le gibet pour les actions* „ *qu'il faisoit journellement, il y fut enfin con-* „ *damné pour celle qu'il ne pouvoit plus faire. O* „ *lecteur indigné! ne pense pas que cet exemple soit* „ *inutile au Genre-humain. La Providence a con-* „ *nivé à ses desseins exécrables, pour donner aux* „ *âges futurs une preuve éclatante, de combien peu* „ *de valeur les richesses les plus exorbitantes sont* „ *aux yeux de Dieu, puisqu'il en a comblé le plus* „ *indigne de tous les mortels.*

„ Le mérite de Chartress consistoit en sept mil- „ le livres sterling de rente en terres, & cent mil- „ le livres sterling d'argent comptant". *C'est en-* *viron 160 mille livres tournois de rente, & deux* *millions 300 mille livres d'argent comptant.*

[1 *Ce monde ne vous contente donc point.*] Ce ne sont

meilleur. Suppoſons qu'il devienne un Royaume de juſtes, & voyons d'abord comment ces juſtes s'accorderont. Ils doivent mériter du Ciel un ſoin particulier; mais qui autre que Dieu peut dire quels ſont les hommes juſtes? L'un penſe que l'Eſprit céleſte eſt deſcendu dans Calvin, un autre croit qu'il a été un inſtrument de l'Enfer. Si Calvin partage le bonheur ſuprême, ou ſi le Ciel lui fait reſſentir le poids de ſa verge vengereſſe, l'un crie qu'il y a un Dieu, & l'autre crie qu'il n'y en a point. Ce qui choque celui-ci, édifie celui-là; un ſeul ſyſtême ne peut rendre tous les hommes heureux: les plus vertueux ont des inclinations

ſont pas ſeulement les libertins qui ſe plaignent de n'être pas aſſez heureux: des hommes RELIGIEUX tiennent jusqu'à un certain point le même langage qu'eux. C'eſt ce qui arrive particuliérement à ceux d'entr'eux qui ont un grand zéle pour un parti, ou pour telle ou telle ſecte. Ils ſont ſcandaliſés que les juſtes (car ils s'eſtiment eux-mêmes tels) qui doivent juger le monde, n'ayent pas une meilleure portion dans leur propre héritage. Notre Auteur répond que tous ceux qui font de pareilles plaintes, commencent d'abord par convenir qui ſont ces juſtes dont ils veulent parler; qu'ils conſidérent enſuite, qu'aucun d'eux ne ſauroit nier que ce qui eſt ne ſoit bien, & par conſéquent qu'il leur convient, en qualité de juſtes, de ſe diſtinguer par une ſoumiſſion plus qu'ordinaire à la volonté de la Providence; enfin, que les vertueux, & les vicieux, (quel que ſoit le ſort de ceux que chaque ſecte appelle les fidéles) partagent les biens extérieurs, dont, (ce qui acheve de réſoudre la difficulté) la meilleure part eſt pour les gens de bien.

tions différentes ; ce qui récompenſe votre vertu, punit la mienne. TOUT CE QUI EST, EST BIEN. Il eſt vrai que ce monde a été fait pour Céſar, mais il a auſſi été fait pour Titus: & qui des deux fut le plus heureux ? celui qui enchaîna ſa patrie, ou celui dont les vertus ſoupiroient de la perte d'un jour écoulé ſans faire du bien ?

Mais, direz-vous, la vertu meurt quelquefois de faim, tandis que le vice regorge de biens. Que s'enſuit-il ? Le pain eſt-il la récompenſe de la vertu ? Le vice peut l'acquérir juſtement, c'eſt le prix du travail : le ſcélérat le mérite lorſqu'il laboure la terre ; il le mérite lorſqu'il affronte les mers, où la folie combat pour des tirans ou pour des richeſſes. L'homme de bien peut être foible, indolent : mais il n'aſpire point à l'opulence, il n'aſpire qu'au contentement. Suppoſé cependant qu'il ſoit riche, vos demandes ſeront-elles finies ? Non. „ Faudra-t-il que l'homme de bien manque de „ ſanté, qu'il manque de pouvoir " ? donnez-lui donc des richeſſes, de la puiſſance, & tous les biens de la Terre. *Vous voudrez encore quelque choſe de plus.* „ Pourquoi ce pouvoir „ eſt-il limité ? pourquoi eſt-il un particulier, „ n'eſt-il point un Roi " ? Mais pourquoi vouloir ce qui eſt extérieur, plutôt que ce qui eſt intérieur ? Pourquoi l'homme n'eſt-il point un Dieu, & la Terre n'eſt-elle pas un Ciel ?

Qui

Qui demande & qui raisonne ainsi, concevra avec peine que Dieu donne assez lorsqu'il peut donner plus. Sa puissance étant immense, les demandes le seront aussi: dites, à quel degré dans la nature s'arrêteront-elles?

Ce que rien sur la terre ne peut donner ni détruire, le calme de l'ame & la joye intérieure du cœur, c'est le prix de la vertu. En voudriez-vous fixer un meilleur, & donner à l'humilité un carosse à six chevaux? à la justice, l'épée du conquérant? à la vérité, tout l'apparat des Docteurs? & à l'amour du bien public, ce qui d'ordinaire le détruit, une couronne? Ces récompenses ne plairoient point à la vertu, ou la détruiroient. Combien de fois ont-elles corrompu (1) dans un âge avancé, les vertus que l'on avoit admirées dans la première fleur de la jeunesse?

Les biens extérieurs ne sont pas une vraie récompense. Ils sont souvent incompatibles avec la vertu, & souvent ils la détruisent.

Examinons: Quelle (2) réputation, quelle confiance, quel contentement les richesses peuvent-elles donner à l'homme de bien? Des Juges & des Parlemens ont été achetés à prix d'ar-

Ils ne peuvent rendre heureux un homme sans vertu. Preuve de détail. Richesses.

(1) L'original porte qu'elles ont corrompu à *soixante ans* les vertus qu'on avoit admirées à *l'âge de vingt & un*, qui est celui où suivant les loix d'Angleterre on entre en majorité.

[2 *Quelle réputation*, &c.] C'est-à-dire, tout ce que vous voulez que l'acquisition des richesses donne à un homme de bien, il l'avoit déjà auparavant? n'étoit-il pas déjà aimé, estimé, & content? Les sages & les vertueux l'honoroient, & il ne se mettoit guéres en peine du mépris des vicieux & des fous.

d'argent, mais l'estime & l'amour ne furent jamais à vendre. O quelle folie de croire qu'un homme de bien qui aime le Genre-humain & qui en est aimé, dont la vie respire la santé, & dont la conscience est exemte de crimes & de reproches, soit haï de Dieu, parce que Dieu ne lui a pas donné mille guinées de rente!

Dignités. L'honneur & la honte ne naissent point de notre condition. (1) Faites bien ce que vous devez faire, c'est en quoi consiste l'honneur. La fortune a mis quelque petite différence entre les hommes: l'un se carre dans ses guenilles, & l'autre se deméne dans ses brocards; le Savetier dans son tablier de peau, l'Homme d'Eglise dans sa soutane, le Moine avec son froc, & le Roi avec sa couronne. „ Mais, vous „ écrierez-vous, y a-t-il rien qui différe plus „ qu'une couronne & qu'un froc"? Oui, mon ami, l'homme sage & l'homme fou. Qu'un Monarque agisse en Moine, & qu'un Homme d'Eglise s'enivre en Savetier, vous trouverez que c'est le mérite qui fait l'homme éminent, &

[1 *Faites bien ce que vous devez faire, c'est en quoi consiste l'honneur.*] Ce raisonnement, qui est très-juste, paroîtra étrange à ceux qui ont accoutumé de dire: „ Comme l'honneur est la ré„ compense naturelle de la vertu, & la honte la „ juste retribution du vice, l'équité demande que „ l'Homme de bien soit riche, & qu'il n'y ait „ de riche que lui, l'honneur étant inséparable„ ment joint aux richesses, & la honte constam„ ment attachée à la pauvreté.

& le manque de mérite qui fait l'homme vulgaire: car au reste que fait le tablier de l'un ou la soutane de l'autre?

Les titres & les cordons sont des distinctions que l'on peut acquérir par la faveur des Rois, ou par celle de leurs courtisans. Ton sang vanté depuis mille ans ou environ, peut avoir coulé de Lucréce en Lucréce; mais si c'est sur le mérite de tes péres que tu établis le tien, ne fais donc mention que de ceux qui furent grands hommes & hommes de bien. Que si ton sang ancien, mais ignoble, a coulé dans des cœurs lâches, fût-ce depuis le déluge, va, prétens plutôt que ta famille est nouvelle, & n'annonce point que tes péres ont été si longtems sans mérite. Rien au monde peut-il ennoblir des sots, des esclaves ou des lâches? hélas! non pas même tout le sang de tous les *Howards* (1). Naissance.

(2) Examine ensuite la grandeur. Où se trou- Grandeurs.

(1) Cette famille est très-illustre par sa noblesse. On y compte six Pairs du Royaume; le Duc de Norfolk, & les Comtes de Suffolk, de Berkshire, de Carlisle, de Stafford, & d'Effingham. Le Duc de Norfolk est le premier Duc d'Angleterre; la dignité de Grand-Maréchal, dont l'office est à peu près le même que celui de Connêtable, est héréditaire dans ses descendans mâles.

[2 *Examine ensuite la grandeur*, &c.] Notre Auteur observe, que, sans vertu, ni le Héros, ni le Politique, ne sauroient être grands. Quand même un pareil Héros ravageroit toute la Terre habitable, & qu'un pareil Politique tromperoit tout

trouve-t-elle? Tu me répons: „ Parmi les hé„ ros & les politiques ". Les héros font tou les mêmes, on en convient aſſez, depuis le foi de Macédoine juſqu'à celui de Suéde. Le bu extravagant de toute leur vie eſt d'avoir ! Genre-humain pour ennemi, ou de devenir e nemis du Genre-humain. Ils vont toujours e avant, ſans retourner la tête ſur leurs pas, r regarder jamais au-delà de celui qu'ils font. Le politiques ne ſe reſſemblent pas moins; tous ruſés, lents & circonſpects, ils cherchent à ſaiſir les hommes dans des momens inconſidérés: ce n'eſt point habileté en eux, c'eſt foibleſſe dans les autres. Mais en ſuppoſant même le ſuccès, que le héros faſſe des conquêtes & que le politique trompe, quelle abſurdité de confondre le crime & la grandeur! Leur prudence criminelle, ou leur bravoure inſenſée, ne prouve que d'autant plus leur folie ou leur* lâcheté. Celui qui obtient une noble fin par de nobles moyens, ou qui y ſuccombant rit dans l'exil ou dans les fers, ſoit qu'il régne comme le ſage Antonin, ou qu'il meure comme Socrate, celui-là eſt vraiment Grand.

Renommée. Qu'eſt-ce que la renommée? cette vie imagi-

tout le reſte du Genre-humain, ſans en excepter un ſeul individu, il n'y auroit pas une ombre de grandeur en eux: car ce n'eſt point le ſuccès qui conſtitue la vraye grandeur, mais le but qu'on ſe propoſe, & les moyens qu'on employe pou y parvenir.

ginaire qui respire dans les autres (1). Objet au-delà de nous, qui l'est même avant notre mort. On ne jouit précisément que de ce que l'on entend. Ce qui est ignoré, soit qu'il s'agisse de vous, Milord, ou de Cicéron, c'est la même chose. Tout ce que la renommée nous fait sentir, naît & se termine dans le petit cercle de nos amis ou de nos ennemis. Pour tous les autres, ce qui vit ou ce qui ne vit plus, est également une ombre, soit Eugéne ou César; soit qu'il brille ou qu'il ait brillé, en tels tems, en tels lieux, sur le Rhin ou sur le Rubicon. Un Bel-esprit est bien peu de chose, & un Général est un fleau. Peut-on les comparer à l'homme de bien, le plus noble ouvrage de Dieu? La renommée peut seulement soustraire à la mort le nom d'un scélérat, ainsi que la justice préserve son corps du tombeau; ce qu'il eût mieux valu ensévelir dans l'oubli, reste exposé pour empester les autres hommes. Toute réputation qui ne provient pas d'un vrai mérite, est étrangére: son encens porte à la tête, mais

(1) Nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, & nous nous efforçons pour cela de paroître. Nous travaillons incessamment à embellir & conserver cet être imaginaire, & négligeons le véritable.... Nous serions volontiers poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillans. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfaits de l'un sans l'autre, & de renoncer souvent à l'un pour l'autre. *Pens. de Pascal, ch. 24.*

mais il ne pénétre pas jusqu'au cœur. Une heure d'approbation intérieure l'emporte sur des années d'acclamations d'une populace sottement éprise. Marcellus exilé ressentoit de plus véritables joyes, que César suivi d'un Sénat adulateur.

Talens supérieurs.

Quels avantages résultent des talens supérieurs? Milord, dites-nous, car vous le pouvez, ce que c'est que d'être habile. C'est de connoitre combien peu nous pouvons savoir, d'appercevoir toutes les fautes des autres, & de sentir les siennes propres. Condamné à débrouiller les affaires, ou à restaurer les arts, sans second ou sans juge, voulez-vous montrer des vérités, ou sauver un pays qui s'abîme? Tout le monde craint, personne ne vous aide, & peu vous comprennent. (1) O triste prééminence de se sentir au-dessus des foiblesses de la vie, & des consolations qu'elle offre!

Les hommes sont malheureux avec la possession de tous ces biens.

Qu'on examine donc à fond tous ces différens

[1 *O triste prééminence de se sentir au-dessus des foiblesses de la vie, & des consolations qu'elle offre!*] Ceci ne contredit pas ce qu'il avoit avancé au commencement de cette Epitre: il y dit, en s'adressant à son ami, *le bonheur, fuyant, les Monarques habite avec toi.* Mais ce n'est point en conséquence de son habileté & de ses connoissances supérieures qu'il le déclare heureux: c'est parce qu'il le suppose vertueux: car tout homme qui entreprendra, sans vertu, de parvenir au bonheur, par la route des talens supérieurs, se donnera des peines inutiles, & n'obligera que des envieux & des ingrats, en leur sacrifiant le peu de contentement dont il auroit pu jouïr.

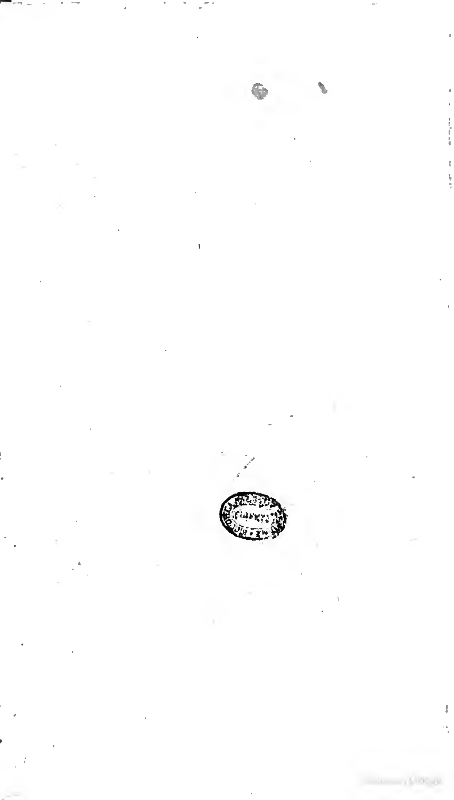
rens avantages : toute compensation faite, voyez quel en est le résultat : combien sûrement pour acquérir l'un on doit perdre de l'autre, s'il n'est totalement perdu ; combien ils sont peu compatibles avec d'autres biens plus essentiels : combien on risque souvent la vie pour eux, & toujours le repos. Examinez mûrement, & s'ils peuvent encore exciter votre envie, voyez à qui le hazard les donne ; voudriez-vous vous changer pour eux ? Si vous êtes assez simple que de soupirer pour un cordon, observez quelle grace il donne au Lord *Umbra* & au Chevalier *Billy*. Si l'or, cette boue jaune, fait la passion de votre vie, jettez seulement les yeux sur *Gripus* ou sur sa femme. Si les talens vous flattent, réfléchissez combien a brillé *Bacon* (1), le plus habile, le plus éclairé, & le plus méprisable des hommes. (2) Si vous êtes épris d'un nom fameux, voyez *Crom-*

(1) Les ouvrages de François Bacon feront à jamais l'admiration de la postérité. Ce savant homme réunissoit le plus haut degré de sagacité, de pénétration & de discernement, à un goût délicat & à une connoissance universelle. Etant Chancelier d'Angleterre, il fut accusé de s'être laissé corrompre dans l'administration de la Justice ; on découvrit des bassesses infames qu'il avoua : il fut dépouillé de sa dignité, & déclaré incapable d'avoir place à l'avenir dans la Chambre des Seigneurs, quoiqu'il eût été créé & qu'il continuât d'être Baron de Verulam & Vicomte de Saint-Alban.

[2 *Si vous êtes épris d'un nom fameux.*] Les noms les plus fameux s'oublient, ou sont igno-

Cromwel condamné à une renommée éternelle. Si l'union de tous ces prétendus biens excite votre ambition, lisez l'histoire ancienne, & apprenez d'elle à les mépriser tous. Voyez-y dans les hommes comblés de richesses, de dignités, de réputation & de grandeur, la fausseté de tous ces divers biens qui devoient les rendre parfaitement heureux. *O, s'écrie-t-on*, quel excès de bonheur, de régner dans le cœur d'un Roi, ou d'être admis entre les bras d'une Reine! *Quel bonheur, hélas! Voyez ces esprits ambitieux n'être parvenus à cette haute confiance*, l'un que pour perdre son maître, & l'autre pour trahir sa maîtresse. Observez par quelles démarches indignes leur gloire s'augmente, semblable à la fiére Venise qui s'éléve d'un marais fangeux. Leur crime & leur grandeur avancent d'un pas égal, & ce qui produit leur héroïsme détruit l'humanité. On voit sur leur front les lauriers de l'Europe, mais ou teints de

rés. *Sacheverel*, dans son voyage d'*Icolumbkill*, décrivant l'Eglise du lieu, dit, que „ dans un „ coin se trouve un petit enclos, ou étoient les „ monumens des Rois de différentes régions, „ comme d'*Ecosse*, d'*Irlande*, de *Norvége*, & de „ l'*Ile de Man*. Ce monument (me dit la per- „ sonne qui me faisoit voir l'Eglise, en m'in- „ diquant une pierre fort commune) est le tom- „ beau du grand TEAGUE, Roi d'*Irlande*. Je „ n'avois jamais entendu parler de ce Roi, & ne „ pûs n'empêcher de faire des réflexions sur la „ grandeur humaine, qui souvent n'aboutit qu'à „ un sepulcre ordinaire, & à un simple *Nom*.





N. Blakey inv. et del. J. Pine sculps.

Il n'y a d'autre bonheur ici bas que la Vertu.

de ſang, ou indignement troqués pour de l'or. Caſſés de travaux, plongés dans la molleſſe, fameux par le pillage des provinces, ils vivent couverts d'infamie. O malheureuſes richeſſes à qui nulle action généreuſe n'a donné de l'éclat, & que nulle ſplendeur n'a préſervées de la honte & de l'opprobre! Quel eſt le bonheur qui termine enfin leur carriére? Au milieu des ombres pompeuſes qui les environnent, leur ſommeil eſt troublé par le ſpectre de quelque mignon avide, ou d'une femme impérieuſe qui envahit ces ſuperbes arcades, monumens de leurs trophées, & ces vaſtes ſalons où la vanité a repréſenté l'hiſtoire de leur vie. Hélas! qu'on ne ſe laiſſe point éblouir par l'éclat de leur midi; qu'on la compare à l'obſcurité de leur matin & de leur ſoir. Tout le réſultat de leur grande renommée n'eſt qu'un ſonge, où leur gloire eſt confondue avec leur honte.

Connoiſſons donc cette vérité, & la connoiſſance en ſuffit à l'homme, qu'IL N'Y A D'AUTRE BONHEUR ICI-BAS QUE LA VERTU; le ſeul point où la félicité humaine ſoit fixée, & qui faſſe goûter le bien ſans le mélange du mal. La Vertu ſeule donne au mérite de conſtans retours; elle ſeule trouve un plaiſir égal dans le bien qu'elle reçoit & dans celui qu'elle fait: la joye la plus ſenſible accompagne ſes ſuccès, & ſes revers ſont exemts de chagrin; elle ſait le trouver au milieu de l'abondance

La Vertu ſeule conſtitue un bonheur dont l'objet eſt univerſel & éternel.

dance sans satiété; & c'est dans l'épreuve de l'adversité que l'on en ressent la douceur avec le plus de complaisance. Les ris que la folie insensible fait éclater dans ses fausses joyes, sont beaucoup moins agréables que les pleurs mêmes de la vertu. Elle extrait du bien de tous les objets, en acquiert de tous les endroits; elle s'exerce toujours, jamais n'est fatiguée; elle n'est point enflée de la chute d'un autre homme, ni abbatue de son élevation: elle n'a rien à désirer, tous ses souhaits sont accomplis, puisque par rapport à la vertu, en souhaiter davantage, c'est l'obtenir.

(1) C'est le seul bonheur que les cieux puissent donner à tous. Il suffit de penser, pour le connoître; & de sentir, pour le goûter. Pauvre dans le sein des richesses, imbu de science sans en être éclairé, le méchant ne peut y atteindre; l'homme de bien au contraire le trouve sans recherche. Exemt de tout assujettissement à aucune secte, il ne suit point une route particuliére, mais il s'éléve par l'inspection de la nature, au Dieu de la nature; il n'abandonne jamais

[1 *C'est le seul bonheur que les cieux puissent donner à tous.*] Après avoir prouvé d'une maniére *négative*, que le bonheur consiste dans la vertu, en faisant voir qu'il ne peut consister en aucune autre chose, il démontre la même vérité *positivement*, par l'énumération de toutes les propriétés de la vertu, qui contribuent toutes à augmenter le bonheur humain; & infére delà, que comme la vertu est à la portée de chaque homme, le bonheur l'est pareillement.

mais cette chaîne qui lie le grand ſyſtême, qui joint le ciel & la terre, le mortel & le divin. Il voit que dans cette chaîne aucun être ne peut être heureux, que ce bonheur n'en affecte quelques autres au-deſſus, quelques autres au-deſſous. Il apprend de l'union de ce grand Tout, le premier & le dernier but de l'ame humaine; il connoît enfin que la foi, les loix, & la morale, ont leur principe & leur fin dans l'amour de Dieu & dans celui de l'homme.

(1) Lui ſeul éprouve la douceur de l'eſpérance: elle le conduit de degré en degré, & dans ces progrès, ſe développant de plus en plus à ſon ame, elle s'unit enfin à la foi: alors ſans d'autres bornes que l'infini, elle lui préſente un bonheur qui l'abſorbe tout entier. Il voit pour·

[1 *Lui ſeul éprouve la douceur de l'eſpérance.*] PLATON, dans ſon premier livre de la République, s'exprime en ces termes: „ Celui, dont „ la conſcience ne lui fait aucun reproche, a la „ douce *Eſpérance* pour ſa compagne, & pour ſa „ conſolation dans un âge avancé, ſuivant *Pindare.* Car ce grand Poëte, ô *Socrate*, dit très- „ élégamment, que celui qui méne une vie juſte „ & vertueuſe, a toujours l'aimable *Eſpérance* pour „ compagne, laquelle remplit ſon cœur de joye, „ & eſt le ſoutien & la conſolation de ſa vieil- „ leſſe. *L'Eſpérance*, la plus puiſſante des Divi- „ nités, puiſqu'elle gouverne conſtamment le ca- „ ractére toujours changeant des foibles mortels ". *Euripide* s'exprime à peu près de même dans ſon *Hercule furieux* ℣ 105 „ C'eſt un homme de „ bien que celui dans le ſein duquel il y a une „ *ſource éternelle d'eſpérance.* Mais être *ſans eſperance dans le monde*, eſt la portion du mé- „ chant ".

pourquoi la nature a donné à l'homme seul l'espérance d'un bonheur connu, & de la foi pour un bonheur inconnu; elle, qui n'a donné envain aucune impression aux autres créatures, car ce qu'elles cherchent elles le trouvent. O sagesse admirable de ses distributions, qui par-là unit dans l'homme le plus grande bonheur à la plus grande vertu, lui présentant tout-à-la-fois la brillante perspective de son propre bonheur, & le plus puissant motif pour contribuer à celui des autres.

La perfection du bonheur consiste dans l'amour de Dieu & dans celui des autres hommes.

L'amour-propre élevant ainsi nos sentimens de nous jusqu'à l'amour des hommes, & graduellement jusqu'à celui de Dieu, nous fait trouver notre bonheur dans celui de notre prochain. Est-ce trop peu pour ton cœur généreusement illimité? Donne-lui une plus vaste carriére, & étens ta générosité jusqu'à tes ennemis. Ne fais qu'un systême de bienveillance, de tous les mondes, de tous les êtres raisonnables, de tous ceux qui ont vie & sentiment; d'autant plus heureux que tu seras plus généreux, le plus haut degré de bonheur n'étant que le plus haut degré de charité.

L'amour de Dieu descend du tout aux parties; celui de l'homme doit s'élever des invidus au tout. L'amour-propre ne sert qu'à réveiller l'ame vertueuse, semblable à un petit caillou qui jetté dans une eau paisible fait naître autour du centre qu'il a mis en mouvement, un petit cer-

cle:

cle qui ensuite s'étend, devient plus grand, & encore plus grand. Il embrasse d'abord parent, ami, voisin; puis la patrie, & ensuite tout le Genre-humain: les épanchemens de l'ame s'étendent de plus en plus, & comprennent enfin tous les êtres de toute espécé. La terre rit de toutes parts, une bienveillance sans bornes produit un bonheur général; & le Ciel, dans le cœur de l'homme généreux, contemple son image.

Allons donc, mon ami, mon génie; poursuivons, ô maître du Poëte & du Poëme! Tandis que ma muse s'abaisse aux basses passions de l'homme ou remonte à leurs fins glorieuses; que semblable à toi, profond dans la connoissance des variétés de la nature, je puisse tomber avec dignité & m'élever avec modération; que formé par tes discours, j'apprenne à passer heureusement du grave à l'enjoué, du vif au sévére; à être exact avec feu, éloquent sans contrainte, à raisonner avec solidité ou plaire avec délicatesse. O tandis que ton nom vogue sur le cours du tems, recueillant à pleines voiles toute sa renommée, ma petite barque pourra-t-elle suivre le triomphe, & partager le soufle favorable? Lorsque les Hommes d'Etat, les Héros & les Rois reposeront dans la poussiére, eux dont les fils rougiront que leurs péres ayent été tes ennemis, mes vers apprendront-ils à la postérité que tu fus mon guide, mon phi-

philosophe & mon ami ; qu'excité par toi, ma muse quitta les sons pour s'élever aux choses, & passa de l'imagination au cœur ; qu'au lieu de l'éclat trompeur de l'esprit, elle fit briller la lumiére de la nature, faisant voir à l'orgueil qui s'abuse, que TOUT CE QUI EST, EST BIEN ; que la RAISON & la PASSION sont données pour une seule grande fin ; que le véritable AMOUR-PROPRE & L'AMOUR-SOCIAL sont le même ; que la VERTU seule fait ici-bas notre BONHEUR ; & que le grand objet de nos connoissances est de NOUS CONNOÎTRE NOUS-MEMES.

Fin de l'Essai sur l'Homme.



LES PRINCIPES
DE LA MORALE,
OU
ESSAI SUR L'HOMME.



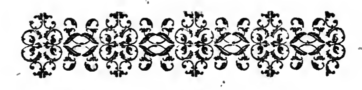
SOMMAIRE.

DE la nature & de l'état de l'Homme en général, & par rapport à l'Univers. La Raison ne peut juger de l'Homme, qu'en le considérant comme destiné à habiter ce Monde visible. L'ignorance où nous sommes du rapport de ce Monde avec les autres parties qui composent l'Univers, est la source de nos plaintes contre la Providence. Folie & injustice de ces plaintes. Pour sentir la sagesse de Dieu dans la formation de l'Homme, il faudroit comprendre toute l'économie des desseins de Dieu. Impossibilité où l'Esprit Humain est de pénétrer cette économie. Il en connoît cependant assez, pour voir que l'Homme a toute la perfection qui convient au rang & à la place qu'il occupe parmi les Etres créés. C'est en partie sur l'ignorance des événemens futurs, & en partie sur l'espérance du bonheur à venir, qu'est fondé son bonheur présent. Ses erreurs & sa misère viennent d'un orgueil démesuré, qui aspire à des connoissances & à des perfections dont l'Humanité n'est pas capable. Il se regarde comme l'objet final de la Création, & veut dans le Monde Moral une perfection qui n'est point dans le Monde Physique, & qui ne peut être dans les choses créées. Il ambitionne tout à la fois les perfections des Anges, & les qualités corporelles des Bêtes. Plus de finesse, plus de sensibilité dans les organes de ses sens, le ren-

rendroit misérable. Dans l'Univers visible il y a un ordre, une gradation de perfections entre les Créatures, d'où résultent une subordination des unes aux autres, & de toutes les Créatures à l'Homme. Gradation de sentiment, d'instinct, de pensée, de réflexion & de raison. La Raison donne à l'Homme la supériorité sur tous les autres Animaux, & le dédommage bien des qualités qu'ils ont au-dessus de lui. L'union, le bonheur & la conservation de toutes les Créatures, & même de l'Univers, dépend de l'ordre, de la gradation, & de la subordination qui règne entre elles & entre les parties qui forment l'Univers. Le moindre dérangement dans une seule de ses parties, entraîneroit la destruction du tout. Il en faut donc conclure, que tout ce qui est, est bien; que l'Homme est aussi parfait, aussi heureux qu'il peut l'être; & que tant par rapport à son état présent, qu'à son état futur, il doit se résigner entièrement aux ordres de la Providence.



LES



LES PRINCIPES
DE LA MORALE,
OU
ESSAI SUR L'HOMME.

EPITRE PREMIERE.

Sors de l'enchantement, Milord (1), laiſſe au vulgaire
Le ſéduiſant eſpoir d'un bien imaginaire.
Fui le faſte des Cours, les honneurs, les plaiſirs;
Ils ne méritent point de fixer tes déſirs.
Eſt-ce à toi de groſſir cette foule importune,
Qui court auprès des Rois encenſer la fortune?
Viens, un plus grand objet, des ſoins plus importans
Doivent de notre vie occuper les inſtans.
Ce grand objet, c'eſt l'Homme, étonnant labyrinte,
Où d'un plan régulier l'œil reconnoît l'empreinte;
Champ

(1) Henri Saint-Jean Comte de Bolingbroke, ci-devant Sécrétaire & Miniſtre-d'Etat de la Reine Anne. On peut voir l'éloge de ce Seigneur, à la fin de la quatrième Epitre.

Champ fécond, mais sauvage, où par de sages loïs
La Rose & le Chardon fleurissent à la fois.
Voyons à quel dessein le Ciel nous a fait naître;
Que l'Homme dans mes Vers apprenne à se connoître;
De son cœur ténébreux sondons la profondeur,
Jusques dans sa bassesse admirons sa grandeur.
L'un fier de ses talens, enflé de sa science,
Ne croit rien d'impossible à son intelligence.
Pour ces dons précieux l'autre plein de mépris,
De sa propre raison semble ignorer le prix.
Rappellons-les tous deux à sa lumiére pure,
Et cherchons les sentiers où marche la nature.
Que par nous éclairé sur ses vrais intérêts,
L'Homme rougisse enfin de ses vœux indiscrets.
Qu'il reconnoisse ici ses vertus & ses vices;
Et bravant de l'erreur les dangereux caprices,
Contre les vains discours de l'aveugle Mortel,
Essayons de venger les Loix de l'Eternel.
Si tu veux éviter les écueils ordinaires,
Où se brise l'orgueil des Esprits téméraires,
Sur des Mondes sans nombre éloignés de tes yeux,
Garde-toi de porter des regards curieux;
Cherche Dieu dans ce Monde, où sa vive lumiére
S'offre de toutes parts à ta foible paupiére.
Tu ne peux d'un regard voir les ressorts divers,
Dont le parfait concert entretient l'Univers;
Pénétrer par quel art la Puissance Suprême,
Des Tourbillons errans a réglé le sistême;
Parcourir les Soleils, les Globes radieux,
Et les Etres divers qui remplissent les Cieux:

Et

Et tu veux des Decrets qui formérent le Monde,
Comprendre clairement la ſageſſe profonde.
Dans les liens du corps ton eſprit arrêté,
Au céleſte Conſeil a-t-il donc aſſiſté?
Eſt-ce une main divine, ou toi, foibleſſe humaine,
Qui formas, qui ſoutiens cette inviſible chaîne,
Dont l'effort inſenſible attire tous les corps,
Et qui les attirant dirige leurs reſſorts?
Préſomptueux Mortel! ta raiſon inquiéte,
Voudroit approfondir quelle cauſe ſecréte
T'a formé ſi petit, ſi foible & ſi borné.
Mais d'abord, apprens-moi, pourquoi tu n'es pas né,
Plus foible, plus petit, plus borné dans tes vues?
Fais-moi ſentir pourquoi juſques au ſein des nues,
Les Chênes élevant leurs ſuperbes rameaux,
Laiſſent ramper ſous eux les foibles Arbriſſeaux?
Tu vois de Jupiter les brillans Satellites,
Dis, par quelle raiſon fixés dans leurs limites,
De l'Aſtre qui les guide ils n'ont pas la grandeur?
Si des Decrets Divins la ſage profondeur
Au plan le plus parfait donnant la préférence,
Doit enfanter un Monde où brille ſa puiſſance;
Où, quoique ſéparé, rien ne ſoit deſuni;
Où croiſſant par degrés juſques à l'infini,
Les Etres différens, ſans laiſſer d'intervale,
Gardent dans leurs progrès une juſteſſe égale:
Si pour remplir ce tout que Dieu forme à ſon gré,
Parmi les animaux l'Homme occupe un degré,
Le ſeul point eſt de voir, ſi le Ciel équitable
L'a placé dans un rang qui lui ſoit convenable.

Dans l'Homme tel qu'il eſt, ce qui paroît un mal,
Eſt la ſource d'un bien dans l'ordre général.
L'œil, qui ne voit d'un tout qu'une ſeule partie,
Pourra-t-il la juger bien ou mal aſſortie?
Lorſque le fier Courſier ſaura pour quel deſſein
L'Homme l'aſſujettit à recevoir un frein,
Précipite ſa courſe au travers de la plaine,
Le modére à ſon gré quand la fougue l'entraîne;
Lorſque le Bœuf tardif preſſé par l'aiguillon,
Saura pour quel uſage il ouvre un dur ſillon,
Par quel noble deſtin couronné de guirlandes,
Du Peuple de Memphis il reçoit les offrandes;
Nos eſprits affranchis de folles viſions,
Ne verront plus en nous de contradictions;
L'orgueil humain alors aura droit de connoître,
Pourquoi de ſes panchans & l'eſclave & le maître,
Avec tant de foibleſſe il joint tant de grandeur;
Pourquoi toujours en guerre avec ſon propre cœur,
Tantôt il ſe rabaiſſe au-deſſous de lui-même,
Et s'éléve tantôt juſqu'à l'Etre Suprême.
Ne ſoutenez donc plus que l'Homme eſt imparfait.
Le Ciel l'a formé tel qu'il doit être en effet.
Tout annonce dans lui la ſageſſe profonde
Du Dieu qui l'a créé pour habiter ce Monde.
Un état plus parfait ne lui conviendroit point;
Son tems n'eſt qu'un moment, ſon eſpace qu'un point.
Au milieu des tranſports que ton orgueil t'inſpire,
Dans le ſombre avenir tu voudrois pouvoir lire.
De nuages épais pour toi toujours couvert,
Le Livre du Deſtin pour Dieu ſeul eſt ouvert.

Ce qu'il cache à la Brute, à l'Homme il le révéle;
Et ce qu'il cache à l'Homme, à l'Ange il le décéle.
Quel Etre ici pourroit sans cette obscurité,
Couler ses tristes jours avec tranquilité?
Cet innocent Agneau que ta faim meurtriére
Condamnera ce soir à perdre la lumiére,
S'il avoit ta raison, s'il prévoyoit son sort,
Dans une paix tranquile attendroit-il la mort?
Jusqu'à l'instant fatal qui termine sa vie,
Il paît en bondissant l'herbe tendre & fleurie
Sans crainte, sans soupçon, au milieu du danger,
Il caresse la main qui le doit égorger.
Heureux aveuglement! heureuse incertitude,
Qui cache l'avenir à notre inquiétude!
Mistére que le Ciel renferme dans son sein,
Pour conduire tout Etre à remplir son destin!
Ainsi tout obéït à ce pouvoir immense,
Qui pése l'Univers en sa juste balance;
Qui voit d'un œil égal, dans un parfait repos,
Un Passereau tomber, ou périr un Héros;
Des Nuages légers en vapeurs se résoudre,
Ou des Cieux ébranlés à grand bruit se dissoudre;
De fragiles Roseaux plier au gré du vent,
Ou des Mondes entiers rentrer dans le néant.
Joignons donc à l'espoir une humble défiance,
Et craignons les écarts où jette la science;
Attendons que la mort, ce Maître universel,
Découvre à nos esprits les Loix de l'Eternel.
Regarde l'Indien, dont l'esprit sans culture,
N'a point l'art d'altérer les dons de la nature;

Il voit Dieu dans les airs, il l'entend dans les vents;
Son ſavoir ne va point au-delà de ſes ſens.
Il s'arrête avec eux aux ſeules apparences.
Sa raiſon n'étend point ſes foibles connoiſſances
Au-delà du Soleil, & des corps radieux,
Que ſon œil apperçoit dans la voûte des Cieux.
Cependant ſecouru par la ſimple nature,
Pour tromper ſes ennuis, il croit, il ſe figure
Un ſéjour plus heureux conforme à ſes déſirs,
Où, ſans aucun mêlange, il attend des plaiſirs.
Au-delà de ces Monts qui terminent ſa vue,
Il imagine un Monde, une Terre inconnue,
Que de vaſtes Forêts mettront en ſûreté,
Contre les attentats d'un Vainqueur redouté.
Il ſe peint dans les mers une Ile fortunée,
Où maître de lui-même & de ſa deſtinée,
Quelque Dieu bienfaiſant enfin rompra ſes fers,
Et le conſolera des maux qu'il a ſoufferts.
Les Eſprits infernaux, dans l'horreur des ténébres
Ne l'y troubleront plus ſous des formes funébres;
Dans ces paiſibles lieux les armes des Chrétiens,
N'iront plus lui ravir ſon repos ni ſes biens.
Il ne déſire point cette céleſte flamme
Qui des purs Séraphins dévore & nourrit l'ame:
Mais content d'exiſter, il attend l'heureux jour,
Où porté tout à coup dans un autre ſéjour,
Il ira jouïſſant d'une plus douce vie,
Habiter des Humains la commune patrie.
Va, plus ſage que lui dans ta prévention,
Imaginer en tout quelque imperfection;

Prends follement en main ton injuſte balance;
Parle, éléve ta voix contre la Providence.
Dis que le Créateur, en ſes dons inégal,
Là te paroît avare, ici trop libéral;
Renverſe pour toi ſeul les loix de la Nature,
Fais divers changemens en chaque créature;
Arbitre ſouverain des biens & des plaiſirs,
Réforme l'Univers au gré de tes deſirs;
Oſe accuſer du Ciel l'éternelle ſageſſe,
S'il n'épuiſe pour toi ſes ſoins & ſa tendreſſe;
S'il ne joint aux faveurs que te fait ſa bonté;
L'irrévocable ſceau de l'immortalité;
Sois le Dieu de ton Dieu, ne ſuis que ton caprice,
Place-toi ſur ſon Trône, & juge ſa Juſtice.
Aveugle en ſes deſirs, l'orgueil ambitieux
Veut ſortir de ſa ſphére & s'élever aux Cieux;
L'orgueil de toute erreur fut la cauſe premiére;
Les Anges éblouïs par ſa fauſſe lumiére;
Au Dieu qui les créa voulurent s'égaler;
Aux Anges à ſon tour l'Homme veut reſſembler.
Changer l'ordre établi par la Cauſe Suprême,
C'eſt prétendre comme eux s'égaler à Dieu-méme.

Pourquoi ſe préſentant à nos yeux tour à tour
Les Aſtres dans les Cieux brillent-ils nuit & jour?
Pourquoi ſur ſes pivots la Terre inébranlable,
Offre-t-elle par-tout l'utile & l'agréable?
„ Je ſuis, répond l'orgueil, l'objet de tous ces dons;
„ La Nature pour moi dans ſes efforts féconds,
„ Sans jamais s'épuiſer, veille, conçoit, enfante;
„ C'eſt pour mes ſeuls beſoins que ſa main bienfaiſante,

„ Fertiliſe les champs, embellit les jardins,
„ Fait éclôre la roſe & murir les raiſins;
„ Les mines, les métaux, les tréſors de la Terre,
„ Sont des biens que pour moi dans ſon ſein elle enſerre;
„ Les vents impétueux qui ſoulévent les mers,
„ Sont faits pour me porter en des climats divers;
„ Ce Soleil qui fournit ſa brillante carriére,
„ Ne répand que pour moi ſes feux & ſa lumiére;
„ Et ce vaſte Univers, mon ſuperbe palais,
„ M'offre un trône éclatant dont les Cieux ſont le dais.
Mais lorſqu'un vent porté ſur ſes aîles rapides
Souffle de toutes parts des vapeurs homicides;
Lorſque la terre ouvrant ſes gouffres redoutés,
Avec leurs habitans engloutit les cités;
Lorſque pour ſubmerger des Nations entiéres,
La mer s'enfle, mugit, & force ſes barriéres;
Lorſque tout eſt en bute à de ſi rudes coups,
Répondez, la Nature agit-elle pour vous?
„ Oui ſans-doute, toujours la Cauſe Univerſelle
„ A ſes premiéres loix attentive & fidelle,
„ De l'ordre général maintenant le lien,
„ Permet un mal léger pour produire un grand bien.
„ Si des exceptions, rares & paſſagéres,
„ Dérangent de ſon cours les régles ordinaires,
„ Ce deſordre apparent l'entretient en effet.
„ Eſt-il rien ici-bas qui puiſſe être parfait?
Pour tout Etre créé cette régle eſt égale.
L'Homme doit-il ſortir de la loi générale,
Si tout dans l'Univers, ſujet au changement,
Se combat, ſe détruit, & change inceſſamment?

Si de l'Etre Eternel la ſageſſe infinie
Du Monde par le trouble entretient l'harmonie,
Pourquoi prétendez-vous qu'exemt de paſſions;
L'Homme ſoit inſenſible à leurs impreſſions ?
Si l'ordre eſt affermi par d'affreuſes tempêtes,
Pourquoi donc croirez-vous que de coupables têtes,
Qu'un Néron, qu'un Cromwel, puiſſent le renverſer?
C'eſt un ſecret orgueil qui vous le fait penſer.
Mais Dieu ne peut-il pas aſſujettir le vice
A ſervir aux deſſeins formés par ſa juſtice ?
La raiſon doit porter un jugement égal
Sur l'ordre naturel, & ſur l'ordre moral.
Le Ciel, dans le premier, vous paroît équitable,
Pourquoi dans le ſecond ſeroit-il condamnable ?
Sur ces points au-deſſus de notre entendement,
L'eſprit ne peut former qu'un vain raiſonnement.
A ſuivre nos projets tout ſeroit en ce Monde
Dans un concert parfait, dans une paix profonde.
Nous voudrions que l'Homme, ami de la vertu,
De deſirs vicieux ne fût point combattu;
Que l'air ne fût jamais obſcurci de nuages,
Ni le calme des mers troublé par des orages;
Et que le cœur conduit par la loi du devoir,
Jamais des paſſions ne ſentît le pouvoir.
Mais des fiers Elémens l'éternelle diſcorde
Fait que le Monde entier ſe conſerve & s'accorde;
Et ſans les paſſions qui viennent l'agiter,
L'Homme inſenſible à tout pourroit-il ſubſiſter ?
Mais quel eſt ſon objet? que ſes vœux ſont étranges!
Quelquefois affligé d'être au-deſſous des Anges,

Il aspire à leur sort; que dis-je! ses souhaits,
S'il n'est encor plus grand, ne sont point satisfaits.
Quelquefois peu content des dons de la Nature,
Il se plaint que de l'Ours il n'a pas la fourrure,
La vitesse du Cerf, la force du Taureau.
Homme trop aveuglé! toi, qui dès le berceau,
Crois que les Animaux sont faits pour ton usage,
Quand tous leurs attributs deviendroient ton partage,
Par les dons que le Ciel a répandu sur eux,
Serois-tu plus parfait, serois-tu plus heureux?
De leurs corps différens l'admirable structure,
Annonce la bonté de la sage Nature.
Libérale pour tous, mais sans profusion,
Elle a pour chacun d'eux la même attention.
Dans l'un l'agilité compense la foiblesse;
L'autre a reçu la force au défaut de l'adresse;
Et mesurant en eux les secours aux besoins,
Le Créateur fait voir sa sagesse & ses soins.
Il forma leurs ressorts, il régla leur figure;
Sur les diverses fins qu'ils ont dans la Nature,
L'Insecte le plus vil, le plus lourd Animal,
Ont pour y parvenir un avantage égal;
Chacun d'eux est heureux, & jouït de la vie,
Sans que l'état d'un autre attire son envie.

Pour

REMARQUES.

Vers 265. [*Dans l'un l'agilité compense la foiblesse.*] C'est un axiôme reconnu par tous les Anatomistes, dit l'Auteur, que l'agilité des Animaux diminue à proportion de leur force, comme leur force au contraire augmente à proportion qu'ils ont moins d'agilité.

Pour oſer accuſer le Ciel de dureté,
De la commune loi l'Homme eſt-il excepté?
Quoi! l'Homme qui ſe dit & ſage & raiſonnable,
Mécontent de ſon ſort, vivra ſeul miſérable?
S'il ne poſſéde tout, il croira n'avoir rien.
Homme, pour être heureux, tu n'as qu'un ſeul moyen:
C'eſt de vivre content des dons de la Nature,
Et de te conformer à leur juſte meſure.
Si l'œil du microſcope imitant les effets,
Dans le même degré groſſiſſoit les objets,
Dequoi nous ſerviroit une ſemblable vue?
Sur de petits objets bornant ſon étendue,
L'œil verroit d'un Ciron les reſſorts curieux,
Et ne jouïroit plus du ſpectacle des Cieux.
Donnez à tous les ſens plus de délicateſſe,
Du toucher par degrés augmentez la fineſſe;
Senſible au moindre choc, tremblant au moindre effort,
L'Homme craindroit toujours la douleur ou la mort;
Que des corps odorans les fléches inviſibles
Fiſſent ſur le cerveau des effets plus ſenſibles,
Des parfums les plus doux la violente odeur
Deviendroit le tourment de la tête & du cœur.
D'un ſentiment plus vif ſi l'oreille munie
Des Sphéres dans leurs cours entendoit l'harmonie,
Comment parmi ce bruit trouver quelques plaiſirs
Au murmure des Eaux, au ſouffle des Zéphirs?
Reconnoiſſez enfin la Sageſſe Eternelle
Dans les dons qu'en naiſſant chaque Etre reçoit d'elle:
Dans ceux qu'elle refuſe, adorez ſa bonté.
Parmi les Animaux, quelle diverſité!

Quelle gradation trouvons-nous établie,
Depuis les Vermiſſeaux dont la Terre eſt remplie,
Juſqu'à l'Homme, ce Chef, ce Roi de l'Univers,
Entre leurs facultés que de degrés divers!
Sous les voiles obſcurs qui couvrent ſa paupiére,
La Taupe ne peut voir l'éclat de la lumiére;
Mais rien n'échappe au Linx; à ſes yeux pénétrans
Les corps les plus épais deviennent tranſparens.
Dans l'ombre de la nuit par le ſeul bruit guidée,
La Lionne pourſuit la Biche intimidée.
L'odorat dans le Chien par un promt jugement,
Sur d'inviſibles pas le conduit ſurement.
Des Oiſeaux aux Poiſſons pour la voix, pour l'ouïe,
Raprochez, s'il ſe peut, la diſtance infinie.
Contemplez l'Araignée en ſon réduit obſcur,
Que ſon toucher eſt vif, qu'il eſt promt, qu'il eſt ſûr!
Sur ſes piéges tendus ſans-ceſſe vigilante,
Dans chacun de ſes fils elle paroît vivante.
Par quel art merveilleux l'Abeille dans nos champs
Va-t-elle s'enrichir des tréſors du printems?
Par quel diſcernement ſait-elle nous extraire
Des ſucs les plus mortels un préſent ſalutaire?
Dans ce qu'on nomme inſtinct que de variété!
Elephant, ſi connu par ta docilité,

Toi,

REMARQUES.

Vers 314. [*La Lionne pourſuit la Biche intimidée.*] Lorsque les Lions des Déſerts de l'Afrique vont, dit l'Auteur, à l'entrée de la nuit chercher leur proye dans les Forêts, ils pouſſent d'abord de grands rugiſſemens, qui effrayent les autres Bêtes, & leur font prendre la fuite. Les Lions attentifs au bruit qu'elles font en fuyant, les pourſuivent, non par l'odorat, mais par l'ouïe.

Toi, qui de la raiſon parois avoir l'uſage,
Combien ſur le Pourceau n'as-tu pas d'avantage!
Comment par l'Homme même un inſtinct admiré,
Si près de la raiſon en eſt-il ſéparé!
O! qu'entre l'un & l'autre on voit peu de diſtance!
Pouvez-vous concevoir la ſecréte alliance,
Qui joint le ſouvenir à la réflexion?
Où commence, où finit la ſéparation,
Qu'entre les ſens groſſiers & la pure penſée,
La main du Créateur a pour jamais placée?
Donnez un même inſtinct à tous les Animaux,
Si par les facultés vous les rendez égaux,
Vous rompez les liens de cette dépendance,
Qui fait régner entre eux l'ordre & l'intelligence;
Ils ne pourront alors s'accorder & s'unir,
Et vous verrez ſur eux votre empire finir.
Que peuvent contre vous leur force, leur adreſſe?
Le Ciel de la raiſon arme votre foibleſſe;
Il met dans ce préſent, qu'il réſerve pour vous,
L'infaillible moyen de les ſubjuguer tous.
Dans le vague des Airs, ſur la Terre, dans l'Onde,
Voyez en mouvement la Nature féconde,
Travailler ſans relâche à peupler l'Univers;
Parcourez, raſſemblez tous les Etres divers;
Commencez par le Dieu qui leur donne la vie;
Quel ſpectacle étonnant! quelle chaîne infinie!
Eſprits purs dans les Cieux, Hommes, Poiſſons, Oiſeaux,
Habitans de la Terre, & des Airs & des Eaux,
Inſectes différens que l'œil découvre à peine;
Briſez un des anneaux qui forment cette chaîne,

De l'assemblage entier l'équilibre est perdu,
Et tout dans le cahos se trouve confondu.
Si chaque Tourbillon où nagent les Planétes,
Se meut différemment selon des loix secrétes;
Si conservant toujours un ordre merveilleux,
Il forme, il affermit l'assemblage des Cieux:
Qu'une seule Planéte en rompe l'harmonie,
Des autres tourbillons tout à coup desunie,
Elle entraîne en tombant tous les globes divers,
Qui par leur union forment cet Univers.
De son centre ébranlé la Terre dérangée,
Sera dans le cahos au même instant plongée;
Les Astres, les Soleils, l'un sur l'autre entassés,
Par les globes voisins ne sont plus balancés;
Dans le trouble & l'horreur la Nature expirante,
Jusqu'au Trône de Dieu porteroit l'épouvante.
Pour répondre aux desirs de l'Homme ambitieux,
Faudra-t-il renverser & la Terre & les Cieux?
Si dans le Corps Humain chaque membre rebelle
A ce que lui prescrit une Loi naturelle,
A d'autres fonctions se vouloit attacher;
Si le pié vouloit voir, si l'œil vouloit marcher;
Si la main au travail uniquement bornée
Prétendoit de la tête avoir la destinée;
Enfin si chacun d'eux se faisoit un tourment
D'obéir à l'esprit, dont ils sont l'instrument:
Quelle confusion! N'en est-il pas de-même,
Quand l'Homme révolté contre l'Etre Suprême,
De tout Etre créé le mobile & l'esprit,
Veut sortir de la régle & de l'ordre prescrit?

De

De ce vaſte Univers les diverſes parties
Sont pour former un Tout ſagement aſſorties:
De ce Tout étonnant la Nature eſt le corps,
L'Eternel en eſt l'ame, en conduit les reſſorts:
Et s'il ſe cache aux yeux, les traits de ſa puiſſance
Annoncent à l'eſprit ſon auguſte préſence:
En frabriquant la Terre, en conſtruiſant les Cieux,
Il eſt également puiſſant & glorieux;
En tous lieux il s'étend, ſans avoir d'étendue:
Sans être diviſé, par-tout il s'inſinue;
Des eſprits & des corps c'eſt l'inviſible appui,
Et tout Etre vivant, reſpire, agit en lui.
Il donne, & ne perd rien; il produit, il opére,
Sans que jamais ſa force, ou ſe laſſe, ou s'altére;
Il ſe montre à nos yeux auſſi ſage, auſſi grand,
Dans le moindre Ciron, que dans un Elephant;
Dans un Homme ignoré ſous une humble chaumiére,
Que dans le Séraphin rayonnant de lumiére.
Le foible & le puiſſant, le grand & le petit,
Tout devant ſes regards tombe, s'anéantit.
Sa ſubſtance pénétre & le Ciel & la Terre,
Les remplit, les ſoutient, les joint & les reſſerre.
Rougis donc, ô Mortel! de ta préſomtion,
Et ne nomme plus l'ordre une imperfection.
Ce qui paroît un mal à notre foible vue,
Eſt de notre bonheur une ſource inconnue;
Rentre enfin dans toi-même, & d'un eſprit ſoumis
Contente-toi du rang où l'Eternel t'a mis.
Sois ſûr que dans ce Monde,ou dans quelqu'autre Sphére,
Dans les bras de ton Dieu tu trouveras un Pére;

Et

Et qu'en lui ſoumettant ton eſprit & ton cœur,
Chaque pas que tu fais, te conduit au bonheur.
Dans le moment fatal qui finit ta carriére,
Ainſi que dans l'inſtant où tu vois la lumiére,
Toujours cher à ſes yeux, ne crains rien pour ton ſort;
S'il préſide à ta vie, il préſide à ta mort.
La Nature n'eſt pas une aveugle puiſſance,
C'eſt un art qui ſe cache à l'humaine ignorance;
Ce qui paroît hazard eſt l'effet d'un deſſein,
Qui dérobe à tes yeux ſon principe, & ſa fin.
Ce qui dans l'Univers te révolte & te bleſſe,
Forme un parfait accord qui paſſe ta ſageſſe.
Tout deſordre apparent eſt un ordre réel,
Tout mal particulier un bien univerſel;
Et bravant de tes ſens l'orgueilleuſe impoſture,
Conclus que tout eſt bien dans toute le Nature.

Fin de la première Epitre.



SOMMAIRE.

DE *la nature & de l'état de l'Homme par rapport à lui-même, considéré comme individu. Il n'est pas fait pour étudier la nature de Dieu, mais pour s'étudier lui-même. L'Homme est un mêlange de grandeur & de bassesse, de lumière & d'obscurité, de perfections & d imperfections, de force & de foiblesse. Combien il est borné dans ses connoissances. Deux principes de nos actions, l'amour-propre & la raison. Tous deux sont également nécessaires : quoique très-différens, ils tendent au même but. L'Homme ne peut être heureux, qu'autant qu'il sait les accorder entre eux, & les renfermer dans leurs justes bornes. Les passions sont des modifications de l'amour-propre : elles sont d'une grande utilité à l'Homme en particulier, & à la Société en général. Il ne s'agit pas de détruire les passions, mais de les gouverner & de les tempérer les unes par les autres. De la passion dominante. Elle est nécessaire pour faire entrer les Hommes dans les différentes vues que la Providence a sur eux, & pour donner plus de force à leurs vertus & à leurs bonnes qualités. Mêlange de vices & de vertus dans notre nature. Ils se touchent de près. La distinction de leurs limites est néanmoins certaine & évidente. Quel est l'office de la raison. Combien le vice est odieux par lui-même, &* com-

combien facilement les Hommes s'y laissent aller. La Providence se sert néanmoins des vices, des passions & des imperfections de l'Homme pour l'accomplissement de ses desseins, & pour le bien général de la Société. C'est la Sagesse Divine qui distribue aux différens ordres du Genre-humain d'heureuses foiblesses, d'où résultent leur dépendance, leur union, leur force. C'est par cette raison qu'il est des passions propres à chaque âge, à chaque état, à chaque caractére. Ainsi la Sagesse de Dieu brille jusques dans les imperfections de l'Homme.





ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE DEUXIEME.

NE ſonde point de Dieu l'immenſe profondeur;
Travaille ſur toi-même, & rentre dans ton cœur.
L'étude la plus propre à l'Homme eſt l'Homme même.
Quel mêlange étonnant, quel étrange problême!
En lui que de lumiére, & que d'obſcurité!
En lui quelle baſſeſſe, & quelle majeſté!
Il eſt trop éclairé pour douter en Sceptique,
Trop foible pour s'armer de la vertu Stoïque.
Seroit-il en naiſſant au travail condamné?
Aux douceurs du repos ſeroit-il deſtiné?
Tantôt de ſon eſprit admirant l'excellence,
Il penſe qu'il eſt Dieu, qu'il en a la puiſſance;
Et tantôt gémiſſant des beſoins de ſon corps,
Il croit que de la Brute il n'a que les reſſorts.
Ce n'eſt que pour mourir, qu'il eſt né, qu'il reſpire;
Et toute ſa raiſon n'eſt preſque qu'un délire.
S'il ne l'écoute point, tout lui devient obſcur;
S'il la conſulte trop, rien ne lui paroît ſûr.

Cahos de passions, & de vaines pensées,
Admises tour à tour, tour à tour repoussées;
Dans ses vagues desirs, incertain, inconstant,
Tantôt fou, tantôt sage, il change à chaque instant;
Egalement rempli de force & de foiblesse;
Il tombe, il se reléve, & retombe sans-cesse.
Seul il peut découvrir l'obscure vérité,
Et d'erreur en erreur il est précipité;
Créé maître de tout, de tout il est la proye;
Sans sujet il s'afflige, ou se livre à la joye;
Et toujours en discorde avec son propre cœur,
Il est de la Nature & la honte & l'honneur.
Va, sublime Mortel, fier de ton excellence,
Ne crois rien d'impossible à ton intelligence,
Le compas à la main mesure l'Univers,
Régle à ton gré le flux & le reflux des Mers;
Fixe le poids de l'Air, & commande aux Planétes,
Détermine le cours de leurs marches secrétes;
Soumets à ton calcul l'obscurité des Tems,
Et de l'Astre du Jour conduis les mouvemens.
Va, monte avec Platon jusques à l'Empirée,
Cherche la vérité dans sa source sacrée;
Et joignant la folie à la témérité,
Plonge-toi dans le sein de la Divinité;
Dans ton aveugle orgueil instruis l'Etre Suprême,
Aprens à gouverner à la Sagesse même;
Et déchu de l'espoir qui séduisoit ton cœur,
Rentre dans ton néant, rougis de ton erreur.
Des célestes Esprits la vive intelligence,
Regarde avec pitié notre foible science.

Newton,

Newton, le grand Newton, que nous admirons tous,
Eſt peut-être pour eux, ce qu'un Singe eſt pour nous.
Toi, qui juſques aux Cieux oſes porter ta vue,
Qui crois en concevoir & l'ordre & l'étendue;
Toi, qui veux dans leur cours leur preſcrire la loi,
Sais-tu régler ton cœur, ſais-tu régner ſur toi?
Ton eſprit qui ſur tout vainement ſe fatigue,
Avide de ſavoir, ne connoît point de digue.
De quoi par ſes travaux s'eſt-il rendu certain?
Peut-il te découvrir ton principe & ta ſin?
Deux puiſſances dans l'Homme exercent leur empire;
L'une eſt pour l'exciter, l'autre pour le conduire:
L'amour-propre dans l'ame enfante le deſir,
Lui fait fuir la douleur & chercher le plaiſir:
La raiſon le retient, le guide, le modére,
Calme des paſſions la fougue téméraire.
L'un & l'autre d'accord nous donnent le moyen,
Et d'éviter le mal, & d'arriver au bien.
Banniſſez l'amour-propre, écartez ce moibile,
L'Homme eſt enſéveli dans un repos ſtérile.
Otez-lui la raiſon, tout ſon effort eſt vain.
Il ſe conduit ſans régle, il agit ſans deſſein;
Il eſt tel qu'à la Terre une Plante attachée,
Qui végéte, produit, & périt deſſechée;
Ou tel qu'un Météore enflammé dans la nuit,
Qui courant au hazard, par lui-même eſt détruit.
L'amour-propre en ſecret nous remue & nous preſſe,
Et toujours agité, nous agite ſans-ceſſe;
La balance à la main, la raiſon péſe tout,
Compare, réfléchit, délibére, & réſout.

Par

Par l'objet éloigné la raiſon peu frappée,
Eſt d'un bien à venir foiblement occupée;
Par le plaiſir préſent l'amour-propre excité,
Le deſire, & s'y porte avec vivacité.
Tandis que la raiſon conjecture, examine,
L'amour-propre plus promt, veut, & ſe détermine.
Du panchant naturel les ſecrets mouvemens
Sont plus fréquens, plus forts, que des raiſonnemens.
La raiſon dans ſa marche eſt prudente & timide,
Le vol de l'amour-propre eſt ardent & rapide:
Mais pour en modérer la vive impulſion,
La raiſon le combat par la réflexion:
L'habitude, le tems, les ſoins, l'expérience,
Repriment l'amour-propre, & réglent ſa puiſſance.
 Qu'un Scholaſtique vain cherchant à diſcourir,
Cache la vérité, loin de la découvrir;
Que par un long tiſſu d'argumens inutiles,
Par des tours ambigus, par des raiſons ſubtiles,
Voulant tout diviſer juſques à l'infini,
Il ſépare avec art ce qui doit être uni;
Laiſſons-le par des mots obſcurcir la matiére,
Sur nos raiſonnemens jettons plus de lumiére.
La raiſon, l'amour-propre, avec le même effort,
Tendant au même but, doivent marcher d'accord.
Ils ont pour la douleur une invincible haine,
Un attrait naturel au plaiſir les entraîne:
Mais l'amour-propre ardent à l'aſpect du plaiſir,
Dévore avidement l'objet de ſon deſir:
La raiſon le ménage, & d'une main habile
Prend ſans bleſſer la fleur, le miel qu'elle diſtile.

L'Hom-

L'Homme doit diſcerner, s'il veut ſe rendre heureux,
Du plaiſir innocent le plaiſir dangereux.
Que ſont les paſſions? l'amour-propre lui-même,
Evitant ce qu'il hait, & cherchant ce qu'il aime,
D'un bien faux ou réel la promte impreſſion,
Les frappant vivement, les met en action.
Lorſque ſans offenſer les intérêts des autres,
Leur mouvement ſe borne à contenter les nôtres,
La Raiſon les adopte, & leur donnant ſes ſoins,
Emprunte leur ſecours dans nos juſtes beſoins:
Mais lorſque d'un Mortel élevant le courage,
Elles ferment ſes yeux ſur ſon propre avantage,
La Raiſon applaudit à leurs nobles tranſports,
Et du nom de vertu couronne leurs efforts.
Que le Stoïcien, ſe croyant inſenſible,
Travaille follement à ſe rendre impaſſible;
Que ſa fauſſe vertu, ſans force, & ſans chaleur,
Reſte ſans action, concentrée en ſon cœur:
Plus notre eſprit eſt fort, plus il faut qu'il agiſſe;
Il meurt dans le repos, il vit dans l'exercice;
C'eſt par les paſſions que l'Homme eſt excité,
L'ame en tire ſa force, & ſon activité:
Loin qu'un trouble naiſſant l'épouvante & l'arrête,
Elle met à profit une utile tempête:
La vie eſt une mer, où ſans-ceſſe agités,
Par de rapides flots nous ſommes emportés:
La Raiſon que du Ciel nous eûmes en partage,
Devient notre bouſſole au milieu de l'orage;
Et ſon flambeau divin, prompt à nous éclairer,
A travers les écueils, peut ſeul nous raſſurer:

Mais

Mais de nos paſſions les mouvemens contraires
Sur ce vaſte Océan ſont des vents néceſſaires:
Dieu lui-même, Dieu ſort de ſon profond repos,
Il monte ſur les vents, il marche ſur les flots.
Le deſir & l'amour, la joie & l'eſpérance,
Cortége du plaiſir, qui leur donne naiſſance,
La crainte, le ſoupçon, la haine & le chagrin,
Que la douleur enfante & nourrit dans ſon ſein,
Toutes ces paſſions entre elles combinées,
Au bonheur des Humains ont été deſtinées;
De leurs combats divers réſultent des accords,
Qui forment l'union & de l'ame & du corps.
Réglez vos paſſions, ſongez à les réduire;
Ce qui forme le cœur, pourroit-il le détruire?
Tenir leurs mouvemens dans un ſage milieu,
C'eſt ſuivre la Nature, & les deſſeins de Dieu.
De l'amour des plaiſirs notre ame poſſédée,
En jouït en effet, ou les goûte en idée;
Elle agit ſans relâche, ou pour les retenir,
Ou pour s'en préparer au-moins dans l'avenir.
Mais de ces paſſions la ſéduiſante amorce,
A ſur le cœur de l'Homme ou plus, ou moins de force,
Selon que les eſprits répandus dans le corps,
Sont plus ou moins nombreux, plus foibles ou plus forts.
De-là ſe forme en nous la paſſion régnante,
Qui toujours combattue, & toujours triomphante,
Semblable à ce Serpent du grand Légiſlateur,
Qui brava d'un Tiran le preſtige enchanteur,
Des autres paſſions ſoumet l'orgueil rebelle,
Les domte, les dévore, & les transforme en elle.

L'Hom-

L'Homme en venant au jour, porte dans ſon berceau
Le principe de mort qui le méne au tombeau;
Ce germe deſtructeur dans le cours de ſa vie,
Se mêle avec ſon ſang, y croît, s'y fortifie.
Ainſi la paſſion qui doit nous gouverner,
Acquiert ſur notre eſprit le droit de dominer.
Elle y verſe en ſecret ſa maligne influence,
Elle y transforme tout en ſa propre ſubſtance;
L'imagination ſeconde ſes efforts,
Et la rend ſouveraine & de l'ame & du corps.
Chaque jour l'habitude & nourrit, & fait croître
Ce panchant qu'avec nous la Nature fit naître.
Lorſque ſa force agit, loin de lui réſiſter,
L'eſprit & les talens ne ſont que l'irriter:
Que dis-je! la Raiſon dans le ſecret de l'ame,
Flate cet ennemi, le ſoutient, & l'enflame;
Telle que le Soleil qui ſouvent par ſes feux,
Rend des ſucs corrompus encor plus dangereux.
Quelle que ſoit enfin la paſſion régnante,
Contre elle la Raiſon eſt ſouvent impuiſſante.
Orgueilleuſe Raiſon! tu ſoutiens mal tes droits,
Foible Reine! crois-tu nous preſcrire des loix?
A quelque favori toujours abandonnée,
Tu lui laiſſes le ſoin de notre deſtinée.
A quoi donc ſe réduit ton pouvoir ſi vanté?
De tes dures leçons quelle eſt l'utilité?
Tu veux que du plaiſir nous redoutions les charmes;
Mais pour en triompher nous donnes-tu des armes?
Ta voix ſur nos défauts nous force à réfléchir;
Mais que peut ton ſecours pour nous en affranchir?

De

De reproches amers envain tu nous accables ;
Sans nous rendre meilleurs, tu nous rens misérables.
Le flambeau qu'à nos yeux tu viens sans-cesse offrir,
Sert à nous tourmenter, non à nous secourir.
Tu fais justifier nos différens caprices,
Et du nom de vertu tu décores nos vices.
Tu fais dans notre cœur, par les soins que tu prens,
A de foibles défauts succéder de plus grands.
C'est ainsi qu'aux humeurs faisant changer de route,
L'Art à des maux légers fait succéder la goûte ;
Et que le Médecin, fier de ce changement,
Croyant nous soulager, accroît notre tourment.
Cédons, conformons-nous aux loix de la Nature ;
La route qu'elle trace est toujours la plus sure.
Le but de la Raison n'est pas de nous guider,
Son principal emploi se borne à nous garder.
C'est un Maître prudent, chargé de nous instruire,
Qui doit régler nos goûts, mais non pas les détruire ;
Et de la passion qui régne dans le cœur,
Etre moins l'ennemi, que le modérateur.
Par cette passion le Ciel nous détermine
Aux desseins qu'a formés sa sagesse divine ;
Elle veut, pour remplir ses augustes projets,
Que chaque homme s'attache à différens objets.
De cette passion la force impérieuse
De tout autre panchant se rend victorieuse.
A l'objet qu'elle suit, elle arrive toujours ;
Et qui veut l'arrêter, précipite son cours.
Qu'un desir effrené de gloire, de puissance,
Que la soif des trésors, le goût de la science,

Que

Que l'amour du repos quelquefois plus touchant,
S'établiſſe en un cœur, en forme le panchant;
Chacun ſuit ſon atrait, chacun lui ſacrifie
Ses biens & ſon honneur, ſouvent même ſa vie.
Qu'au fond de ſa retraite un Moine enſéveli,
Coule ſes jours en paix dans un modeſte oubli;
Qu'un Héros affamé de périls & d'allarmes,
Mette tout ſon bonheur dans la gloire des armes;
Que le Sage ſe plaiſe en ſon oiſiveté,
Et l'avide Marchand dans ſon activité;
Ils trouveront toujours la Raiſon complaiſante,
Prête à favoriſer le goût qui les enchante.
L'éternel Artiſan qui tira tout de rien,
Et qui du ſein du mal fait éclôre le bien,
De ce panchant ſecret employant la puiſſance,
Décide notre cœur, en fixe l'inconſtance.
Du ſein des paſſions ne voit-on pas ſortir
Les vertus, dont l'effet peut moins ſe démentir,
Comme d'un ſauvageon par une greffe utile
En fruits délicieux ſort un arbre fertile?
Combien de fois l'orgueil, & la haine, & l'amour,
A de nobles exploits ont-ils donné le jour?
La colére ſuplée au zéle, à la vaillance;
L'avarice eſt ſouvent mére de la prudence;
Arrêtant dans leurs cours nos bouillantes ardeurs,
La pareſſe entretient la ſageſſe des mœurs;
L'envie adouciſſant ſon impuiſſante rage,
Sert d'émulation, & ſoutient le courage.
Eſt-il quelque vertu qui ſe faſſe admirer,
Que la honte ou l'orgueil ne nous puiſſe inſpirer?

Du vice à la vertu qu'il est peu de distance!
Entre eux l'Homme sans cesse & chancelle & balance.
Dans un panchant égal lui servant de soutien,
Le poids de la Raison change le mal en bien.
En l'écoutant, Néron vertueux & sans vices,
Comme Titus du Monde eût été les délices.
Cette fougue d'esprit, cette fierté de cœur,
Que dans Catilina je vois avec horreur,
Me charme en Décius, me ravit & m'étonne,
Quand Curtius par elle à la mort s'abandonne.
La même ambition sauve & perd les Etats;
Aux bons comme aux méchans fait braver le trépas;
Change un foible Soldat en Guerrier intrépide,
Et le plus grand Héros en Citoyen perfide.

Qui

REMARQUES.

Vers 266. [*Que dans Catilina je vois avec horreur.*] Homme qui porta les vertus & les vices jusqu'aux derniers excès. Il avoit formé une conspiration qui auroit causé la ruïne de sa Patrie, si la prudence & la fermeté de Cicéron n'avoient arrêté ses pernicieux desseins. Il fut tué les armes à la main, en combattant avec un courage digne d'une meilleure cause.

Vers 267. [*Me charme en Décius, me ravit & m'étonne.*] On compte trois Consuls de ce nom, qui en se jettant les armes à la main dans le plus fort de la mêlée, périrent en trois différentes batailles, après s'être avec certaines cérémonies dévoués aux Dieux Infernaux pour le salut de leurs Concitoyens.

Vers 268. [*Quand Curtius par elle à la mort s'abandonne.*] Chevalier Romain qui eut assez d'amour pour sa Patrie, & assez bonne opinion de lui-même pour se précipiter dans un goufre qui s'étoit entr'ouvert dans l'enceinte de Rome. L'Oracle consulté sur ce prodige qui effrayoit le peuple, avoit répondu que ce goufre ne se refermeroit point, qu'on n'y eût jetté ce que Rome avoit de meilleur.

Qui peut donc, ſi ce n'eſt le Dieu qui nous conduit,
Dont la voix ſépara le jour d'avec la nuit,
Démêler ce Cahos de raiſon, de caprices,
Ce Cahos qui confond les vertus & les vices?
Comme dans les tableaux d'un Peintre ingénieux,
Des ombres & des jours l'accord induſtrieux,
Uniſſant des couleurs la teinte imperceptible,
Rend des bruns & des clairs le paſſage inſenſible.
De-même, en nous cachant leurs véritables traits,
Le vice & la vertu ſe touchent de ſi près,
Qu'envain on chercheroit le point de la diſtance,
Où la vertu finit, où le vice commence.
Mais quoique entre eux leurs traits paroiſſent confondus,
Prétendrez-vous qu'il n'eſt ni vices, ni vertus?
Que le blanc, que le noir, avec art s'aſſortiſſent,
Qu'entre elles ces couleurs ſe mêlent, & s'uniſſent;
Sur les ſimples dehors vous laiſſant décevoir,
Direz-vous qu'il n'eſt point ni de blanc, ni de noir?
L'eſprit veut-il prouver une telle chimére,
Le cœur le contredit, & le force à ſe taire?
Le vice eſt regardé comme un monſtre odieux,
Dans le premier inſtant qu'il paroît à nos yeux.
Mais l'horreur qui le ſuit, par degrés diminue;
Nous nous accoutumons à ſoutenir ſa vue;
Bientôt le cœur pour lui ſe laiſſe intéreſſer,
Et notre aveuglement va juſqu'à l'embraſſer.
L'Homme fixe à ſon gré l'extrémité du vice,
Blême par paſſion, aprouve par caprice;
Aveugle ſur lui-même, il ne voit point en lui
Les excès vicieux, qu'il condamne en autrui.

Ainſi ſous cette Zone, où le cruel Borée
Aux fougueux Aquilons donne une libre entrée,
Le Lapon s'endurcit, & n'eſt point malheureux;
Il imagine ailleurs un Ciel plus rigoureux.
Il eſt peu de vertus dans un degré ſupréme.
Peu de vices auſſi ſont portés à l'extrême.
Mais toujours notre cœur au-dedans diviſé,
De vices, de vertus ſe trouve compoſé.
Les Fous, les Scélérats, dans leur profonde ivreſſe,
N'ont-ils pas des lueurs d'honneur & de ſageſſe?
Le Sage, dont le cœur par l'amour eſt ſurpris,
N'eſt-il pas pour lui-même un objet de mépris?
Les Hommes ne ſont bons, ou méchans qu'en partie;
Aux loix des paſſions notre ame aſſujettie
Change à chaque moment, & paſſe tour à tour
Du vice à la vertu, de la haine à l'amour.
Tout ſans diſtinction, le Fou, comme le Sage,
Ne connoiſſent de but que leur propre avantage.
Chacun cherche ſon bien; mais tous, d'un pas égal,
Marchent, ſans y penſer, vers le bien général.
C'eſt à ce grand deſſein que le Maître Suprême
Fait ſervir les efforts de la malice même,
Les complots les plus noirs, le caprice, l'erreur,
Les défauts de l'eſprit, les foibleſſes du cœur.
C'eſt pour ce grand déſſein que Dieu dans ſa ſageſſe,
En chaque homme a placé quelque heureuſe foibleſſe,
La honte de céder aux traits du Suborneur,
Dans le cœur d'une Fille eſt l'appui de l'honneur:
Dans l'eſprit de la Femme une fierté ſévére
L'empêche de bruler d'une flame adultére.

Qui

Qui conduit les Guerriers? c'eſt la témérité.
Qui fait fleurir les Arts? ſouvent la vanité.
Et cette vanité ſecréte & délicate,
Sans qu'un vil intérêt nous anime & nous flate,
En charmant notre eſprit par ſes illuſions,
Enfante quelquefois de nobles actions.
Ainſi du Créateur la ſageſſe profonde
Se ſert de nos défauts pour le bonheur du Monde.
Pour conſerver leurs biens, pour défendre leurs jours,
Tous les hommes entre eux ſe doivent des ſecours;
Pour s'aider tour à tour le Ciel les a fait naître,
Le Pére, les Enfans, les Eſclaves, le Maître.
Foibles ſéparément, ils font de vains efforts;
Ils ſont en s'uniſſant plus heureux & plus forts.
Ainſi, ſoit paſſions, ſoit beſoin, ſoit foibleſſe,
Pour la Société tout homme s'intéreſſe,
Et chacun s'empreſſant à procurer ſon bien,
De l'intérêt commun reſſerre le lien.
De-là le tendre amour, l'amitié véritable,
Et ce charme ſecret qui rend la vie aimable.
De là vient que touchant à la fin de ſes jours,
On renonce ſans peine aux plaiſirs, aux amours;
Que ne leur trouvant plus leur atrait ordinaire,
On ſe fait un honneur d'une loi néceſſaire;
Qu'on s'attend ſans murmure à recevoir la mort;
Qu'après un long orage on la voit comme un port;
Qu'on trouve par raiſon, ou par décrépitude,
Et le jour moins aimable, & le trépas moins rude.
Mais juſqu'à ce moment l'erreur dans tous nos maux,
Au défaut des vrais biens nous en donne de faux.

Tant que nous reſpirons, l'opinion flateuſe,
A charmer nos ennuis toujours ingénieuſe,
Dore par ſes rayons les nuages charmans,
Qui verſent ſur nos jours de trompeurs agrémens.
Satisfait de ſes goûts, content de ſa ſcience,
Chacun a pour ſoi-même un œil de complaiſance.
Feuilletant nuit & jour des Volumes poudreux,
Dans un réduit obſcur le Savant eſt heureux;
L'Ignorant affranchi d'un travail ſi pénible,
Dans un lâche repos trouve un plaiſir ſenſible.
Regardant l'avenir avec tranquilité,
Le Riche de ſon bien fait ſa félicité.
Raſſuré par les ſoins que prend la Providence,
Le Pauvre vit content malgré ſon indigence.
Voi l'Aveugle danſer: ſe plaint-il que ſes yeux
Soient pour jamais fermés à la clarté des Cieux?
Voi le Boiteux qui chante: en eſt-il moins tranquile,
Quoiqu'à former des pas ſon pié ſoit moins agile?
Dans les vapeurs du vin le Mendiant eſt Roi,
Et le Sot en tout tems vit ſatisfait de ſoi.
Le Chimiſte ébloui de l'or qu'il voit en ſonge,
Prend pour réalité ce qui n'eſt qu'un menſonge;
Et même en déplorant ſon deſtin rigoureux,
Dans le ſein de ſa Muſe un Poëte eſt heureux.
Par-tout où du bonheur on regrette l'abſence,
Ne voit-on pas voler la facile eſpérance?
Du ſecourable orgueil les ſoins compâtiſſans
Manquent-ils de remplir le vuide du Bon-ſens?
La ſubite lueur de la Raiſon ſévére,
Vient-elle diſſiper une aimable chimére?

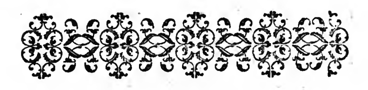
Vient-elle nous priver d'un plaiſir impoſteur,
Un autre au même inſtant renaît dans-notre cœur.
Eſt-il deſtin ſi triſte, état ſi miſérable,
Que le ſecours du tems ne rende ſupportable?
Regardez des Humains le grand conſolateur,
L'orgueil, leur préſenter ſon ſecours enchanteur.
Voyez la paſſion convenable à chaque âge,
Pour régner ſur nos cœurs nous attendre au paſſage.
L'eſpérance eſt conſtante à marcher ſur nos pas,
Sans même nous quiter à l'heure du trépas.
N'offre-t-elle à nos yeux qu'une confuſe image
Du bonheur que le Ciel nous deſtine en partage?
Cet objet conſolant nous occupe toujours,
Et répand des douceurs ſur nos plus triſtes jours.
Notre ame en ſes deſirs inquiéte, égarée,
Par les liens du corps triſtement reſſerrée,
Dans un doux avenir ſe repoſe, s'étend,
Et jouït en effet du bonheur qu'elle attend.
Dans les biens & les maux que le Ciel nous diſpenſe,
Reconnois ſa bonté, ſa juſte providence.
Nos vices, nos défauts, l'orgueil, la vanité,
Tournent ſouvent au bien de la Société.
Cet amour naturel qu'on reſſent pour ſoi-même,
N'eſt-il pas un préſent de la bonté ſuprême?
Par les divers beſoins que l'Homme éprouve en lui,
Il meſure, prévoit, ſoulage ceux d'autrui.
Adore donc le Ciel, ſupporte ſa foibleſſe,
Et juſqu'en ta folie admire ſa ſageſſe.

Fin de la Deuxiéme Epitre.

SOMMAIRE.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport à la Société. La Cause Universelle n'agit que pour une fin, mais par différentes loix. L'Univers entier est un Systême de Société. Rien n'est fait, ni entiérement pour lui-même, ni entiérement pour les autres. C'est une folie insupportable à l'Homme, que de rapporter tout à lui-même. La Nature a travaillé pour le bonheur des Animaux les plus grossiers, aussi-bien que pour le bonheur de l'Homme. Chaque Etre animé à ce qu'il lui faut de connoissance pour arriver à la fin qui lui est propre. De l'Instinct & de la Raison. L'un ou l'autre produisent le bonheur de chaque Individu. L'Instinct parmi les Brutes les porte à s'unir, & forme parmi elles les Sociétés. Il les commence parmi les Hommes; mais la Raison perfectionne leurs Sociétés, & en resserre plus étroitement les liens. Description du premier état du Monde. La Raison, instruite par l'Instinct, invente les Arts. Origine des Sociétés Politiques. Le premier Gouvernement fut celui des Patriarches. L'Amour est le principe de la vraie Religion & du bon Gouvérnement. La Crainte est le principe de la Superstition & de la Tirannie. Origine & caractére de l'Idolâtrie. L'Amour-propre éclaire les Hommes sur leurs véritables intérêts. La Religion reprend ses premiers droits sur l'esprit des Peuples. Les différentes Formes de Gouvernement qui s'établissent, ont pour but le Bien Public. L'Amour-propre, tout contraire qu'il paroît d'abord au bien de la Société, en devient le lien & l'appui.

ESSAI



ESSAI
SUR
L'HOMME.

****

EPITRE TROISIEME.

REVIENS, il en eſt tems, de ton erreur profonde;
Apprens, Homme borné, que le Maître du Monde,
Sans jamais s'écarter de ſon premier deſſein,
Par différens moyens tend à la même fin.
Au milieu des tranſports de l'ardente jeuneſſe,
Dans l'orgueil faſtueux qu'inſpire la richeſſe,
Dans le ſein du bonheur, ou de l'adverſité,
Sois frappé nuit & jour de cette vérité.
Conſidére le Monde, il eſt aux yeux du Sage
De la Société la plus parfaite image;
Voi ces chaînes d'amour, ces liens préparés,
Pour réunir entre eux des Etres ſéparés.
Au premier mouvement que reçoit la Matiére,
Voi du ſein du cahos éclater la lumiére,
Chaque atôme ébranlé courir pour s'embraſſer,
S'attirer tour à tour, s'unir, s'entrelaſſer.

L'Univers eſt formé; la Puiſſance infinie
Répand dans la Nature un principe de vie;
Les Etres animés par ce ſoufle divin,
Se portent de concert vers une même fin.
Sans jamais s'écarter de la loi qui les preſſe,
Pour le bien général chacun d'eux s'intéreſſe.
Tu vois les Végétaux devenir l'aliment
Des Etres que le Ciel doua de ſentiment.
Mais ceux-ci par leur mort changent-ils de nature,
Ils vont aux Végétaux ſervir de nourriture.
Il n'eſt rien de durable, & tout Etre, à ſon tour,
Sort du néant, y rentre, & reparoît au jour.
Rien n'eſt indépendant, mais toutes les parties
Se rapportant au Tout, au Tout ſont aſſorties.
L'Ame de l'Univers, leur force & leur ſoutien,
Entre elles les unit par un même lien.
L'Homme prète à la Brute un ſecours ſalutaire,
Et la Brute à ſon tour à l'Homme eſt néceſſaire.
Tout donne, tout reçoit ici-bas du ſecours;
Et le foible & le fort l'un à l'autre ont recours.
Cette chaîne ſe ſuit. Répons, où finit-elle ?
Qui peut t'en informer ? La Puiſſance immortelle.
Homme préſomtueux, quelle erreur te ſéduit ?
Crois-tu que pour toi ſeul l'Univers ſoit produit ?
Dieu n'a-t-il travaillé que pour ta nourriture,
Pour ton amuſement, ton bien ou ta parure ?
Pour ſoulager ta faim, la Main qui dans les Champs,
Engraiſſe des Agneaux les troupeaux bondiſſans,
Leur donne comme à toi les beſoins de la vie,
Et de gazon pour eux embellit la prairie.

Crois-

Crois-tu que pour toi ſeul formant de doux concerts,
Le tendre Roſſignol fait retentir les airs?
Il céde aux doux tranſports de l'ardeur qui le preſſe,
Il chante ſes plaiſirs, il chante ſa tendreſſe.
Ce ſuperbe Courſier qui docile à ta voix,
Marche pompeuſement ſous un riche harnois,
Eſt ſenſible aux beautés qu'il tient de la Nature,
Et partage avec toi l'orgueil de ſa parure.
Crois-tu que pour toi ſeul tant de Grains différens
Couvrent de leurs tréſors la ſurface des Champs?
Les Oiſeaux avant toi revendiquent leur proie,
Et jouïſſent des dons que le Ciel leur envoie.
Eſt-ce encor pour toi ſeul qu'en la riche ſaiſon
Les rayons du Soleil font jaunir la moiſſon?
Pour prix de ſes travaux ta main reconnoiſſante
En diſtribue au Bœuf une part abondante.
Mais combien d'Animaux rebelles à tes loix,
Qui dédaignant le joug, habitent dans les Bois!
Arbitres de leur ſort, ſans travail & ſans peine,
Ils vivent malgré toi des fruits de ton domaine.
La Nature, attentive à leurs juſtes beſoins,
Entre tous ſes Enfans a partagé ſes ſoins.
Un Roi dans les Hivers s'arme de la fourrure,
Qu'à l'Ours contre le froid a donné la Nature.
Tandis que pour lui ſeul l'Homme croit tout formé,
Et que du Créateur il ſe croit ſeul aimé,
„ Voyez à me ſervir combien l'Homme s'empreſſe,
„ Dit un vil Animal, qu'avec ſoin l'on engraiſſe,
„ L'Homme eſt fait pour moi ſeul": il ne peut pénétrer
Que l'Homme ne le ſert, que pour le dévorer.

Que penſez-vous de l'Homme, eſt-il plus raiſonnable,
Et ne tombe-t-il pas dans une erreur ſemblable,
Lorſqu'à ſes ſeuls beſoins croyant tout deſtiné,
Il ne voit pas qu'au Tout il eſt ſubordonné?
Aux Etres ſans raiſon le Ciel par indulgence
De leur derniére fin cache la connoiſſance.
L'Homme ſait, il eſt vrai, qu'il eſt né pour mourir:
Mais lorſqu'à ſon eſprit cet arrêt vient s'offrir,
D'un avenir heureux ſon ame poſſédée,
Joint un eſpoir flateur à cette affreuſe idée.
Un nuage éternel lui dérobant le jour,
Où la mort doit venir l'enlever ſans retour,
Cet objet menaçant eſt d'autant moins terrible,
Qu'éloigné de ſes yeux il eſt preſque inviſible.
De concert avec nous, habile à ſe cacher,
Il aproche toujours, ſans paroître aprocher.
Miracle! qui du Ciel ſignale la puiſſance.
Sans cette illuſion le ſeul Etre qui penſe,
Sachant que tous ſes pas le ménent à la mort,
Pourroit-il ſans horreur enviſager ſon ſort?
Le Dieu dont le pouvoir ſur les Etres préſide,
Soit que le ſeul Inſtinct, ou la Raiſon les guide,
A pris un tendre ſoin de partager entre eux
Ce qui pouvoit les rendre auſſi parfaits qu'heureux.
Il leur donne un atrait, une régle certaine,
Dont l'inſenſible effort au bonheur les entraîne,
Et les porte toujours à remplir leur deſtin,
Soit par réflexion, ſoit même ſans deſſein.
Si par l'heureux ſecours d'une main inviſible,
La Brute dans l'inſtinct trouve un guide infaillible,

Qu'a-

Qu'a-t-elle à deſirer? Voudrois-tu qu'un Docteur
Lui dictât des leçons, devînt ſon Conducteur?
La Raiſon eſt pour l'Homme un ſerviteur habile,
Mais un ſerviteur froid, pareſſeux, indocile:
Il le faut appeller dans les preſſans beſoins,
Pour forcer ſa lenteur à nous donner ſes ſoins.
L'Inſtinct ſans-ceſſe agit, preſſe, avertit, excite,
Et pour ſe préſenter, n'attend pas qu'on l'invite;
Il ne manque jamais, il eſt pour tous les tems;
La Raiſon ne nous ſert que dans quelques inſtans.
L'Inſtinct ſans héſiter, promt, docile & fidelle,
Va droit au but marqué par la Cauſe éternelle:
De ce but la Raiſon, libre de s'écarter,
Sort de l'ordre preſcrit, oſe lui réſiſter.
Envain de la Raiſon tu vantes l'excellence,
Doit-elle ſur l'Inſtinct avoir la préférence?
Entre ces facultés quelle comparaiſon!
Dieu dirige l'Inſtinct, & l'Homme la Raiſon.
Sans jamais les tromper, quelle lumière ſure
Aprend aux Animaux à trouver leur pâture,
A choiſir le remède, à laiſſer le poiſon;
A changer de demeure, en changeant de ſaiſon;
A prédire le vent, les frimats & l'orage;
A réſiſter aux flots qui battent le rivage;
A former en commun de ſolides travaux,
Pour établir en paix leur ſéjour dans les Eaux?
Sans régle & ſans compas, qui montre à l'Araignée
A tracer avec art une toile allignée?
Moivre, par le ſecours de divers inſtrumens,
Met-

REMARQUES.

Vers 135. [*Moivre par le ſecours de divers inſtrumens.*]
Mr.

Met-il plus de justesse, & d'ordre dans ses plans?
Qui montre tous les ans à la prudente Grue
A chercher dans l'hiver une Terre inconnue;
Qui préside au conseil, où l'on fixe le jour
Et l'instant du départ, & celui du retour?
Le moyen d'être heureux sans sortir de soi-même,
Chaque Etre l'a reçu de la Bonté suprême.
Mais le bonheur du Tout étant le grand objet,
Que Dieu s'est proposé dans tout ce qu'il a fait,
Du besoin mutuel le concours nécessaire
D'un bonheur réciproque est la source ordinaire.
Cet ordre unit entre eux tous les Etres divers
Destinés à peupler cet immense Univers.
La Nature y produit par sa flamme féconde
L'esprit vivifiant qui conserve le Monde.
L'atrait est général: l'Homme, les Animaux,
Qui vivent dans les Bois, dans les Airs, dans les Eaux,
Commencent par s'aimer d'une ardeur naturelle:
Mais bientôt cette ardeur devenant mutuelle,
Chaque sexe pour l'autre éprouve un feu commun,
Qui les réunissant, des deux n'en forme qu'un.
De ce second amour un autre prend la place,
Ils transmettent leur sang, ils s'aiment dans leur race;
Les Bêtes, les Oiseaux par cet amour poussés,
A servir leurs petits se montrent empressés:

La

REMARQUES.

Mr. de Moivre est François d'origine, & très-connu en Angleterre, & même en France, par la profonde connoissance qu'il a de l'Algébre & des Mathématiques. Il étoit fort estimé du célébre Newton.

La Mére les nourrit, & plein de vigilance
Le Pére prend sur lui le soin de leur défense.
Sont-ils devenus grands, ces nourrissons si chers?
Ils courent habiter les Bois, les Champs, les Airs.
L'instinct s'arréte alors, le Pére ni la Mére
Ne reconnoissent plus cette troupe étrangére;
Sitôt qu'à leurs petits leurs soins sont superflus,
Les nœuds qui les lioient pour toujours sont rompus.
Mais des tristes Humains les maux & la foiblesse,
Une enfance sans force, une infirme vieillesse,
Leurs rapports mutuels, leurs différens besoins,
Demandent plus d'égards, exigent plus de soins.
Ces soins multipliés augmentent la tendresse,
L'un à l'autre à l'envi se lie & s'intéresse;
La Raison & le Tems nous montrent chaque jour
A resserrer encor les nœuds de cet amour.
Si le panchant au mal d'un côté nous incline,
De l'autre la Raison au bien nous détermine;
L'intérêt secondé par les réflexions,
Fait naître les vertus au sein des passions;
Des besoins satisfaits naît la reconnoissance;
A l'amour naturel se joint la bienveillance;
Ces tendres sentimens, gravés au fond du cœur;
Des Péres aux enfans transmettent leur douceur.
A peine ces derniers en prennent l'habitude,
Que déjà leurs Parens dans la décrépitude,
Viennent leur demander, foibles & languissans,
Les soins qu'ils ont pris d'eux dans leurs plus jeunes ans.
Nous rappellons alors le tems de notre enfance,
L'esprit dans l'avenir porte sa prévoyance,

Et le fils à ſon Pére accorde des ſecours,
Qu'il attend pour lui-même à la fin de ſes jours.
Les ſervices reçus, joints à ceux qu'on eſpére,
Sont ainſi des Humains le lien ordinaire;
Et de tous ces motifs le mêlange divers
Les porte à concourir au bien de l'Univers.
Croyez-vous que ſorti des mains de la Nature,
L'Homme marchant ſans frein, erroit à l'avanture?
Dieu même en cet état étoit ſon conducteur,
Eclairoit ſon eſprit & dirigeoit ſon cœur.
L'amour-propre régnoit, mais ſoumis & tranquile,
Du bonheur mutuel il étoit le mobile.
Sans le ſecours des Arts par l'orgueil inventés,
La Nature étaloit ſes naïves beautés.
Avec les Animaux l'Homme d'intelligence,
A l'ombre des Forêts vivoit en aſſurance.
On ne le voyoit point enſanglanter ſa main,
Pour défendre ſon corps du froid ou de la faim;
La Terre ſans travaux, ſans ſoins & ſans culture,
Leur donnoit même lit & même nourriture;
L'Homme & les Animaux réuniſſant leurs voix,
Pour louer leur Auteur s'aſſembloient dans les Bois;
Ces Bois étoient leur Temple, un culte ſanguinaire
N'en deshonoroit point l'auguſte Sanctuaire;
L'Or au ſein de la Terre ignoré des Mortels,
N'éclatoit point alors juſques ſur les Autels;
Sans faſte, ſans éclat, le Prêtre irreprochable,
Par ſes ſeules vertus s'y montroit reſpectable;
Le Ciel gouvernoit tout en Maître univerſel,
Et par-tout ſignaloit ſon amour paternel.

L'Hom-

L'Homme ſur la Nature exerçoit ſon empire,
Pour y maintenir l'ordre, & non pour le détruire.
O! combien différent, & de goûts & de mœurs,
L'Homme dégénéra de ſes premiers Auteurs!
Il remplit de terreur l'Air, les Mers & la Terre,
Aux foibles Animaux il déclara la guerre.
Tantôt leur meurtrier, & tantôt leur tombeau,
Il ſe couvrit les yeux d'un coupable bandeau:
Aux cris de la Nature il devint inſenſible;
Le ſang n'effraya plus ſon courage inflexible;
Cruel aux Animaux, injuſte pour les ſiens,
Avec ſon innocence il perdit tous ſes biens.
De ce luxe effrené l'affreuſe tirannie,
Par un juſte retour fut auſſitôt punie.
La fiévre, la douleur, une foule de maux,
Sortirent à l'envi du ſang des Animaux.
De ce ſang étranger la fougue impétueuſe,
Mit dans les paſſions une ardeur furieuſe;
Et malgré ſes remords dans le crime affermi,
L'Homme trouva dans l'Homme un farouche ennemi.
La Nature indignée alors ſe fit entendre:
„ Va malheureux Mortel, va, lui dit-elle, aprendre
„ Des plus vils Animaux, l'induſtrie & les ſoins
„ Qu'exigent ta foibleſſe & tes divers beſoins.
„ Va parcourir les Bois; que les Oiſeaux t'inſtruiſent,
„ Et te montrent les fruits que les Buiſſons produiſent.
„ Obſerve dans les Champs les pas des Animaux,
„ Leur inſtinct t'apprendra l'art de guérir tes maux.
„ Voudrois-tu des Saiſons braver l'intempérie,
„ De l'Abeille en ſa ruche imiter l'induſtrie?

„ Que

„ Que la Taupe t'aprenne à labourer les Champs ;
„ Que l'exemple du Ver forme des Tisserans.
„ Vois-tu le Nautilus sans rame, sans boussole,
„ Sur le vaste Océan conduire sa gondole ?
„ Qu'il te montre à voguer sur l'humide Elément,
„ A maîtriser les flots, à profiter du vent.
„ Ici les Animaux par des régles certaines,
„ Construisent avec art des cités souterraines;
„ Là bâtissant en l'air sur des arbres flotans!
„ Ils savent se parer des injures du tems.
„ De leurs sociétés les différentes formes,
„ Toujours à leurs besoins te paroîtront conformes,
„ T'aprendront, mais trop tard, quelles heureuses Loix
„ Font la félicité des Peuples & des Rois.
„ Tu vois de la Fourmi la sage République;
„ L'Abeille offre à tes yeux un Etat Monarchique;
„ Com-

REMARQUES.

Vers 253. [*Vois-tu le Nautilus, sans rame, sans boussole.*] C'est un petit Poisson, dit l'Auteur, qu'Oppien Liv. I. décrit en cette maniére. Il renverse sa coquille, qui ressemble au corps d'un Navire, & nage sur la surface de la Mer : il éléve en l'air deux de ses pattes, qui lui tiennent lieu de mâts : entre ces deux pattes est une membrane qu'il étend en forme de voile, & il se sert de ses deux autres pattes comme de deux rames. On voit communément ce Poisson dans la Méditerranée.

Vers 266. [„ *L'Abeille offre à tes yeux un Etat Monarchique.*] On a voulu nous faire regarder les Sociétés des Abeilles comme l'exemple du parfait Gouvernement Monarchique; comme si toujours conduites par un Chef, par un Roi, elles ne travailloient aux différens ouvrages auxquels elles s'occupent, que pour exécuter ses ordres. On a vanté leur admirable subordination. Tout ce que nous savons pourtant, c'est qu'elles travaillent en commun avec beaucoup d'industrie à différens ouvrages. Leur Roi

„ Compare leur génie & leur gouvernement.
„ L'une pour le Public toujours en mouvement,
„ Enrichiſſant les ſiens, elle-même enrichie,
„ Poſſéde l'art d'unir l'ordre avec l'anarchie.
„ L'autre, quoique ſoumiſe aux volontés d'un Roi,
„ N'en eſt pas moins heureuſe & moins libre chez ſoi:
„ Contente dans le fond de ſa chére cellule,
„ Elle jouït en paix des biens qu'elle accumule.
„ Grave dans ton eſprit les immuables loix,
„ Qui mettent à couvert leur état & leurs droits:
„ Loix qui de la Nature ont les ſceaux reſpectables,
„ Loix, que l'arrêt du Ciel rendit irrévocables.
„ Ta frivole Raiſon pour régler les Humains,
„ Envain multiplira ſes decrets incertains;
„ Envain contre la fraude armera la Juſtice:
„ Tu verras ſous ſon nom triompher la malice,
„ Et victime des Loix & de ſon Défenſeur,
„ Le Pauvre ſuccomber ſous le Riche oppreſſeur.
„ Va cependant, Mortel, ſans loix, ſans régles ſures,
„ Va ſoumettre à ton joug toutes les Créatures,
„ Et que le plus habile attirant tout à lui,
„ Commande à ſes égaux & leurs ſerve d'appui,
„ Que ſachant adoucir leurs mœurs encor ſauvages;

„ En

REMARQUES.

Roi eſt devenu une Reine, & enſuite pluſieurs Reines ou femelles que nous ſavons être prodigieuſement fécondes: mais aſſurément, nous ignorons ſi elles donnent des ordres à tant d'Ouvriers, & rien ne conduit à le penſer, malgré tout ce que nous en a rapporté le plus grand des Poëtes Latins. *Réaumur, premier Mémoire pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes, Vol. I.*

„ En leur portant des Arts les divers avantages,
„ Il soit par les bienfaits que répand sa bonté,
„ Obéi comme un Roi, comme un Dieu respecté.
Par ces mots la Nature excita l'industrie,
Et de l'Homme féroce enchaîna la furie.
On vit de toutes parts s'élever des Cités,
Et les Mortels s'unir par des Sociétés.
D'un Etat commençant la police nouvelle
Aux Peuples ses voisins sert bientôt de modelle;
Et tous deux à l'envi s'augmentant chaque jour,
Ils s'unissent entre eux par crainte ou par amour.
L'un offre-t-il aux yeux l'agréable & l'utile?
Le Soleil y rend-il la Terre plus fertile?
L'autre est-il arrosé de paisibles ruisseaux?
Voit-on dans ses vallons abonder les troupeaux,
Chacun d'eux attiré par cette douce amorce,
Contre l'Etat voisin veut employer la force.
Le jour de la Raison leur désille les yeux,
Et bannit de leur cœur ces transports odieux;
Ce qu'ils alloient ravir par la force des armes,
Ils l'obtiennent bientôt sans combats, sans allarmes.
D'un Commerce réglé les retours assurés,
Leur apportent chez eux ces biens si desirés;
L'intérêt satisfait, la paix est rétablie;
Chacun à son voisin de plus en plus se lie.
Dans ces jours où régnoient les mœurs, la bonne-foi,
Où la pure Nature étoit l'unique loi,
Où le cœur s'exprimant sans art & sans contrainte,
Découvroit son amour & sans honte & sans feinte;
Dans ces jours fortunés l'union & la paix,

A-

Avoient pour les Humains d'invisibles attraits.
Les Villes, les Etats, prirent ainsi naissance.
Arbitre de son sort, & dans l'indépendance,
L'Homme ignoroit encor ce pouvoir redouté,
Qui dans les mains d'un seul place l'autorité.
Mais bientôt ce pouvoir devenant nécessaire,
On chercha dans un Roi moins un Maître qu'un Pére.
Un Mortel généreux, par ses soins, sa valeur,
Du Public qu'il aimoit faisoit-il le bonheur?
Admiroit-on en lui les qualités aimables,
Qui rendent aux enfans les Péres respectables,
Il commandoit sur tous, il leur donnoit la Loi,
Et le Pére du Peuple en devenoit le Roi?
  Jusqu'à ce tems fatal, seul reconnu pour Maître
Tout Patriarche étoit le Monarque, le Prêtre,
Le Pére de l'Etat qui se formoit sous lui,
Ses Peuples après Dieu n'avoient point d'autre appui;
Ses yeux étoient leurs Loix, sa bouche leur Oracle,
Jamais ses volontés ne trouvérent d'obstacle;
De leur bonheur commun il devint l'instrument;
Du sillon étonné sortit leur aliment.
Il leur porta les Arts, leur apprit à réduire
Le Feu, l'Air, & les Eaux, aux loix de leur empire;
Fit tomber à leurs piés les Habitans des Airs,
Et tira les Poissons de l'abîme des Mers:
Lorsqu'enfin abattu sous le poids des années,
Il s'éteint, & finit ses longues destinées;
Cet Homme comme un Dieu si longtems honoré,
Comme un foible Mortel par les siens est pleuré.
Jaloux d'en conserver les traits & la figure,

Leur zéle industrieux inventa la Peinture.
Leurs Neveux attentifs à ces Hommes fameux,
Qui par le droit du sang avoient régné sur eux,
Trouvent-ils dans leur suite un Grand, un premier Pére?
Leur aveugle respect l'adore & le révére.
Cependant la Raison venant leur retracer,
Que la Terre & les Cieux avoient dû commencer;
Ce principe certain, conservé d'âge en âge,
Apprit à distinguer l'Ouvrier de l'ouvrage,
Mais un seul Ouvrier sans égal, sans ajoint.
En admettre plus d'un, c'est n'en admettre point.
Avant que l'esprit faux, rebelle à la lumiére,
De ce dogme constant eût franchi la barriére,
L'Homme usoit des présens dont le Ciel est l'Auteur,
Sans jamais y trouver un piége séducteur.
Loin de regarder Dieu comme un Maître sévére,
Il le voyoit toujours sous l'image d'un Pére;
L'amour de ses devoirs étoit sa seule loi,
Et par ce seul amour il lui marquoit sa foi.
Le Droit Divin étoit le Droit de la Nature,
Il présentoit à tous une lumiére pure.
De l'Etre Souverain ils n'apréhendoient rien,
Ils ne voyoient en lui que le souverain bien.
Ces deux puissans ressorts, la Foi, la Politique,
Rouloient également sur un principe unique;
Elles avoient pour but d'unir dans notre cœur,
A l'amour des Humains l'amour du Créateur.
Quel barbare Mortel à des ames esclaves,
A des peuples captifs dans de dures entraves,
Enseigna le premier, malgré l'ordre commun,

Que

Que tous en général n'étoient faits que pour un ?
Enorme opinion ! exception cruelle
Aux points les plus précis de la Loi naturelle !
Tu renverses le Monde, anéantis les Loix,
Enfantes les Tirans, & dégrades les Rois.
De la fureur aveugle à l'injustice unie,
Dans le trouble & l'horreur nâquit la Tirannie.
Bientôt pour affermir sa domination,
Avec elle parut la Superstition.
La cruelle employant son zéle fanatique,
S'étendit à l'abri du Pouvoir despotique,
Erigea lâchement les Conquérans en Dieux,
Et courba leurs Sujets sous un joug odieux.
Elle les asservit aux plus folles chiméres,
Fabriqua de ses mains des Dieux imaginaires,
Dieux foibles, Dieux changeans, injustes, emportés,
Jouëts des passions amis des voluptés:
Formés par les Tirans, ils en eurent les vices,
Et de leurs noirs forfaits devinrent les complices.
L'amour-propre, effrené, voulut tout envahir;
Du juste & de l'injuste habile à se servir,
Il soumit ses égaux à des loix arbitraires,
Fit valoir pour lui seul des droits imaginaires,
S'empara des honneurs, des biens & des plaisirs,
Et se crut tout permis pour flater ses desirs.
Mais ce même amour-propre est la premiére cause
Des digues qu'à son cours la Politique oppose.
Si l'objet que je cherche avec empressement,
Les autres comme moi l'aiment uniquement,
D'un bien dont cent Rivaux veulent la jouïssance,

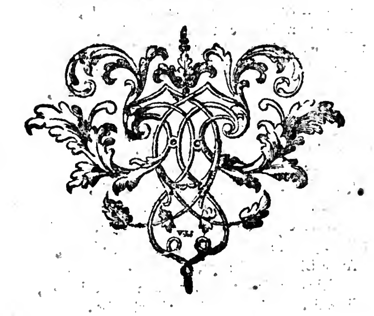
Je voudrois vainement flater mon espérance;
Des priéres, des pleurs, un impuissant courroux,
Pourront-ils me sauver de leurs efforts jaloux?
Au défaut de la force une coupable adresse,
Pour enlever mes biens emploîra la finesse;
Ainsi la Raison veut que pour ma sureté,
Je souffre que la Loi gêne ma liberté.
L'intérêt est égal, alors chacun conspire
A garder de concert ce que chacun desire;
Pour leur propre avantage à la vertu forcés,
Les Rois mêmes, les Rois furent intéressés
A régner par douceur, & non par violence,
A régler les desirs de l'avide puissance;
Et l'amour-propre fit un habile trafic
Du bien particulier contre le bien public.
Alors le Ciel forma des Hommes magnanimes,
Poëtes, Orateurs, Philosophes sublimes;
Les uns pleins de respect pour la Divinité,
Les autres par amour de la Société,
Trouvérent cette Foi, cette Morale pure,
Que leurs premiers Auteurs tenoient de la Nature.
Ils marchérent au feu de son ancien flambeau,
Trop sages pour vouloir en chercher un nouveau;
Cherchant du Créateur à rétablir l'ouvrage,
Ils en tracérent l'ombre au défaut de l'image.
On dut à leurs avis ces salutaires Loix,
Qui réglent le devoir des Sujets & des Rois;
Ils leur apprirent l'art d'user de leur puissance,
Et sans trop de rigueur, & sans trop d'indolence;
Malgré l'ordre inégal & des biens & des rangs,

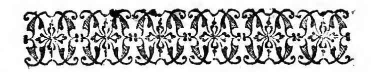
Ils

Ils liérent entre eux les Petits & les Grands.
Un seul est opprimé ; des rapports infaillibles
Rendent à son malheur tous les autres sensibles ;
D'un desordre apparent vint un ordre réel ;
Des divers intérêts le choc continuel
Produisit de soi-même un concert agréable,
Et l'Etat prit enfin une forme durable.
Tel est de l'Univers l'harmonieux accord,
Où par leur union, par leur commun effort,
Dans un ordre constant les différentes causes
Aux desseins du Très-haut ramènent toutes choses.
Sans pouvoir se soustraire à ses pressantes Loix,
Homme, Anges, Animaux, Maîtres, Esclaves, Rois,
Courent au même but d'une vitesse égale,
Et servent de concert à la fin générale.
Que les Spéculatifs recherchent follement,
Quel plan est le meilleur pour le Gouvernement.
Tel qu'il soit, le meilleur, c'est le plus équitable,
Et dont le bien public est l'objet immuable.
Laissons les faux zélés dans leur prévention,
Parler aveuglément de la Religion.
Tout ce qui contredit cette fin principale,
Que Dieu se proposa pour sa Loi générale,
Porte visiblement l'empreinte de l'Erreur:
Mais la Religion, qui corrigeant le cœur,
Seule procure à l'Homme un bonheur véritable,
Ayant Dieu pour Auteur, est seule respectable.
L'Homme ainsi que la Vigne a besoin de suppot,
Il lui faut des liens pour le rendre plus fort.
Comme ces Feux du Ciel, ces Planétes brillantes,

Qui roulant sur leur axe en leurs marches constantes,
Du même mouvement, qui subsiste toujours,
Vont autour du Soleil continuer leurs cours.
Ainsi par des rapports réels, mais insensibles,
Quoiqu'opposés entre eux, cependant compatibles,
L'Homme éprouve en son cœur deux mouvemens divers,
Dont l'un tend à lui-même, & l'autre à l'Univers.
Par l'ordre merveilleux qui régne en ses parties,
Qui pour la même fin les tient assujetties,
L'amour-propre & l'amour de la Société,
Tous deux de même espéce, ont même utilité.

Fin de la Troisiéme Epitre.

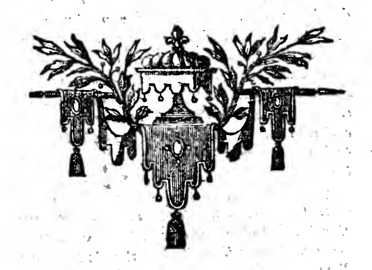




SOMMAIRE.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport au bonheur. Qu'est-ce que le Bonheur? Il a été mal défini par les Philosophes. Tous les Hommes tendent tous également au bonheur, & tous peuvent également y atteindre. Dieu gouverne par des Loix générales, & non par des Loix particuliéres; il veut que le bonheur soit égal. Pour être tel, il doit se trouver dans la Société, parce que tout bonheur particulier dépend du bonheur général. L'ordre, la paix, & le bien de la Société, demandent que les biens extérieurs soient partagés inégalement entre tous les Hommes. Le bonheur ne consiste donc point dans ces sortes de biens. Malgré cette inégalité, la Providence, par le moyen de la crainte où de l'espérance, fait rendre tous les Hommes également heureux. En quoi consiste le bonheur de l'Homme comme individu. Jusqu'à quel point son bonheur est-il compatible avec l'ordre général de l'Univers? Il est injuste d'imputer à la Vertu, les calamités qui ne sont qu'une suite des Loix générales de la Nature. Combien il est déraisonnable d'attendre que Dieu change l'ordre des Loix générales en faveur de quelques Particuliers. Nous ne pouvons connoître ici précisément quels sont les gens de bien; mais quels qu'ils soient, ils doivent être, à tout prendre, certainement les plus heureux. Les biens extérieurs ne sont pas une

vraye récompense. Ils sont souvent incompatibles avec la vertu, & souvent ils la détruisent. Ils ne peuvent rendre heureux un Homme sans vertu. Preuve de détail, richesses, dignités, naissance, grandeur, renommée, talens supérieurs. Les Hommes sont malheureux avec la possession de tous ces biens. La vertu seule constitue un bonheur, dont l'objet est universel & éternel. La perfection du bonheur consiste dans l'amour de Dieu & dans l'amour des Hommes. Récapitulation des principes renfermés dans les quatre Epitres.



ESSAI



ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE QUATRIEME.

O Bonheur, le mobile & la fin de tout Etre!
Sous quel nom aux Humains te ferai-je connoître?
Tranquilité, douceur, plaisir, contentement,
Charmant je ne sai quoi, qu'un secret sentiment,
Qu'un soupir éternel incessamment appelle!
Toi dont l'espoir flatteur dans leur course mortelle,
Endurcit les Humains contre les coups du sort;
Qui leur fais sans pâlir envisager la mort!
Objet fixe & changeant, dont les Foux & les Sages
Se forment tour à tour de confuses images,
Qui toujours près de nous, trompes notre desir,
Et fuis dans le moment où l'on croit te saisir!
Plante qui dans les Cieux as pris ton origine,
Si portée ici-bas par une main divine,
Tu juges des Mortels dignes de t'élever,
Dis-nous, en quel climat ils peuvent te trouver!
Est-ce aux rayons trompeurs d'une Cour opulente,
Qu'on voit s'épanouïr ta beauté ravissante?

Sors-tu des lieux profonds, qui dérobent aux yeux
De l'or, du diamant, les trésors précieux?
Peut-on dans les transports d'une savante ivresse
Te trouver sur les bords qu'arrose le Permesse?
Ou doit-on te chercher à l'ombre des lauriers,
Que la gloire promet aux travaux des Guerriers?
Quels sont les champs heureux où tu te plais à naître?
Quels sont les tristes lieux où tu crains de paroître?
Quand pour te voir fleurir nous travaillons envain,
Accusons la culture, & non pas le terrain.
Le plus affreux séjour, le lieu le plus tranquile,
Au bonheur tour à tour peuvent servir d'asile.
Ou l'on ne doit jamais le voir & le goûter,
Ou par-tout sur nos pas il doit se présenter.
L'or, ce grand séducteur, sur lui n'a point d'empire,
Le mérite lui plaît, & la vertu l'attire.
S'il dédaigne des Rois la fastueuse Cour,
Il a chez toi, Milord, établi son séjour.
Au solide bonheur quel chemin peut conduire?
Philosophes fameux, daignez nous en instruire!
Mais vous ne débitez que songes incertains.
L'un veut que je me livre à servir les Humains.
L'autre veut qu'en secret une vie inutile,
Me rende sans emplois satisfait & tranquile.
Celui-ci moins sensé me répond vaguement,
Qu'il place le bonheur dans le contentement.
Celui-là du plaisir esclave volontaire,
Le croit pour le bonheur un secours nécessaire.
Un autre condamnant jusqu'au moindre desir,
Croit qu'en vivant sans peine on vit avec plaisir.

Hon.

Honteux égarement ! trop aveuglé ignorance !
Jamais du vrai bonheur ils n'ont connu l'eſſence.
D'autres doutent de tout, & par un fier dédain
Refuſent de chercher un bonheur incertain.
De ces guides trompeurs fuyez la route obſcure,
Et ſuivez conſtamment les pas de la Nature.
Oui, ſur tous les eſprits, & ſur tous les états,
Le bonheur fait briller ſes ſolides appas.
Au gré de nos deſirs il s'offre de lui-même,
Et dédaigne toujours ce qui tend à l'extrême.
Qui poſſéde un ſens droit, qui poſſéde un bon cœur,
A dans ſon propre fond la ſource du bonheur.
Chacun ſe plaint du Ciel, & follement l'accuſe
De prodiguer à l'un ce qu'à l'autre il refuſe.
La Raiſon eſt pour tous, & ce riche préſent
Eſt pour les rendre heureux un moyen ſuffiſant.
Mortels ! je le répéte, une Loi générale
Détermine toujours la cauſe principale :
Vous voulez que ſes ſoins ne s'attachent qu'à vous,
Elle veut le bonheur, non d'un ſeul, mais de tous.
Dans les dons différens que le Ciel diſtribue,
Sa profonde ſageſſe a ce principe en vue.
„ Pourquoi, me direz-vous, le bonheur des Mortels
„ Etant l'unique objet des Decrets éternels ?
„ Pourquoi dans tous les biens un inégal partage ?
„ Pourquoi ne pas donner à tous même avantage ?
L'Ordre, cet inflexible & grand Légiſlateur,
Qui des Decrets du Ciel eſt le premier Auteur ;
L'Ordre veut que les uns brillent par la ſageſſe,
Les autres par le rang, ceux-ci par la richeſſe,

Ceux-là par leurs talens, tandis qu'abandonnés,
Sans aucun de ces dons la plupart semblent nés.
Quiconque du bonheur connoîtra la nature,
Et bravera des sens l'agréable imposture,
Ne pensera jamais qu'il ne puisse être heureux,
Sans le fragile appui de ces biens dangereux,
De l'Etre Souverain l'éternelle sagesse
Pour tous également agit & s'intéresse,
Et de ses dons divers le partage inégal
Devient le fondement du bonheur général.
C'est par ce seul motif qu'elle le fait dépendre
Des secours mutuels que nous devons nous rendre;
Et chacun attaché par ce secret lien,
Fait le bonheur commun en travaillant au sien.
Ce mélange étonnant qui régne en la Nature,
Des Monts & des Vallons l'inégale structure,
Et du Chaud & du Froid les contrastes divers,
Ne concourent-ils pas au bien de l'Univers?
Des différens états la trompeuse apparence,
Ne met dans le bonheur aucune différence.
Il ne change jamais, il est le même en soi,
Dans le plus vil Sujet, & dans le plus grand Roi.
Lorsque de l'Eternel la sagesse infinie
Soufla sur les Mortels un principe de vie,
Il mit en même tems dans le fond de leur cœur
Un principe secret d'où coule le bonheur:
Mais que distribuant les biens de la Fortune,
Il en forme pour tous une masse commune,
De cette égalité naîtroient mille débats,
L'Homme seroit en proye à d'éternels combats.

S'il

S'il eſt vrai qu'au bonheur tout Mortel peut prétendre,
Et que d'un juſte choix le Ciel l'ait fait dépendre,
L'aura-t-il donc placé dans des biens ſuperflus;
Plutôt dûs au hazard qu'à nos propres vertus ?
  A ſes adorateurs la Fortune propice
Diſpenſe ſes préſens au gré de ſon caprice:
Selon qu'elle eſt facile ou rebelle à leurs vœux,
Le Vulgaire les nomme heureux ou malheureux.
Laiſſons-le s'éblouïr d'une fauſſe apparence,
Le Ciel les rend égaux dans ſa juſte balance.
Vous verrez les premiers par la crainte agités,
Tandis que les ſeconds par l'eſpoir ſont flatés.
Les biens, le maux préſens que le Ciel leur envoye,
Ne font point des Mortels la triſteſſe ou la joye;
Mais la crainte où l'eſpoir qu'ils ont de l'avenir,
Font toujours en ſecret leur peine ou leur plaiſir.
  O! quelle eſt votre erreur, vils Enfans de la Terre?
Oſez juſques aux Cieux porter encor la guerre;
Allez, & par des monts ſur des monts entaſſés,
Retracez des Géans les projets inſenſés.
Mais d'un bras immortel la foudre vengereſſe,
De vos honteux efforts confondra la foibleſſe:
Votre rebellion, vos projets, votre orgueil,
Sous ces rochers brulans vous ouvrent un cercueil.
  Sachez que tous les biens dont la Nature ſage,
En nous donnant le jour nous procure l'uſage,
Le charme ſéducteur, dont s'enivrent les ſens,
Les plaiſirs de l'eſprit encor plus raviſſans,
Ces biens qui du bonheur portent le caractére,
Sont la ſanté, la paix, le ſimple néceſſaire.

Lorſque ſur la nature on régle ſes beſoins,
Combien s'épargne-t-on de travaux & de ſoins!
Cherche à ſuivre en tous points la ſage tempérance,
Un corps robuſte & ſain en eſt la récompenſe.
Pour vous, ô Paix du cœur, digne Fille des Cieux,
Vous êtes du bonheur le gage précieux.
La Fortune en ſuivant un aveugle caprice,
Aux Bons comme aux Méchans peut ſe montrer propice;
Mais envain de ſes dons nous ſommes poſſeſſeurs,
S'ils ne ſont mérités, ils n'ont plus de douceurs.
Comparez deux Rivaux dans leur pourſuite ardente,
Des biens & des honneurs ils ont la même attente;
L'un veut y parvenir à force de vertus,
L'autre par des forfaits: qui des deux riſque plus?
Contemplez par le ſort la Vertu pourſuivie,
Aux plus funeſtes coups ſans relâche aſſervie;
Voyez régner le Vice au gré de ſes deſirs,
Triomphant dans le ſein des biens & des plaiſirs:
Qui des deux eſt pour vous un objet reſpectable?
Qui des deux, dites-moi, vous paroît miſérable?
Ces biens & ces plaiſirs, ou vains, ou dangereux,
Qui flatent baſſement l'orgueil du Vice heureux;
Ou la Vertu les fuit redoutant leur ſurpriſe,
Ou ſa noble fierté les hait & les mépriſe:
Ce mépris, cette haine empoiſonne les biens,
Dont jouït un Méchant par d'indignes moyens:
Il manque à ſon bonheur de ne pouvoir prétendre,
Aux reſpects que les Bons refuſent de lui rendre.
Funeſte égarement! trop aveugles Mortels,
Que vous connoiſſez mal les Decrets éternels!

La

La Vertu, ſelon vous, n'eſt qu'un triſte avantage;
Selon vous, le malheur en eſt tout l'appanage;
Tandis qu'en ſes projets le Vice fortuné,
A jouïr du bonheur vous paroît deſtiné.
Qui ſait ſe renfermer dans de juſtes limites,
Toujours ſoumis aux Loix que le Ciel a preſcrites,
Attentif à régler ſon eſprit & ſon cœur,
Eſt dans le vrai chemin qui conduit au bonheur.
Voi TURENNE arrêté dans ſa noble carriére,
Par un coup foudroyant couché ſur la pouſſiére;
Voi ſon digne Rival, ce cœur plein d'équité,
Dans l'horreur du tombeau BERWIK précipité;
Voi SIDNEY, voi FALKLAND, ſi fiers dans les allarmes,
Tout couverts de leur ſang, nous demander des larmes.
Parle,

REMARQUES.

Vers 180. [*Dans l'horreur du tombeau* BERWIK *précipité.*] J'ai cru qu'il me ſeroit permis d'ajoûter Mr. le Maréchal de Berwik aux Grands-Hommes dont parle ici Mr. Pope. Je n'ai pu m'empêcher de rendre cet hommage à la mémoire d'un Heros qui a ſait tant d'honneur aux Armes & à la Religion, & dont les vertus me ſont d'autant plus préſentes, que j'avois été chargé de prononcer ſon Oraiſon funebre.

His ſaltem accumulem donis & fungar inani Munere.

Vers 181. [*Voi* SIDNEY, *voi.* FALKLAND *ſi fiers, &c.*] Philippe Sidney eſt compté parmi les plus Grands-Hommes de Lettres, de Guerre & d'Etat qu'ait produit l'Angleterre. Il fit dans ſa jeuneſſe un Roman, intitulé *l'Arcadie:* Ouvrage qui eſt regardé par les Anglois, comme le meilleur qu'ils ayent en ce genre. Il traduiſit une partie du Traité de la *Religion Chrétienne* par Philippe de Mornay, & pluſieurs autres Piéces. La grande réputation qu'il s'étoit acquiſe dans ſon Ambaſſade auprès de l'Empereur, & dans les Pays-Bas où il commandoit une partie des Troupes que la Reine Eliſabeth avoit envoyées au ſecours des Hollandois, engagérent les Polonois à jetter les yeux ſur

Parle, est-ce la vertu qui termine leur sort,
Ou le noble mépris qu'ils ont fait de la mort?
Cher DIGBY, digne objet des pleurs de ta Patrie,
Est-ce donc la vertu qui t'arrache à la vie?
Des traits les plus brillans après t'avoir orné,
Comme une jeune fleur t'a-t-elle moissonné?
Si la vertu du fils hâta ses destinées,
Pourquoi comblé d'honneurs & surchargé d'années,

Le

REMARQUES.

sur lui pour la Couronne de Pologne ; mais la Reine ne voulut pas lui permettre de se prêter à leur bonne volonté. Elle le nomma Gouverneur de Flessingue & de Ramekens. Il mourut avec de grands sentimens de piété, d'une blessure qu'il reçut dans le combat de Zutphen contre les Espagnols.

Vers 181. [*— Voi* FALKLAND, *si fiers dans les allarmes.*] Le Vicomte de Falkland étoit Sécretaire-d'Etat du Roi Charles I. Il n'étoit âgé que de trente-trois ans, lorsqu'il fut tué à la bataille de Newbury contre les Rebelles. Il conserva toujours à la Cour, & au milieu des plus grands Emplois, une probité & une droiture dignes des premiers tems. Il ne put jamais gagner sur lui d'employer ni de récompenser des Espions, ni d'ouvrir les lettres qui venoient des personnes suspectes d'entretenir des correspondances dangereuses à l'Etat, ni en général de se prêter à aucun de ces artifices que la foiblesse ou la méchanceté des Hommes rendent nécessaires à ceux qui gouvernent. Il étoit versé dans la connoissance des meilleurs Auteurs Grecs & Latins, tant Sacrés que Prophanes. Il mourut, dit Clarendon, avec toute l'innocence de mœurs qu'on conserve dans la première jeunesse, & avec toutes les connoissances & les vertus qui ne sont ordinairement que le fruit d'une longue vieillesse. *Clarendon II Part. of the Histori of the Rebellion. Vol. III.*

Vers 185. [*Cher Digby, digne objet des pleurs de ta Patrie.*] Il étoit fils du Milord de ce nom qui vit encore, & qui est dans une très-grande considération, quoiqu'il ne posséde aucunes Charges ni aucuns Emplois à la Cour.

Le Pére jouït-il d'un destin glorieux?
Lorsqu'aux Champs de Marseille un air contagieux
Portoit l'affreuse mort sur ses rapides ailes,
Pourquoi toujours en bute à ses fléches mortelles,
Un Prélat s'exposant pour sauver son Troupeau,
Marche-t-il sur les morts sans descendre au tombeau?
Pourquoi le juste Ciel dans cette courte vie,
Qui par tant d'accidens nous est souvent ravie,
Aux pauvres, comme à moi, préparant des secours,
D'une Mére que j'aime épargne-t-il les jours?
Qu'est-ce qu'un Mal Physique? un Changement contraire
Aux Loix de la Nature en son cours ordinaire.
Qu'est-ce qu'un Mal Moral? un triste Egarement
De notre volonté, qui change à tout moment.
Dieu, seul Auteur du Bien en formant toute chose,
Du Desordre & du Mal ne peut être la Cause;

Sa

REMARQUES.

Vers 195. [*Un Prélat s'exposant pour sauver son Troupeau.*] Henri Xavier de Belsunce, encore aujourd'hui Evêque de Marseille, & nommé en 1709.

Vers 200. [*D'une Mére que j'aime épargne-t-il les jours.*] La Mére de Mr. Pope vivoit encore, lorsque ces Epitres parurent; elle est morte en 1733, âgée de 93 ans. Elle étoit distinguée par sa piété & par son amour pour les Pauvres. Il en parle plus au long dans une Epitre en Vers, adressée au célébre Docteur Arbuthnot: Piéce d'autant plus curieuse, qu'elle contient une Apologie des écrits & de la personne de l'Auteur. Il y donne aussi de grandes marques de respect pour la mémoire de son Pére, qui étoit d'une famille noble, originaire de la Comté d'Oxford. Il mourut en 1715. à l'âge de 75 ans. Au reste, quoiqu'il y ait longtems que Mr. Pope soit regardé comme le premier parmi les Poëtes de sa Nation, il n'a pas encore 50 ans, étant né en 1688. Ainsi il y a lieu d'espérer qu'il conservera encore longtems un rang si glorieux.

Sa Sagesse immuable en formant l'Univers,
Laisse un mouvement libre à ses Etres divers.
L'Homme voit dans le mal une flatteuse amorce,
L'admettant dans son sein, il en accroît la force.
Lorsqu'un fils en naissant apporte un mal caché,
Fruit honteux des plaisirs d'un Pére débauché,
Vous en blâmez le Ciel: blâmez donc sa justice,
Lorsqu'il permet qu'Abel, le juste Abel périsse.
Ne pensez pas que Dieu, comme un timide Roi,
Changeant à votre gré sa primitive Loi,
Pour quelques Favoris qu'il adopte & qu'il aime,
De ce vaste Univers dérange le Systême.
  Quoi! pour céder aux cris d'un Sage infortuné,
D'un tourbillon de feu par-tout environné,
L'impétueux Ethna rappellant son tonnerre,
Le renfermera-t-il dans le sein de la Terre?
BETHEL! lorsque l'Hiver tu te sens oppressé,
Cédant à tes vertus, le Ciel sera forcé

De

REMARQUES.

Vers 219. [*Quoi! pour céder aux cris d'un Sage infortuné.*] L'Auteur fait sans-doute allusion à la triste fin de Pline l'Ancien. Ce célébre Naturaliste ayant voulu examiner de trop près le fameux embrasement du Mont Vésuve, qui arriva l'an 79. de J. C. fut tout-à-coup enveloppé d'un tourbillon de cendres & de vapeurs sulphureuses qui le suffoquérent.

Vers 223. [*Bethel! lorsque l'Hiver tu te sens oppressé.*] C'est un Gentilhomme particulier qui vit à Londres dans une grande réputation de vertu & de probité; il est d'une constitution très-foible. Mr. Pope, dans une de ses Epitres Morales en Vers, le loue *de ce qu'il dit toujours ce qu'il pense, & de ce qu'il ne pense jamais que ce qu'il doit penser.*

De fixer des Saiſons l'inconſtance ordinaire,
Pour rendre en ta faveur l'air doux & ſalutaire,
Suſpendra-t-il dans l'air un rocher ébranlé,
Parce que ſous ſon poids tu peux être accablé?
Ira-t-il révoquer la Loi qui détermine
Chaque corps à tomber du côté qu'il incline?
Faudra-t-il d'un vieux Temple affaiſſé par les ans,
Rafermir tout-à-coup les piliers chancelans;
Attendre que CHARTERS y porte un front coupable,
Et qu'en ce même inſtant une voûte l'accable?
Que ſi vous condamnez dans vos injuſtes vœux
L'arrangement d'un Monde où le Crime eſt heureux,

Sui-

REMARQUES.

Vers 233. [*Attendre que* CHARTERS *y porte un front coupable.*] François Charters a peut-être été le ſeul homme qui ait trouvé le ſecret de tromper, ſans jamais employer le maſque de la vertu & de l'honneur. A l'exception de la prodigalité & de l'hipocriſie, il s'étoit rendu infame par toutes ſortes de vices : ſon extrême avarice l'avoit garanti du premier, & ſon impudence ſans égale ne lui permettoit pas de recourir au ſecond. Etant Enſeigne en Flandres, il fut chaſſé de ſon Régiment, & banni enſuite de Bruxelles & de Gand pour differens vols. Après avoir par ſes friponneries gagné conſidérablement au jeu, il ſe mit à prêter à groſſe uſure, qu'il exigeoit avec une rigueur exceſſive, & fit de ſa demeure une de ces maiſons dont le nom ſeul eſt infame. Enfin, par une attention continuelle à profiter des vices, des beſoins, & des folies des Hommes, il amaſſa des biens immenſes pour un Particulier. Il fut deux fois mis en Juſtice pour crime de Viol; mais ſes richeſſes le mirent à l'abri de la ſévérité des Loix, & il en fut quite pour quelques mois de priſon. Il eſt mort en Ecoſſe en 1731. âgé de 62. ans. La corruption de ſes mœurs l'avoit rendu ſi odieux, qu'à ſon enterrement la Populace ſe mutina, briſa ſon cercueil, & voulut jetter ſon corps à la voirie. *Voyez* Mr. *Pope*, *Third Ethik Epiſtle.*

Suivons pour un moment votre aveugle manie,
Mettons dans l'Univers plus d'ordre & d'harmonie.
J'en conviens avec vous, des Hommes vertueux,
Méritent le projet que nous formons pour eux.
De Juſtes ſeulement compoſons un Empire;
Mais dans le fond des cœurs Dieu ſeul a droit de lire.
Hé ! quel autre qu'un Dieu pourra nous révéler
Ces Juſtes que vos ſoins prétendent raſſembler ?
L'un croit voir dans Calvin un organe céleſte;
Comme un monſtre infernal un autre le déteſte.
Ce qui pour une Secte eſt une Vérité,
Comme un Dogme trompeur par l'autre eſt rejetté:
De divers préjugés nos ames poſſédées,
Sur les mêmes ſujets ont diverſes idées.
Ce qui fait mon plaiſir deviendroit ton tourment,
Le prix de ma vertu ſeroit ton châtiment.
Les plus Sages toujours ne penſent pas de-même;
Seroient-ils donc heureux par un même Syſtême ?
Que chacun des Mortels en ait un différent,
On verroit bientôt naître un deſordre plus grand.
Tout eſt bien comme il eſt: l'arrangement du Monde
Prouve de l'Eternel la ſageſſe profonde.
A Céſar criminel ce Monde abandonné,
Au vertueux Titus ne fut-il pas donné ?
Qui fut le plus heureux ? l'un, dont l'ame hautaine
Fit gémir dans les fers la Liberté Romaine;
Ou l'autre, dont les vœux n'étoient point ſatisfaits,
S'il ne marquoit ſes jours par autant de bienfaits ?
La Vertu, direz-vous, froidement admirée,
A la triſte indigence eſt quelquefois livrée,

Et

Et le Vice orgueilleux jouït du ſuperflu.
Quoi ! l'abondance eſt-elle un prix de la Vertu ?
C'eſt le prix du travail ; les ſoins, la vigilance,
Doivent même aux Méchans procurer l'abondance :
C'eſt bien la mériter, que d'affronter les mers,
Où pour l'avidité tant d'écueils ſont couverts.
Le Sage eſt quelquefois ami de l'indolence,
Et d'un œil dédaigneux regarde l'opulence ;
Le ſeul contentement eſt l'objet de ſes vœux.
Mais donnons-lui du bien, le croirez-vous heureux ?
„ Non ſans-doute, il lui faut la ſanté, la puiſſance ;
„ C'eſt-là de ſes vertus la juſte récompenſe.
Ajoûtons, j'y conſens, & puiſſance & ſanté,
Qu'il ait ce qui peut plaire à la cupidité.
„ Pourquoi, me direz-vous, lui donner des limites ?
„ Aux dons qu'il doit prétendre, en eſt-il de preſcrites ?
„ Voulez-vous que d'un autre il reçoive la Loi ?
„ Pour prix de ſes vertus, je pretends qu'il ſoit Roi.
Mais pourquoi de ſes droits reſtraindre l'étendue
Aux biens extérieurs qui brillent à la vue ?
Demandez qu'il ſoit Dieu, demandez qu'à ſes yeux
La Terre offre l'éclat & les plaiſirs des Cieux.
De deſirs en deſirs votre aveugle manie
Epuiſeroit de Dieu la puiſſance infinie.
Pourroit-elle jamais raſſaſier un cœur,
Qui dans ce qu'il n'a pas veut chercher le bonheur ?
Le calme d'un cœur pur, les délices d'une ame,
Qu'aucun trouble n'émeut, qu'aucun deſir n'enflame ;
Bonheur que l'Univers ne ſauroit procurer,
Que tout l'effort humain ne ſauroit altérer ;

Bon-

Bonheur qui dans nous seuls doit prendre sa naissance,
Voilà de la Vertu la digne récompense.
Voulez-vous qu'en un char fait pour la vanité,
De superbes Coursiers traînent l'humilité ?
Qu'à conserver nos droits la Justice occupée,
Porte du Conquérant la criminelle épée ?
Et que la Vérité, simple dans sa candeur,
Se pare de la pourpre & marche avec splendeur ?
Que l'Amour généreux qui défend la Patrie,
Prenant le sceptre en main, se change en tirannie ?
De ces dons la Vertu connoissant le danger,
Ou les fuit, ou du-moins gémit de s'en charger.
Tel qui dans son printems étoit plein de sagesse,
Gâté par la Fortune a terni sa vieillesse.
Commençons par l'attrait, qui sur le cœur humain
A pris plus que tout autre un pouvoir souverain.
La Richesse jamais n'eut un droit légitime
De gagner notre amour, d'attirer notre estime.
Des Parlemens entiers, à la honte des Loix,
Ont quelquefois vendu leur criminelle voix:
Mais l'estime & l'amour, libres dans leurs suffrages,
A la seule Vertu présentent des hommages.
Ce Mortel vertueux, dont le cœur & l'esprit
Le font chérir des siens autant qu'il les chérit;
Qui porte en un corps sain une ame encor plus saine,
Le croirez-vous l'objet de la Céleste Haine,
Parce qu'au nécessaire étroitement borné,
A d'amples revenus il n'est point destiné ?
Et la honte & l'honneur sont dans les mains des hommes;
Ils ne dépendent point de la place où nous sommes.

Le

Le Ciel en divers rangs voulut nous établir,
Le véritable honneur est de les bien remplir.
La Fortune, à juger par la seule apparence,
Entre tous les Mortels met quelque différence,
L'un dans un riche habit nous montre sa fierté,
L'autre sous des lambeaux cache sa vanité.
Couvert d'un tablier l'Artisan se pavane,
Le Prêtre s'applaudit dans sa longue soutane.
Un Moine de son froc se couvre gravement,
La Couronne est d'un Roi le superbe ornement.
Quoi, s'écrira quelqu'un, le Froc & la Couronne!
Rien n'est plus différent. Mon discours vous étonne.
Apprenez qu'à mes yeux les Vices, les Vertus,
Le Sage & l'Insensé diffèrent encor plus.
Que d'un lâche Artisan imitant la bassesse,
Le Prêtre comme lui se plonge dans l'ivresse;
Qu'à l'exemple d'un Moine un Monarque indolent
N'apporte à ses Conseils qu'un esprit nonchalant;
Et le Prêtre & le Roi n'ont rien de respectable;
C'est un vil Artisan, un Moine méprisable.
Par le mérite seul on peut être élevé.
Tout est bas & rampant quand on en est privé.
L'état le plus abject, comme le rang suprême,
Sont les dehors de l'Homme, & non pas l'Homme même.
Les Rois, & plus souvent les Maîtresses des Rois,
Te pourront illustrer sans raison ni sans choix.
Du sang de tes Ayeux tu vantes la noblesse,
Je veux qu'il ait coulé de Lucréce en Lucréce:

Mais

REMARQUES.

Vers 354. [*Je veux qu'il ait coulé de Lucréce en Lucréce.*]

On

Mais ne m'étale point leurs Titres fastueux,
Il faut me les montrer constamment vertueux,
Dignes par leurs travaux de vivre dans l'Histoire,
Si tu veux sans rougir te parer de leur gloire.
S'ils ont vécu sans mœurs, sans courage & sans foi,
Le nom qu'ils t'ont laissé ne parle plus pour toi:
Vainement leur Noblesse, où ton orgueil se fonde,
Remonteroit au tems du naufrage du Monde;
Ce nom qu'ils ont terni, bien loin de t'illustrer,
Aux yeux de la Raison doit te deshonorer.
D'un cœur ignoble & bas rien n'efface les taches,
Rien ne peut annoblir ni des Sots ni des Lâches;
Et fussent-ils issus du premier des Talbots,
Je ne respecte point des Lâches ni des Sots.
Contemplons la Grandeur, d'où prend-elle naissance?
Qui la fait éclater? la valeur, la prudence.
Politiques profonds! rapides Conquérans!
L'Univers ébloui vous place aux premiers rangs.
Que pour en mieux juger la Raison nous éclaire;
Les Guerriers sont marqués au même caractére,
Depuis ce Furieux de carnage altéré,
Du beau titre de Grand par la Gréce honoré,
Jusqu'à ce Roi du Nord, dont la valeur extrême
Ne fut pas moins funeste aux autres qu'à lui-même,

Un

REMARQUES.

On peut voir par ce Vers, & par plusieurs autres du même Auteur, que les Poësies de Despreaux lui sont familiéres.

Vers 367. [*Et fussent-ils issus du premier des Talbots.*] C'est le nom d'une des plus grandes Maisons d'Angleterre, d'où sont sortis les Seigneurs de Grafton, depuis Comtes de Shrewbury.

Un Héros cherche à vaincre, & ne peut s'en lasser,
Tant qu'il lui reste encore un peuple à terrasser.
Un Héros sur ses pas ne tourne point la tête,
Il court rapidement de conquête en conquête,
Et sans-cesse de sang arrose ses lauriers,
Seul & frivole objet de ses travaux guerriers.
Voilà le Conquérant. Quel est le Politique ?
Un Mortel circonspect, dont tout l'esprit s'aplique
A lire dans nos cœurs par ses tours captieux,
Sans que jamais le sien se dévoile à nos yeux;
Il cherche à nous tromper. Nommerons-nous sagesse
Un Art, qui n'est fondé que sur notre foiblesse ?
Mais enfin j'y consens; que des succès heureux
Les conduisent au but où tendent tous leurs vœux;
Que l'un nous asservisse, & l'autre nous abuse,
L'un par la force ouverte, & l'autre par la ruse;
L'artifice pervers, l'homicide valeur,
Seroient-ils, selon vous, les sources de l'Honneur ?
Non, celui qui ne prend que la Vertu pour guide,
Qui s'éléve aux honneurs dont il n'est point avide;
Celui qui sans gémir dans l'exil, dans les fers,
Conserve sa grandeur au milieu des revers;
Soit que par ses vertus aimé de sa Patrie,
Sage comme Antonio, il desarme l'envie;
Soit que persécuté par un injuste sort,
Ferme comme Socrate, il reçoive la mort:
Celui-là seul est grand, & digne qu'on l'admire.
Cette immortalité que notre orgueil desire,
Que par tant de travaux nous voulons acheter,
N'est qu'une illusion qui doit peu nous flater.

Le tems de notre vie est le tems de la gloire.
Celle que vous voulez retrouver dans l'Histoire,
N'est qu'un frivole amas d'éloges superflus,
Un vain concert de voix que vous n'entendrez plus.
Milord, quand le Destin bornant votre carriére,
Viendra malgré nos vœux vous ravir la lumiére,
Que vous servira-t-il qu'un suffrage incertain
Se partage entre vous & l'Orateur Romain?
Du bruit doux & flatteur qu'on nomme Renommée,
Notre ombre chez les Morts peut-elle être charmée?
Ce plaisir se termine à voir autour de nous
Des Amis satisfaits, ou des Rivaux jaloux.
Le reste des Humains confusément admire
César qui ne vit plus, Eugéne qui respire,
Sans distinguer les lieux, ni le tems, ni le nom,
L'un traversant le Rhin, l'autre le Rubicon.
Tel est le triste sort du plus ferme courage.
Les talens de l'esprit ont-ils plus d'avantage?
Les honneurs passagers d'un stérile laurier
Sont le prix du Savant, ainsi que du Guerrier.
Un Mortel vertueux, un Mortel vraiment sage,
De la main du Très-Haut est le plus noble ouvrage,
Et le seul dont le nom justement respecté,
Soit digne de passer à la Postérité.

REMARQUES.

Vers 424. [*L'un traversant le Rhin, l'autre le Rubicon.*] Le Rubicon, aujourd'hui le Pisatello, coule dans la Romagne. Il est fameux dans l'Histoire, parce que César leva l'Etendard de la Guerre Civile, & se déclara ouvertement contre Pompée, ou plutôt contre la République, en conduisant ses Légions au-delà de ce Fleuve, qui servoit de bornes à son Gouvernement des Gaules.

Cet intime plaisir qui naît de l'innocence,
Que la Vertu produit, qui fait sa récompense,
N'est-il pas plus touchant que ces cris redoublés,
Qu'exhale la faveur des Peuples assemblés ?
Quel seroit ton bonheur, lorsque la Renommée
D'un encens imposteur t'offriroit la fumée,
Si ton cœur démentant ses éloges pompeux,
T'accabloit en secret de reproches honteux ?
Marcellus est rempli d'une plus vive joye
Dans cet illustre exil où le Tiran l'envoye,
Que César triomphant, en voyant à ses piés
Le Peuple & le Sénat ramper humiliés.
Les funestes Auteurs d'une trahison noire,
D'un parricide affreux sont placés dans l'Histoire.
Quels noms sont plus connus, plus souvent répétés?
Mais plus ils sont fameux, plus ils sont détestés.
Les sublimes talens furent votre partage;
Aprenez nous, Milord, quel en est l'avantage ?
Qu'apportent-ils à l'Homme ? un triste desespoir:
Il voit que plus il sait, plus il reste à savoir.
Ils éclairent nos yeux sur les défauts des autres,
Et nous font ressentir plus vivement les nôtres.
Occupé nuit & jour dans les premiers emplois,
Un esprit transcendant en soutient tout le poids;

Si

REMARQUES.

Vers 441. [*Marcellus est rempli d'une plus vive joye.*] Il avoit été exilé à Athénes après la défaite de Pompée, dont il avoit pris le parti ; mais César le rappella à la priére du Sénat, & ce fut à cette occasion que Cicéron prononça la fameuse Harangue *pro Marcello*.

Si l'amour des Beaux-Arts le conduit au Parnaſſe;
Quel Juge y trouve-t-il pour y régler ſa place ?
En bute aux traits malins d'un Rival envieux,
Plus il acquiert d'éclat, plus il bleſſe ſes yeux.
Veut-il, d'un plus beau zéle animant ſon courage,
De l'Etat en danger prévenir le naufrage ?
Loin de le ſeconder dans ſes nobles tranſports,
Ou l'on blâme, ou l'on craint ſes généreux efforts.
O funeſte bonheur ! triſte prééminence !
Que donnent aux Mortels l'eſprit & la ſcience:
Trop ſage pour goûter ces frivoles plaiſirs,
Qui du foible Vulgaire amuſent les deſirs;
D'un côté la Raiſon, & de l'autre l'Envie,
Les privent tour à tour des douceurs de la vie.
Parcourons d'un coup d'œil les différens objets
Où ſe portent nos vœux, où tendent nos projets:
D'abord réduiſons-les à leur juſte meſure,
Et peſons le bonheur que chacun d'eux procure.
Toujours l'un prend ſur l'autre, & ſouvent le détruit;
La peine les précéde, & le dégoût les ſuit.
A quel prix leur douceur nous eſt-elle donnée ?
De combien d'amertume eſt-elle empoiſonnée ?
Si de leur faux éclat tes yeux ſont faſcinés,
Voi donc à quels Mortels ces biens ſont deſtinés.
Voudrois-tu te changer contre ces ames baſſes,
Sur qui le Sort ſe plaît à répandre ces graces?
Si l'éclat d'un Ruban, vaine marque d'honneur,
En flatant ton orgueil te paroît un bonheur;
Voi ſi cet ornement donne un air de nobleſſe
Au Chevalier SANDERS, à Milord INVERNESSE.

L'Or seroit-il l'objet de tes desirs jaloux?
Jette les yeux sur LISE & sur son triste Epoux?
De briller par l'esprit aurois-tu la manie?
Rappelle-toi BACON: ce sublime génie
Cet homme si profond, si grand dans ses écrits,
Devient par sa conduite un objet de mépris.
De l'Immortalité si le desir te touche,
Si tu veux que ton nom passe de bouche en bouche,
Songe que de CROMWEL le nom & les forfaits,
Devenus immortels ne périront jamais.
De ces différens biens si le riche assemblage,
Du solide bonheur te présente l'image,
Prens de leur fausseté l'Histoire pour garand;
Vois-y l'Homme-d'Etat, & le Riche, & le Grand,
Et les Guerriers fameux séduits par l'apparence
De ces fragiles biens pleurer l'insuffisance.
Qu'un Courtisan sans foi, par son art imposteur,
D'un Maître qu'il trahit ait su gagner le cœur;

Crois-

REMARQUES.

Vers 490. [*Rappelle-toi Bacon : ce sublime génie.*] François Bacon, Baron de Vérulam, Vicomte de Saint-Albans & Grand-Chancelier d'Angleterre, fut encore plus illustre par l'étendue de son savoir, que par l'éclat des Dignités dont il fut revêtu. Il avoit trouvé l'art d'allier ce que la Théologie, la Jurisprudence & la Philosophie ont de plus profond & de plus abstrait, avec ce que la connoissance de l'Histoire, de la Poësie & des Belles-Lettres ont de plus agréable & de plus instructif. Sa foiblesse & son extrême libéralité firent le malheur de sa vie. Il se vit réduit à une si grande pauvreté, que peu avant sa mort il écrivit à Jaques I. pour lui demander quelque secours: de peur, lui disoit-il, *qu'après n'avoir souhaité de vivre que pour étudier, je ne fois obligé d'étudier pour vivre.*

Crois-tu qu'il ſoit heureux, quand l'intrigue & la ruſe,
Sont les honteux appuis d'un rang dont il abuſe?
Dans ſa propre grandeur il trouve ſon tourment,
Quand la honte & la fraude en ſont le fondement.
Ainſi des vils roſeaux d'une rive fangeuſe,
On vit jadis ſortir Veniſe l'orgueilleuſe.
Voi parmi les Héros, voi, malgré leur ſplendeur,
Marcher d'un pas égal le Crime & la Grandeur.
Envain de ce beau nom le Vulgaire le nomme,
Ce qui fait le Héros dégrade ſouvent l'Homme.
Dans le plus grand éclat de leurs exploits guerriers,
Regarde-les couverts d'équivoques lauriers:
Lauriers toujours le fruit d'une ardeur ſanguinaire,
Et quelquefois le prix d'un trafic mercenaire:
Contemple-les enfin épuiſés de travaux,
Ou perdus de molleſſe, & conſumés de maux:
On ne voit plus en eux que d'illuſtres Coupables,
Dans leurs propres Palais devenus mépriſables;
Ils traînent ſans honneur le reſte de leurs jours.
La mort vient-elle enfin en terminer le cours?
Une femme hautaine, un héritier avide,
Se font de leur trépas une douceur perfide;
Et loin de ſoulager leurs mortelles langueurs,
Du ſort qui les accable augmentent les rigueurs.
Hélas! par leur midi que ta vue éblouïe,
Ne te ſéduiſe pas ſur le jour de leur vie;
De leur matin obſcur, de leur ſoir ténébreux,
Rappelle à ton eſprit les momens malheureux.
Eh! que reſtera-t-il de tant de renommée,
Qu'un ſouvenir confus, qu'une vaine fumée,

Où

Où leur gloire & leur crime également tracés,
L'un par l'autre ſeront tour à tour effacés?
Apprens, foible Mortel, & qu'à cette ſcience
Se borne, s'il ſe peut, toute ta connoiſſance;
Apprens donc qu'il n'eſt point ici-bas de bonheur,
Si la Vertu ne régle & l'eſprit & le cœur.
La Vertu ſait trouver le ſeul point immuable,
Elle rend le bonheur auſſi parfait que ſtable;
Des traits de la Fortune elle brave l'effort,
Et nous met au-deſſus des caprices du Sort.
Sans flater notre eſprit d'une vaine eſpérance,
Elle donne à chacun ſa juſte récompenſe.
Soit que ſa main reçoive ou verſe des bienfaits,
Son plaiſir eſt égal, ſes vœux ſont ſatisfaits.
En proye à la douleur, ſeule dans ſa retraite,
Elle goûte toujours une douceur ſecréte:
Le Vice en reſſent moins au milieu des plaiſirs,
Qui ſans remplir ſon cœur irritent ſes deſirs.
Du plus affreux objet, du lieu le plus ſauvage,
La Vertu ſans effort tire quelque avantage:
Sans jamais ſe laſſer, toujours en mouvement,
Toujours prête ſans trouble à tout événement.
Que ſes rivaux jaloux tombent dans la diſgrace,
Qu'un revers imprévu confonde leur audace,
Qu'ils montent par le crime au comble des honneurs,
Elle voit du même œil leur gloire & leurs malheurs.
Soumiſe aux Loix du Ciel, & jamais empreſſée
A former de projets une chaîne inſenſée,
Elle étouffe ou bannit tous deſirs ſuperflus,
Les ſiens ſont ſatisfaits auſſitôt que conçus.

Tel eſt le vrai bonheur: la Divine Sageſſe
En a fait aux Humains une égale largeſſe;
Il eſt le ſeul ſenſible aux plus groſſiers eſprits,
Le ſeul dont tous les cœurs puiſſent ſentir le prix.
Bonheur que les Méchans, pauvres dans l'opulence,
Et malgré leur ſavoir plongés dans l'ignorance,
Recherchent nuit & jour ſans pouvoir l'acquérir
Tandis que de lui-même aux Bons il vient s'offrir.
A l'Homme vertueux l'eſpérance fidelle,
Fait briller pour lui ſeul ſa lumiére immortelle,
Juſqu'à cet heureux jour où l'ardeur de la Foi
La rempliſſe, l'abſorbe, & la confonde en ſoi.
Jour heureux où de Dieu notre ame pénétrée,
Sera du vrai plaiſir pour toujours enivrée.
La Nature nous porte en ces terreſtres lieux
A rechercher les biens qui s'offrent à nos yeux;
Tandis que de la Foi les arrêts infaillibles,
Nous montrent le bonheur dans des biens inviſibles.
Les Animaux guidés par l'attrait de leurs ſens,
Bornent tous leurs deſirs aux ſeuls beſoins préſens.
Mais l'Homme, que le Ciel doua d'intelligence,
S'étend dans l'avenir aidé par l'eſpérance.
La Nature & la Foi par l'appas du bonheur,
Tournent à la Vertu les deſirs de ſon cœur,
Redreſſent doucement ſa pente tortueuſe,
Briſent des paſſions la fougue impétueuſe,
Et le portant ſans ceſſe à tendre vers le Bien,
Dans le bonheur d'autrui lui font trouver le ſien.
Ainſi donc l'amour-propre eſt rendu ſociable,
Aux yeux mêmes du Ciel il devient agréable;

Par

Par lui l'Homme se rend doux, bienfaisant, humain,
Et ne sauroit s'aimer qu'il n'aime son prochain.
Des nobles sentimens dont ton ame est pourvue,
Est-ce trop, selon toi, resserrer l'étendue ?
Jusqu'à tes ennemis par de plus grands efforts,
Porte de ton amour les généreux transports.
Sur celle de ton Dieu régle ta bienveillance;
Que ton cœur s'intéresse à tout Etre qui pense,
A tout Etre qui vit, à ces Mondes divers,
Qui forment avec toi cet immense Univers.
De l'amour-propre en nous l'impétueuse flame,
Anime à la vertu les puissances de l'ame.
Comme on voit une pierre en tombant dans les eaux,
Y former à l'instant des cercles inégaux,
Qui croissant par degrés de distance en distance,
A mille autres bientôt donnent encor naissance;
De-même l'amour-propre agissant sur le cœur,
Fait chérir le parent, l'ami, le serviteur;
Après eux la Patrie attire sa tendresse:
A tout le Genre-humain enfin il s'intéresse;
Et suivant de son cœur les premiers mouvemens,
Il en répand par-tout les vifs épanchemens.
Plus l'Homme vertueux devient sensible & tendre;
Plus il sent son bonheur s'agrandir & s'étendre;
Et quand son feu s'épure & devient charité,
Il met enfin le comble à sa félicité.

Arbitre de mes Chants, mon Génie, & mon Maître;
Seconde les transports que toi-même as fait naître.
Tandis qu'en liberté variant mes accens,
Je m'éléve tantôt, & tantôt je descens;

Que ma Muse de l'Homme expose la noblesse,
Ou découvre au grand jour le fond de sa bassesse ;
Qu'animé par le feu de tes doctes leçons,
Je prenne, comme toi, tous les airs, tous les tons ;
Que selon le sujet, par un sage contraste,
Je tombe sans bassesse, & m'éléve sans faste ;
Que je puisse, imitant ton stile ingénieux,
Passer du grave au doux, du vif au sérieux ;
Dans les traits les plus forts éviter la rudesse,
Dans le plus grand essor conserver la justesse,
Et donner de la grace à mes raisonnemens,
Sans affoiblir leur poids par de vains ornemens.
O ! tandis que ton nom recueillant notre hommage,
Sur le courant du tems passera d'âge en âge ;
Dis-moi, puis-je espérer que mon frelle vaisseau,
Accompagne de loin un triomphe si beau ;
Qu'avec toi partageant le vent qui te seconde,
Mon nom avec le tien vole un jour dans le Monde ?
Lorsqu'enfin les Héros, les Ministres, les Rois,
De l'implacable Mort auront subi les Loix ;
Que les fils rougiront, informés que leurs Péres,
Jaloux de ton éclat furent tes adversaires,
Perçant de l'avenir les voiles ténébreux,
Ces Vers apprendront-ils à nos derniers neveux ;
Que m'ouvrant les trésors de la Philosophie,
Tu fus & le soutien & l'honneur de ma vie ;
Qu'encouragé par toi, je cherchai dans mes Chants,
Non le charme des sons, mais la beauté du sens ;
Que j'osai négliger les peintures brillantes,
Pour présenter au cœur des vérités touchantes ;

Qu'é-

Qu'éteignant de l'Erreur le vulgaire flambeau,
Je fis ſur les Mortels briller un jour nouveau;
Que de l'orgueil humain confondant l'impoſture,
J'appris que tout eſt bien dans toute la Nature;
Que de nos paſſions les promts élancemens
Prêtent à la Raiſon d'utiles inſtrumens;
Que l'amour-propre au fond, loin d'être mépriſable,
Fait le bonheur de l'Homme & le rend ſociable;
Qu'il ne peut ici-bas être vraiment heureux,
Si la ſeule Vertu n'eſt l'objet de ſes vœux;
Et que pour un Mortel la ſcience ſuprême,
Eſt enfin de ſavoir ſe connoître ſoi-même?

Fin de la Quatrième & Dernière Epitre.



TABLE
DE L'ESSAI SUR L'HOMME.

LA PRIERE UNIVERSELLE

DEO OPTIMO MAXIMO.

PEre de l'Univers ! toi que tous les peuples adorent sous les grands noms de *Jéhovah*, de *Jupiter*, & de *Seigneur!*

Suprême & premiére Cause, qui caches ton adorable Essence à mes yeux, & ne me fais connoître que mon ignorance & ta bonté.

Donne-moi dans cet état d'aveuglement de discerner le bien du mal, & de laisser à la liberté humaine ses Droits, sans porter atteinte à tes Saints Decrets.

Enséigne-moi à craindre plus que l'Enfer ce que la conscience me défend, & à préférer au Ciel même ce qu'elle m'ordonne.

Que je ne refuse aucune des graces que tu m'accordes. Tes faveurs ne doivent pas retourner vers toi: les recevoir, c'est t'obéir.

Ne permets point cependant que je renferme tes bienfaits dans l'enceinte bornée de la Terre, ou que je te regarde comme étant seulement le Dieu de l'Homme, tandis que des milliers de Mondes m'environnent de toutes parts.

Que cette foible main n'ait pas la témérité de lancer tes foudres, ou de tracer des arrêts de condamnation contre ceux que je croirai tes Ennemis.

Si je marche dans les sentiers de la vérité, aide-moi à y marcher toujours; & si je m'égare, daigne me ramener dans le bon chemin.

Préserve-moi du fol orgueil & du murmure insolent; que je sois aussi content de ce que ta Sagesse refuse, que de ce qu'accorde ta Bonté.

Appren-moi à sentir les maux d'autrui, & à cacher la faute que je vois. Use envers moi de la même miséricorde dont j'aurai usé envers les autres.

Quelque petit que je sois à tes regards, c'est pourtant ton souffle qui m'anime. Oh! veuilles être mon guide, soit que je vive, ou que je meure aujourd'hui.

Que je mange mon pain en paix durant ce jour. Tu sais si de tout ce qu'il y a sous le Soleil, quelque autre chose me convient, ou non; & que ta volonté soit faite.

Pére de l'Univers! auquel l'Espace entier sert de Temple, & dont la Terre, & la Mer, & les Cieux, font l'Autel, écoute le concert de louanges que tous les Etres entonnent à ton honneur, & que l'Encens de leurs Priéres parvienne jusqu'à toi.

LA

LA

DUNCIADE,

AU DR.

JONATHAN SWIFT.



AVERTISSEMENT
DU
TRADUCTEUR.

CE n'est pas une entreprise aisée que celle de rendre la Dunciade *en quelque langue que ce soit; & sans les Notes, dont la dernière Edition de ce Poëme est accompagnée, la chose seroit à peu près impossible. Cependant, ces Notes n'ont ôté qu'une partie de la difficulté.*

Mr. POPE, *en quantité d'endroits, fait allusion à des choses que les* Anglois *entendent, mais qui sont autant d'Enigmes pour la plupart des Etrangers. Afin de les rendre intelligibles, il a fallu faire quelques recherches, & en mettre le résultat parmi les Remarques.*

L'Auteur de la Dunciade *étoit* Catholique, *& apparemment* Tory, *à en juger par ses liaisons favorites. Aussi ne paroît-il nullement prévenu pour le Gouvernement présent: il a fallu adoucir quelques expressions.*

L'Envie avoit suscité au plus grand Poëte de notre Siécle divers ennemis obscurs, & par cela même hardis. Leur malice & leur impudence le mirent en fureur: Il les décria, à son

ſon tour; & comme un Lecteur tranquille ne ſauroit guères ſe mettre à la place d'un Poëte offenſé, nous avons tâché de rendre cette ſubſtitution plus facile.

Les François, (*délicats ſur tout ce qui tient aux apparences*) *auroient ſans-doute été choqués des images peu riantes que l'Epiſode de* Cloacine, *& quelques autres, offrent à l'eſprit, nous avons ménagé la délicateſſe* Françoiſe *à cet égard.*

Il nous reſte un mot à dire du portrait que Mr. POPE *fait des Eccléſiaſtiques* Anglois, *& dont nous n'avons pas voulu copier un ſeul trait; parce qu'il nous a paru tracé, ſinon par la haine, du moins par la prévention, & ne convenir à aucun Clergé du Monde. Les Gens d'Egliſe ſont Hommes, & puis encore Gens d'Egliſe: Ils ont les bonnes & les mauvaiſes qualités de leur Etat.*

En un mot, la Dunciade *eſt un Tableau merveilleux, pourvu qu'on y ajoûte quelques ombres, qui pourroient y manquer.*

LET-



LETTRE A L'EDITEUR,

Qui a publié le premier la DUNCIADE, *telle qu'elle est dans ce Volume.*

C'EST avec bien du plaisir que j'apprens, que vous avez en main une copie correcte de la *Dunciade*, qui dans toutes les autres copies se trouve si malheureusement défigurée; & ce qui me fait plus de plaisir encore, est que le texte sera accompagné d'un COMMENTAIRE: chose si nécessaire, que l'Auteur lui-même ne l'auroit surement pas omise, si ce Poëme avoit d'abord paru dans le Monde de son aveu.

Je vous envoye les *Notes* que j'ai eu occasion de jetter sur le papier: faites-moi la grace de les insérer parmi celles qui vous sont déjà parvenues, ou qui pourroient vous parvenir dans la suite; car non seulement les Amis de l'Auteur,

teur, mais même des Etrangers, semblent engagés par un principe d'humanité, à prendre soin d'un Orphelin de tant d'esprit & de génie, que son propre pére paroît avoir abandonné.

Ce ne fût qu'après avoir lu quelques-uns des Libelles qui ont paru en dernier lieu, que la considération que j'ai pour un Homme, dont je regarde l'amitié comme un très-grand honneur, & un respect plus profond encore pour la Vérité, que je n'en ai pour lui, ou pour qui que ce soit sur la Terre, m'engagérent dans des recherches, dont les *Notes* ci-jointes sont le fruit.

Je remarquai que la plupart des Auteurs de ces libelles avoient été (à coup sûr fort sagement) les premiers aggresseurs. Ils avoient essayé (& s'en lassérent bientôt) ce qu'il y avoit à gagner en se moquant les uns des autres: personne ne fut fâché ni surpris, de voir prouver que tel ou tel mauvais Auteur étoit un sot. Mais tout le monde eut la curiosité de lire les argumens destinés à prouver que cette épithéte convenoit à Mr. *Pope*, & auroit volontiers payé de quelque argent une pareille découverte. Si ceux que j'ai en vue, avouent ingénument qu'ils ont eu recours à cette ruse pour se concilier l'attention du Public, je suis disposé, non seulement à leur pardonner, mais

mais aussi à les garantir des effets du ressentiment de leurs légitimes Supérieurs, qu'ils ne cessent d'attaquer pour se faire un nom.

Je trouvai que ce n'étoit pas tout: le succès n'ayant pas répondu à leurs espérances, ils calomniérent sa personne, ou (ce qu'il aura eu plus de peine à leur pardonner) celle de ses Amis, Ils avoient appellé des Hommes d'honneur & d'une conduite irreprochable, de méchans Hommes, avant qu'il eût eu le loisir ou l'envie de les appeller de mauvais Ecrivains: Et les injures de quelques-uns d'eux étoient de si ancienne date, qu'il avoit entiérement oublié leurs personnes, aussi bien que leurs médisances, lorsqu'ils trouvérent à propos de les repéter.

Or qu'avoit fait Mr. *Pope* pour les irriter? Il avoit publié ces Ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde, dans lesquels il n'est question d'aucun d'eux. Et qu'a-t-il fait depuis? Il a ri, & a composé la *Dunciade*. Qu'est-ce que ce Poëme a dit d'eux? Une vérité sérieuse, que le Public avoit dite auparavant, qu'ils étoient des Sots. Et cet arrêt n'eut pas plutôt été prononcé par le Public, qu'eux-mêmes se hâtérent de le justifier, en publiant quelques-uns de leurs Ouvrages. J'aurois continué à garder le silence, si la

stu-

ſtupide malice n'en avoit voulu qu'aux productions de mon Ami, puiſqu'après tout, celui qui ſe mêle d'écrire, ſe ſoumet au jugement de ſes compatriotes. Mais, quand ſon caractére moral a été attaqué, & cela d'une maniére contre laquelle la vérité ni la vertu n'ont point de défenſe (& qui par cela même rend l'accuſateur indigne de croyance) je veux dire par des Auteurs *ſans nom ;* je penſai alors que le danger étant commun à tous, l'intérêt devoit l'être pareillement, & que c'étoit un acte de juſtice de découvrir ces Auteurs, non ſeulement pour ce cas particulier, mais auſſi à cauſe que plu- ſieurs d'entr'eux ſont les mêmes qui depuis pluſieurs années ſe ſont attachés à deshonorer les plus grands noms qu'il y ait dans l'Etat & dans l'Egliſe, à expoſer aux yeux du Monde les malheurs ſecrets des familles, & à inſulter lâchement aux malheureux, aux exilés, & aux morts.

Outre ce motif, qui m'eſt commun avec le reſte du Public, j'en ai encore un autre particulier. Je ſuis du nombre de ceux qui ont depuis longtems aimé & eſtimé Mr. *Pope* ; & ai ſouvent déclaré, que ce que j'aimois le plus en lui, n'étoit ni ſes talens, ni ſon génie, mais ſon caractére honnête, ouvert, & bienfaiſant. Or comme ſes Amis

par-

particuliers (qui doivent le mieux le connoître) tiennent le même langage, j'ai presque autant d'intérêt que lui à réfuter les calomnies dont on l'a chargé.

Je ne suis point Auteur, & par conséquent ne dois pas être soupçonné d'avoir quelque sentiment de jalousie ou de haine contre des gens dont j'en connois à peine un de vue; & pour ce qui est de leurs Ecrits, je les ai cherchés (en cette unique occasion) inutilement, dans les cabinets & dans les bibliothéques de mes Amis. J'en serois pour ma peine, si une de mes connoissances, ne m'eût donné (apparemment de la main de quelques-uns d'eux, car généralement parlant il vaut mieux les avoir pour ennemis que pour amis) les passages que je vous envoye. Je proteste solemnellement, que je n'en ai augmenté ni la malice ni l'absurdité; ce qu'il convient de déclarer, puisque les Ecrits dont (*a*) ces passages font partie, périront bientôt pour jamais. Sauvez-en au moins les Titres de l'oubli, & tâchez de savoir les noms des Auteurs, qui n'ont pas tort de se tenir cachés.

La premiére objection que j'ai entendu

(*a*) Ces passages sont une Kirielle d'injures grossiéres qui ont ceci de remarquable, qu'elles sont à peu près les mêmes que celles qui ont été vomies auparavant contre le fameux *Dryden*,

tendu faire contre le Poëme, eſt que les perſonnages ſont trop *obſcurs* pour une Satire. Ces perſonnages eux-mêmes, plutôt que d'admettre l'objection, pardonneroient à celui qui les a ſatiriſés; & ſi l'on vouloit faire une réponſe plus ſérieuſe, on diroit que rien ne ſeroit plus injuſte que de punir les aſſaſſinats, les ſoulévemens, l'inſolence de la canaille dans la rue, & celle des domeſtiques dans la maiſon, ſi la baſſeſſe des coupables les garantiſſoient du châtiment. Au contraire, l'obſcurité les rend plus dangereux, & empêche qu'on ne prenne des précautions contre eux: la Loi ne prononce que ſur des faits avérés: la Morale ſeule peut blâmer les mauvaiſes intentions, de ſorte qu'il ne reſte pour la Calomnie ſecréte, (qui eſt une fléche qui vole dans les ténébres) aucun autre châtiment public, que celui qu'inflige un bon Ecrivain.

On allégue comme une ſeconde objection, que ces ſortes d'Auteurs ſont *pauvres*. C'eſt une excuſe qu'on pourroit alléguer en Juſtice pour quelque faute légére: mais peut-on qualifier ainſi la Calomnie? Et de quel droit prétendroit-on avoir la liberté d'ôter la réputation à un autre, parce qu'on n'en a aucune ſoi-même? Je ne révoque pas en doute que ces Auteurs ne ſoient

pau-

pauvres, & souhaiterois de tout mon cœur qu'ils se missent à couvert de l'indigence par quelque occupation honnête. Mais la pauvreté est ici l'accident, & pas le sujet : Celui qui représente la Malice & l'Envie avec un visage maigre & pâle, n'en veut, ni à la maigreur, ni à la pâleur, mais à la Malice & à l'Envie. L'Apoticaire dans *Roméo* & *Juliet* est pauvre; mais lui est-il permis à cause de cela de vendre du poison? Il n'y a que la pauvreté elle-même qui soit un juste sujet de Satire, quand elle vient de quelque vice, ou de ce qu'on néglige de remplir une honnête vocation; car en ce cas, elle est un nouveau fardeau pour le Public, & son effet naturel est de peupler les rues & les grands-chemins de Voleurs, & les galetas de Rogneurs d'espéces, de Faux-monnoyeurs, & de Journalistes hebdomadaires.

Mais supposant que deux ou trois de ces faméliques Ecrivains choquent moins par leurs mœurs que par leurs écrits, est-il juste que la pauvreté consacre la bêtise? Si cela est, la réputation des mauvais Auteurs sera plus en sureté que celle des meilleurs Auteurs qu'il y ait jamais eu au monde; & de cent pas un n'a été appellé par son vrai nom.

Ils se trompent totalement : Il n'y a

pas

pas la moindre charité à les laiſſer dans la route qu'ils ſuivent, mais bien à les en faire ſortir; car les gens ne ſont pas des mazettes parce qu'ils ſont pauvres, mais ils ſont pauvres parce qu'ils ſont des mazettes. C'eſt une choſe tout-à-fait plaiſante, d'entendre d'un côté des Auteurs qui crient, que la Satire ne doit point toucher à des caractéres auſſi ſacrés que les leurs; & de l'autre, le Public, qui déclare qu'ils ſont même trop vils pour éte tournés en ridicule. Mais quel que ſoit leur but, de ſe faire un nom, ou d'avoir du pain, il faut avouer que notre Auteur, par ſon Poëme, leur a procuré un peu de l'un & de l'autre. Il y en a deux ou trois, qui, en conſéquence de leur rang & de leur fortune, n'ont rien à démêler avec les deux objections que nous venons de réſoudre; & je ſuis fâché de les trouver en ſi mauvaiſe compagnie. Mais ſi, ſans y avoir été provoqués, deux ou trois Auteurs jugent à propos d'en attaquer un autre, dans une affaire qui concerne également ſon intérêt & ſa réputation; ils ne ſauroient certainement, après avoir eu recours à la preſſe pour ſe déclarer publiquement ſes ennemis, ſe plaindre de ce qu'il les regarde comme tels.

D'autres, à ce qu'ils diſent, prétendent

dent avoir été autrefois de ses Amis. A coup sûr ceux, qui parlent ainsi sont ses ennemis, rien au monde n'étant plus odieux que de traiter un ami comme ils ont fait. Mais c'est ce que je ne saurois me mettre dans l'esprit, quand je considére la constante & éternelle aversion que tous les Sots ont pour un bon Auteur. Ceux qui se font un mérite d'être ses Admirateurs, s'imaginent-ils lui avoir imposé par-là quelque obligation personnelle? A ce compte, il n'y a point d'homme au monde qui ait plus d'obligations que lui. Sur cet article, j'oserois affirmer par serment, qu'il n'a jamais souhaité de leur part une admiration, qu'il prétendoit bien ne leur jamais rendre: ç'auroit été véritablement-là une marque qu'il s'entendoit avec eux; mais le Public clairvoyant n'auroit-il pas soupçonné, qu'une pareille approbation ne pouvoit avoir été donnée par l'Auteur de l'*Essai sur la Critique* que par quelque cause plus mauvaise que l'ignorance? Quoi qu'il en soit, les raisons de leur admiration & de son mépris subsistent également; car ses Ouvrages, & les leurs, sont toujours les mêmes.

Ainsi j'admets comme vraie une de leurs assertions, savoir „ Qu'il a du „ mépris pour leurs écrits". Et il y en a une autre, dont probablement

il conviendroit plutôt qu'aucun autre juge aussi habile que lui „ Que ses é-
„ crits ont été trop favorablement re-
„ çus du Public". Mais comme il est trop modeste pour appeller ce traitement favorable un acte de justice, c'est au Public à défendre son propre jugement.

Si ces gens veulent m'en croire, je leur trouverai une bien meilleure apologie qu'aucune de celles qu'ils ont alléguées jusqu'ici. Si l'obscurité & la pauvreté mettent un homme à couvert de la Satire, la folie & la stupidité, comme moins volontaires, produisent le même effet à plus forte raison; & même autant que la difformité personnelle. Mais quelque spécieux que soit cet argument, il ne peut cependant leur servir de rien: la difformité devient ridicule, quand un homme fait le beau: n'en est-il pas de même quand un Sot fait le Bel-esprit. Ils ne sont pas tournés en ridicule, parce que le Ridicule en lui-même est, ou doit être, un plaisir: mais parce qu'il est juste de détromper la plus modeste partie du Genre-Humain, l'intérêt particulier devant céder à l'intérêt général, & des milliers d'hommes, qui naturellement ne sont pas fous, ne devant pas devenir tels par complaisance pour quelques personnes à qui ce mal-

malheur eſt arrivé; auſſi trouvons-nous qu'anciennement, de-même que de nos jours, tous ceux qui ont voulu ſe donner pour ce qu'ils n'étoient pas, ont été en butte aux traits des meilleurs Satyriques, depuis le Codrus de JUVENAL juſqu'au Damon de BOILEAU.

Puiſque j'ai fait mention de BOILEAU, le plus grand Poëte & le plus judicieux Critique de ſon ſiécle & de ſon pays, admirable pour ſes talens, & peut-être davantage encore pour le jugement avec lequel il a ſu les appliquer; je ne puis m'empêcher d'obſerver la reſſemblance qu'il y a entre lui & notre Auteur, en qualités, réputation & fortune; en diſtinctions de la part de leurs Supérieurs, en eſtime générale de la part de leurs Egaux, & en étendue de renommée parmi les Etrangers. Ce qui achéve ſur-tout de rendre la reſſemblance parfaite, eſt, qu'ils ont été également maltraités par les mauvais Auteurs de leur tems; dont le ſouvenir ne ſe conſervera que dans leurs propres écrits, & dans les notes dont on les a enrichis. Ce que Deſpreaux a fait dans la plupart de ſes Poëmes, nôtre Auteur s'eſt contenté de le faire dans celui-ci. J'oſe répondre pour lui qu'il s'en tiendra-là, & ſouhaite que le paralléle ſe ſoutienne

jusqu'au bout : car s'il donne jamais lui-même une Edition de ce Poëme, nous y verrons ses ennemis, repentans ou devenus plus habiles, traités avec autant de douceur, que Perrault & Quinaut l'ont été à la fin par Boileau.

Il y a pourtant un grand article à l'égard duquel le Poëte Anglois est bien supérieur à son rival. Il n'a jamais recherché la prospérité, ni la fortune, & a vécu avec les Grands sans les flatter; étant ami de ceux qui sont en place, sans pensions, & ne voulant recevoir d'eux que ce qu'ils lui donnoient en la personne de ses Amis. Comme ses Satires ont été d'autant plus justes, qu'il a plus différé de les publier, il en est de-même de ses Panégyriques. Il n'a loué que ceux dont le mérite lui étoit connu depuis un bon nombre d'années, & seulement (a) dans un tems où d'autres suspendent le cours de leurs louanges, ou commencent à calomnier, je veux di-

re,

(a) Comme Mr. Wycherley, dans le tems que toute la ville déclamoit contre ses Poësies; Mr. Walsh, après sa mort; le Chevalier Trumbull, quand il résigna la Charge de Sécretaire d'Etat; Mylord Bolingbroke, quand il quitta l'Angleterre après la mort de la Reine ANNE; Mylord Oxford vers le déclin de sa vie; Mr. le Sécretaire Craggs, à la chute des Actions de la Mer du Sud, & après sa mort: d'autres uniquement dans des Epitaphes.

re; quand leurs Héros n'ont plus de crédit, ou ne font plus à la mode. Ainsi une Satire contre des Ecrivains notés pour avoir tenu une conduite diamétralement opposée, devoit être l'ouvrage d'un homme tel que lui, qui leur étoit autant odieux qu'il étoit aimé de ceux dont ils avoient entrepris de décrier le goût, savoir, de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans les différens partis. Qu'il me soit permis d'ajoûter encore un trait, qui est, que quoique lié d'amitié avec des Grands, divisés entr'eux, il n'a jamais épousé leurs animosités; & qu'il peut se vanter d'avoir eu l'honneur singulier de n'avoir pas écrit au sujet de quelqu'un une ligne, que la honte, la crainte, ou quelque revers de fortune, l'auroient pu tenter de desavouer.

Je terminerai ma Lettre, en observant, quel plaisir ce doit être pour quelqu'un qui a des sentimens d'humanité, de voir que notre Auteur songe plus à châtier de mauvais Ecrivains qu'à jouïr du plaisir malin de faire sentir leur ridicule. Pour ce qui est de son Poëme, il ne peut être apprécié que par ceux qui, pour me servir des paroles d'un beau Génie, savent combien il est difficile (rélativement à son sujet & à la maniére de le traiter) VETUSTIS DARE NOVITATEM,

OBSOLETIS NITOREM, OBSCURIS LUCEM, FASTIDITIS GRATIAM.

Je ſuis &c.

St. James
Déc. 22. 1728.

Votre très-humble Serviteur

GUILLAUME CLELAND (a).

(a) Guillaume Cléland étoit Ecoſſois. Il paſſa quelques années dans l'Univerſité d'Utrecht avec le Comte de Mar, & ſervit en Eſpagne ſous le Comte Rivers. Après la Paix il fut fait un des Commiſſaires de la Douane en Ecoſſe, & puis des Impôts en Angleterre. Après avoir rempli cette Charge, durant vingt-ans, avec toute l'application & toute la probité poſſibles, il fut tout à coup dépouillé de ſon Emploi par le Miniſtére dans la ſoixante & huitieme année de ſon âge, & mourut deux mois après en 1741. Il poſſédoit des connoiſſances fort étendues, & parloit avec agrément de tout. Jamais homme n'eut plus de zéle pour ſon ami, ni un attachement plus ſincére pour la Conſtitution de ſon pays — Et cependant le Public ne veut pas le reconnoître pour l'Auteur de cette Lettre.



LA DUNCIADE,

AU DR. JONATHAN SWIFT.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Le Sujet, l'Invocation, & la Dédicace. Origine du grand Empire de la Stupidité, *& pourquoi il continue à ſubſiſter. Le Collége de la* Déeſſe *dans la ville de* Londres, *& ſon Académie pour les Poëtes en particulier. Vertus cardinales de l'Académie. Le ſoir d'un jour où le Lord Maire fait ſon entrée, la* Déeſſe *conſidère la longue ſucceſſion de ſes Fils, & la gloire, tant paſſée que future, de ſon régne. Elle fixe un œil attentif ſur* Lauréat, *comme étant l'inſtrument du grand Evénement qui eſt le ſujet du Poëme. Il eſt décrit penſif au milieu de ſes Livres, & agité de crainte que la fin du régne de la* Stupidité *ne ſoit prochaine. Ayant délibéré s'il ſe fera*

d'Eglise, ou Joueur, ou Ecrivain à gages, il dresse un autel de ses propres Livres, & (après une priére solemnelle) il se propose de réduire en cendres sur l'autel ses pauvres & malheureux écrits. Le feu prend au bucher, & la Déesse, *qui de son siége voit la flamme, accourt & l'éteint en la couvrant du Poëme de* Thulé. *Elle se révéle ensuite à lui, le transporte dans son Temple, & l'initie dans ses Mystéres; puis elle lui annonce la mort d'*Eusden *le Poëte couronné, le transporte à la Cour, & le proclame Successeur de ce Poëte.*

LIVRE I.

JE (1) chante (2) la puissante Mére (3) & son Fils, qui améne (4) les Muses de Smithfield

REMARQUES.

[1 *Je chante*, &c.]
Arma virumque cano, *&c.*
VIRG. Æn. I. 5.

[2 *La puissante Mére & son Fils.*] Il est bon d'avertir le Lecteur, que c'est la *Mére*, & pas le *Fils*, qui est le personnage principal de ce Poëme. Le Fils ne lui est associé qu'en qualité de collégue (comme faisoient autrefois les Romains avant que d'entreprendre quelque grande expédition) le but du Poëme n'étant en aucune façon le couronnement de *Lauréat*, ce qui est déja fait dans le premier Livre, mais le rétablissement de l'Empire de la Stupidité dans la Grande-Bretagne, ce qui ne se trouve accompli qu'à la fin de l'Ouvrage.

[3 *Et son Fils.*] Le Héros de la première Edition étoit un Poëte nommé Tibbald. Dans les Editions suivantes, Tibbald fut remplacé par Cibber, Poëte couronné & pensionné par la Cour.

[4 *Qui améne les Muses de Smithfield.*] *Smithfield*

field jusqu'au Trône des Rois. Vous Grands! qui conduits vous-mêmes par votre jugement, vos intérêts, & vos inclinations, lui avez servi de guides; vous par la protection desquels, malgré l'opprobre qui les couvre, un Fils stupide (1) continue à être autant admiré que son stupide Pére, (2) dites-moi comment la Déesse vint à bout de plonger le Génie de la Grande-Bretagne dans un profond sommeil, & de répandre un esprit d'assoupissement sur la Terre & sur la Mer.

Aux premiers tems, avant que les Mortels sussent lire ni écrire, avant que Pallas fût sortie du

REMARQUES.

field est l'endroit où se tient tous les ans une Foire fameuse. Les Spectacles, les Machines, & les Amusemens Dramatiques de cette Foire, qui ne divertissoient autrefois que la Canaille, ont été transportés par le Héros de ce Poëme, & par quelques autres beaux Génies de la même trempe, sur les Théatres de Covent-garden, de Lincolns-innfields, & de Haymarket, pour charmer la Cour & la Ville.

[1 *Un Fils stupide continue à être autant admiré que son stupide Pére.*] Cibber, Poëte couronné, & son Fils. Il y a dans le texte:

Still Dunce the second reigns like Dunce the first;

Ce qui est une allusion manifeste à ce vers de Congréve:

And Tom the second reigns like Tom the first.

[2 *Dites-moi comment la Déesse*, &c.] Le Poëte ose bien entreprendre de chanter les *actions* de la Déesse: mais les *passions* qu'elle inspire, ne peuvent, suivant lui, être décrites que par ceux qui les ont éprouvées.

du cerveau de Jupiter, la Stupidité, (1) Fille du Chaos & de l'éternelle Nuit, jouïssoit partout de ses droits: le Destin leur donna, dans le tems qu'ils commençoient à radoter, cette belle Idiote; épaisse comme son Pére, & grave comme sa Mére, (2) laborieuse, pesante, affairée, hardie, & aveugle, (3) elle gouvernoit l'ame, dans son état primitif d'Anarchie.

Actuelle-

REMARQUES.

[1 *Fille du Chaos*, &c.] Comme la beauté de cette Allégorie est purement du genre Poëtique, nous n'en dirons rien en qualité de Scholiastes: & nous nous contenterons d'observer, que le Chaos (suivant la Théogonie d'*Hésiode*) étoit le Pére de tous les Dieux.

[2 *Laborieuse, pesante, affairée, hardie*, &c.] Que le Lecteur se tienne pour averti, que le mot de *Stupidité* ne doit pas se prendre ici dans le sens borné qu'on attache ordinairement à ce terme, mais dans un sens bien plus étendu, puisqu'il comprend, non seulement le manque d'intelligence, mais aussi le travail, l'activité, & une sorte de hardiesse. La Stupidité, dont il s'agit dans ce Poëme, est douée d'une force vive, qui met l'Entendement sans dessus dessous. Si l'on perd de vue cette Remarque, on n'entrera pas dans le génie de plusieurs des Caractéres, non plus que dans le dessein du Poëte. C'est ce qui a fait que bien des gens se sont plaints que son sujet étoit trop petit, & ont cru qu'il s'amusoit, comme Domitien, à tuer des mouches; au lieu que par le moyen de la clé que nous venons de donner, on s'ouvrira avec lui une bien plus vaste carriére.

[3 *Elle gouvernoit l'ame, dans son état primitif d'Anarchie.*] L'*Anarchie primitive de l'Ame* est cet état qui précéde le tems où la Raison prend sur elle le gouvernement des passions. Mais dans cet état la violence des passions mettroit bientôt tout en desordre, sans l'intervention de la STU-

PIDI-

Actuellement encore, elle travaille (1) à rétablir son ancien Empire. Car, née Déesse, la Stupidité ne sauroit mourir.

O Toi ! Bickerstaff, Gulliver, ou de quel autre nom qu'il te plaise d'être appellé ! Soit que tu prennes l'air sérieux du Héros de Cervantes, ou le ton finement plaisant de Rabelais, (2) que tu loues la Cour, ou que tu exaltes les perfections du Genre-Humain, ou enfin, que tu veuilles briser les fers qui enchaînent ta Patrie, ne te plains pas, cher SWIFT, de ce que la Déesse abandonne ta Béotie, & nous honore de sa présence : elle se plaît ici. Voi comme elle étend ses puissantes aîles, (3) pour couver

REMARQUES.

PIDITE' durant l'absence de la Raison. Cette Déesse, qui à-la-vérité ne sauroit régler les passions comme fait la Raison, ne laisse pas de les émousser, & de tempérer leur force. De-là vient que la *Stupidité* a quelquefois une apparence de Raison. C'est-là le seul bien qu'elle a jamais fait; & le Poëte a pris soin de le dire dès l'entrée de son Poëme.

[1 *A rétablir son ancien Empire.*] C'est ce qu'on verra heureusement exécuté vers la fin du Poëme.

[2 *Que tu loues la Cour, ou que tu exaltes les perfections du Genre-Humain.*] C'est une double Ironie, que ceux qui ont lu les *Voyages de Gulliver*, & quelques autres Ecrits de Swift, sentiront aisément.

[3 *Pour couver & faire éclôre un nouvel Age de Saturne, mais qui sera de plomb.*] L'ancien Age d'or est appellé par les Poëtes l'Age de *Saturne*, comme ayant existé sous le régne de ce Dieu, mais dans le langage des Chymistes *Saturne* est du plomb. La Stupidité étend ses aîles pour faire éclôre ce dernier Age, ce qui n'arrive que vers la fin du quatriéme Livre.

couver & faire éclôre un nouvel Age de Saturne, mais qui sera de plomb.

Tout près des murs où la Folie a son trône, & rit en pensant que Monroe vouloit l'en faire descendre pour s'y placer, vis-à-vis des portes du Palais, qu'embellissent les innocens fréres d'airain du grand Cibber, (1) de la façon de leur fameux Pére, (2) il y a un Antre, qu'un sombre nuage dérobe aux yeux des mortels, & qui est le (3) triste séjour de la Pauvreté & de la Poësie.

REMARQUES.

[1 *De la façon de leur fameux Pére.*] Caius Gabriël Cibber, Pére du Poëte couronné. Les deux Statues représentant des Lunatiques qu'on voit vis-à-vis des portes de l'Hôpital de Bedlam, ont été faites par lui, & (comme son Fils disoit fort à propos) sont de dignes monumens de son habileté.

[2 *Il y a un Antre.*] L'Antre de la Poësie pauvre est très-bien représenté ici comme une misérable caverne dans le voisinage du magnifique *Collége* de Bedlam, & comme un Seminaire à portée de fournir des Professeurs en cas de besoin: car il n'y a pas de marque plus sure de Folie, que de persister à vouloir mourir de faim pour avoir le plaisir de désoler le Public par de mauvais écrits.

[3 *Triste séjour de la Pauvreté & de la Poësie.*] Je me crois obligé de faire ici une remarque sur l'humanité & sur la candeur de notre Auteur envers ces ridicules objets qu'on nomme mauvais Poëtes. Il impute ici leurs médisances scandaleuses, leurs basses flatteries, & en général leurs méprisables vers, moins à la malice, ou à des inclinations serviles, qu'à la Stupidité; & moins encore à la Stupidité qu'à la Misére. Ainsi dès le commencement de sa Satire, il fait l'apologie de ceux qu'il va satiriser.

ſie. Des vents perçans & creux traverſent en mugiſſant cette froide Caverne. C'eſt de-là que les Poëtes, après avoir été liés envain (1) comme Prothée, s'échappent déguiſés en Monſtres, & cauſent une épouvante générale dans la Ville. De-là ſortent les Oeuvres diverſes, les Productions hebdomadaires de (2) la chaſte preſſe de Curl, & les titres brillans de Lintôt; (3) de-là

REMARQUES.

[1 *Comme Prothée.*]

Sunt, quibus in plures jus eſt tranſire figuras:
Ut tibi: complexi terram maris incola, Proteu;
Nunc *violentus aper*; nunc quem tetigiſſe timerent,
Anguis eras; modo te faciebant *cornua Taurum:*
Sæpe *lapis* poteras.

OVID. Met. VIII. 742.

Aucun Mythologiſte juſqu'ici n'a réuſſi à expliquer cette Fable myſterieuſe, dont je m'imagine avoir deviné le ſens. Par *Prothée* il faut entendre un Faiſeur de Libelles; & par ſes transformations, les différens déguiſemens qu'il emprunte, pour ſe dérober aux pourſuites de ſon éternel ennemi, le Baillif. C'eſt ainſi, à coup ſûr, qu'Horace entendoit la Fable en queſtion, quand, parlant de *Prothée*, il dit,

Quum rapis in jus malis ridentem alienis,
Fiet aper, &c.

[2 *La chaſte preſſe de Curl, & les titres brillans de Lintot.*] Deux Libraires, dont il ſera encore fait mention dans la ſuite. Le premier fut mis à l'amende par la Cour du Banc du Roi, pour avoir publié des Livres obſcénes: le dernier avoit accoutumé d'orner ſa boutique de titres en lettres rouges.

[3 *De-là les ſaintes Elégies de Tyburn -- De-là*,&c.]

—— Genus inde Latinum,
Albanique patres, atque altæ mænia Romæ.

VIRG. Æn. I. 10.

là les faintes Elégies de Tyburn ; de-là les Journaux, les Oeuvres mêlées, les Piéces volantes, les MAGAZINS, les Fauffetés fepulcrales, qui fervent d'ornement aux murs de nos Temples, (1) les Odes fur le premier jour de l'An, & toute la race de Grub-ftreet.

Tel eft la fombre retraite qu'habite la Stupidité, qui elle-même n'y eft apperçue qu'à travers un nuage. Quatre vertus font placées autour d'elle pour foutenir fon trône: (2) l'Intrépidité, qui ne craint ni les huées, ni les coups, ni le befoin, ni la perte des oreilles: la tranquille Tempérance, dont les faveurs font le partage de ceux qui ont faim & foif d'écrire: la Prudence, dont le miroir offre l'image d'une prifon qui approche: la Juftice Poëtique, qui compare, dans la balance qu'elle tient à la main, le poids de la Vérité avec celui de l'Or,

&

REMARQUES.

C'eft une coutume établie depuis longtems en Angleterre, que les Malfaiteurs chantent un Pfeaume avant que d'être exécutés, à Tyburn. On fait auffi imprimer quelques Elégies fur leur mort, dans le tems de l'exécution, ou auparavant.

[1 *Les Odes fur le premier jour de l'An.*] Par allufion aux Piéces annuelles que le Poëte couronné eft obligé de compofer pour le jour de Ste. Cécile. Par bonheur, le fon des inftrumens & des voix empêche qu'on n'entende les paroles.

[2 *L'Intrépidité, qui ne craint ni les huées, &c.*]

Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent.

HOR.

& la gravité spécifique d'un ample *Pudding* avec celle de quelques minces louanges.

L'occupation favorite de la Déesse est d'observer comment dans (1) l'obscur & profond Chaos, des *Quelque-choses*, qui n'ont point de nom, & qui dorment dans le sein de leurs causes, jusqu'à ce que l'avarice & la disette en fassent un Poëme ou une Piéce de Théatre: comment les idées, semblables à du fray de grenouilles, sont presque sans mouvement dans leur état d'embryon; comment une absurdité, qui vient de naître, commence d'abord à crier, comment des vers à demi-formés en rime, se rencontrent exactement, & apprennent à se traîner sur des pieds poëtiques. Ici (2) un pauvre mot exprime cent pensées fines, & la folie à

REMARQUES.

[1 *L'obscur & profond Chaos, où des* Quelque-choses, *qui n'ont point de nom*, &c.] C'est-à-dire, des choses informes, qui seront des Poëmes ou des Piéces de Théâtre, suivant les intérêts des Libraires, ou des Acteurs.

[2 *Un pauvre mot exprime cent pensées fines.*] Nous rapporterons quelques exemples de ces merveilles de la *Stupidité*, & nous les tirerons d'un Ouvrage d'un de ses Fils, célébré dans ce Poëme. „ *Alexandre Pope* a lâché dans le monde autant „ de *Bulles* (le mot *Anglois Bulls* signifie aussi „ *Taureaux*, & c'est-là le fin de la pensée) que „ le Pape *Alexandre* — prenons la lettre initia- „ le, & les lettres finales de son nom, savoir, „ A. P.—E, & elles vous donneront l'idée d'un „ singe (*Ape*) — *Pope* vient du mot Latin *Popa*, „ qui signifie une petite verrue", &c. Dennis *on Hom. and Daily Journal*, Juin 11. 1728.

à son aise va serpentant comme le Méandre; là de bizares Images s'offrent à ses yeux des Figures étonnées de se rencontrer, & des Comparaisons qui ne se ressemblent pas. Elle voit, avec un vrai plaisir, une bande de Métaphores, qui se tiennent par la main, en faisant des contorsions; là Tragédie & la Comédie qui s'embrassent; (1) la Farce & le Poëme Epique, dont l'union forme une race mixte; le Tems même qui s'arrête à son commandement; des Royaumes qui changent de place, & l'Océan qui devient terre-ferme. La Description, qui aime à s'égayer, (2) fait à ses yeux descendre sur l'Egypte de fécondes pluies, enrichit de fruits la nouvelle Zemble, & tapisse de fleurs les déserts de Barca; elle peint des Collines brillantes de glace, des Vallons que pare une éter-

REMARQUES.

[1 *La Farce & le Poëme Epique — le Tems même qui s'arrête*, &c.] L'Auteur fait allusion ici à la constante coutume de ces Poëtes de pécher contre la Loi des *unités* dans leurs Piéces de Théatre. Celles qui ont été connues autrefois sous les noms de *Pluton* & *Proserpine*, de *Pénelope*, &c. en cas qu'elles subsistent encore, fournissent quelques exemples des miracles opérés sur le Tems & sur le Lieu, comme aussi de l'heureux mêlange de la Tragédie avec la Comédie, & de la Farce avec le Poëme Epique.

[2 *Fait descendre sur l'Egypte de fécondes pluies.*] La pluie ne feroit d'aucun usage dans la Basse-Egypte, les débordemens du Nil suffisant pour humecter la terre. On trouvera dans le Traité du *Bathos* un plus grand nombre d'exemples de ces sortes d'extravagances & de plusieurs autres.

éternelle verdure, le froid Décembre produisant des guirlandes de fleurs, & les moissons dorées couvertes de neige.

La Reine, (1) qui préside aux nuages, voit toutes ces choses, & bien d'autres encore, à travers un brouillard, qui contribue à aggrandir les objets. Vétue d'habits de clinquant à couleurs changeantes, elle s'applaudit du fantasque Univers qu'elle vient de créer, voit des Monstres momentanés paroître & s'évanouir, & met sur le tout un vernis de ses propres folles-couleurs.

(2) Le jour que * * riche & grave, triompha sur la Terre & sur l'Onde, comme Cimon; (jour où paroissent avec une pompe innocente, des épées & des masses d'armes, qui ne furent jamais teintes de sang, des chaînes d'or, de bonnes fourrures, de larges banniéres, & des faces plus larges encore) avoit

pris

REMARQUES.

[1 *Qui préside aux nuages.*] Imitation d'une épithéte qu'Homére applique à Jupiter, *νεφεληγερέτα Ζευς*.

[2 *Le jour que * * riche & grave, triompha sur la Terre & sur l'Onde; comme Cimon.*] C'est-à-dire le jour d'un Lord Maire; l'Auteur a laissé son nom en blanc; mais surement ce n'est pas celui que l'Editeur a inséré autrefois, à cause qu'il ne s'accorde pas avec la chronologie du Poëme. La procession du Lord Maire se fait en partie par terre & en partie par eau — Cimon, fameux Général Athénien, remporta une victoire par mer, & une autre par terre, le même jour, sur les Perses & sur les Barbares.

pris fin, & ne devoit plus durer que vingt & quatre heures (1) dans les vers de Settle : les Maires & les Cherifs dormoient tranquillement, & ne mangeoient plus qu'en songe les restes du repas de la journée; tandis que les Poëtes affamés & pensifs veilloient pour procurer le sommeil à leurs Lecteurs.

La fête du jour rappelle au souvenir de la Stupidité ce que les Poëtes de la Ville de Londres ont chanté dans l'enceinte de ses murs ; elle considére attentivement leurs divers talens, & leur succession non interrompue depuis le tems de (2) Heywood, & voit avec une sincére joye, que la race sera immortelle, chaque Pére imprimant fidélement son image en la personne de son fils : c'est ainsi que le vigilant Bruin agence, avec un soin plastique, les parties de quelque bloc, & il en résulte un Ours. Elle voit (3) le vieux Pryn briller dans l'infatigable Da-

REMARQUES.

[1 *Dans les vers de Settle.*] Settle, Poëte de la Ville de Londres. Sa fonction étoit de composer annuellement des Panégyriques à l'honneur des Lords Maires, & des vers qu'on récitoit aux Spectacles. Mais l'esprit d'épargne ayant retranché cette partie des spectacles, l'emploi de Poëte de la Ville fut aboli ; de sorte que Settle n'eut point de Successeur.

[2 *Heywood.*] Jean Heywood, dont les Farces furent imprimees du tems de HENRI VIII.

[3 *Le vieux Pryn briller dans l'infatigable Daniel.*] Daniel de Foe est représenté ici comme Successeur de G. Pryn. Ils composérent l'un & l'autre des vers, aussi bien que des Ouvrages de Politique, mais

Daniel, (1) Eusden l'emporter en fécodité sur Blackmore même, Philips se traîner lentement à la suite du pauvre (2) Tate, & (3) tout le pouvoir de la Folie dans (4) la fureur de Dennis. La Déesse contemple en cha-

REMARQUES.

mais tous également mauvais, & eurent outre cela l'honorable trait de conformité d'avoir été condamnés tous deux au Pilori.

[1 *Eusden l'emporter en fécondité*, &c.] Laurent Eusden Poëte couronné. Mr. Jacob nous a donné le Catalogue de quelques-uns de ses Ouvrages. Si ce Catalogue étoit complet, il n'auroit point de fin. Il sera parlé de Blackmore dans le second Livre, & de Philips vers la fin de ce Livre.

[2 *Tate.*] Nahum Tate étoit Poëte couronné, quoique froid Auteur, & sans le moindre génie. Il avoit pour ami Mr. Dryden, qui a inséré dans sa seconde partie *d'Absalom* & *d'Achitophel* plus de deux cens beaux vers, qui frappent d'autant plus qu'ils ressemblent moins à ceux qui se trouvent à côté d'eux. On pourroit dire à peu près la même chose d'un autre Auteur, dont il est fait ici mention.

[3 *Tout le pouvoir de la Folie.*] Ceci ne doit pas s'entendre à la lettre, comme si Mr. Dennis étoit réellement fou, conformément au narré du Dr. Norris dans les *Oeuvres mêlées* de Swift & de Pope, Vol. III. Non — il s'agit de cette *Divine Folie*, dont Platon parle si fréquemment; de cette Fureur Poëtique, dont Mr. D. a été, en son tems, si richement doué, & dont il dépeint si bien les accès dans la préface qu'il a mise à la tête de ses Remarques sur *le Prince Arthur.*

[4 *La fureur de Dennis.*] Mr. Théobald, dans le *Censeur*, Vol. II. N. 33, désigne Mr. Dennis par le nom de Furius. „ Le moderne Furius doit „ plutôt être regardé comme un objet de pitié, „ que de risée & de mépris". Et dans un autre endroit. „ Le pauvre Furius, dès qu'on fait l'é-„ loge de quelqu'un de ses contemporains, ap-„ pelle

chacun d'eux sa vive image, mais plus fidélement qu'en aucun autre dans (1) LAURÉAT enceint de monstres: Lauréat, formé par la Nature pour charmer le Théâtre & la Ville, & pour être un Sot avec succès. La Stupidité envisage avec transport l'éveillé Stupide, se ressouvenant (2) d'avoir été elle-même autrefois douée de vivacité. Un malheureux coup au jeu

REMARQUES.

„ pelle les Anciens à son secours. Le dépit envieux se mêle jusque dans ses Panégyriques, „ par la même raison qui fait que quelques Dames louent une Beauté morte, dont elles n'auroient eu garde de dire du bien, si par hazard „ la conversation n'étoit pas tombée sur quelque „ Beauté vivante. Son applaudissement n'est pas „ le tribut de son *cœur*, mais une victime qu'il „ immole à sa *vengeance*".

Jean Dennis étoit fils d'un Sellier à Londres, & nâquit en 1657. Il fit sa cour à Mr. Dryden: & ayant trouvé moyen de lier quelque correspondance avec Mrs. Wycherly & Congréve, il ne tarda guéres à publier leurs Lettres. Pour ce qui est de ses talens, en qualité d'Ecrivain, voici ce qu'en dit un Auteur à portée d'en juger: „ Mr. „ Dennis *excelle* dans ses Odes Pindariques. Tou„ tes ses Piéces sont *parfaitement réguliéres*. Il „ posséde de *solides connoissances*, & ses Remar„ ques sur *Arthur* suffisent pour prouver la gran„ deur de sa *pénétration* & de son *jugement*". Dennis lui-même. Voyez *Vies des Poëtes Dramatiques* par Jacob, p. 68, 69, comparées avec p. 288.

[1 *Lauréat*.] Le fameux Cibber, Poëte couronné.

[2 *D'avoir été elle-même autrefois douée de vivacité.*] Le Poëte a dit ci-dessus que la charmante Fille du Chaos & de la Nuit leur étoit née dans le tems qu'ils commençoient à radoter: tems où les Parens gâtent ordinairement leurs enfans par trop d'indulgence. Ainsi l'on ne doit pas trouver étran-

jeu ((1) que la Fortune en rougisse!) & une Piéce de sa façon, tombée à la troisiéme représentation, avoient répandu sur le visage du Héros un air de pâleur. Il juroit, &, (2) sans avoir soupé, maudissoit les dez & son propre sort. Il rongeoit ensuite sa plume, puis la jettoit par terre, tombant de pensée en pensée, à une immense profondeur. Il plongea pour ravoir son bon-sens, mais ne trouvant point de fond il se mit à écrire de pur désespoir. Maint Embryon & maint Avorton étoient épars autour de lui; mainte Ode à composer, & mainte Piéce de Théatre manquée; l'absurdité pré-

REMARQUES.

étrange qu'à force de caresses la Stupidité elle-même soit devenue *semillante*, surtout dans sa premiére jeunesse, quoique sa *gayeté* naturelle ait été ensuite en déclinant, & ait commencé à prendre un air de *gravité*.

[1 *Que la Fortune en rougisse!*] A cause qu'elle devroit naturellement favoriser de pareilles gens.

[2 *Sans avoir soupé.*] Ce passage a été mal entendu par tous les Commentateurs, qui lui font signifier, que le Héros du Poëme n'avoit point de quoi souper. Se peut-il rien de plus absurde! Non que nous ignorions que le Héros de *l'Odyssée* s'est fréquemment trouvé en pareil cas, & qu'ainsi ce n'est point pécher contre la majesté du Poëme Epique que de représenter un pareil Héros comme exposé à un malheur, que non seulement les Rois & les grands Capitaines, mais même les Critiques & les Poëtes, ont quelquefois éprouvé. Mais j'ose dire, que l'Auteur a eu un dessein bien plus rafiné, qui est de donner, d'une maniére détournée, un précepte curieux, ou, ce que Bossu appelle, *une sentence déguisée*, que „ la Tempérance est l'ame de l'Etude ".

précipitée, qui, telle que du plomb fondu, traverse les crevasses & les zigzags du cerveau; enfin, toutes les chiméres que peuvent engendrer l'Aveuglement & la Phrénésie. Il commença après cela à jetter les yeux sur ses Livres, & se rappella avec plaisir tous les larcins qu'il avoit faits, comment il avoit bu ici à petits coups, là à longs traits, & mordu où il avoit pu, comme une industrieuse Punaise. Ici traînoient par terre (1) les Scénes du pauvre Fletcher à demi-rongées, & entre-mêlées (2) avec la friperie de Moliére mis en piéces; là l'infortuné (3) Shakespear, si maltraité par Tibbald, (4) souhaitoit d'avoir effacé pour lui-même.

REMARQUES.

[1 *Les Scénes du pauvre Fletcher à demi-rongées.*] Il a cruellement pillé Fletcher pour rapetasser ses Piéces.

[2 *Avec la friperie de Moliére.*] „ Quand je „ destinois au Théatre quelque vieille Piece, j'i„ mitois les bonnes Ménagéres, qui raccommo„ dent de vieux linge, quand elles n'ont rien de „ meilleur à faire". Voyez sa *Vie*, *p.* 217. *Octavo*.

[3 *Shakespear, si maltraité par Tibbald.*] Ce Tibbald, ou Théobald, publia une édition de Shakespear, dont il osa dire lui-même dans un des *Journaux* de Mist, *Juin* 8. „ Qu'il étoit impossi„ ble d'y trouver aucune faute". Et dans un autre, *Avril* 27. „ Que quelque soin que pût pren„ dre à l'avenir quelque autre Editeur, il se fai„ soit fort d'indiquer encore plus de cinq cens „ corrections, qui devoient leur *échapper* toutes „ sans exception".

[4 *Souhaitoit d'avoir effacé.*] C'est une sotte louange que bien des gens ont donnée à Shakespear, „ qu'il n'effaçoit jamais une seule ligne". Ben Johnson souhaitoit d'en avoir effacé un millier,

même. (1) Le reste des Livres, à en juger par l'extérieur, pouvoit être bon, (comme d'autres Fous) à occuper une place: la taille des uns étoit proportionée à la hauteur des tablettes; la tendresse paternelle en avoit revêtu d'autres d'habits de maroquin doré; & dans d'autres enfin, la beauté des figures expie les défauts de l'Ouvrage. Ici s'éléve au-dessus de tous ceux de son rang (2) le grand Ogilby; là brillent toutes (3) les Oeuvres d'une Duchesse &

REMARQUES.

lier, & Shakespear auroit bien fait le même souhait, s'il avoit pu prévoir les changemens, que non seulement des Acteurs (& particuliérement l'audacieux Héros de ce Poëme) ont osé faire sur le *Théatre*, mais aussi ceux que les présomtueux Critiques de nos jours ont faits dans leurs *Editions*.

[1 *Le reste des Livres.*] Cette Bibliothéque est divisée en trois parties; la premiére contient les Auteurs qu'il a volés, & dont il a estropié les Ouvrages; la seconde, ceux dont la taille convient aux tablettes, ou qui sont dorés sur tranche, ou embellis de tailles-douces; & la troisiéme, de vieux Auteurs, qui ont écrit sur la Théologie, ou qui ont traduit d'anciens Ouvrages en Anglois: tous fort volumineux, & propres à être érigés en autels dédiés à la Stupidité.

[2 *Le grand Ogilby.*] „ Jean Ogilby fut le prodige de son tems. Il enfanta plusieurs *gros volumes*, qu'il fit imprimer en *beaux caractéres*, & „ sur de *fort beau papier*". Winstanly *Vies des Poëtes.*

[3 *Les Oeuvres d'une Duchesse.*] „ La *Duchesse de Newcastle* s'occupa des ravissantes délices de „ la Poësie, & transmit à la Postérité trois *amples volumes* de sa façon". Winstanly *ibid.* Langbaine lui attribue jusqu'à huit volumes in folio, dont elle faisoit dorer la couverture, sans oublier d'y faire mettre ses armes.

quer. Ici dormoit Caxton, avec Wynkyn à ses côtés, l'un relié en bois, & l'autre couvert d'une peau de vache; là, tels que des momies, se voyoient encore, grace au pouvoir des aromates, trois Corps secs de Théologie: (1) De Lyra s'étale-là dans toute sa grandeur, & là plient en gémissant les tablettes (2) condamnées à soutenir Philémon.

De ces différens Ouvrages, Lauréat, comme inspiré, saisit douze volumes, douze des plus gros, qui appartenoient de droit à l'Epicier: Il en forme un autel. Une hécatombe de chansons, que personne ne chanta jamais, pare l'autel, & un in folio de Lieux communs, fondement de tous ses Ouvrages, sert de base au bucher, que des Livres d'un moindre format continuent jusqu'au haut: une Ode tortillée sur un Jour de naissance sert de pointe à la pyramide.

Alors Lauréat: O toi, qui prescris des bornes à tout l'Art humain, premier objet de mes soins, & dont les intérêts me tiennent toujours à cœur; Stupidité! j'ai défendu ta bonne & an-

REMARQUES.

[1 *De Lyra.*] Nicolas de Lyra, ou Harpsfield, grand Commentateur, dont les Ouvrages, en cinq volumes in folio, ont été imprimés l'an 1472.

[2 *Condamnées à soutenir Philémon.*] Philémon Holland, Docteur en Médecine. „ Il traduisit „ *tant de Livres*, qu'on devroit croire qu'il ne „ fit *jamais autre chose.* Les seuls Livres qu'il a „ rendus en Anglois, suffisent pour former une „ *Bibliothéque complette* à un Gentilhomme cam- „ pagnard. WISTANLY.

ancienne cause (1) depuis les premiéres louanges que reçut la perruque de Fopling, & je ne cesserai de la défendre jusqu'aux derniers honneurs que le Sort réserve aux Poëtes couronnés: (2) c'est avec toi que ma Muse a commencé, & c'est avec toi qu'elle prétend finir: continuë à diriger les affaires de grand poids, & accorde

REMARQUES.

[1 *Depuis les premiéres louanges que reçut la perruque de Fopling.*] La premiére cause visible de l'admiration que la Ville a conçue pour notre Héros, étoit une belle perruque blonde, qu'il porta, à ce qu'il nous apprend, en représentant pour la premiére fois son *Fat à la mode.* Elle lui attira, d'une façon toute particuliére, l'amitié du Colonel Brett, qui fut ravi de l'acheter. „ Quelque mépris, dit-il, que les Philosophes puissent avoir pour une belle perruque, mon Ami, „ qui n'étoit pas appellé à corriger le Monde „ mais à y vivre, savoit très-bien, que pour un „ homme qui porte perruque, & qui voudroit „ être considéré, ce n'est nullement la même „ chose d'être bien ou mal coëffé. Cette observation justifiera, au moins en partie, l'empressement qu'il eut à m'acheter ma perruque. Pour „ l'avoir, il employa la même méthode que „ ceux qui en veulent à une fille de moyenne „ vertu; premiérement, en lui donnant d'un air „ familier quelques louanges; & puis, en demandant honnêtement à quel prix elle est. „ Nous conclûmes notre marché le soir même, „ en buvant bouteille". Voyez sa *Vie* 8. *p.* 303. Cette mémorable perruque faisoit ordinairement son entrée sur le Théatre en chaise à porteurs, avec des applaudissemens incroyables de la part des Spectateurs.

[2 *C'est avec toi que ma Muse a commencé, & c'est avec toi qu'elle prétend finir.*]

A te principium tibi desinet, ——

VIRG. Ecl. VIII. 11.

de à ma tête une grace qu'obtient si souvent toute boule qui a un fort, & qui ne laisse pas de donner obliquement au but : Epargne toujours à l'œil humain l'éclat d'une trop vive lumiére ; laisse-nous tes salutaires brouillards ; & quand quelqu'un entreprendra de nous éblouir, interpose le voile de l'ancienne Nuit. S'il se trouve un impertinent qui vise à l'esprit, du moins mets (1) une barriére insurmontable entre lui & le bon-sens ; ou bien aye soin de défaire le fil du raisonnement, & de suspendre à la place quelque belle toile d'araignée ! Comme le plomb même vole à l'aide d'une arquebuse à vent, & que de lourds canons chassent avec vitesse de pesans boulets ; comme les cloches doivent l'agrément de leur son au poids qui fait mouvoir les roues : puissent le Vuide & la Pesanteur me tenir lieu d'élasticité & de feu. Quelque Démon (veuille me le pardonner) me déroba un jour ma plume, & ce jour-là je n'écrivis rien qui n'eût du sens. Sans ce malheur, ma prose & mes vers auroient toujours été semblables à eux-mêmes : mes vers auroient fidélement conservé leur humble allure, & ma prose ses échasses. En cas que les Fats, que j'ai

REMARQUES.

[1 *Une barriére insurmontable entre lui & le bon-sens, ou bien aye soin de défaire le fil.*] Car l'esprit & le raisonnement ne feront jamais grand mal à la Stupidité, à moins que le premier n'ait la *verité* pour lui, & le second l'*utilité*.

j'ai mis sur le Théatre, ne soient un préservatif que pour ceux qui fréquentent les Spectacles, ma conduite ne donne-t-elle pas d'amples leçons à tout le Genre-Humain? si la lettre morte ne sert de rien, en est-il de-même de mon exemple vivant? Surement, (1) si le Ciel avoit voulu conserver l'Etat, il auroit décerné une plus longue existence à mes Ouvrages. (2) Si Troye eût pû être sauvée par une seule main, cette arme, tirée de l'aile d'un Oison, eût opéré cette merveille. Que ferai-je à présent? (3) Mon Fletcher ne pouvant plus me rien fournir, (4) prendrai-je la Bible, dont j'avois déjà commencé

REMARQUES.

[1 *Si le Ciel avoit voulu*, &c.]
Me si cælicolæ voluissent ducere vitam,
Has mihi servassent sedes. ——
VIRG. Æn. II. 641.

[2 *Si Troye eût pu être sauvée.*]
—— Si pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.
VIRG. *ibid.* 291.

[3 *Mon Fletcher.*] Maniére de parler familiére, dont les Critiques modernes se servent volontiers en parlant d'un Auteur favori. Pour ce qui est de Cibber, il avoit un droit tout particulier, de l'appeller *son*, en ayant agi assez cavalierement avec lui pour cela.

[4 *Prendrai-je la Bible, dont j'avois commencé à lire un Chapitre?*] Dans le tems que son Pére vouloit le faire d'Eglise, ce qui (à ce qu'il pense) lui auroit valu un Evêché. Voici comment il s'exprime sur ce sujet. „ Dans le tems que la destinée du Roi JAQUES, celle du Prince d'ORANGE, & la mienne étoient indécises, la „ Providence trouva bon de laisser-là la mienne, „ jusqu'à ce que les leurs fussent déterminées: „ mais si mon Pére m'avoit mené un mois plutôt

cé à lire un Chapitre? Ou suivrai-je les traces des Héros avantureux, & (1) ferai-je de ce Cornet mon Tonnerre, & de cette Droite ma Divinité? Assis chez White au milieu des Docteurs, enseignerai-je des sermens aux Joueurs, & des tours d'adresse aux Chevaliers d'industrie? Ou bien, veux-tu que j'embrasse quelque parti (car tu aimes les partis, & toute leur race; c'est la même corde dont ils entrelassent les deux bouts, (2) Ridpath & Mist sont également chers à la Stupidité). Irai-je, comme un autre Curtius, pour l'amour du Bien-public, me plonger dans quelque gouffre, ou (3) dépouiller les anciennes Oyes de Rome de leur gloire, (4) & sauver par mes cris la Mo-

REMARQUES.

„ tôt à l'Université, qui fait si lavé dans les „ eaux de cette pure Fontaine, au lieu de Co- „ médies & d'*Odes* annuelles, je n'aurois pas „ appris à faire des Sermons & des *Lettres Pasto-* „ *rales*" ? Apolog. de sa Vie, Ch. III.

[1 *Ferai-je de ce Cornet mon Tonnerre, & de cette Droite ma Divinité?*]

Dextra mihi Deus, & telum, quod missile libro.
VIRG. Æn. X. 773.

[2 *Ridpath-Mist.*] George Ridpath, zélé Whig, & Auteur du *Flying-post*; Nathanael Mist Ecrivain d'un fameux *Journal* Tory.

[3 *Dépouiller les anciennes Oyes de Rome de leur gloire.*]

Atque hic auratis volitans argenteus anser
Porticibus gallos in limine adesse canebat.
VIRG. Æn. VIII. 655.

[4 *Et sauver par mes cris la Monarchie des Torys?*] Non par quelque affection pour les Torys. Car ce que Hobbes confesse si ingénûment, est vrai de

Monarchie des Torys? Non — je veux plutôt m'attacher au Ministére; sa cause, ô Reine, est la tienne. Mais quoi! (1) tout jusqu'aux Gazettiers s'en repent, Kalph même y renonce, & Henly n'écrit plus. Que reste-t-il donc? Moi. (2) Mon front Cibbérien, & ma cervelle Cibbérienne seront à moi toujours. Je conserverai cet éclat de bronze, & cette dureté polie, qui accompagnent si bien la grandeur; & rien ne m'ôtera mon Absurdité sans égale, qui charme les Gens-d'esprit & les Fous, qui en-

REMARQUES.

de tout Auteur qui vend sa plume à un Parti. „ Je défends la Puissance Suprême, comme les „ *Oyes* défendirent les Romains, qui occupoient „ le Capitole; car ils ne les favorisoient pas plus „ que les Gaulois, leurs ennemis, & étoient aussi „ prêts à défendre les Gaulois, si ces derniers „ avoient été *possesseurs du Capitole*". Epit. Dédic. du Léviathan.

[1 *Tout jusqu'aux Gazettiers.*] Quelques misérables Ecrivains aux gages du Ministére, qui, le jour même que leur Patron quittoit son poste, mettoient bas la plume, & déclaroient qu'à l'avenir ils ne se mêleroient plus d'Affaires Politiques.

[2 *Mon front Cibbérien, & ma cervelle Cibbérienne.*] *Front Cibbérien.* Il y a véritablement ainsi dans tous les MSS. Mais j'ose assurer que c'est une faute des Copistes, Lauréat ayant été dans d'autres endroits célébré par notre Poëte comme très-*modeste*, — le *modeste Cibber*. Lisez donc *front Cerbérien*. La phrase est dans le goût classique, & de plus consacrée par Homére: avec cette différence, que le Poëte Grec ne parle que d'un chien ordinaire, au-lieu que notre Auteur employe dans sa métaphore *un Chien à trois têtes* — pour ce qui est des mots, *Cervelle Cibbérienne*, il n'y a rien à y changer.

engage les Ducs à prêter la main aux Bouchers pour me faire annuellement une couronne, & qui me rend à la fois l'Ours & le Violon de la Ville.

(1) O vous, conçus en péché, & nés en folie! mes Ouvrages, si dignes du sort qui vous attend, mais (2) qui êtes après tout ce que j'ai fait de plus Chrétien & de meilleur, allez; & quoique personne ne vous ait (3) touchés, ni même souillés de ses regards, montez vers le Ciel, après avoir été purifiés par les flammes, pendant que toutes vos moins chastes Sœurs courent les rues. Vous ne mé-nerez

REMARQUES.

[1 *O vous, conçus en péché*, &c.] Cette Apostrophe à ses Ouvrages a quelque chose de tendre & de passionné. C'est un Pére, plongé dans une profonde affliction, qui va sacrifier des enfans chéris, & qui tire cependant une espéce de consolation de l'idée, qu'il les exemte de mille maux, qui leur seroient sans cela tombés en partage.

[2 *Qui êtes après tout ce que j'ai fait de plus chrétien & de meilleur.*] „ C'est une chose remarquable, que ma Muse & ma Femme ont été „ également fécondes; que l'une fut rarement „ Mére d'un Enfant, que l'autre ne me fit la „ même année Pére d'une Comédie. Je crois que „ nous eûmes une douzaine de chaque sorte. Quelques-uns, de l'une & de l'autre sorte, *moururent* „ après avoir *à peine vu la lumiére* &c." *Vie de C. C. p.* 217. Edit. in 8.

[3 *Touchés, ni même souillés de ses regards.*]

——— Felix Priameia Virgo!
Jussa mori: quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile.
Nos, patria incensa, diversa per æquora vectæ, &c.
VIRG. Æn. III. 321.

nerez pas une vie errante en demandant l'aumône par le pays, ni ne partirez point avec (1) Ward pour le climat des Singes, ni ne servirez à allumer un feu de cabaret à biére, ou d'enveloppe à des Oranges, dont les pelures seront peut-être jettées au nez de votre Pére! O! passez plutôt dans votre état d'innocence par le doux Limbe de Nahum (2) Tate; ou bien, à la faveur d'un paisible oubli, goûtez tout d'un coup les douceurs d'un éternel repos dans le sein de Shadwell; & regagnez au plus vite le séjour, où les choses détruites se confondent avec celles qui sont à naître encore.

Il dit, & (3) quelques larmes coulérent de ses yeux: (4) trois fois il approche le tison, &

REMARQUES.

[1 *Ward.*] Edouard Ward, qui a fait une prodigieuse quantité de vers, dans le goût de ceux d'Hudibras, mais plus connu par *l'Espion de Londres*, en prose. Ses Ouvrages étoient de fort bon débit dans les Colonies Angloises.

[2 *Tate* — *Shadwell.*] Deux de ses prédécesseurs en qualité de Poëtes couronnés.

[3 *Quelques larmes coulérent de ses yeux.*] Notre Poëte, à l'exemple de Virgile, représente son Héros comme sujet aux tendres passions. Il aimoit tant à pleurer, qu'il nous dit, que quand le Comédien Goodman jura qu'il vouloit *être damné, s'il ne faisoit pas de lui un bon Acteur*; „ la surprise de se sentir loué par quelqu'un, qui „ étoit lui-même un des grands ornemens du „ Théatre, & cela d'une *maniére si positive*, fut „ trop forte pour lui. En un mot, ajoûte-t-il, „ je perdis presque la respiration, & mes yeux „ se remplirent de larmes". *P.* 149. *de sa Vie. in* 8.

[4 *Trois fois approche le tison.*]

Tum

& trois fois celle de ses Odes, qui devoit lui rendre ce dernier service, tombe de sa main tremblante. Enfin il met le feu au bucher, mais en détournant la tête. La fumée enveloppe le Sacrifice d'un nuage, dont le mouvement ne laisse pas de faire entrevoir, tour à tour, chaque Ouvrage: (1) tantôt c'est le *Cid* qui brule, & un instant après c'est *Perolla*; le grand César sisle au milieu des flammes; le Roi Jean expire en gardant un modeste silence; & tel que du chaume sec, (2) *Le cher Non-juror* prend feu dans un instant. Les larmes recommencérent alors à couler, avec une douleur égale à celle de Priam à la vue d'Ilion prêt à être réduit en cendres.

Réveillée en sursaut par le vif éclat du feu, la Déesse de la Stupidité léve la tête, puis prend de son lit (3) une feuille de Thulé, vole vers le

R E M A R Q U E S.

Tum conata quater flammis imponere torrem,
Cæpta quater tenuit.

O V I D. Met. VIII. 462.

[1 *Tantôt c'est le Cid qui brule.*]

— Jam Deiphobi dedit ampla ruinam,
Vulcano superante domus; jam proximus ardet
Ucalegon.

V I R G. Æn. II. 310.

[2 *Le cher Non-juror.*] Comédie pillée du Tartuffe de Moliére; & la favorite du Traducteur à tel point, qu'il assure que Mr. Pope ne l'a point approuvée, que parce qu'il étoit *mal intentioné pour le Gouvernement.*

[3 *Une feuille de Thulé.*] Poëme qui ne fut jamais achevé, & dont Amb. Philips, Auteur Sep-

le bucher, & le couvre de la feuille. O effet merveilleux! aussi-tôt les flammes s'abaissent, & expirent en gémissant.

Son ample présence remplit tout le lieu, & sa face respectable est grossie par un voile de brouillards. (1) Belle, comme au moment qu'elle contemple des Cherifs & des Maires, & qu'elle leur inspire ses airs, elle invite Lauréat à l'accompagner (2) sous son dôme sacré: charmé de s'y rendre, il reconnoît sa terre natale. C'est ainsi que les Esprits, dégagés de leurs corps mortels, montent, & reconnoissent le lieu de leur origine. (3) La grande Mére préfé-

REMARQUES.

tentrional, fit imprimer une feuille il y a quelques années. C'est un excellent moyen pour éteindre le feu, que de jetter dessus des draps (le mot Anglois *Sheet*, qui veut dire une feuille, signifie aussi un drap de lit) mouillés.

[1 *Belle, comme au moment qu'elle contemple des Cherifs & des Maires, & qu'elle leur inspire ses airs.*]

Alma parens confessa Deam; qualisque videri
Cælicolis & quanta solet.——

VIRG. Æn. II. 591.

Et lætos oculis afflavit honores.

Id. Æn. I. 595.

[2 *Sous son dôme sacré.*] A peine y est-il entré qu'il reconnoît le lieu de son origine, ce qui, suivant Platon, doit arriver aux Esprits, à leur arrivée dans les Régions Célestes.

[3 *La grande Mére préféroit*, &c.]

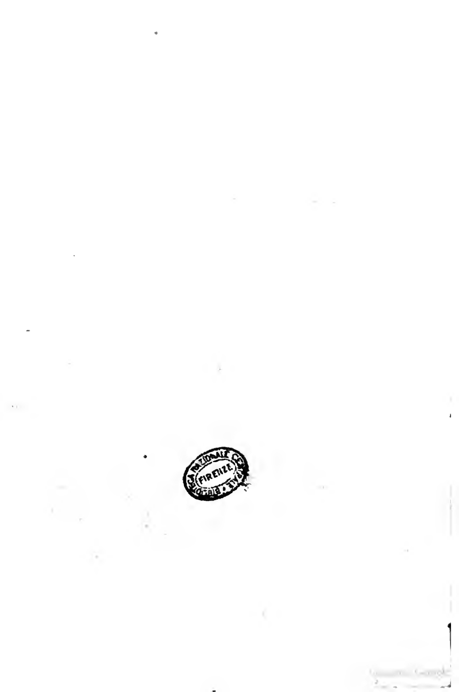
Urbs antiqua fuit ——
Quam Juno fertur terris magis omnibus unam,
Posthabita coluisse Samo: hic illius arma,
Hic currus fuit: hic regnum Dea gentibus esse
(Si qua fata sinant) jam tum tenditque fovetque.

VIRG. Æn. I. 16.



F. Hayman inv. et del. J. Punt sculps.

Son ample présence remplit tout le lieu, et sa face respectable est grossie par un voile de brouillards.


FIRENZE

féroit ce féjour à toutes les Cotteries (1) des *Quidnuncs*, & à fon propre Guildhall: C'eft ici qu'étoit fon Opium, qu'elle nourriffoit fes Hiboux, & qu'elle fe propofoit d'établir les Siége Impérial des Fous.

Son premier foin fut de montrer à fon Elu tous fes Ouvrages; de la profe enflée au point de reffembler à des vers, & des vers fi traînans qu'on les prendroit pour de la profe: elle lui fit voir comment des penfées hazardées paroiffent tantôt former un fens, & tantôt font abfolument obligées de renoncer à cette efpérance: Comment des Prologues fe trouvent n'être que des Préfaces: Comment par la lecture des Tables des matiéres on s'exemte de pâlir fur des Livres, en tenant cependant l'anguille du favoir par la queue: Comment avec moins de connoiffances qu'il n'en faut pour être un Clerc, avec moins de génie que Dieu n'en a donné à un Singe, tant foit peu graces à la France, & nullement à Rome ni à la Gréce, une Piéce furannée, rhabillée, vieille, renouvellée, ou nouvelle, pourvu qu'elle foit compofée de quelques lambeaux de Plaute, de Fletcher, de Shakefpear & de Corneille, peut faire un

REMARQUES.

[1 *Des Quidnuncs.*]. C'eft le nom qu'on a donné aux anciens Membres de certaines Cotteries Politiques, qui demandoient continuellement, *quid nunc?* qu'y a-t-il de nouveau?

un Cibber, (1) un Tibbald, ou un (2) Ozell.

Alors la Déesse versa sur sa tête, avec des paroles mystiques, l'Opium sacré. Et à l'instant son Oiseau (animal d'une monstrueuse grandeur, & tenant une espéce de milieu entre (3) un Heideggre & un Hibou) se percha sur sa couronne. „ Quel heureux présage, ô mon „ Fils" ! la Terre promise attend ton régne. Sa-

REMARQUES.

[1 *Un Tibbald.*] Louis Tibbald (comme on prononce ce nom) ou Théobald (comme on l'écrit) fils d'un Procureur de Sittenburn en Kent, fut destiné par son Pére à la même profession, à ce que Mr. Jacob nous apprend. Il composa quelques Piéces de Théatre déjà ensévelies dans l'oubli, diverses Traductions, & autres Ouvrages; & eut part à une Feuille volante appellée *Le Censeur*, & à une traduction d'Ovide. „ Il y a un parfait Idiot, qui „ après s'être voué au Démon de la Chicane, „ s'est fait une ame damnée de la Comédie. Par „ une misérable traduction il a tourné depuis peu „ en ridicule les *Métamorphoses* d'Ovide, & a tra- „ vaillé à une impertinente Feuille volante appel- „ lée *Le Censeur*". Dennis *Rem. sur l'Homére de Pope. p.* 9, 10.

[2 *Ozell.*] „ Jean Ozell (si nous en croyons Mr. „ Jacob) apprit les premiers élémens des Sciences „ en Leicestershire, où *quelqu'un* lui laissa *quelque* „ *chose* pour vivre. On vouloit qu'il allât étudier „ à Cambridge en Théologie; mais il aima mieux „ être placé dans un *Bureau de comptes*, en Ville, „ entendant très-bien l'*Arithmétique*, & ayant „ du talent pour *toute sorte d'Ecritures.* Il a publié „ des traductions de plusieurs Piéces de Théatre „ Françoises".. JACOB. *Vies des Poëtes Dramatiques, p.* 198.

[3 *Un Heideggre.*] Etrange Oiseau de Suisse, & pas (comme bien des gens l'ont crû) un Personnage célébre, dont on peut dire, ce qu'on a dit autrefois de Pétrone, qu'il étoit *Arbiter Elegantiarum.*

Sache qu'Eusden n'a plus soif de vin sec ni de louanges; il dort parmi les Stupides des tems passés, également en sureté contre le blâme des Critiques, & contre les éloges des Sots, là où se reposent les malheureux (1) Withers, Ward, & (2) Gildon, avec (3) Howard, aussi illustre par sa folie que par sa naissance même. C'est toi, Cibber, qui porteras sa couronne: car la Folie, ô mon fils, n'est pas sans protection. Prenez votre air majestueux, Princes, & voyez-le venir! Que les Violes rendent des sons si éclatans, qu'il soit impossible aux sifflets de se faire entendre. Apportez, apportez le

REMARQUES.

[1 *Withers.*] „ George Withers affectoit un grand „ Zéle Poëtique contre les vices de son tems, & „ parla en mal des Puissances, ce qui lui attira „ de *fréquentes corrections.* La *Marechaussée* & *Newgate* eurent occasion de faire connoissance avec „ lui''. WINSTANLY.

[2 *Gildon.*] Charles Gildon, Faiseur de Libelles, avoit étudié à St. Omer chez les Jésuites; mais renonçant au Papisme, il publia les Livres de Blount contre la Divinité de J. C. &c. Il se signala comme Critique, après avoir composé lui-même quelques mauvaises Piéces de Théatre; & déchira indignement Mr. Pope, dans une Feuille volante sur la vie de Mr. Wycherley, imprimée chez Curl; dans une autre Piéce, intitulée *la Nouvelle Répétition*, & imprimée en 1714; & dans un troisiéme Ouvrage, portant pour titre *L'Art complet de la Poësie Angloise*, en deux volumes.

[3 *Howard.*] Edouard Howard, Auteur des *Princes Britanniques*, & d'un grand nombre d'étranges Piéces, célébrées par les Comtes de Dorset & de Rochester, le Duc de Buckingham, Mr. Waller, &c.

le laurier tant desiré, & joignez aux pampres verds le lierre rampant. Et toi! son Aide-de camp, aye soin de conduire mes fils, armés à la légére de Pointes, d'Antithéses, & de Jeux de mots. Que mes chéres filles, (1) Bawdry & Billinsgate, marchent devant lui, tandis qu'Oaths ménera l'arriére-garde: &, comme mon fils aura les entrées libres, que pour l'amour de lui (2) les Joueurs de profession, & des Auteurs de Grub-street obtiennent le même privilége. (3) O! quand s'élévera un Monarque qui soit entiérement dans nos intérêts, & que je puisse, comme une bonne Remueuse, bercer sur le trône; j'aurai soin de bien tirer le rideau qui sépare le Prince & le Peuple, & de cacher la lumiére à l'un, & les Loix à l'autre; j'engraisserai le Courtisan, je ferai mourir de-

REMARQUES.

[1 *Bawdry*, *Billinsgate & Oaths.*] Personnages allégoriques. Ces mots signifient proprement Maquerelage, Langage des halles, & Sermens.

[2 *Les Joueurs de Profession*, &c.] Quand on proposa de faire une Loi contre les Jeux de hazard, quelques personnes représentérent que le Roi, suivant une ancienne coutume, joue un soir chaque année à ces sortes de Jeux; ce qui fit qu'on inséra une clause d'exception pour le cas dont il s'agit. Sous ce prétexte, le premier Portier de la Cour avoit tout l'Eté à Kensington un appartement destiné au Jeu. Sa Majesté ayant appris la chose par hazard, en témoigna hautement son indignation.

[3 *O, quand s'élévera un Monarque*, &c.]

Helas! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans, &c.
Boileau, *Lutrin Ch. II.* 128.

de faim les Gens de Lettres ; j'allaiterai des Armées, & je ferai la Nourrice féche du Pays : jusqu'à ce que des Chansons à dormir, aussi puissantes qu'une de tes Odes, plongent les Sénats dans un profond sommeil.

A peine eut-elle cessé de parler, que la Chapelle Royale retentit du son des voix & des instrumens ; cependant l'air est frappé distinctement de ces mots : *Vive le Roi Cibber !* White, comme plus familier avec le nouveau Monarque, crie simplement *Vive le Roi Colley*, & ce cri est répété par Drury-lane, & hurlé par tous les Bouchers de la Ville.

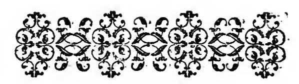
C'est ainsi que dans le tems que le Soliveau de Jupiter descendit d'enhaut, (s'il en faut croire (1) le grand Ogilby) le bruit du tonnerre pénétra jusqu'au fond du marécage, & la rauque Nation coassa, *Vive le Roi Soliveau !*

REMARQUES.

[1 *Le grand Ogilby — vive le Roi Soliveau !*] Voyez les Fables d'Esope par Ogilby, où, dans l'Histoire des Grenouilles & de leur Roi, se trouve cette espéce d'hémistiche admirable, *God Sa ve King Log.*

Fin du Premier Livre.

L A



L A

DUNCIADE,

A U

DR. JONATHAN SWIFT.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Le Roi étant proclamé, ce grand événement est solemnisé par des Jeux *publics, & par des Divertissemens de différente espéce. Ces Jeux ne sont pas institués par le Héros, comme par Enée dans Virgile, mais, pour rendre la chose plus honorable, par la* Déesse *en personne (de même que les Jeux Pythiens Isthmiques, &c. furent autrefois ordonnés par les Dieux, & que Thétis elle-même, suivant Homére,* Odyss. XXIV. *proposa des prix en l'honneur de son Fils Achille.) Les Poëtes & les Critiques, accompagnés, comme de raison, de leurs Mécénes & de leurs Libraires, arrivent de toutes parts. La Déesse trouve bon, pour s'amuser, de commencer par proposer des Jeux*

aux

aux Libraires, *& fait paroître le phantôme d'un Poëte, qu'ils s'efforcent d'atteindre. Les courses décrites avec leurs divers accidens; le Jeu dont le prix est une* Poëtesse. *Exercices pour les* Poëtes, *comme de* chatouiller, *de* crier, *de* plonger. *Le premier de ces exercices est sur-tout utile pour les* Faiseurs de Dédicaces; *le second convient aux Poëtes, quand ils ont quelque dispute à soutenir; & le troisième ne sauroit absolument être ignoré par aucun de ceux qui* vendent leur plume à un parti: *devant plonger aussi avant qu'il est possible, & revenir sur l'eau* tout couverts de boue. *Enfin, les* Critiques *sont invités par la Déesse à un Exercice, qui mette à l'épreuve, non leurs talens, mais leur patience, en écoutant, de propos délibéré, & sans dormir, la lecture de deux grands Ouvrages, l'un en* vers, *& l'autre en* prose. *Différens effets de cette lecture, qui, après avoir duré un peu, plonge dans un profond sommeil, non seulement les Critiques, mais aussi les Acteurs & les Spectateurs; ce qui naturellement & nécessairement termine les Jeux.*

L I-

LIVRE II.

ASsis sur un siége superbe, dont la splendeur effaçoit celle (1) du Tonneau doré de Henley, (2) du Trône Irlandois de Fleckno, & de l'endroit brillant (3) où le Public s'empresse

REMARQUES.

[1 *Du Tonneau doré de Henley.*] La Chaire d'un Non-conformiste s'appelle ordinairement un Tonneau; mais celle de Mr. l'Orateur Henley étoit couverte de velours, & dorée. Il avoit aussi un bel Autel, & au-dessus cette Inscription extraordinaire, *l'Eucharistie Primitive.* L'histoire du personnage se trouve dans le troisiéme Livre de ce Poëme.

[2 *Du Trône Irlandois de Fleckno.*] Richard Fleckno étoit un Prêtre Irlandois, mais avoit mis à quartier, (comme il s'exprime lui-même) la partie méchanique de la Prêtrise. Il fit imprimer des Piéces de Théatre, des Poësies, des Lettres, & des Voyages.

Il sera bon de se souvenir ici, que la hauteur, où les anciens Sophistes se plaçoient, pour se faire mieux entendre de leurs Auditeurs, s'appelloit du nom pompeux de *Trône*; — *ἐπὶ Θρόνου τινὸς ὑψηλοῦ μάλα σοφιστικῶς καὶ σοβαρῶς.* Themistius Orat. I.

[3 *Où le Public s'empresse à combler son favori Curl de présens.*] Edm. Curl fut mis au Pilori à Charing-Crosf, au mois de Mars 1727--8. „ Ceci „ (dit Edm. Curl) est faux — J'avoue que j'ai „ subi le châtiment qu'on appelle, par plaisan- „ terie, *monter dans la tribune aux harangues* pour „ une heure; mais la chose arriva au mois de *Fé-* „ *vrier*, & point au mois de *Mars*". [*Curliad, p.* 19. *in* 12.] C'est à peu près dans le même goût que Mr. *Cibber* dit, que ses fréres, à Bedlam, dont il a été parlé dans le premier Livre, ne sont point d'airain, mais de bois; cependant notre Auteur n'a point relevé la chose, comme étant une bagatelle, qui n'altére la parenté en rien.

presse à combler son favori Curl de présens, le grand Cibber s'étaloit dans toute sa magnificence. Le contentement orgueilleux d'un Poëte couronné, la joye qu'excite en lui le sentiment intérieur de sa propre excellence, & avec tout cela un air jaloux, se mêlent dans ses regards. Tous les yeux dirigent leurs rayons visuels sur lui, & la foule acquiert une physionomie stupide à mesure qu'elle le regarde. Ses Pairs, rangés autour de lui, brillent d'un nouvel éclat de bronze. Ce grand jour, ô Cibber, ne peut être comparé qu'à celui où (1) Querno monta au Capitole, couronné par des mains pontificales.

La Reine, pour amuser ses favoris, fait proclamer des Jeux solemnels par des Colporteurs. Aussi-tôt ces Hérauts, accoutumés à parler en public, convoquent tous les sujets de leur Souveraine. Une foule innombrable accourt de tous côtés, & laisse le Pays à moitié dépeuplé. Mélange bigarré, s'il en fut jamais! la bure & le

REMARQUES.

[1 *Querno monta au Capitole.*] Camillo Querno étoit de la Pouille. Ayant appris que Léon X. faisoit beaucoup de bien aux Poëtes, il se rendit à Rome une harpe à la main, & récita, en jouant de cette harpe, vingt mille vers d'un Poëme appellé *Alexias.* Il fut reçu à la Cour sur le pied de *Boufon*, & obtint le grade de *Poëte couronné:* badinage, auquel Léon se prêta au point de permettre qu'il allât au Capitole monté sur un Elephant, & qu'il célébrât son couronnement par un festin solemnel.

le crepon se mêlent avec le velours & la soye, & l'Ordre de la Jarretiére touche aux haillons d'un Poëte. C'est à cheval, à pied, en fiacre, & en carosses dorés, que cette multitude arrive du Cercle, du Collége, ou du Galetas. On vit alors ensemble tous les vrais partisans de la Stupidité, & ceux qui leur accordent des récompenses. Le Strand fut le lieu destiné à célébrer ces Jeux, & comme le champ de la gloire est ouvert à tout le monde, les Libraires accompagnérent les Auteurs. La Déesse les apperçoit, & (1) s'avise avec joye d'une plaisanterie. (2) Elle place devant eux la figure d'un Poëte, & ordonne aux plus lestes de l'aller saisir. Ce n'étoit pas une figure maigre & chetive, couverte d'une robe de chambre trans-

pa-

REMARQUES.

[1 *S'avise avec joye d'une plaisanterie.*] Cette espéce de plaisanterie, qui est fondée sur un *malentendu*, ou, en général, sur ce qu'on prend une chose pour une autre, convient très-bien à la *Stupidité.*

[2 *Elle place devant leurs yeux la figure d'un Poëte.*] C'est ce que Junon fit pour tromper *Turnus*:

Tum Dea nube cava, tenuem sine viribus umbram
In faciem Æneæ (visu mirabile monstrum!)
Dardaniis ornat telis, clypeumque jubasque
Divini assimilat capitis —— ——
——— *Dat* inania verba
Dat sine mente sonum ———

VIRG. Æn. X. 636.

L'allégorie est d'autant mieux observée dans cette Episode, que c'est le phantôme d'un Poëte plagiaire, qui trompe l'attente d'un Libraire qui le poursuit.

parente; mais (1) une maſſe, telle qu'il faudroit au moins douze Poëtes de notre tems (où tout dégénére) pour en faire une pareille. L'Image étoit comme un Ortolan gros & gras, quoique formée uniquement d'air condenſé. La Stupidité orna ſa tête de deux yeux vifs, mais qui ne diſoient rien; elle lui donna une cervelle de plumes, & un cœur de plomb; & ajoûta à ſes autres talens celui de proférer des mots ſonores, quoique totalement vuides de ſens. (2) Jamais heureux hazard ne fit un Idiot qui reſſemblât davantage à un Homme d'eſprit: Il y reſſembloit même ſi bien, que les Critiques dirent, & que les Courtiſans affirmérent par ſerment, qu'il avoit de l'eſprit, (3) & appellérent

REMARQUES.

[1 *Une maſſe, telle qu'il faudroit au moins douze Poëtes de notre tems*, &c.]

Vix illud lecti bis ſex ——
Qualia nunc hominum producit corpora tellus.
VIRG. Æn. XII. 900,

[2 *Jamais heureux hazard ne fit un Idiot*, &c.] L'Auteur ſemble avoir voulu expliquer ici comment il eſt poſſible que la *Stupidité* produiſe un Homme d'eſprit (ce qui ne peut jamais ſe faire que par *hazard*.) Tout le monde ſait ce qui arriva à Apelles: embarraſſé à peindre l'écume du cheval d'Alexandre, il eut le bonheur de réuſſir en jettant le pinceau de dépit contre le tableau.

[3 *Et appellerent le phantôme More.*] Jaques More Smith. Mr. Pope étoit obligé de le repréſenter comme un plagiaire, ou de paſſer lui-même pour tel. More avoit emprunté une Piéce du Dr. Arbuthnot, & une autre de Mr. Pope, qu'il garda toutes deux pendant deux ans, les liſant à quelques-uns de ſes amis, comme des productions de ſa

rent le phantôme *More*. Tous (le nom de Poëte enflamme les uns, tandis que d'autres ne sont sensibles qu'à son nœud d'épée, & à son habit brodé) tous regardent avec ardeur l'objet de leur ambition. A l'instant même (1) le grand Lintot se léve : „ Ce prix est à moi, „ & je regarderai comme ennemis ceux qui „ oseront me le disputer; c'est avec moi que „ ce génie a commencé, & finira". Il dit: & qui oseroit faire tête à Lintot?

La frayeur les rendit muëts. (2) Le seul Curl, toujours intrépide, „ Qui est celui-là ? „ C'est par de l'agilité & de la force, dit-il, „ & point par de vaines bravades que le prix „ doit être obtenu". En achevant ces mots, (3) il part avec la vitesse d'un Poëte qui devance

REMARQUES.

sa façon. Le grand défaut de ce pauvre Homme étoit de vouloir à toute force passer pour Bel-esprit.

[1 *Le grand Lintot.*] Nous voici parvenus à l'épisode des Libraires, personnages dont les noms demandent moins d'explication, comme étant plus connus que ceux des Auteurs, dont il est parlé dans ce Poëme.

[2 *Le seul Curl, toujours intrépide.*] Edm. Curl fut l'objet de l'envie & de l'admiration de ceux de sa Profession. Il avoit une autorité absolue sur tous les Auteurs, auxquels il faisoit écrire ce qu'il vouloit, & qui ne pouvoient pas même dire que leur *nom* fût à eux. Ce ne fut pas seulement parmi eux qu'il se rendit célébre. L'Etat, l'Eglise, & la Justice, firent connoissance avec lui, & lui donnérent tour-à-tour des marques de distinction.

[3 *Il part avec la vitesse d'un Poëte*, &c.] Il y a quelque chose de pareil dans Homére au sujet de

vance le Baillif, & laiſſe Lintot loin derriére lui. Tel qu'un Plongeon, que la frayeur chaſſe d'un taillis, & qui ſe ſert également de ſes pieds & de ſes aîles pour avancer, tel Bernard (qu'on prendroit, à une certaine diſtance, pour un moulin qui tourne avec rapidité) fait uſage de ſes épaules, de ſes mains & de ſa tête pour mieux courir. Il y avoit au milieu de la carriére une mare, que (1) la Corinne de Curl avoit produite le matin même : (c'étoit ſa coutume, dès le lever de l'Aurore, de rendre, devant la boutique de ſon voiſin, à la terre ce que la Taverne lui avoit prêté le ſoir d'auparavant:) Ici (2) le pied gliſſa à Curl; tous les ſpectateurs jettérent de grands cris, & les lieux d'alentour retentirent de ces mots, Ber-

REMARQUES.

de Dioméde, *Iliad. X.* 220. Des deux comparaiſons que notre Auteur employe, la premiére, comme on voit, eſt empruntée du *train ordinaire de la vie*, & eſt ſimple & abrégée ; la ſeconde de l'Oiſeau aquatique, eſt plus etendue, & empruntée de *la vie champêtre.*

[1 *La Corinne de Curl.*] Ce nom ſemble avoir été pris par Me. T. —— ——, qui ayant en main quelques Lettres, que Mr. Pope avoit écrites, preſque enfant encore, à Mr. Cromwell, les vendit, ſans le conſentement de ces Meſſieurs, à Curl, qui les fit imprimer l'an 1727, in 12.

[2 *Le pied gliſſa à Curl.*]

Labitur infelix, ut cæſis forte juvencis
Fuſus humum virideſque ſuper madefecerit herbas --
Concidit immundoque fimo, ſacroque cruore.
VIRG. Æn. V. 428.

(1) Bernard, Bernard. A l'inſtant même, l'orgueilleux Libraire tombe, & pour la premiére fois de ſa vie il lui échappe une priére.

O Jupiter! dont mes Poëtes & moi révérons le nom, au moins autant que celui d'aucun des autres Dieux, ou davantage, ordonne (2) que le poids de la Bible l'emporte ſur celui des Armes du Pape.

(3) Il y a un endroit, entre la Terre, l'Air & les Mers, où Jupiter ſe rend quelquefois, & va écouter à ſon aiſe les priéres des Mortels. On y voit ſur ſon ſiége deux grands ſoupiraux: le Dieu occupe l'un, & approche l'oreille de l'autre pour entendre les différens vœux des Hommes, dont les uns voudroient un vent, & les autres un autre. Toutes les vaines demandes, qui montent vers le Ciel, arrivent dans cet endroit ſous la forme d'autant de requêtes: Jupiter s'amuſe à les lire, & puis les renvoye, ſignées (4) de cet Ichor,

REMARQUES.

[1 *Bernard, Bernard.*] C'eſt le nom de baptême de Lintot.

—— *Ut littus Hyla, Hyla, omne ſonaret.*

VIRG. Ecl. VI. 44.

[2 *Que le poids de la Bible l'emporte ſur celui des Armes du Pape.*] Curl avoit pour enſeigne la Bible, & Lintot les Armes du Pape.

[3 *Il y a un endroit entre la Terre, l'Air,* &c.] Voyez *L'Icaro-Ménippe* de Lucien, où cette fiction eſt plus étendue.

Orbe locus medio eſt, inter terraſque, fretumque, Caleſteſque plagas. ——

OVID. Met. XII. 39.

[4 *De cet Ichor, qui tient lieu de ſang aux Dieux.*] Par

Ichor, qui tient lieu de sang aux Dieux.

(1) La belle Cloacine remplit ici sa fonction ; & prête avec des mains pures son ministére à Jupiter. D'abord elle prend la priére de Curl, déjà exaucée, &, par une distinction rare, la place à côté de lui. Aussi-tôt, grace au merveilleux pouvoir de la Sympathie, (2) comme oint d'un onguent magique, il se léve plus vigoureux, & plus puant que jamais, repasse Lintot, & arrive au bout de la carriére. Déjà le vainqueur étend une main avide vers l'endroit où le grand Rien se tenoit, ou paroissoit se tenir; le phantôme s'évanouit à ses yeux tel qu'une de ces figures qu'on croit démêler dans les nues, (3) ou comme une vision de la nuit : Ton premier soin ensuite ; ô Curl, fut de saisir ses Papiers ; (4) ses Papiers

REMARQUES.

Par allusion à ce passage du cinquiéme Livre de *l'Iliade.*

——— Ῥέε δ' ἄμβροτον αἷμα Θεοῖο,
Ἰχώρ, οἷος πέρ τε ῥέει μακάρεσσι θεοῖσιν.

[1 *La belle Cloacine.*] Déesse des Cloaques, chez les Romains.

[2 *Comme oint d'un onguent magique.*] Dans tous les Traités de Démonologie, il est parlé de certains onguens, dont les Sorciers ne se font pas plutôt frottés, qu'ils se trouvent en état de fendre l'air, comme un Oiseau, &c.

[3 *Ou comme une vision de la nuit.*]

——— Effugit imago
Par levibus ventis, volucrique simillima somno.
VIRG. Æn. VI. 701.

[4 *Ses papiers légers volent en l'air.*] C'est ce que Virgile dit des feuilles de la Sibylle;

piers légers volent en l'air ; les vents enlevent Chanſons, Sonnets, Epigrammes, & les rapportent (1) à Evans, à Young, & à Swift. Il ſe flatta alors qu'au moins l'habit brodé ſeroit ſa proye ; mais (2) le Tailleur, à qui il étoit dû, avoit déjà mis la main deſſus. Ainſi il ne reſta pas un ſeul atôme de ce perſonnage ſi connu autrefois, & qui avoit tant écrit.

La Voûte Céleſte retentit alors de grands éclats de rire, que la Stupidité, qui eſt une bonne Reine, répéta ſans ſavoir pourquoi. Elle donna enſuite à trois mauvais Lutins de Grub-ſtreet (3) l'air & la figure de Congréve, d'Addiſon &

REMARQUES.

Carmina ——— ———
Turbata volent rapidis ludibria ventis.
Æn. VI. 74.

[1 *A Evans, à Young, & à Swift.*] Quelques-uns des Auteurs dont il avoit eu l'impudence de s'approprier différentes Piéces.

[2 *Le tailleur à qui il étoit dû.*] Voilà ce que c'eſt que de faire crédit à des Poëtes : ces Meſſieurs ſont tellement en poſſeſſion de ne point payer, que Mr. Dennis aſſure, que „ ſi Homére „ n'a point eu de dettes, c'eſt que perſonne n'a „ voulu être ſon créancier „. *Préface des Remarques ſur la Boucle de Cheveux enlevée.* p. 15.

[3 *L'air & la figure de Congréve, d'Addiſon, & de Prior.*] Les noms de ces Auteurs ne pouvant manquer d'être tranſmis à la Poſtérité, nous les paſſerons ici ſous ſilence, pour dire un mot de quelques autres noms moins connus. — Beſaléel Morris compoſa des Satires ſur les Traducteurs d'Homére — „ Bond écrivit une Satire con- „ tre Mr. P— Breval fut Auteur des *Confédérés*, „ Piéce Dramatique fort ingénieuſe, dont le but „ étoit de tourner en ridicule Mr. P. Mr. Gay, „ le

& de Prior; (1) Mears, Warner, Wilkins courent: vain espoir! les misérables n'attrapent que (2) Breval, Bond, & Béséléel.

Curl s'élance vers Gay, mais Gay est disparu; au-lieu d'un Jean réel, il n'empoigne que (3) Joseph, qui est une vaine chimére: c'est ainsi que Prothée, poursuivi sous une plus noble forme, devenoit, dans le moment qu'on croyoit l'avoir saisi, un petit Chien, ou un Singe.

Mon

REMARQUES.

„ le Dr. Arb. & quelques Dames de qualité", dit Curl, *Clé de la Dunc*, *p.* 11.

[1 *Mears*, *Warner*, *Wilkins.*] Libraires & Imprimeurs, qui gagnoient principalement leur vie à publier des Ouvrages anonymes.

[2 *Breval*, *Bond*, *& Béséléel.*] Je prévois qu'on objectera, que l'Auteur de ces notes doit s'être trompé, quand il a dit que More n'étoit pas un Etre réel, puisque ceux dont les noms viennent d'être indiqués, sont aussi représentés comme des phantômes. Mais que le Lecteur bénévole ne s'y trompe pas. Ces derniers sont pareillement des Etres imaginaires. A-la-vérité, Curl déclare Breval Capitaine & Auteur d'un Piéce, intitulée *les Confédérés*; mais le même Curl avoit dit auparavant, que la Piéce en question étoit de la façon de Joseph Gay. Sa seconde assertion est-elle plus croyable que la premiére? Il affirme de-même, que Bond a fait une Satire contre notre Poëte: mais où est cette Satire, & qui en a jamais entendu parler? Pour ce qui est de Béséléel, ce n'est, ni un nom, ni un surnom. Il est donc bien clair, qu'aucun de ces Auteurs n'a jamais existé, & qu'ils sont tous autant de phantômes.

[3 *Joseph Gay.*] Nom factice, que Curl mit à la tête de plusieurs Piéces volantes, ce qui fut cause que bien des gens les attribuérent à Mr. Gay.

Mon fils, lui dit la Déesse, console-toi, & (1) que la ville seule souffre de toute cette illusion. Sers-toi de la ruse qu'employe une habile Maquerelle, qui revend avec succès des filles usées, après leur avoir donné quelque nouveau nom honorable: (2) que Cook soit Prior, (3) Concanen, Swift: par ce moyen nous jouïrons de toute la réputation de nos ennemis, & nous pourrons nous vanter aussi d'avoir (4) un Garth & un Addison.

En achevant ces mots, elle lui donna (touchée

REMARQUES.

[1 *Que la ville seule souffre de toute cette illusion.*] C'étoit une coutume établie parmi ces Libraires, de mettre à la tête de quelques misérables productions d'Auteurs inconnus, le nom de quelque fameux Ecrivain.

[2 *Que Cook soit Prior.*] Cook composa une Piece qu'il appella *la Bataille des Poëtes*, dont Philips & Welsted étoient les Héros, & glorieusement vainqueurs de Swift & de Pope. Il publia aussi quelques malices dans divers Journaux; & écrivit dans ce même tems des Lettres à Mr. Pope, pour le convaincre de son innocence.

[3 *Et Concanen, Swift.*] Dans la premiére édition de ce Poëme, il y avoit simplement quelques astérisques en cet endroit; mais les noms ont été insérés depuis, uniquement pour remplir le vers, & par égard pour l'harmonie.

[4 *Un Garth & un Addison.*] Notre Poëte aime à louer les bons Auteurs. On verra dans la suite de ce Poëme quels éloges il donne à Mrs. Locke, Newton, Barrow, Atterbury, Dryden, Congréve, Garth, & Addison; en un mot, à tous ceux de ses contemporains qui le méritoient. Il loua même un jour Cibber, le croyant Auteur du *Careless Husband*.

chée de son malheur, (1) sans pouvoir néanmoins s'empêcher de rire de l'énorme longueur de son visage) (2) une Tapisserie grossiére & digne d'être étendue (3) sur l'ancien lit de Codrus,

REMARQUES.

[1 *Sans pouvoir néanmoins s'empêcher de rire de l'enorme longueur de son visage.*]

—— Risit pater optimus illi. ——
Me liceat casum misereri insontis amici ——
Sic fatus, tergum Gætuli immane leonis, &c.

VIRG. Æn. V. 358.

„ La figure d'une personne ne fait rien à son „ *génie* : & d'honnêtes-gens n'en aimeront, ni „ n'en estimeront pas moins un homme de mérite, parcequ'il est laid ou pauvre. Cependant „ l'Auteur de la *Dunciade* a diffamé une personne „ à cause de l'énorme longueur de son visage". *Journal de* Mist, *Juin* 8. Ce *génie* & cet *homme de mérite*, que des gens de bien doivent *aimer*, est Mr. Curl. Voici quelques réflexions de Mr. Dennis sur ce sujet: „ La difformité naturelle, qui „ n'est pas notre ouvrage, & que nous ne nous „ sommes point attirée par notre faute, n'a rien „ de honteux: mais la difformité de cet *Auteur* „ n'est pas de ce genre, & lui est absolument particuliére. C'est une marque que Dieu & la Nature lui ont imprimée, pour nous avertir de ne „ former aucune liaison avec lui, comme n'étant „ pas de notre espéce; & ceux qui n'ont pas „ profité de cet avertissement, & qui, par une „ folle présomtion, ont risqué de se familiariser „ avec lui, en ont été bien punis". DENNIS *Caractére de Mr. Pope. in* 8. 1716.

[2 *Une tapisserie grossiére.*] On en trouve de pareilles dans de vieux Cabarets. Les figures, décrites par l'Auteur, font allusion au vêtement de Cloanthe, dans Virgile:

Victori chlamydem auratam ——
Intextusque puer, &c.

Æn. V. 250.

[3 *Sur l'ancien lit de Codrus, ou sur le lit moderne*

drus, ou sur le lit moderne de Dunton; Ouvrage instructif, & qui représentoit fidélement les tristes avantures des Confesseurs de la Stupidité.

Tout au haut paroissoit De Foe, sans oreilles & sans pudeur, & au bas (1) Tutchin, qui venoit d'être battu de verges. Curl y voit aussi (2) Ridpath & Roper roués de coups; mais, à sa grande surprise, (3) il s'y voit lui-même voltigeant en l'air, & retombant sur une cou-

REMARQUES.

derne de Dunton.] Juvenal décrit fort au long le lit & le reste des meubles du pauvre Poëte Codrus: Sat. III. 103.

Lectus erat Codro, &c.

Jean Dunton étoit un Libraire ruiné. Il composa une Satire contre quelques Ministres d'Etat, & un Libelle contre le Duc de Devonshire, & l'Evêque de Péterborowgh.

[1 *Tutchin, qui venoit d'être battu de verges.*] Jean Tutchin, Auteur de quelques méprisables Vers, & d'une Piéce hebdomadaire appellée *l'Observateur.* Il subit la peine du fouët dans plusieurs villes d'Angleterre, & demanda, à cette occasion, comme une grace au Roi JAQUES II. d'être pendu. Ce Prince étant mort en exil, il composa une Invective contre sa mémoire. Tutchin vécut jusqu'au tems de la Reine ANNE.

[2 *Ridpath & Roper.*] Auteurs du *Flying-post* & du *Post-boy*, deux viles productions de partis différens, & qui attirérent à ceux qui les avoient composés, les traitemens les plus injurieux.

[3 *Il s'y vit lui-même voltigeant en l'air.*.] C'est une histoire connue.

Se quoque principibus permixtum agnovit Achivis --
Constitit, & lacrymans: Quis jam locus inquit Achates
Quæ regio in terris nostri non plena laboris?

VIRG. Æn. I. 463.

couverture, dont les écoliers de Westminster tenoient les bouts. (1) Un peu plus loin étoit Elise, aussi belle qu'à la tête de ses Ouvrages, où (2) le généreux Kirkall l'a ornée de perles & de fleurs. (3) Deux enfans, tendres fruits de l'amour, se tenoient à ses côtés.

Alors la Déesse: „ Celui, dit-elle, qui fera „ jaillir une fontaine jusqu'aux nues, aura „ (4 cette majestueuse Junon, aux yeux de „ bœuf:

REMARQUES.

[1 *Un peu plus loin étoit Elise.*] Elise Haywood composa les Ouvrages scandaleux intitulés *la Cour de Carimanie*, & *la Nouvelle Utopie*. Pour ce qui est des *deux enfans, fruits de l'amour*, voyez CURL, *Clé de la Dunc. p.* 22. Mais quelque mal qu'il ait jugé à propos de dire sur le chapitre de cette Dame, c'est de sa part surement qu'elle devoit le moins s'y attendre. Elle avoit célébré les entreprises de Curl pour la *Réformation des Mœurs*, & s'étoit déclarée, „ que parfaitement instruite de la „ *douceur de son caractére*, & de la compassion „ qu'il avoit pour les *égaremens de son prochain*, „ il les représenteroit d'une maniére qu'elle ne „ pourroit qu'approuver". Mme. HAYWOOD, *Hist. de Clar.* Imprimée dans la *Dunciade femelle*, *p.* 18.

[2 *Le généreux Kirkall.*] C'est le nom d'un Graveur. Quelques-uns des Ouvrages de cette Dame ont été imprimés en quatre volumes in 12. avec son portrait, tel qu'il est représenté dans le texte, à la tête.

[3 *Deux enfans, tendres fruits de l'Amour.*]
Cressa genus, Pholoë, geminique sub ubere nati.
VIRG. Æn. V. 285.

[4 *Cette majestueuse Junon, aux yeux de bœuf.*] Par allusion à cet endroit d'Homére βοῶπις πότνια Ἥρη.

„ bœuf: & s'il est vaincu par son rival, (1) ce
„ pot de chambre de porcelaine, qu'il pourra
„ aller glorieusement remplir chez lui, sera son
„ partage".

(2) Osborne & Curl acceptent l'honorable défi (sans que le fils de l'un, ni la femme de l'autre, puissent les en dissuader). (3) Le premier compte sur sa hardiesse, & le second sur sa vigueur, & sur la supériorité de sa taille. Osborne commença après s'être renversé en arriére; le jet s'éléve, & décrit à peine une courbe: un second effort réussit plus mal encore, le Méandre errant étant retombé sur la face (4) de l'Artiste follement ambitieux: c'est ainsi qu'un petit jet d'eau saute aux yeux du Jardinier dont la main imprudente ouvre le robinet sans faire attention à l'endroit où est son visage. Curl, aussi habile qu'effronté, dirige la colonne

REMARQUES.

[1 *Ce pot de chambre de porcelaine.*]
Tertius Argolica hac galea contentus abito.
VIRG. Æn. V. 314.

[2 *Osborne.*] Thomas, Libraire en Grayss-inn, & très-bien qualifié par son effronterie pour jouer un pareil rôle; ce qui est cause qu'on l'a substitué à un prédécesseur qui méritoit cet honneur moins que lui.

[3 *Le premier compte sur sa hardiesse, & le second sur sa vigueur & sur la supériorité de sa taille.*]
Ille — melior motu, fretusque juventa;
Hic membris & mole valens.
VIRG. Æn. V. 430.

[4 *De l'Artiste follement ambitieux.*]
Cælum ipsum petimus stultitia,
HORAT. Liv. I. Od. III. 38.

ne si bien qu'elle passe toute fumante par-dessus sa tête. (1) Tel l'Eridan (fameux comme toi par sa violence & par ses cornes) quitte avec mépris son humble source, & s'éléve fiérement vers le Ciel.

Tous les Spectateurs suivent des yeux le jet hardi, à mesure qu'il monte; & l'heureuse impudence obtient encore le prix. Tu triomphas, ô Curl, dans cette occasion solemnelle, & amenas la Dame, qui se laissa conduire avec un doux souris. Osborne, vaincu uniquement pour avoir été trop modeste, gagna la maison, couronné du pot de chambre, & très-satisfait de lui-même.

Mais les Auteurs ont de bien plus nobles récompenses à espérer; place à Mylord! trois maquignons l'accompagnent, & six piqueurs précédent son équipage: Il grimace d'un air effaré, ouvre sa bourse, & s'assied dans un fauteuil; mais incapable d'exprimer son dessein, voici comment la Stupidité elle-même se donna la peine de l'énoncer. „ Celui qui chatouillera le mieux, m'aura pour protecteur". Les Faiseurs de dédicaces prennent aussi-tôt la plume

REMARQUES.

[1 *Tel l'Eridan (fameux comme toi par sa violence & par ses cornes).*] Virgile fait mention de ces deux qualités du Dieu de l'Eridan.

Et gemina auratus taurino cornua *vultu*,
Eridanus, quo non alius per pinguia culta
In mare purpureum violentior *influit amnis.*

VIRG. GEORG. IV. 371.

me en main : ils l'en chatouillent à la tête, & il croit sentir l'Intelligence qui se place dans son cerveau : ensuite ils la lui passent doucement sur le visage, & voyent à l'air dont il reçoit cette caresse, qu'il s'imagine déjà être un Adonis : (1) Rolli approche la plume de son oreille, & lui donne du goût pour la Musique : (2) Bentley a recours au talent de la parole, & flatte en stile classique & figuré. Mais (3) Welsted ne s'attache qu'à ouvrir la main qui tient

REMARQUES.

[1 *Rolli approche la plume de son oreille.*] Paolo Antonio Rolli, Poëte Italien, composa dans cette langue plusieurs Opéras, qui, grace en partie à son genie, furent joués avec succès en Angleterre durant l'espace de près de vingt ans. Il enseigna l'Italien à plusieurs Messieurs du Bel-Air, qui affectoient de diriger les Opéras.

[2 *Bentley a recours au talent de la parole.*] Il ne s'agit pas ici du fameux Dr. Richard Bentley, mais d'un certain Tho. Bentley, petit Critique, qui, singe de son oncle, fit un *petit Horace.* Le grand devoit être dédié au Lord Hallifax, mais (à l'occasion d'un changement dans le Ministére) fut donné au Comte d'Oxford ; par la même raison le petit fut dédié à son fils le Lord Harley. On sera peut-être bien aise de trouver un échantillon de son éloquence classique. *Cupimus* (dit-il dans un Panégyrique sur la Paix d'Utrecht) *Patrem tuum, fulgentissimum illud Orbis Anglicani jubar,* adorare. *O ingens* Reipublicæ *nostræ columen! O fortunatam tanto* Heroe *Britanniam! Illi tali tantoque viro* DEUM *per* omnia *adfuisse, manumque ejus & mentem direxisse* CERTISSIMUM EST. Hujus *enim* Unius *fermè opera*, æquissimis & perhonorificis conditionibus, *diuturno, heu nimium bello, finem impositum videmus.*

[3 *Welsted.*] Léonard Welsted, Auteur du *Triumvirat,*

tient la bourſe; pauvre Welſted! c'eſt un étrange ſenſibilité que celle de Mylord : plus on le chatouille, plus il ſerre le poing. Tandis que ces différens rivaux employent vainement des moyens qui ont tant de fois réuſſi, (1) un Jeune-homme inconnu à Phœbus, ne ſachant plus comment s'y prendre, invoque les Puiſſances Céleſtes. Que n'obtient-on point par des vœux. Le Jeune-homme avoit une ſœur dont Vénus (qui enſeigna autrefois à Paris le ſeul endroit où Achille pouvoit être bleſſé) connoiſſoit la complaiſance. La Déeſſe ordonne à cette Belle de prendre les devans: Il la ſuit, attend, & revient Sécretaire de ſa Grandeur.

Qu'on célébre à-préſent de nouveaux Jeux (dit la Déeſſe) & que mes fils apprennent la merveilleuſe efficace du bruit. (2) D'autres, doués

R E M A R Q U E S.

virat, qui vouloit être une Satire contre Mr. Pope & quelques-uns de ſes amis. Il compoſa encore quelques autres Piéces, mais qui ſont déjà enſévelies dans l'oubli.

[1 *Un Jeune-homme inconnu à Phœbus.*] La Satire de cette épiſode étant deſtinée à faire ſentir aux Auteurs combien ils s'aviliſſent en prodiguant des louanges à des Grands ſans générosité & ſans mérite, eſt terminée par une excellente leçon; ſavoir, que quand leurs louanges ſeroient auſſi ingénieuſes & auſſi admirables qu'ils ſe l'imaginent, cependant un ignorant, pourvu qu'il s'employe à procurer de honteux plaiſirs, aura la préférence ſur eux.

[2 *D'autres, doués du génie, & — aſpirent & — C'eſt à vous ſeuls qu'il appartient*, &c.]

doués du génie de Shakespear, ou de l'art de Johnson, aspirent à émouvoir & à ravir les cœurs: c'est à vous seuls qu'il appartient de secouer l'ame par (1) le tonnerre sortant du Moutardier: excités à la folie au moyen du cornet & de la trompette, ou plongés dans la mélancolie par (2) le son lent d'une cloche: ce sont-là d'heureux artifices pour se faire écouter, dans le tems que l'imagination languit, ou qu'on ne sait plus que dire. (3) Trois sifflets serviront de prix à celui dont la voix se fera seule entendre au milieu des clameurs de ses rivaux; & si quelqu'un, par un effort héroïque, réussit à braire plus fortement qu'un Ane, il aura ce tam-

REMARQUES.

Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem, ducent vivos de marmore vultus, &c.
Tu regere imperio Populos, Romane, memento,
Hæ tibi erunt artes. ——— ———

VIRG. Æn. VI. 847.

[1 *Le tonnerre sortant du Moutardier.*] Il n'y avoit autrefois qu'une seule & même méthode pour imiter le tonnerre, & faire de la moutarde; mais en dernier lieu cette imitation a été perfectionnée par le secours de quelques Cylindres de bois. J'ignore si c'est à Mr. Dennis qu'on en a l'obligation; mais il est certain, que se trouvant un jour à la représentation d'une nouvelle Tragédie, il entendit tonner, & s'écria dans le premier mouvement de sa surprise: „ Je jurerois „ que c'est *mon* tonnerre".

[2 *Le son lent d'une cloche.*] Admirable moyen pour exciter des sentimens de pitié, & fort en usage parmi nos Tragiques modernes.

[3 *Trois sifflets.*] Instrument de Musique, odieux aux Auteurs Dramatiques, surtout dans le tems qu'on représente leurs Piéces.

tambour. Aussi-tôt l'air est frappé de mille sons différens: l'un crie en faisant des grimaces, & l'autre en bredouillant; le ton de querelle se partage entre (1) Norton & Breval, mais la dissonance entiére est à Dennis. Arrêtez (s'écria la Reine) chacun d'eux gagnera un sifflet: (2) que la récompense soit égale, puisque le mérite est égal. Mais pour finir des Jeux si bien commencés, mes braillards, faites retentir de vos voix la Voûte Céleste.

(3) Telle qu'une Anesse, qui attend devant la porte fermée à double tour de quelque Avare malade, & exprime le regret qu'elle a d'être séparée de son Anon, d'une façon si bruyante, qu'Harpagon, qu'un songe venoit d'enrichir de quelques millions, s'éveille en sursaut, & soupire, au souvenir qu'il aura bientôt trois piéces de quatre sous à payer; de même chaque trachée-artére rend des sons, qui demandent les poûmons d'un Enthousiaste, ou la poitrine creuse d'un profond Théologien; ta terrible voix, (4) Webster! fut ouïe alors, & la tienne

REMARQUES.

[1. *Norton.*] Il en sera parlé vers la fin de ce Livre.

[2 *Que la récompense soit égale, puisque le mérite est égal.*]

Et vitula tu dignus & hic. ——

VIRG. Ecl. III. 109.

[3 *Telle qu'une Anesse*, &c.] Comparaison à longue queue, dans le goût de celles d'Homére.

[4 *Webster & Whitfield.*] L'un, Auteur d'une Feuille volante intitulée *Weekly Miscellany*, l'autre un Prédicateur de grand-chemin. Ce dernier s'i-

ne aussi, Whitfield! mais celle de Blackmore est plus terrible encore; les murs, les clochers, & la Voûte Céleste, (1) lui renvoyent son brayement: ses fréres, dans les champs de Tottenam, dressent les oreilles grandement étonnés, (2) & oublient de paître. Les différentes Cours de la Chancelerie, (3) répétent lentement & tour-à-tour, un hurlement plus fort que l'Echo n'en répéta jamais: les bords de la Thamise, & les lieux d'alentour en retentissent;
„ tous ensemble ne forment qu'une acclamation
„ pour déclarer Vainqueur celui (4) qui chan-
„ te si haut, & si longtems.

Un

REMARQUES.

s'imaginoit que pour être régénéré, il falloit passer par un état de folie spirituelle; au-lieu que le premier étoit d'avis qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen de purifier la Religion qu'en brulant les Incrédules. Le peu de succès qu'eurent ces deux Personnages extraordinaires, peut servir de preuve, que la *Bigoterie* & l'*Enthousiasme* ne font pas grand mal, aussi longtems que le Magistrat Civil s'abstient prudemment de prêter son pouvoir à l'un de ces Monstres, pour s'en servir, dans l'occasion, contre l'autre.

[1 *Lui renvoyent son brayement.*] Maniére de parler empruntée de Virgile:

Et vox assensu nemorum ingeminata resurgit.
GEORG. III. 45.

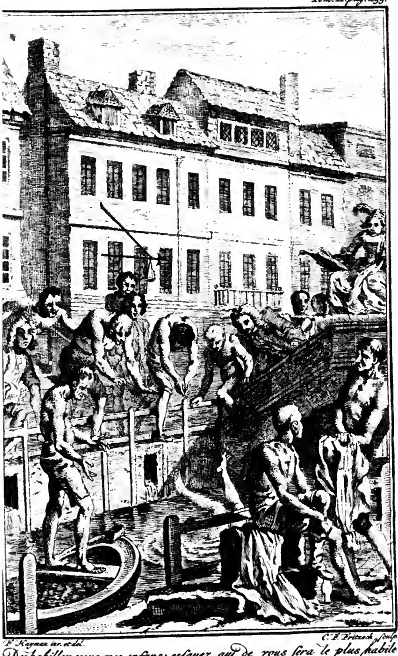
[2 *Et oublient de paître.*]

Immemor herbarum quos est mirata juvenca.
VIRG. Ecl. VIII. 2.

[3 *Répétent lentement.*] L'Auteur fait allusion par ces mots à la lenteur des procédures devant ce Tribunal.

[4 *Qui chante si haut, & si longtems.*] C'est le vrai portrait de Richard Blackmore. Dryden disoit


FIRENZE



F. Hayman inv. et del. C. F. Fritzsch sculp.

Deshabillez vous mes enfans; essayez qui de vous sera le plus habile à farfouiller dans la fange.

Un moment après, ils passent tous devant Bridewell ((1) dans le tems que la correction du matin venoit de finir) & se rendent à l'endroit où Fleet-ditch mêle un immense tribut d'immondices & de chiens noyés aux flots argentes de la Thamise. „ Deshabillez-vous ici, „ mes enfans! essayez qui de vous sera le plus „ habile à farfouiller dans la fange; celui qui „ jettera le plus de boue, & qui souillera l'on„ de pure à la plus grande distance, aura (2) „ les Journaux hebdomadaires reliés: un Sau„ mon de plomb est destiné à celui qui plon„ gera le mieux; le reste aura par tête une „ mesure de Charbons".

Old-

REMARQUES.

soit de lui, *qu'il écrivoit au bruit des roues de son carosse.* Au-reste la fureur d'écrire le possédoit au point, qu'il composa, entre plusieurs autres Ouvrages, jusqu'à six Poëmes Epiques.

[1 *Dans le tems que la correction du matin venoit de finir.*] C'est-à-dire entre onze heures du matin & midi: tems où l'on châtie dans Bridewell, ceux qui le méritent. Il est bon d'observer ici, que la *Scéne* du Poëme commence le *Soir* du jour d'une Procession du Lord Maire: le premier Livre comprend ce qui se passa cette *Nuit*; le *lendemain* les Jeux commentent dans le Strand, delà le long de Fleet-street (séjour des Libraires:) les Acteurs passent ensuite près de Bridewell jusqu'à Fleet-ditch, & enfin à travers Ludgate jusqu'au temple de la Déesse.

[2 *Les Journaux hebdomadaires.*] *London Journal*, *British Journal*, *Daily Journal*, &c. dont Oldmixon, Roome, Arnal, Concanen, & quelques autres, étoient les misérables Auteurs.

(1) Oldmixon, nud comme la main, se tient majestueusement sur le bord, &, à l'exemple de Milon, regarde ses bras & ses mains ; (2) puis soupirant ; „ Et ne suis-je pas parvenu à „ l'âge de soixante ans? O Dieux, (3) pour- „ quoi faut-il que deux & deux fassent qua- „ tre "? Il dit ; & gagnant le haut d'une barque qui se trouvoit là par hazard, il se jette, la tête la premiére, dans le noir abîme. Tous les spectateurs admirent le jugement du vieillard, qui

REMARQUES.

[1 *Oldmixon.*] Jean Oldmixon fut toute sa vie un Ecrivain prêt à vendre au parti qui le payoit, une plume trempée dans le fiel. Il en fut récompensé par un petit appartement, où il passa le reste de ses jours.

[2 *Puis soupirant, Et ne suis-je pas parvenu à l'âge*, &c.]

— Fletque Milon senior, cum spectat inanes,
Herculeis similes, fluidos pendere lacertos.

OVID.

[3 *Pourquoi faut-il que deux & deux fassent quatre?*] Rien n'est plus raisonnable que cette plainte : sans-doute c'est un défaut dans la constitution des choses. Car *le Monde*, comme dit un célébre Ecrivain, *ayant été donné à l'homme pour lui servir de sujet de dispute*. n'auroit-il pas lieu d'être mécontent, s'il y avoit quelque chose de certain? De-là ces grands Maîtres en fait de Sagesse, les Sceptiques & les Académiciens, ont habilement inféré, que deux & deux ne faisoient pas quatre.

Mais, sans aller si loin, il suffira de remarquer, que le principal but de notre Poëte, étoit de faire sentir l'extravagance de se plaindre de la *vieillesse*, à laquelle on ne parvient qu'à force de souhaits exaucés.

qui ne s'éléve que pour enfoncer plus avant dans l'ordure.

Smedley plongea ensuite; quelques empoulles paroissent dans l'endroit où il a passé; mais ce n'est que pour un instant: la boue s'est refermée sur lui: tous regardent, tous soupirent, & disent: *Smedley* est *perdu.*

(1) Alors * essaya; à peine a-t-il disparu un moment, qu'il revient à la lumiére. Son corps ne porte aucune marque de fange; & loin de ces vils combattans, il remonte sur l'eau parmi les Cygnes argentés de la Thamise.

Voyez (2) le froid Concanen, qui se traîne à son aise au fond de la boue; c'est sa terre natale: si le prix, destiné à ceux qui plongent le mieux, est dû à la persévérance, (3) l'éternel Blackmore même n'oseroit le lui envier: Il ne fait pas le moindre bruit, & sa tranquillité est

REMARQUES.

[1 *Alors * essaya.*] Jeune-homme d'esprit & de merite, qui avoit eu part à quelques Piéces volantes, dans le goût de celles dont il a été parlé. Notre Auteur le loue d'être revenu à lui-même, & d'avoir consacré ses talens à quelque chose de meilleur qu'à des querelles de parti, & à des invectives personnelles.

[2 *Le froid Concanen.*] Matthieu Concanen, Irlandois. Il fut destiné au Barreau, & déchira, dans divers Ecrits, Mylord Bolingbroke, & plusieurs autres. Après quoi, au grand étonnement de bien des gens, il fut choisi pour aller administrer la Justice à la Jamaïque.

[3 *L'éternel Blackmore même n'oseroit le lui envier.*] Nec bonus Eurytion prælato invidit honori, &c.

eſt telle, que l'Onde, qui le couvre, dort comme un Lac au-deſſus de lui.

Ceux qui plongérent enſuite, étoient une troupe de Gueux, (1) dont chacun portoit un frére malade ſur le dos: Enfans d'un jour! qui après s'être un peu ſoutenus, vont joindre pour toujours, au fond de la boue, tous les petits Chiens noyés. Demandez-vous leurs noms? Je pourrois vous dire auſſi aiſément ceux des pauvres petits Aveugles auxquels ils tiennent compagnie. Tout près de-là, (2) telle que Niobé (après la mort de ſes enfans) eſt aſſiſe la Mére (3) Osborne, auſſi interdite que ſi elle avoit été changée en rocher, & ſur une Colomne d'airain ſe liſent ces mots: *Ceux-ci ſont-ah non! ceux ci étoient*, (4) *les Gazettiers.*

Mais

REMARQUES.

[1 *Dont chacun portoit un frére malade ſur le dos: enfans d'un ſeul jour.*] C'étoient des Feuilles volantes journaliéres, dont pluſieurs, pour ménager la dépenſe, s'imprimoient l'une contre le dos de l'autre.

[2 *Telle que Niobé.*] Voyez l'hiſtoire de Niobé dans Ovide, *Met. VII.* où la transformation de cette Reine eſt décrite d'une maniére fort touchante.

[3 *Osborne.*] Nom adopté par le plus ancien & le plus grave de ces Auteurs, qui à la fin honteux d'avoir de pareils enfans céda la plume à qui voulut la prendre, & paſſa le reſte de ſes jours dans le ſilence.

[4 *Les Gazettiers.*] C'étoient des gens obſcurs, dont les uns reçurent leur récompenſe en argent, & juſqu'à mille livres ſterling par an. Il paroît par le *Rapport* du *Committé Secret*, qui a recherché

Mais à quoi comparer la fureur avec laquelle le hardi (1) Arnall se précipita dans l'eau? Son bras, dont les loix de la Gravitation secondent les efforts, y forme un tournant rapide. Jamais Cancre ne fit paroître plus d'activité dans la boue, soit pour monter vers en bas, ou pour avancer en arriére. Il reparoît enfin avec la moitié du fond sur la tête, & demande à haute voix les Journaux & le plomb.

Un Prélat venoit de plonger, & de faire place à un Laïque avec un saint air de mépris, quand les flots s'étant entr'ouverts par un coup de tonnerre, on vit s'élever lentement un..... (on ne sait quel nom donner à un pareil être). Quoique couvert de fange, il avoit quelque chose d'imposant, & parloit d'une façon à faire croire

REMARQUES.

ché la conduite de R. Comte d'O. „ Qu'il y a „ eu jusqu'à *cinquante mille soixante-dix-sept livres sterling dix-huit shelings* de payés aux Auteurs & Imprimeurs des *Free-Britons*, *Dauly-courans* & autres Piéces de cette nature, depuis le 10 Févr. 1731. jusqu'au 10 Févr. 1741 ". Toute l'Europe a admiré la libéralité de LOUIS XIV., qui donnoit des pensions aux Savans les plus distingués de l'Europe. Cependant il ne lui en a pas couté la moitié de cette somme, durant le même intervalle.

[1 *Arnall.*] Guillaume Arnall, destiné par ses parens à être Procureur, succéda à Concanen dans la composition du *Journal Britannique*. Ce fut un Ecrivain de grand prix pour la Nation; puisqu'il tira du Trésor, dans l'espace de *quatre ans*, jusqu'à *dix mille neuf cens quatrevingts-dix-sept livres sterling, six schelings, & huit sous.*

croire qu'il étoit plus qu'un simple Mortel. Par lui on apprit des merveilles ignorées jusqu'alors. Il raconta d'abord, comment s'étant enfoncé jusqu'au menton dans la boue, les Nymphes du lieu, charmées de sa bonne mine, l'attirérent à elles : comment la jeune Lutéce, plus douce que le duvet, & Nigrine, au teint rembruni, le menérent dans un berceau couleur de jais, & ne lui firent pas moins de caresses (1) que le bel Hylas n'en éprouva autrefois. Il chanta ensuite, comment ces Déesses lui montrérent un endroit, où le Styx, par une de ses branches, a communication avec la Thamise : (2) C'est ainsi que le Fleuve Alphée s'est fait un chemin secret sous la Mer, & vient jusqu'en Sicile confondre ses eaux avec celles d'Aréthuse). Cette branche du Styx est mêlée en partie des eaux du Fleuve Léthé, & des vapeurs qui s'élévent du Pays des Songes : & c'est par-

REMARQUES.

[1 *Que le bel Hylas n'en éprouva autrefois.*] Hylas fut ravi par des Nayades. L'histoire est rapportée au long par Valerius Flaccus, *lib. III, Argon.* Voyez Virgile., *Ecl. VI.*

[2 *C'est ainsi que le Fleuve Alphée*, &c.] On peut consulter sur ce sujet la huitiéme Idylle de Moschus. Virgile en fait pareillement mention en plus d'un endroit :

Sic tibi, cum fluctus subter labere Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam.
Ecl. X. 4.

——— *Alphæum fama est huc, Elidis amnem,*
Occultas egisse vias subter mare, qui nunc
Ore, Arethusa, tuo Siculis confunditur undis.
Æn. III. 644.

par-là qu'on peut expliquer certains effets des eaux de la Thamise, qui donnent des Visions aux uns, & aux autres l'envie de dormir.

(1) De-là les Nymphes le conduisirent au séjour où (2) les révérends Bardes goûtent les douceurs du repos: tous se levérent par respect, & (3) Milbourn, leur Chef, qu'ils avoient chargé de cette commission, lui donna la soutane, la ceinture, & la robe. „ Recevez, „ dit-il, ces marques d'honneur dont j'ai moi-„ même été revêtu autrefois": Il cessa de parler, & mit la robe, que tous les Spectateurs avouérent lui aller comme si elle avoit été faite pour lui.

La Troupe noire quitte alors Fleet-ditch, pas-

REMARQUES.

[1 *De-là elles le conduisirent au séjour*, &c.]
Tum canit errantem Permessi ad flumina Gallum,
Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis;
Ut Linus hæc illi divino carmine pastor,
Floribus atque apio crines ornatus amaro
Dixerit, Hos tibi dant calamos, en accipe, Musæ,
Ascræo quos ante seni —— &c.
VIRG. Ecl. VI. 64.

[2 *Les révérends Bardes.*] Les Bardes étoient en même tems les Poëtes & les Prêtres des anciens Gaulois. C'est sous cette derniére rélation qu'il faut les envisager ici.

[3 *Milbourn, leur Chef, qu'ils avoient chargé de cette Commission*, &c.] L. Milbourn étoit d'Eglise, & le plus généreux Critique qui ait jamais écrit; car quand il publia ses remarques contre le Virgile de Dryden, il fit imprimer en même tems ses propres traductions, qui étoient plus mauvaises que tout ce qu'on peut dire.

passe par (1) les fameuses portes de Lud, le long (2) d'un séjour peu chéri de ceux qui l'habitent, & couvre la rue de son ombre; mais un instant après le chemin est blanchi par une infinité de Sermons, de Caractéres, & d'Essais, mis en petites Piéces : c'est ainsi que des nuages formés par les exhalaisons de quelque Marais, composent un sombre volume en montant, & retombent en flocons de neige. La Déesse s'arrête en cet endroit, & proclame avec pompe un exercice plus facile, pour terminer les Jeux.

„ Vous Critiques! dont les têtes, comme „ autant d'exactes balances, me servent à déterminer combien un Ecrivain l'emporte en „ pesanteur sur un autre; vous qui recherchez „ pour moi, ce qui aide le plus à plonger l'a„ me dans un profond assoupissement, la prose „ de mon H--ley, ou les vers de mon Black„ more, assistez à l'épreuve qui va être pro„ posée: S'il se trouve quelqu'un, qui reste „ éveillé en écoutant jusqu'au bout la lecture „ de pareils Ouvrages, qui ose braver les char-

„ mes

REMARQUES.

[1 *Les fameuses portes de Lud.*] „ Le Roi Lud „ ayant réparé la ville, l'appella, d'après son „ nom, la *ville de Lud.* La porte, qu'il fit con„ struire dans la partie occidentale, fut aussi ap„ pellée, en son honneur, *Ludgate*". *Stow*, *Description de Londres.*

[2 *D'un séjour peu chéri de ceux qui l'habitent.*] Fleet, Prison de Londres, située près du Pont auquel elle communique son nom.

„ mes souverains du sommeil, & se vanter
„ d'avoir (1) l'oreille d'Ulysse, & l'œil d'Ar-
„ gus; que muni d'amples pouvoirs de notre
„ part, il soit établi Juge de tous les Ecrits
„ passés, présens & à venir; qu'il veille,
„ qu'il censure, qu'il décide, bien ou mal, il
„ aura ce privilége, & n'en sera jamais dé-
„ pouillé".

Trois Sophistes de Collége, & trois Suppôts de la Chicane se présentérent d'abord. Doués (2) des mêmes talens, & du même goût, ils avoient la même promtitude à faire des demandes, des réponses & des distinctions, & la même fureur des vers & du babil. Deux Lecteurs de bon air apportent les pesans Ouvrages, & la foule debout (3) forme un cercle autour des héros assis.

Le puissant mot de *Chut*, plus d'une fois répété, ayant imposé enfin silence à la multitude, les Lecteurs commencent d'une voix traînante,

REMARQUES.

[1 *L'oreille d'Ulysse & l'œil d'Argus.*] Voyez Hom. *Odyss. XII.*

[2 *Des mêmes talens, & du même goût — même promtitude*, &c.]

Ambo florentes ætatibus, Arcades ambo,
Et certare pares, & respondere parati.
VIRG. Ecl. VII. 4.

[3 *Forme un cercle autour des héros assis.*]

Consedere duces, & vulgi stante corona.
OVID. Met. XIII. 1.

nante, & arrivent avec peine & lentement au bas d'une longue page : à mesure qu'ils étendent quelque ligne, ils bâillent, & s'appesantissent. (1) Tels que de hauts Pins, dont les sommets cédent en se baissant à l'haleine des vents, & se redressent dès qu'elle cesse de se faire sentir, tels tous les Auditeurs lévent la tête, ou l'inclinent suivant qu'il se fait une pause, ou non. Leur Corps panche, tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, à proportion du degré d'efficace des vers ou de la prose. (2) Budgel essaya trois fois de parler, mais le puissant Arthur rendit trois fois ses efforts inutiles, & obligea sa poitrine à servir de soutien à son menton. (3) Toland & Tindal, si disposés à nier ce que disent des Prêtres, firent cependant un signe d'acquiescement. Ceux qui étoient assis le plus près,

REMARQUES.

[1 *Tels que de hauts Pins, dont les sommets cédent en se baissant*, &c.] „ Cette comparaison des „ Pins est très-belle, & parfaitement adaptée au „ sujet ", dit un des ennemis de Mr. Pope, dans son *Essai sur la Dunciade*, *p.* 21.

[2 *Budgel essaya trois fois de parler.*] Ce Budgel s'est rendu fameux, par les discours qu'il prononça en plus d'une occasion, sur le Systême de la Mer du Sud.

[3 *Toland & Tindal.*] Deux Auteurs, pas assez heureux pour être inconnus, qui ont écrit contre la Religion. *Toland* composa à l'usage des Athées une Liturgie, appellée *Pantheisticon*, & fut espion aux gages de Mylord Oxford. Tindal publia *les Droits de l'Eglise Chrétienne*, & *le Christianisme aussi ancien que le Monde.*



F. Hayman inv. et del. C. F. Fritzsch sculps.

Leur Corps panche tantot d'un côté, et tantot de l'autre, à proportion du degré d'efficace des vers ou de la prose.

près, vaincus par le charme magique des paroles, s'endormirent les premiers, & la contagion du sommeil se communiqua à ceux qui se tenoient derriére eux; après quoi chaque Lecteur s'étendit sur son Livre, & ferma les yeux en marmotant quelque chose entre les dents.

Un caillou, jetté avec force au milieu d'un Lac tranquille, forme un cercle, puis un autre cercle plus grand, & ainsi de suite: de-même la nutation, qui a pour centre le pupitre où la lecture s'est faite, se répand de plus en plus à la ronde, sur toutes les têtes, dont le mouvement représente celui des flots de la Mer. (1) Cent-livre parloit encore; mais à la fin la voix lui manque, Motteux ne sauroit finir un Conte qu'il avoit commencé, (2) Boyer ou-

REMARQUES.

[1 *Cent-livre*,] Susanne Cent-livre, femme d'un Officier de la Maison du Roi. Elle composa plusieurs Piéces de Théatre, & une Chanson (dit Mr. Jacob *Vol. I. p. 32.*) avant d'avoir atteint l'âge de sept ans. Elle écrivit aussi une Ballade contre l'Homére de Mr. Pope, avant qu'il eût commencé cet Ouvrage.

[2 *Boyer oublie les Affaires Politiques & Law le Théatre.*] A. Boyer, grand Compilateur d'Annales, de Recueils Politiques, &c. Guillaume Law, A. M. écrivit avec beaucoup de zéle contre le Théatre, & trouva un violent antagoniste en Mr. Dennis; leurs Livres sur cette matiére furent imprimés en 1726. Mr. Law affirmoit, ,, que tous ,, ceux qui vont à la Comédie, se rendent au ,, Temple du Démon; que c'est-là le séjour où ,, il se plaît le plus; qu'on ne sauroit y rire sans ,, que le Démon rie aussi", &c. Dennis répon-

oublie les Affaires politiques, & Law le Théâtre; (1) Morgan & (2) Mandevil ont la bouche close; (3) Norton, fils de Daniel & d'Ostræa, que le sort a béni du front de son Pére & de la langue de sa Mére, perd la parole, entouré tout à coup des ombres de la nuit. C'est ainsi que le doux sommeil mit fin aux travaux de la journée. Quels objets s'offrirent en songe à l'imagination des Poëtes? Pourquoi les uns se crurent-ils transportés dans quelque mauvais lieu, & de-là à la Prison du Guet? Comment Henley se coucha-t-il inspiré sur le bord d'un

REMARQUES.

dit, „ qu'il y avoit autant de différence entre une „ bonne & une mauvaise Piéce, qu'entre *deux* „ *Livres de piété*, la *Bible* & l'*Alcoran*. Que tous „ ceux qui écrivoient contre le Théatre étoient „ des *Jacobites*; & qu'ils le faisoient toujours dans „ le tems qu'on tramoit quelque chose en faveur „ du *Prétendant*", &c.

[1 *Morgan.*] Cet Auteur a beaucoup écrit contre la Religion, & ne s'est distingué du reste de sa bande que par son titre pompeux de *Philosophe Moral*: le tout pour s'être approprié quelques lambeaux de la *Morale* de Tindal, & de la *Philosophie lumineuse* de Spinoza.

[2 *Mandevil.*] Auteur, qui se fit une gloire d'acquérir la réputation d'être un *Philosophe immoral*. Il composa le fameux Ouvrage, *la Fable des Abeilles*, destiné à prouver que la Vertu est une invention de coquins, & que le Vice est néceſſaire & suffit pour rendre une Société florissante & heureuse.

[3 *Norton.*] Norton de Foe, descendant du célébre Daniel. *Fortes creantur fortibus.* Il fut un des Auteurs du *Flying-post*.

d'un égout, & (1) parut-il à de simples mortels un Prêtre pris de vin ? tandis que les autres trouvérent à tems une retraite sûre dans (2) une maison voisine, tant de fois fréquentée par les Favoris des Muses.

REMARQUES.

[1 *Parut-il à de simples mortels un Prêtre pris de vin.*] Ces paroles renferment une excellente leçon, qui est, de ne pas juger sur les *apparences*, surtout quand il s'agit de quelque révérend Personnage. Un grand Casuiste nous apprend, „ que „ si l'on voit un Prêtre qui commet une action „ indécente, il faut penser que c'est une illusion „ du Démon, qui prend quelquefois malignement la figure d'un saint-homme pour causer „ du scandale".

[2 *Une maison voisine.*] La Prison destinée aux Débiteurs insolvables, & connue sous le nom de *Fleet.*

Fin du second Livre.





LA DUNCIADE,

AU

DR. JONATHAN SWIFT.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Pendant que le reste des Acteurs & des Spectateurs dort tranquillement, la Déesse transporte le Roi dans son Temple, & pour qu'il sommeille plus à son aise, place sa tête dans son giron: situation d'un admirable efficace, produisant toutes les Visions des Enthousiastes, des Faiseurs de projets, des Politiques, des Amoureux, de ceux qui bâtissent des châteaux en l'air, des Chymistes & des Poëtes. Il part immédiatement après sur les aîles de l'Imagination, & est conduit par une Sibylle, Poëtesse & folle, aux bords du Fleuve Léthé, *où les ames des Stupides sont trempées, avant leur entrée dans ce Monde. Il rencontre en cet endroit l'esprit de* Settle,

qui

qui l'informe des merveilles du lieu, & de celles qu'il étoit lui-même destiné à opérer. Ils se rendent ensuite au haut d'un Mont de Vision, *d'où* Settle *lui montre les triomphes passés de l'Empire de la Stupidité, puis les triomphes présens, & enfin ceux que l'avenir lui réserve: quelle petite partie de la Terre a jusqu'ici été conquise par la Science, & en combien peu de tems ces conquêtes ont été arrêtées, les Peuples, déjà subjugués, étant même rentrés sous la domination de la Déesse.* Indiquant alors l'Ile *de la* Grande-Bretagne, *il lui fait voir par quels moyens, par quelles personnes, & par quels degrés, elle retournera sous cette domination. Il fait passer quelques-unes des personnes en revuë devant lui, & les décrit exactement. Tout à coup la Scéne change, & le Roi est frappé d'un grand nombre de prodiges, qu'il apprend n'être autre chose que les merveilles de son propre régne qui va commencer.* Settle *en le félicitant sur ce grand événement, éprouve une espéce de crainte; que son propre tems n'ait été que le type de celui-ci. Il prédit comment la Nation sera d'abord infectée de* Farces, *d'*Opéras, *& de* Spectacles; *comment le Trône de la Stupidité couvrira de son ombre les* Théatres *& la* Cour *même; comment les Fils de cette Déesse présideront à l'avancement des* Arts *& des* Scien-

ces, *ce qui ne ſauroit manquer de lui procurer cette éclatante gloire, dont le Roi entrevoit quelques rayons, & qui forme le ſujet du quatriéme & dernier Livre.*

LIVRE III.

MAis c'eſt dans l'appartement le plus reculé du Temple de la Stupidité, que le nouveau Monarque repoſe ſa tête ſur le giron de la Déeſſe. (1) Ce ſéjour, bien élevé au-deſſus du ſiége de la Raiſon, offre à l'eſprit de ceux qui s'y trouvent, tout ce qu'ils ſouhaitent avec le plus d'ardeur. (2) Cibber y entend les oracles du Prophéte de Bedlam couché ſur la paille, & s'entretient avec les Dieux: & de-là tirent leur origine, le Paradis du Fou, le projet politique qui termine tous les différends, les Châ-

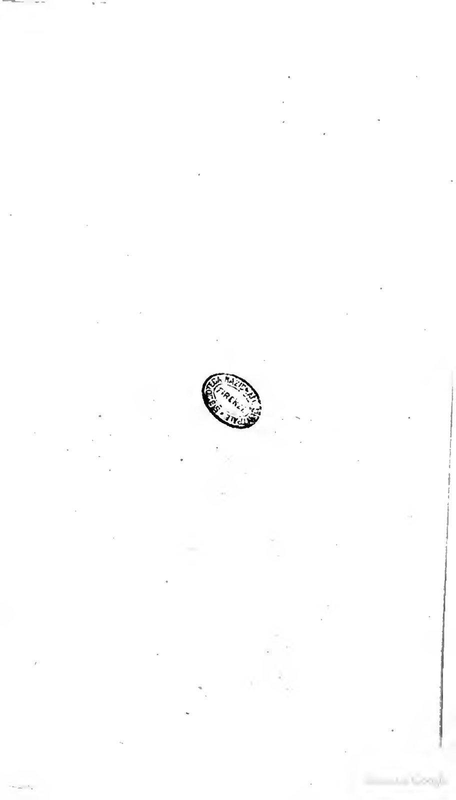
REMARQUES.

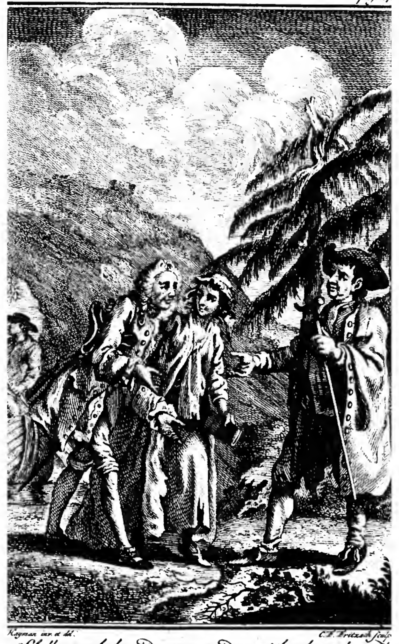
[1 *Ce ſéjour bien élevé au-deſſus du ſiége de la Raiſon.*] Ces paroles donnent à connoître que la viſion ſuivante ne doit être conſidérée que comme une chimére, & nullement comme une Satire de notre Siécle, mille fois plus ſavant & plus éclairé que tous les Siécles qui l'ont précédé. De peur qu'on ne s'y méprît, notre Poëte, à la fin de la viſion, a eu ſoin de répéter cet avertiſſement, que tous les objets paſſérent par la *porte d'Ivoire*, ce qui (ſuivant les Anciens) déſigne la fauſſeté d'une choſe.

[2 *Cibber y entend les Oracles du Prophéte de Bedlam* —— *& s'entretient avec les Dieux.*]

Et varias audit voces, fruiturque deorum
Colloquio. ——

VIRG. VII. 90.





Kayman inv. et del. C. F. Fritzsch Sculp.

re Sibylle en galoches guide ses pas, pendant qu'il medite quelque ode sublime d'un air hébété.

Châteaux bâtis en l'air, les Songes dorés, la félicité romanesque des Filles, le succès d'une Opération de Chymie, & la flatteuse vision d'une Renommée éternelle.

Bientôt, porté sur les aîles mobiles de l'Imagination, le Roi descend dans l'Empire de Pluton. (1) Une Sibylle en galoches, dont les cheveux, hérissés de fureur poëtique, n'ont jamais été lavés que dans la Fontaine de Castalie, guide ses pas, pendant qu'il médite quelque Ode sublime d'un air hébété. (2) Taylor, plus connu d'eux que Charon, & qui, après avoir été autrefois un des Cygnes de la Tamise, ne chante plus maintenant, leur prête une barque. (3) Benlowes, toujours favorable aux Sots,

REMARQUES.

[1 *Une Sibylle en galoches — guide ses pas.*]
Conclamat vates ———
—— —— Furens antro se immisit aperto.
VIRG. Æn. VI. 559.

[2 *Taylor.*] Jean Taylor, un des plus modestes Poëtes de son Siécle, ayant avoué lui-même son ignorance, composa quatre-vingts Livres sous les regnes de JAQUES I. & de CHARLES I. & dans la suite, à l'exemple d'Édouard Ward, tint un Cabaret à biére en Long-Acre. Il mourut l'an 1654.

[3. *Benlowes toujours favorable aux Sots.*] C'étoit un Gentilhomme campagnard, fameux par ses mauvais vers, & par la protection dont il honoroit les mauvais Poëtes, comme il paroît par quantité de Dédicaces que Quarles & d'autres lui ont adressées. Quelques Beaux-esprits affamés ont fait la même chose que *Benevolus.* Pour vérifier cet arrangement de lettres, il leur laissa manger tout son bien par reconnoissance.

Sots, s'incline, & (1) Shadwell ſalue, le pavot encore ſur la paupiére. (2) Ici, dans une ſombre vallée, où le Fleuve Léthé roule ſes eaux, (3) le vieux Bavius, aſſis tranquillement, trempe les ames poëtiques, & y amortit ſi bien tout ſentiment, qu'elles ſe trouvent entiérement préparées au rôle qui leur eſt deſtiné. A l'inſtant même qu'elles ſont trempées, elles prennent leur vol vers l'endroit où (4) Brown & Mears ouvrent les barriéres du jour, demandent de nou-

REMARQUES.

[1 *Shadwell ſalue, le pavot encore ſur la paupiére.*] Shadwell faiſoit depuis pluſieurs années un trop fréquent uſage d'Opium, & mourut pour en avoir pris une trop forte doſe, l'an 1692.

[2 *Ici, dans une ſombre vallée*, &c.]

——— Videt Æneas in valle reducta
Seclusum nemus ———
Lethæumque domos placidas qui prænatat amnem,
Hunc circum innumeræ gentes, &c.

VIRG. Æn. VI. 704.

[3 *Le vieux Bavius, aſſis tranquillement, trempe les ames*, &c.] Bavius eſt un ancien Poëte, connu par la haine que lui portoit Virgile: *Qui Bavium non odit.* Pour ce qui eſt de ſa fonction de tremper les ames, &c. elle lui eſt attribuée par alluſion à l'action de Thétis, qui trempa Achille dans le Styx pour le rendre invulnerable:

At pater Anchiſes penitus convalle virenti
Incluſas animas, ſuperumque ad lumen ituras
Luſtrabat. ———

VIRG. Æn. VI. 679.

[4 *Brown & Mears.*] Libraires, qui imprimoient tout ce qu'on vouloit. L'allégorie des ames, deſtinées à des Poëtes Stupides, qui paroiſſent ſous la forme de Livres reliés en veau, & qui n'auroient jamais vu le jour ſans le ſecours des Libraires, eſt aſſez claire pour n'avoir pas beſoin d'explication.

nouveaux corps, & paroiffent fous la forme de Livres reliés en veau. Il les vit fur ces bords (1) en bien plus grand nombre que les feux de la nuit, ou les Abeilles dans la faifon des fleurs. Au fort de fon étonnement un Sage, facile à reconnoître par la largeur de fes épaules, & par la longueur de fes oreilles, parut à fes yeux. C'étoit (2) Settle, qui, careffant & familier comme durant le cours de fa vie mortelle, parla au favori de la Sibylle en ces termes.

O Toi, qui es né pour voir ce qu'aucun homme ne fauroit voir étant éveillé! contemple les merveilles du Fleuve d'oubli. Avant de naître, tu as vu ces rives, & Bavius t'a trempé d'une maniére qui marquoit de la prédilection. Mais auffi ignorans au fujet du fort qu'ils ont déjà éprouvé, que de celui qui les at-

REMARQUES.

[1 *En bien plus grand nombre que les feux de la nuit*, &c.]

Quam multa in filvis autumni frigore primo
Lapfa cadunt folia, aut ad terram gurgite ab alto
Quam multæ glomerantur aves, &c.

VIRG. Æn. VI. 309.

[2 *Settle.*] Elkanah Settle fut autrefois en vogue auffi bien que Cibber, tant à caufe de fes Piéces de Théatre, que de fes Ecrits Politiques. Dennis dit que Dryden trouva en lui un rival redoutable, & Milborn ajoûte que Dryden ne fut point en état de fe défendre contre Settle. Ces fortes d'affertions font confolantes, & ne fauroient guéres manquer d'avoir certains partifans.

attend encore, quels mortels font instruits de leur état de préexistence? Qui d'eux sait (1) à combien de Béotiens ton ame est destinée successivement, & de combien de Moines ignorans elle doit se servir comme de relais. Demême qu'une pirouette, faite par un habile Artisan, se montre toujours disposée à rendre le fil qu'elle a reçu, ainsi l'absurdité, tant ancienne que moderne, sera logée en toi, & n'y restera point cachée. Pour t'en assurer, notre Reine va offrir à tes yeux une vision qui te comblera de joye. Tu verras d'abord de glorieuses scénes, mais déjà passées; puis tu seras frappé de l'éclat présent du régne de ta Mére; mais ce qui te charmera sur tout, est que cet éclat, déjà si vif, ne peut aller qu'en augmentant. 2) Monte sur cette hauteur, qui se perd dans les nues, & dont le sommet commande tous les lieux soumis à l'empire de la Déesse, que

REMARQUES.

[1 *A combien de Béotiens.*] Les Béotiens avoient la réputation d'être fort stupides.

[2 *Monte sur cette hauteur.*] Les Scénes de cette vision sont remarquables. D'abord paroissent les endroits du Globe où la Science n'a jamais été; puis ceux où elle a été détruite par la *Tyrannie*, par des inondations de *Barbares*, & par la *Superstition.* Après cela Rome, Maîtresse des Arts, est décrite comme ayant bien dégénéré de ce qu'elle étoit autrefois; & enfin la Grande-Bretagne, Scéne de l'action du Poëme; ce qui fournit l'occasion de faire passer en revue la race de la Stupidité.

que nous avons tant de ſujet de révérer. Voi ſon noir pavillon déployé (1) depuis un des poles juſqu'à l'autre, & couvrant de ſon ombre toutes les Nations de la Terre.

Jette la vue bien avant (2) du côté de l'Orient, d'où la lumiére du Soleil & celle des Sciences tirent leur origine. (3) Un Monarque égal aux Dieux, le même qui borna par un long mur les courſes du Tartare vagabond, éteint tout-à-coup cet éclat orgueilleux: Ciel! quel bucher! les merveilles de pluſieurs ſiécles y ſont dévorées par les flammes, ou diſſipées dans les airs par le ſouffle des vents.

Tourne de-là tes yeux charmés vers le Midi, & (4) contemple un autre incendie également glorieux: Il engloutit tout, & de tant d'Ouvrages, qui devoient durer à jamais, pas un ſeul n'eſt épargné.

Con-

REMARQUES.

[1 *Depuis un des poles juſqu'à l'autre.*] Le Continent méridional, & le nôtre, ont preſque été également plongés dans l'ignorance.

[2 *Du côté de l'Orient.*] Notre Auteur ſemble avoir épouſé l'opinion que toutes les Sciences nous ſont venues des Orientaux.

[3 *Un Monarque — le même qui borna par un long mur les courſes*, &c.] Chi-Ho-am-ti Empereur de la Chine, le même qui bâtit le grand mur qui ſépare la Chine de la Tartarie, détruiſit tous les Livres & tous les ſavans hommes de cet Empire.

[4 *Contemple un autre incendie également glorieux.*] Le Caliphe Omar I. ayant conquis l'Egypte, ordonna à ſon Général de faire mettre le feu à la Bibliothéque de Ptolémée, ſur les portes de laquelle il y avoit cette Inſcription, ΨΥΧΗΣ ΙΑΤΡΕΙΟΝ, *la Médecine de l'ame.*

Considére combien est petite la portion du Globe que les rayons de la Science éclairent. A peine ces rayons commencent-ils à briller, qu'une sombre nuée de Vandales vient les obscurcir: des lieux où le Lac Méotide dort, & où le Tanaïs gelé coule lentement sous des montagnes de neige, le Nord (pépiniére des Goths, des Alains, & des Huns) envoye ses redoutables fils par millions. Pren garde au port effrayant d'Alaric, & à l'air martial de Genseric, & tremble à l'ouïe du nom d'Attila! Voi les hardis Ostrogoths inonder le Pays Latin, & les fiers Visigoths désoler l'Espagne & les Gaules! Voi le séjour, où les premiers rayons de l'aube matinale dorent le sommet des palmiers ((1) terre natale des Arts, & même des Lettres): le Prophéte Arabe y rassemble ses tribus victorieuses, & donne aux loix la commission de soutenir l'ignorance sur le trône. Voi les Chrétiens & les Juifs observer, en fait d'étude, le même repos Sabbathique, & tous les Peuples de l'occident croire & dormir.

Rome elle-même, jadis fiére Souveraine des Arts, (2) ne tourne ses foudres que contre le Pa-

REMARQUES.

[1 *Terre natale des Arts, & même des Lettres.*] La Phénicie, la Syrie, &c. où bien des Savans croyent que les Lettres ont été inventées. Ce fut dans ces Contrées que Mahomet commença ses conquêtes.

[2 *Ne tourne ses foudres que contre le Paganisme.*] Jean de Salisbury dit au sujet du Pape Gregoire: In-

Paganisme: ses vénérables Synodes s'occupent à condamner des Livres qu'ils n'ont point lus, (1) Padoue soupire en jettant les yeux sur son Tite-Live au milieu des flammes, & les Antipodes mêmes, touchés de reconnoissance, (2) prennent part au triste sort de Vigilius.

Voi le Cirque tombant en ruines, les Temples dépouillés de leurs colomnes & prêts à croûler, les rues pavées de Héros, & le Tibre comblé de Dieux: (3) jusqu'à ce que quelque

REMARQUES.

Incendio dedit probata lectionis Scripta, palatinus quæcunque tenebat Apollo —— *quo divinæ paginæ gratior esset locus, & major authoritas.*

[1 *Padoue soupire en jettant les yeux sur son Tite-Live au milieu des flammes.*] Ce fameux Historien étoit de Padoue. Le Pape Gregoire fit jetter son Histoire au feu, *Quia in superstitionibus & sacris Romanorum perpetuo versatur.*

[2 *Prennent part au triste sort de Vigilius.*] Vigilius, savant Evêque de Salsbourg, fut déclaré hérétique par Boniface VIII. parce qu'il enseignoit qu'il y avoit des Antipodes.

[3 *Jusqu'à ce que quelque Jupiter soit converti au Christianisme.*] Après que le Gouvernement de Rome fut tombé entre les mains des Papes, leur zéle s'employa pendant quelque tems à démolir des Temples Payens, de sorte que les Goths détruisirent à peine plus de monumens de l'Antiquité par rage, que les Souverains Pontifes ne firent par dévotion. A la fin ils épargnérent quelques Temples, en les convertissant en Eglises; & quelques Statues, qu'ils modifiérent en Images de Saints. Longtems après, on trouva bon de métamorphoser les Statues d'Apollon & de Pallas, sur la tombe de Sannazar, en David & Judith; la Lyre devint aisément une harpe, & la tête de Meduse ne se fit aucune peine d'être celle d'Holopherne.

que Jupiter soit converti au Christianisme, & que Pan prête à Moyse ses cornes Payennes. Voi cette Vénus sans graces, dont on a fait une Vierge, & tout ce que Phidias ou Apelles ont produit de plus beau, brisé ou réduit en cendres.

Regarde cette Ile qui paroît dans l'éloignement: ses habitans sont entre-mêlés d'hommes de toute sorte de figures & de couleurs: noirs, blancs, piés, barbus, chauves, capuchonnés, sans capuchon, chaussés, déchaussés les uns sans manches, & les autres sans chemise, on ne vit jamais de Masques plus respectables par leur gravité. Telle étoit autrefois la Grande-Bretagne ——— Heureuse! (1) si elle n'avoit jamais eu de Fils plus terribles, qui se croyoient obligés de célébrer dûment la Fête de Pâques. Grande Déesse! sois toujours adorée en paix: que notre siécle, qui t'est si dévoué, sente ta puissante influence, sans éprouver les effets de ta fureur.

Mon fils! l'heure approche que notre Reine remplira un Trône Impérial. Telle qu'une Colombe, elle rassemble de nouveau sous ses alles, dans cette Ile, des sujets qui ont osé se sou-

REMARQUES.

[1 *Si elle n'avoit jamais eu de Fils plus terribles*, &c.]

Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent.
VIRG. Ecl. VI. 45.

foustraire à son obéissance. (1) Considére les glorieux événemens que l'avenir va enfanter; quelles nombreuses armées s'apprêtent à défendre ses intérêts! contemple tous ses descendans: quel étonnant spectacle! Compte-les à mesure qu'ils parviennent à la lumiére. Telle & plus grande encore que (2) Cibelle, qui compte cent petits-fils, tous placés au plus haut rang, dans le séjour de l'Olympe, la puissante Stupidité richement couronnée fera sa triomphante procession par Grub-street, & parcourant des yeux son Parnasse, verra jusqu'à cent de ses fils, & dans chacun d'eux un Sot.

(3) Envisage d'abord ce jeune présomtueux qui prend la premiére place. (4) Qu'il naisse doué

REMARQUES.

[1 *Considére les glorieux événemens que l'avenir va enfanter.*]
Nunc age, Dardaniam prolem quæ deinde sequatur
Gloria, qui maneant Itala de Gente nepotes,
Illustres animas, nostrumque in nomen ituras,
Expediam.
VIRG. Æn. VI. 755.

[2 *Cibelle, qui compte cent petits-fils*, &c.]
Felix prole virûm, qualis Berecynthia mater
Invehitur curru phrygias turrita per urbes,
Læta deûm partu, centum complexa nepotes,
Omnes cælicolas, omnes supera alta tenentes.
VIRG. Æn. VI. 783.

[3 *Envisage d'abord ce jeune présomtueux*, &c.]
Ille vides, pura juvenis qui nititur hasta,
Proxima sorte tenet lucis loca, &c.
VIRG. Æn. VI. 760.

[4 *Qu'il naisse doué de toutes les vertus de son Pere.*] Maniére de parler ennoblie par Virgile,
Nascere! praque diem veniens, age, Lucifer.
Ecl. VIII. 17.

doué de toutes les vertus de son Pére! & aussitôt un nouveau Cibber viendra embellir le Théatre.

Vois-tu cet autre, qui le suit? Il a l'air plus doux, & modeste comme une vierge qui boit un petit coup en cachette; (1) si tu peux surmonter la force des Liqueurs & du Destin, un second Durfey, ô Ward, chantera en toi. Les plus mauvaises Tavernes (2) éléveront la voix pour plaindre tes malheurs, & leurs plaintes seront répétées par des Lieux plus mauvais encore.

Considére avec une attention respectueuse (3) Jacob, Fléau de la Grammaire, & Foudre des

REMARQUES.

Le même Poëte se sert des mots,

Patriis virtutibus.

Ecl. IV. 17.

Il étoit naturel de montrer au Héros, avant tous les autres, son propre fils, qui s'étoit déja mis sur les rangs en fait de Compositions Théatrales & même Politiques; par la maniére dont le jeune Héros se présente ici, il paroît que l'épithéte de *Cibbérien* lui appartient presque avec autant de droit qu'à son Pére.

[1 *Si tu peux surmonter la force des Liqueurs & du Destin.*]

—— Si qua fata aspera rumpas
Tu Marcellus eris! ——

Æn. VI. 883.

[2 *Eléveront la voix pour plaindre ton malheur.*]

Te nemus Angitiæ, vitrea te Fucinus unda,
Te liquidi flevere lacus.

VIRG. Æn. VII. 759.

Illum etiam lauri, illum etiam flevere myricæ, &c.

Id. Ecl. X. 13.

[3 *Jacob, le Fléau de la Grammaire, & la Foudre des Loix.*]

—— Duo

des Loix. Voilà le noir Sourcil de P. —— qui fait trembler la ville, l'œil féroce de (1) Horneck, & le funeste regard de Roome. Tout près de ce dernier est (2) Goode le ricaneur: sa malice, mêlée de quelque gayeté, fait de lui un Ennemi divertissant, mais plus ridicule, dès qu'il se met en colére. Plus loin sont attroupés tous (3) les jeunes Cygnes de Bath & de

REMARQUES.

—— Duo Fulmina belli
Scipiadas cladem Libyæ!

VIRG. Æn. VI. 842.

„ Jacob, fils d'*un des plus considérables Marchands de Dreche* de Romsey en Southamptonshire, étudia la Jurisprudence sous un *fameux Procureur*. Il mêla à des *études plus laborieuses* les *amusemens* de la Poësie: & sa grande admiration pour les Poëtes, & pour leurs Ouvrages, l'engagea à faire à son tour l'essai de ses talens Poëtiques " —— G. Jacob de lui-même.

[1 *Horneck & Roome.*] Deux Auteurs, dignes d'être joints ensemble. Le premier, savoir Philippe Horneck, composa un petit Ouvrage canailleux, intitulé, *le Docteur Allemand.* Edouard Roome étoit fils d'un de ces Marchands qui fournissent tout ce qui est nécessaire aux enterremens. Il composa des Piéces pleines de venin, dans lesquelles il représentoit notre Auteur comme mal disposé pour le Gouvernement.

P. —— publia quelques détestables Piéces de Théatre, & des Feuilles volantes de même calibre. Il déchira aussi Mr. Pope dans un petit Ouvrage, portant pour titre *Le Souffleur.*

[2 *Goade.*] Critique malin, qui fit contre notre Auteur une Satyre, appellée *Le faux Esope.*

[3 *Les jeunes Cygnes de Bath & de Tunbridge.*] Il y a eu plusieurs Successions de Poëteraux à Tunbridge, Bath, &c. Ils chantoient les louanges de ceux qui pouvoient leur être de quelque utilité pendant la saison des eaux.

de Tunbridge, dont les accens mélodieux invitent les eaux à passer. Comme ils n'ont point de noms, ils échapperont au malheur d'être condamnés à une Réputation éternelle.

Les uns font la plus cruelle violence à la rime, & prêtent aux Muses des sons pareils à ceux que rendroient dix mille tourne-broches qu'on remonteroit à la fois dans le même endroit; d'autres, respectant également peu la raison & la rime, cassent la tête à Priscien, & le cou à Pégase; Pindares & Miltons d'un Curl, ils semblent prendre l'essor, mais doivent cet avantage apparent au tourbillon impétueux dont ils sont les jouëts.

Que les Loups se taisent! tandis que (1) Ralph abboye à la Lune, & rend la nuit hideuse — Hiboux, ayez soin de lui répondre!

Que le sens, la mesure & l'harmonie disparoissent pour toujours —— & que (2) Morris soit lu.

Que tes vers, (3) Welsted, coulent sans cesse d'une

REMARQUES.

[1 *Ralph.*] Jaques Ralph, nom inséré dans le Poëme après les premiéres éditions; notre Auteur ne le connut que par une Piéce Satyrique appellée *Sawney*, qu'il avoit composée contre le Dr. Swift, Mr. Gay, & lui. L'action d'abboyer à la Lune, qui lui est attribuée ici, fait allusion à un Poëme de sa façon, intitulé *la Nuit*.

[2 *Morris.*] *Bésaléel.* Voyez Liv. II.

[3 *Welsted.*] A ce qui a déja été dit de cet Auteur dans le second Livre, on pourra ajoûter ceci: Dans sa jeunesse, Mr. Welsted fit concevoir de si

d'une veine féconde ! Que tels, que la biére qui t'inspire, ils soient minces sans être clairs, doux avec fadeur, & piquans sans force.

(1) Hélas Dennis ! Gildon hélas ! quel arrêt cruel

REMARQUES.

si grandes espérances de la beauté de son génie, que les deux plus célebres Universités se *disputerent* l'honneur de son éducation. Pour les *accorder* il eut la *civilité* de se faire membre de l'une & de l'autre. Il publia quelques Poëmes, dont les uns étoient dans le goût d'*Ovide*, & les autres dans celui d'*Horace*, & réussit au point que des Juges exquis le déclarérent *rival de ses maîtres.* Son Ode — son Epitre — ses Vers — sont *ce qu'on a produit de plus parfait en Poësie.* WELSTED de lui-même, *Char. of the Times*, in 8. 1728, p. 23, 24.

[1 *Hélas Dennis ! Gildon hélas !*] Ces hommes se rendirent méprisables uniquement pour avoir méconnu leurs talens. Ils vouloient en fait de Critique être pour leur Païs ce qu'Aristote & Longin furent pour les leurs ; au-lieu que s'ils s'étoient attachés à la Critique de quelques mots de Langues savantes, leur pénétration & leur industrie leur auroient valu une réputation égale à celle des plus fameux Scholiastes.

Le Lecteur, après avoir vu dans le cours de ces Remarques avec quel acharnement Mr. Dennis attaque tous les Ouvrages de notre Auteur, sera peut-être surpris de ce que celui-ci ne fait mention de lui que deux fois, & même assez légérement dans tout ce Poëme. La raison en est que Mr. Pope avoit quelque estime pour Dennis, qui (plus généreux que le reste de ses confréres) avoit *mis son nom* à la tête de ses Libelles. Il étoit d'ailleurs déjà fort avancé en âge. Par ce qu'il dit de lui-même dans les *Vies de* Mr. *Jacob*, il doit avoir eu plus de soixante ans, & a vécu encore après heureusement plusieurs années. De sorte qu'il étoit l'aîné de Mr. *Durfey*, qui est jusqu'à-présent celui de tous nos Poëtes qui a joui de la plus longue vie corporelle.

cruel du Destin vient de rompre votre ancienne amitié? Les bêtes ont raison d'abhorrer de malins Génies; mais une éternelle paix devroit régner entre les Sots. (1) Embrassez-vous mes Fils, embrassez-vous! cessez d'être ennemis! Que la vue de votre sang ne réjouisse pas de vils Poëtes, dont les Ouvrages ont subi votre examen.

(2) Vois-tu là-bas ces deux hommes qui se saluent de si bonne amitié? Ils ont les mêmes maniéres, la même aire, la même politesse. Le *Pasquin* de l'un vaudra le *Grondeur* de l'autre; & comme leur mérite est égal, ils obtiendront d'égales récompenses; car (3) la Charge de

REMARQUES.

[1 *Embrassez-vous, mes Fils! — cessez d'être ennemis!*]

——— Ne tanta animis assuescite bella,
Neu patriæ validas in viscera vertite vires;
Tuque prior, tu parce — sanguis meus! —
VIRG. Æn. VI. 832.

[2 *Vois-tu là-bas ces deux hommes qui se saluent de si bonne amitié?*] L'un d'eux fut Auteur d'une Production hebdomadaire intitulée, *Le Grondeur*. L'autre fit une Piece dans le même goût, appellée *Pasquin*, dans laquelle Mr. *Pope*, le Duc de *Buckingham* & l'Evêque de *Rochester* étoient fort mal-traités. Ils attaquérent aussi de concert & avec des forces réunies le projet que Mr. Pope avoit formé de traduire l'*Iliade*. Virgile a autrefois parlé d'eux,

Illæ autem paribus quas fulgere cernis in armis
Concordes animæ. ———
Æn. VI. 826.

[3 *La Charge de Consul n'est pas moins bonne que celle de Commis.*] De pareils emplois étoient conférés en ce tems-là à de pareils Ecrivains.

de Conſul n'eſt pas moins bonne que celle de Commis.

,, (1) Mais qui eſt celui-là, qui ſort de ce ,, cabinet avec un air ſi ſérieux, & tout cou- ,, vert d'une ſavante pouſſiére"? C'eſt un étrange mortel : il ſe nourrit de raclures de parchemin, (2) & s'appelle Wormius. Puiſſe ſa Stupidité être tranſmiſe aux ſiécles futeurs, comme il nous a tranſmis celle des ſiécles paſſés!

Jette les yeux ſur ces Scholiaſtes entourés de nuages. Ils pâliſſent ſur différens Ouvrages, & (3) tels que de vrais hibous, ne voyent que dans l'obſcurité: Chaque tête contient un prodigieux monceau de Livres, & c'eſt pour n'être jamais lus, qu'ils liſent toujours.

Regarde ce fou qui eſſaye en geſticulant, quel

REMARQUES.

[1 *Mais qui eſt celui-là*, &c.]

Quis procul ille autem ramis inſignis olivæ,
Sacra ferens? — noſco crines incanaque menta, &c.
VIRG. Æn. VI. 808.

[2 *Et s'appelle Wormius.*] Il ne s'agit point ici du ſavant *Olaus Wormius*; bien moins encore de notre propre Antiquaire Mr. *Thomas Hearne*, qui n'avoit jamais offenſé notre Poëte, mais publié au contraire divers Traités curieux, que Mr. Pope a lus avec plaiſir.

[3 *Tels que de vrais hibous, ne voyent que dans l'obſcurité,*] C'eſt le véritable portrait d'un Critique, qui ne s'attache qu'à des mots : plus ſon Auteur eſt obſcur, plus il l'aime ; il reſſemble à ce fameux Charlatan, qui inſéra dans ſes billets, *qu'il ſe plaiſoit à entreprendre ce qui étoit difficile.* On a fort bien dit de ces ſortes de Critiques, que leurs têtes étoient des *Bibliothéques mal en ordre.*

quel ton charmera le plus ses auditeurs. (1) C'est Henley: ce qu'il dit n'a aucun sens, mais ses périodes sont coulantes. Les hommes ordinaires parlent ou chantent: pour lui, il ne fait ni l'une ni l'autre de ces choses, ou toutes deux à la fois. Continue, Henley, à attirer la foule, tandis que (2) Sherlock, Hare & Gibson prê-

REMARQUES.

[1 *C'est Henley.*] J. Henley l'Orateur, il prêchoit les Dimanches sur des matiéres de Théologie, & les mécredis sur toutes les autres Sciences. Chaque auditeur lui payoit un scheling. Il écrivit durant quelques années contre des personnes de marque, & fit par occasion le même honneur à Mr. Pope. Voici ce que WELSTED nous apprend sur son sujet, ,, Qu'il nâquit à Melton-Mowbray ,, en Leicester-Shire. En faisant ses études à Cambridge, il fut *choqué* de trouver qu'on vouloit ,, *l'obliger* à croire, en fait de Religion, & de ,, Philosophie, &c. des choses opposées au bon-sens; car son génie le portant à *disputer librement sur toutes les propositions*, & *à tout examiner*, son ame née libre s'impatientoit de porter de pareilles chaînes. — Ayant reçu l'ordre ,, de Prêtrise, il remarqua que l'examen avoit ,, été court & superficiel, & que, pour être *Diacre*, ou *Prêtre*, il n'étoit *pas nécessaire de se conformer à la Religion Chrétienne.* Après qu'il eut ,, érigé sa Chaire, il fit un défi à tous ses adversaires, & *personne ne voulut disputer* contre ,, lui. Il écrivoit, lisoit, & étudioit douze heures ,, par jour; composoit trois Dissertations par semaine sur toute sorte de sujets; & entreprit ,, d'enseigner en *un an*, ce qu'on ne peut apprendre qu'en *cinq ans* dans les Universités.

,, Ayant essuyé quelques poursuites en Justice, ,, il tâcha d'appaiser ses ennemis en devenant ridicule, & associa la boufonnerie à la Prêtrise.

[2 *Sherlock, Hare & Gibson.*] Evêques de Salisbury, de Chichester, & de Londres, dont les Sermons,

prêcheront aux bancs. O grand Restaurateur du bon vieux Théatre, Boufon & en même tems Prédicateur de ton siécle! toi, qui mérites d'habiter la sage région d'Egypte, Prêtre décent dans un séjour, où les Singes sont des Dieux! Mais (1) le Sort a placé ton étau sacerdotal près de celui des Bouchers, à l'honneur immortel de (2) Toland, de Tindal, & de Woolston.

(3) O mes fils, écoutez le conseil d'un Pére! (ainsi puisse un arrêt favorable du Sort vous conserver vos oreilles). (4) Vous avez droit

REMARQUES.

mons, & les Lettres Pastorales font honneur, & à eux-mêmes, & à leur Païs.

[1 *Le Sort a placé ton étau près de celui des Bouchers.*] La Chaire qu'il s'étoit érigée, étoit dans un quartier où quantité de Bouchers font leur demeure.

[2 *De Toland, de Tindal, & de Woolston.*] Il a été parlé de Toland & de Tindal dans les Remarques sur le second Livre. Thom. Woolston étoit un impie enragé, qui écrivit d'un stile insolent contre les miracles de l'Evangile, en 1726, &c.

[3 *O mes fils, écoutez le conseil d'un Pére!*] Le conseil de s'abstenir du blasphême, qu'un fils de la Stupidité qui ne vit plus, donne à ses fréres, qui vivent encore, n'est pas dicté, comme notre Auteur l'indique suffisamment, par la crainte d'offenser les oreilles des autres, mais par celle qu'ils ne perdent les leurs. Aussi voyons-nous, que dès que ce danger n'a plus lieu, la Déesse, devenue Souveraine absolue au Livre quatriéme, encourage ses fils, qui implorent son assistance pour être en état de souiller la Source de la Lumiére même, comme ils avoient déjà souillé ses émanations les plus pures.

[4 *Vous avez droit de blâmer un Bacon, — le gé-*

droit de blâmer un Bacon ou un Locke, le génie de Newton, ou le feu de Milton ; mais un Seul, source immortelle de l'intelligence de Newton, & du sens de Bacon, doit être respecté. Que tout ce qui émane de lui pour orner la Terre, que chaque vertu qu'il inspire, chaque Art dont il enrichit la Societé, chaque charme qu'il procure au Monde, tout ce qu'il donne, soit l'objet de votre haine. Persistez dans votre aversion pour tout ce qu'il y a de divin dans l'homme, mais, „ (1) apprenez, „ vous Stupides, à ne vous pas moquer de „ Dieu ".

Il parla ainsi, un rayon de lumiére ayant traversé à moitié la solide obscurité de son ame ; mais

REMARQUES.

génie de Newton.] Voici ce que dit touchant cet admirable Géometre le stupide Hutchinson. „ Pour „ ce qui est des démonstrations Mathématiques „ fondées sur les proportions des lignes, &c. elles ont aussi peu de chose à démêler avec la „ plus grande partie de la Philosophie, qu'avec „ les habitans de la Lune. — Il y a déjà plus „ de vingt ans, que ce Dagon de la Philosophie „ moderne, le Chevalier Newton, est tombe devant l'Arche de Dieu, sans que personne ait eu „ le courage de le relever ". *Principes Philosophiques de Moyse défendus*, p. 2. in 8. 1744.

[1 *Apprenez, vous Stupides, à ne vous pas moquer de Dieu.*]

Discite justitiam moniti & non temnere divos.

VIRG. Æn. VI. 620.

Cette leçon est difficile à observer pour un fils de la Stupidité. Car étant naturellement porté à se *moquer* de ce qu'il n'entend pas, il sera tenté de se *moquer* le plus de ce qu'il comprend le moins.

mais le passage se referma à l'instant même —— & Settle continua en ces termes: Contemple à-présent ce que la Stupidité & ses Fils admirent: spectacle mille fois plus ravissant, que celui qu'offrent toutes les merveilles de l'Art, & même celles de la Nature.

Aussi-tôt Cibber tourne la tête, ((1) plus charmé encore qu'à l'ouïe de la prédiction de Goodman:) il regarde, & voit (2) un noir Sorcier sortir de Terre, & saisir à la volée un Livre qui traversoit les Airs: tout-à-coup, on entend le sifflement des Gorgones, d'horribles Dragons vomissent des flammes, & de valeureux Chevaliers attaquent des Géans. (3) L'Enfer s'éléve, & le Ciel descend, pour danser

REMARQUES.

[1 *Plus charmé encore qu'à l'ouïe de la Prédiction de Goodman.*] Mr. Cibber nous apprend, dans sa *Vie*, *p.* 149. que Goodman étant présent à la répétition d'une Piéce, où il avoit un rôle, lui frappa sur l'épaule, & dit, „ Je veux être un „ coquin, si vous ne devenez un bon Acteur. „ Or je demande, ajoûte Mr. Cibber, si ALEXANDRE lui-même, ou CHARLES XII, à la „ tête de leurs armées victorieuses, ont pu sentir „ de plus grands transports de joye que je n'en „ éprouvai alors ".

[2 *Un noir Sorcier sortir de terre.*] Dr. Faustus, le sujet de plusieurs farces dont les deux Théatres régalérent le Public, à l'envi l'un de l'autre, durant quelques années. Toutes les extravagances, dont il est parlé dans le texte, furent réellement exécutées, au contentement indicible de quelques personnes de la première distinction.

[3 *L'Enfer s'éléve, & le Ciel descend pour danser ensemble sur la Terre.*] Cette monstrueuse ab-

ser ensemble sur la Terre. On voit pêle-mêle des Dieux, des Lutins, des Monstres, de la Musique, de la Fureur, & de la Joye, un Feu, une Gigue, une Bataille, & un Bal, jusqu'à ce que tout soit englouti dans une conflagration générale.

Ensuite paroît un nouveau Monde fait suivant de tout autres Loix que celles de la Nature. Une autre Lune y préside à la Nuit, (1) & d'autres Planétes décrivent leurs orbites autour d'un autre Soleil. Les Forêts dansent, les Fleuves remontent vers leur source ; (2) les Baleines s'y divertissent dans les Bois, & la tête des Dauphins se perd dans les Nues ; enfin, pour mettre le dernier trait au tableau de la Création, (3) le Genre-Humain sort d'un œuf prodigieux.

La joye inonde son ame, joye que n'altére aucune ombre de pensée: quel pouvoir, s'écrie-t-il, quel pouvoir enfante toutes ces merveil-

REMARQUES.

surdité fut un des agrémens de l'Enlévement de Proserpine par Tibbald.

[1 *Et d'autres Planétes.*

— Solemque *suum*, *sua* sidera norunt. —
VIRG. Æn. VI. 641.

[2 *Les Baleines s'y divertissent dans les Bois, & la tête des Dauphins se perd dans les Nues.*]

Delphinum sylvis appingit, fluctibus aprum.
HOR. Art. Poët. 30.

[3 *Le Genre-Humain sort d'un œuf.*] Arlequin sort d'un œuf sur le Théatre dans une autre de ces farces.

veilles? Fils, (1) ce que tu cherches eſt en toi! Regarde, & tu trouveras dans ton ame la fidéle image de tous ces Monſtres. En veux-tu davantage? Contemple, dans ce nuage lointain, ce jeune Enchanteur, dont l'habit de taffetas eſt parſemé de flammes d'or! Il gouverne ces Mondes d'un ſeul regard, (2) prête des aîles à la foudre, & fait gronder le tonnerre. Ange de la Stupidité, il a commiſſion de répandre les charmes magiques de ſa Reine ſur tout terroir qui n'eſt pas claſſique: ces Etoiles, ces Soleils, que tu vois là-bas, il les allume, & les fait, à ſon gré, monter ou deſcendre. (3) Immortel Rich! admire, mon fils, comme le voilà tranquillement aſſis au milieu de tant de neige de papier, & d'une affreuſe grêle de pois: fier d'obéir aux ordres de ſa Maîtreſſe, il monte un tourbillon, & commande à la tempête.

Quoi! encore de nouveaux Sorciers, qui ſe diſputent, au milieu de l'Air, l'empire des au-

REMARQUES.

[1 *Ce que tu cherches eſt en toi.*]
Quod petis in te eſt ——
—— Ne te quæſiveris extra.
Perſ. Sat. I. 7.

[2 *Prête des aîles à la foudre.*] Comme Salmonée.
Dum flammas Jovis & ſonitus imitatur Olympi.
—— *Nimbos, & non imitabile fulmen,*
Ære & cornipedum curſu ſimularat equorum.
VIRG. Æn. VI. 586.

[3 *Immortel Rich.*] Mr. Jean Rich, Entrepreneur du Théatre Royal dans Covent-garden, fut le premier qui excella en ce genre.

autres Elémens; (1) je vois mon Cibber parmi eux! (2) Booth assis dans son tabernacle nébuleux, méne au combat d'affreux dragons. L'action est terrible, & le bruit effrayant; Drury-lane & Lincoln's-inn applaudissent à l'envi: l'émulation des ces Théatres, dont les sages travaux méritent les mêmes louanges, va puissamment contribuer à l'aggrandissement de notre pouvoir.

Et

REMARQUES.

[1 *Je vois mon Cibber parmi eux!*] L'histoire des absurdités, indiquées dans le texte, a été vérifiée par lui-même, en ces mots: (*sa Vie Chap. XV.*) „ Alors s'éléve cette succession de fatras monstrueux, qui infecta si longtems les deux Théatres, qui firent des dépenses à l'envi pour briller dans ce nouveau goût. Si l'on me demande pourquoi je ne m'y opposai pas? Je répondrai simplement, que j'étouffai la voix de ma conscience, n'étant pas assez vertueux pour mourir de faim. HENRI IV. Roi de France, avoit-il une meilleure excuse pour justifier son changement de Religion? J'étois toujours, en mon ame, autant qu'on peut l'être, partisan de la Vérité & de la Raison, avec cette différence, que j'avois leur permission de les quitter dès qu'elles ne pouvoient plus me nourrir —— mais qu'on prononce sur cette question comme on voudra, on ne sauroit nier que HENRI IV. n'ait *toujours été reconnu pour un grand Homme*". Cela est indubitable: cependant il reste encore deux petits articles à éclaircir. 1. Comment une action est justifiée par cela même qu'elle est commise contre le dictamen de la conscience: & 2. Comment Cibber, n'ayant jamais été au service de la Raison & de la Vérité, a pu obtenir d'elles une permission de les quitter.

[2 *Booth.*] Il étoit associé avec Cibber dans l'entreprise du Théatre de Drury-lane.

Et ces merveilles, mon Fils, te font-elles inconnues? inconnues à toi? Ce sont tes propres merveilles. Le Destin les a réservées à embellir ton régne: Je les ai prévues, mais hélas! je n'ai pas vécu assez pour y avoir part. Quoique j'aye été longtems renommé dans l'enceinte des murs de Lud; quoique mes propres Echevins m'ayent décerné une couronne de laurier pour avoir chanté leurs louanges, leurs Héros si bien nourris, leurs pacifiques Maires, & leurs trophées annuels: (1) quoique mon parti ait longtems fondé sur moi l'espérance de réussir mieux que qui que ce soit en fait de Feuilles volantes, & de Papes brulés en effigie; cependant (quelle mortification pour un Auteur) je me suis trouvé à la fin réduit à siffler dans mon propre dragon. Que le Ciel détourne ce funeste augure, & que mon Cibber ne soit

REMARQUES.

[1 *Quoique mon parti ait longtems fondé sur moi l'espérance.*] Settle, comme la plupart des Auteurs de sa sorte, varia très-souvent dans ses principes politiques. Il fut employé à composer une Piéce intitulée *Caractére d'un Successeur Papiste*, & publia dans la suite une espéce de réfutation de son propre Ouvrage. Il présida à la fameuse cérémonie d'un Pape brulé en effigie le 17 Novembre 1708, & fut ensuite Cavalier dans l'armée du Roi JAQUES, à Hanslow-heath. Après la révolution, il devint un misérable Histrion de la plus basse classe, & quoique déjà avancé en âge, joua plus d'une fois à Londres un rôle dans le corps d'un Dragon de cuir vert de son invention.

foit jamais obligé de remuer la queue d'un Serpent à la Foire de Smithfield!

Tel qu'un vil brin de paille, que le froid Borée chasse, tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, le misérable Poëte n'a ni feu, ni lieu. Tu feras plus fortuné; & comme une pierre roulante, que fa pesanteur même aide à faire fon chemin, rien ne pourra t'arrêter. Tu es né pour réunir les goûts du Patriote & du Courtisan, & pour les rendre chaque année plus fots qu'ils ne l'ont été l'année d'auparavant; bientôt la Stupidité, quittant les loges qu'elle a occupées d'abord, transportera fon fiége impérial au Théatre, & ensuite à la Cour. L'Opéra, précurseur de fon régne, prépare déjà les voyes: applique-toi à bien connoître toutes les beautés de ce spectacle, qui est une des folies de notre fiécle: enseigne à (1) Polyphéme à chanter en hurlant, & exerce-toi à crier comme personne n'a crié encore jusqu'à-présent! si les Cieux nous refusent leur secours, nous implorerons celui des Enfers; car (2) Faustus est de

REMARQUES.

[1 *Polyphéme.*] Cibber traduisit l'*Opéra Italien* de Polifémo, fans en comprendre le fin. Ulysse avoit dit au Cyclope, qu'il s'appelloit *personne.* Après que ce dernier eut perdu fon œil, il appelle à fon fecours les autres Cyclopes, qui demandent qui lui a fait quelque mal? Il répond personne, fur quoi ils s'en vont. Notre ingénieux Traducteur fait répondre à Ulysse, *je n'ai point de nom*, ce qui rend tout ce qui fuit parfaitement inintelligible.

[2 *Faustus est de nos amis.*] Faustus, Pluton, &c. font

de nos amis: tu pourras pour cet effet associer Pluton avec Caton, & Andromaque avec le Médecin malgré lui. O Grub-street! quand les hommes & les Dieux se ligueroient contre toi, (1) ton Théatre subsistera, pourvu qu'il ne périsse point par le feu. (2) Un second Æschyle paroît! l'Enfer vomit un déluge de feux: que les Dames enceintes prennent leurs précautions, & (3), comme Sémélé, se fassent transporter dans leur lit au milieu des flammes.

Bavius ôte présentement le pavot qui couvre ta paupiére, & dépose-le ici! Que tous les Poëtes se prosternent ici! C'est lui, c'est lui, qu'annoncent d'anciennes prédictions: (4) l'Augus-

REMARQUES.

sont les noms de quelques misérables farces, qu'on avoit accoutumé de jouer à la suite des meilleures Tragédies.

[1 *Ton Théatre subsistera pourvu qu'il ne périsse point par le feu.*] Dans l'enlévement de Proserpine de la façon de Tibbald, on mit le feu à un champ de blé : aussitôt l'autre Comédie fit réduire en cendres une grange pour le divertissement des spectateurs. Les deux Théatres se disputérent aussi, dans Dr. Faustus, qui feroit vomir plus de flammes à son Enfer.

[2 *Un second Æschyle paroît.*] On raconte au sujet d'Æschyle, que quand sa Tragédie des Furies fut représentée, les Spectateurs se trouvérent frappés d'un tel effroi, que les enfans en eurent des convulsions, & les femmes enceintes de fausses couches.

[3 *Comme Sémélé.*] Voyez Ovide, Met. III.

[4 *L'Auguste né pour ramener le tems de Saturne.*] Hic vir, hic est! tibi quem promitti sæpius audis, Augustus Cæsar, divum genus; aurea condet Se-

guste né pour ramener le tems de Saturne: les Astres viennent d'achever le nombre des révolutions qui devoient précéder ce grand événement. Voici, voici, notre vrai Phœbus la tête ceinte de lauriers! Notre Midas préside au Théatre comme Chancelier! (1) Les titres de Benson sont gravés sur les Tombes des Poëtes, & (2) Philips passe pour un Homme d'esprit!

Re-

REMARQUES.

Secula qui rursus Latio, regnata per arva
Saturno quondam. ———
VIRG. Æn. VI. 791.

Les tems de Saturne font allusion ici à l'Age de *plomb*, dont il a été parlé au commencement du premier Livre.

[1 *Les titres de Benson sont gravés sur les Tombes des Poëtes.*] G. Benson (Inspecteur des Bâtimens du Roi GEORGE I.) informa les Lords, que leur Chambre, & un autre appartement tout attenant, couroient risque d'enfoncer. Ces Seigneurs s'assemblérent en Committé pour convenir de quelque autre endroit où ils tiendroient leurs séances, en attendent que leur Chambre fût réparée. Mais quelqu'un ayant proposé de faire examiner la Chambre par d'autres Architectes, cet examen eut lieu, & il se trouva que Benson avoit menti. Les Seigneurs résolurent alors de présenter au Roi une Adresse contre Benson; mais le Comte de Sunderland, alors Sécretaire-d'Etat, leur donna l'assurance, que Sa Majesté le congédieroit, ce qui arriva aussi. En faveur de cet homme, le fameux Chevalier Wren, qui avoit été Architecte de la Cour plus de cinquante ans, qui avoit bâti la plupart des Eglises de Londres, mis la première pierre à celle de St. Paul, & vécu assez longtems pour la finir, fut dépouillé de sa Charge à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans.

[2 *Philips passe pour un Homme d'esprit.*] Ambroise Philips, suivant Mr. G. don, dans son

Art

Regarde un nouveau White-hall de la façon de Ripley, (1) tandis que les travaux immortels de Jones & de Boyle tombent en poussiére: tandis que Wren, navré de douleur, descend dans le Sépulcre, que (2) Gay meurt sans pension,

REMARQUES.

Art Poëtique, Vol. I. p. 157, „ n'est *pas tout-à-„ fait égal à Virgile:* si on le disoit, cela *auroit „ un air* de flatterie; mais je suis fort trompé, „ si la Postérité n'a pas pour lui *plus d'estime*, „ qu'il n'en obtient de ses contemporains". Il tâcha de semer de la mesintelligence entre notre Auteur & Mr. Addison, qu'il déchira aussi dans la suite. Il ne cessoit de crier, que Mr. Pope étoit un *Ennemi du Gouvernement*, &c.

[1 *Tandis que les travaux immortels de Jones & de Boyle tombent en poussiére.*] Dans le tems que ce Poëme fut composé, la Sale des Festins à White-hall, l'Eglise & le Portique de Covent-garden, & le Palais, aussi-bien que la Chapelle de Somerset-house, Ouvrages du fameux Inigo Jones, tomboient presque en ruines. Le Portique de Covent-garden fut à la fin réparé & embelli aux dépens du Comte de Burlington; qui, dans ce même tems, donna au Public les desseins de Jones & de Palladio, & fit, par ces Piéces, dont on eut d'ailleurs occasion d'admirer la beauté dans divers édifices construits par ses ordres, revivre en Angleterre le vrai goût de l'Architecture.

[2 *Gay meurt sans pension.*] Ce Poëte fut pendant une longue suite d'années, & jusqu'à sa mort, un des plus intimes amis de Mr. Pope. Il composa quantité de Piéces, qui lui acquirent de la réputation: la derniére de toutes fut le fameux *Beggar's*, Opéra qui réunit tous les goûts, & tous les ordres de gens, depuis les personnes les plus distinguées par leur naissance, jusqu'à la lie du peuple: Le vers d'Horace,

Primores populi arripuit, populumque tributim,

n'a jamais été mieux appliqué qu'à lui en cette oc-

fion, que (1) ton Sort, ô Swift est celui d'un Politique Hibernois, & que (2) Pope passe dix ans à commenter & à traduire.

Hâ-

REMARQUES.

occasion. Tout ce que l'Antiquité rapporte touchant les merveilleux effets de l'ancienne Musique ou Tragédie, n'en approche pas. Sophocle & Euripide furent moins courus. On représenta cette Piéce à Londres consécutivement soixante & trois fois; & l'hyver suivant elle excita les mêmes applaudissemens. Elle eut le même succès dans toutes les grandes Villes d'Angleterre, & fut jouée jusqu'à cinquante fois à Bath & à Bristol, &c. La Principauté de Galles, l'Ecosse & l'Irlande, se laissérent entrainer à ce torrent d'admiration. La réputation de cet Opéra, unique en son genre, ne se borna point à l'Auteur, mais s'étendit jusqu'à la principale Actrice. Polly, peu connue avant ce tems-là, devint tout-à-coup la favorite de la Ville: son portrait fut gravé, & l'histoire de sa vie écrite; & pour contenter le Public avide de tout ce qui pouvoit concerner Polly, on imprima ses Maximes Morales, quoiqu'elle tînt beaucoup plus de Faustine, que de Marc Antonin. Dès que la Piéce en question parut sur le Théatre, elle anéantit, durant tout l'hyver, l'Opéra Italien, qui avoit été dix ans de suite l'idole de la Noblesse & du Peuple. Cette étrange révolution arriva l'an 1728. Cependant Mr. Gay eut la modestie de mettre à la tête de toutes les éditions de sa Piéce, *Nos hæc novimus esse nihil.*

[1 *Ton Sort, ô Swift! est celui d'un Politique Hibernois.*] Voyez ce que notre Poëte dit à cet Auteur, sur le même sujet, au commencement du premier Livre.

[2 *Pope passe dix ans à commenter & à traduire.*] Il commença son *Iliade* en 1713, & la finit en 1719. L'Edition de *Shakespear* (qu'il entreprit uniquement, parce que personne ne voulut se charger de cette commission) lui couta près de deux ans, & la traduction de la moitié de l'*Odyssée* l'occupa depuis ce tems-là jusqu'à 1725.

(1) Hâtez-vous d'arriver, jours tant souhaités! que les Arts & les Sciences s'éloignent de nos bords; qu'on ne donne plus le fouet à aucun Enfant de qualité; que la Thamise voye les Fils d'Eaton ne faire autre chose que jouer, & que toute l'année ne soit pour Westminster qu'un seul jour de fête..... Arrêtez! arrêtez! s'écria le Monarque ravi de joye; (2) & la Vision s'envola par la porte d'Ivoire.

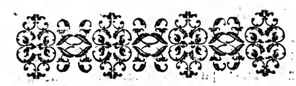
REMARQUES.

[1 *Hâtez-vous d'arriver, jours tant souhaités!*] On trouvera peut-être incroyable, qu'une aussi grande révolution, que celle qui est prédite ici, puisse être opérée par des *Instrumens* aussi *foibles*, que ceux dont il a été fait mention dans ce Poëme: mais le Lecteur est prié de ne se point laisser abuser par son juste mépris pour ces Instrumens; & de se souvenir de ce qui est rapporté quelque part dans l'Histoire de Hollande, savoir, qu'une grande partie des Sept Provinces fut inondée un jour, par une petite ouverture qu'un seul *Rat d'eau* avoit faite à une de leurs digues.

Cependant il paroît que cette réponse n'est au fond qu'un badinage de notre Poëte, puisqu'en finissant ce Livre, il fait passer la vision par la porte d'Ivoire, ce qui, en langage Poëtique, signifie, que ce qu'on vient de lire doit être tenu pour une fiction.

[2 *Et la Vision s'envola par la porte d'Ivoire.*]
Sunt geminæ Somni portæ; quarum altera fertur
Cornea, qua veris facilis datur exitus umbris;
Altera candenti perfecta nitens elephanto,
Sed falsa ad cælum mittunt insomnia manes.
VIRG. ÆN. VI. 893.

Fin du Troisiéme Livre.



LA DUNCIADE, AU DR. JONATHAN SWIFT.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

L'accompliſſement *des* prophéties *rapportées vers la fin du Livre précédent, devant former le ſujet de celui-ci, le Poëte fait une nouvelle* Invocation, *à l'exemple des principaux favoris des Muſes, lorſqu'ils doivent chanter quelque grand exploit. Il repréſente la Déeſſe venant dans tout l'éclat de ſa majeſté, pour détruire l'*Ordre *& la* Science, *& pour ſubſtituer à leur place le* Royaume des Stupides: *Comment elle mène les* Sciences *captives, & impoſe ſilence aux* Muſes; *& par* quoi *ces derniéres ſont remplacées. Tous ſes Enfans, cédant à une merveilleuſe attraction, ſont portés vers elle, & entraînent avec eux pluſieurs autres, qui contribuent*

buent à l'établissement de son Empire, par connivence, par foiblesse, ou en décourageant les Arts; tels que les Demi-beaux-esprits, les stupides Admirateurs, ceux qui flattent les Sots, ou qui les protégent. Ils se rangent tous autour d'elle: un d'eux ayant voulu s'approcher de la Déesse, est repoussé par un Rival; mais elle les loue & les encourage tous deux. Les premiers, qui haranguent dans les formes, sont les Génies *des* Ecoles, *qui l'instruisent des soins qu'ils se donnent pour restreindre l'application de la Jeunesse à la stérile étude des Mots. Leur Adresse: réponse favorable de la Déesse, qui les charge d'une commission, pour eux-mêmes, & pour les Universités. Les* Universités *comparoissent en la personne de leurs Députés, & assurent qu'elles achèvent l'*Instruction *de la Jeunesse précisément comme elle a été commencée. Discours d'*Aristarque *sur ce sujet. Les Députés sont écartés par une troupe de jeunes Seigneurs, qui reviennent de* voyager *avec leurs* Gouverneurs. *Un de ces derniers rend à la Déesse un compte détaillé des fruits de leurs voyages, en lui présentant en même tems un jeune Seigneur accompli de tout point Elle reçoit gracieusement ce nouveau modèle de perfection, & le doue de l'heureuse qualité qu'on appelle* Manque de pudeur. *Elle apperçoit quantité de* Fainéans, *qui n'ont d'au-*

d'autre occupation que celle de ne rien faire : l'Antiquaire Annius *la supplie de les métamorphoser en autant de* Virtuosos, *& de les confier à ses soins : Mais* Mummius, *autre Antiquaire, s'étant plaint de ce procédé peu honnête, la Déesse trouve moyen de terminer ce différend à l'amiable. Entre alors une bande de gens habillés d'une manière fantasque, qui lui offrent les plus étranges présens. Un d'eux s'avance pour se plaindre d'un autre, qui l'avoit privé de la chose la plus curieuse qu'il y eût dans la Nature : mais l'accusé se justifie si bien, que la Déesse les honore tous deux de son approbation. Elle leur recommande d'inventer quelque Emploi convenable pour les* Fainéans *dont il a été parlé, dans l'étude des* Papillons, *des* Coquillages, *des* Nids d'Oiseaux, *de la* Mousse, &c. *en prenant garde néanmoins de ne pas pousser cette étude jusqu'à pénétrer dans les grandes vues de la Nature, ou de l'Auteur de la Nature. La Stupidité est rassurée contre la dernière de ces craintes par une clique de* petits-Philosophes *&* d'Esprits-Forts, *dont un porte la parole au nom de ses Confréres. La Jeunesse ainsi disciplinée, lui est livrée en corps, par les mains de* Siléne ; *après quoi elle est admise à boire de la Coupe de l'*Archi Mage *son Grand-Prêtre, ce qui produit un oubli total de toutes les obli-*

obligations Divines, Civiles & Morales. La Déesse envoye à ces Adeptes des Prêtres, &c. *auxquels elle confère des* Ordres *& des* Degrés ; *après quoi leur adressant une harangue qui confirme à chacun d'eux ses* priviléges, *& qui marque ce que la Déesse attend d'eux, elle finit par un* Bâillement *d'une prodigieuse vertu. Les progrès & effets de ce phénoméne sur tous les ordres d'hommes, & la Consommation de tout dans le Rétablissement de l'Empire de la* Nuit *& du* Chaos, *terminent le Poëme.*

LIVRE IV.

(1) CHaos redoutable, & toi ancienne Nuit, qu'il reste au moins un seul obscur rayon de lumiére! que des ténebres visibles (2) cachent en partie, & laissent en partie appercevoir l'Evénement qui se prépare. Puissantes Divinités ! dont-je chante l'Empire prêt à être rétabli, vers lesquelles le Tems-même

REMARQUES.

[1 *Chaos redoutable, & toi ancienne Nuit.*] Le Poëte met cette invocation dans la bouche de Cibber, qui, après avoir dit à la fin du troisiéme Livre, *Arrêtez*, *Arrêtez*, paroît craindre que l'Empire de la Stupidité ne se trouve établi, & qu'ainsi il ne soit privé de la gloire d'y avoir puissamment contribué.

[2 *Cachent en partie, & laissent en partie appercevoir.*] C'est-là un des traits caractéristiques d'un Poëte stupide : il n'exprime, ne fait, & même ne demande rien qu'*imparfaitement*.

même me porte d'une aîle rapide, suspendez quelques momens (1) votre Force d'Inertie, & puis emparez-vous du Poëte & de ses vers.

Les feux de la Canicule communiquoient aux cerveaux leur chaleur nuisible, & flétrissoient les lauriers; le (2) Soleil étoit pâle, les Hiboux quittoient de jour leur sombres retraites, & le Prophéte lunatique se sentoit plus inspiré que de coutume: quand la Fille du Chaos & de la Nuit, mettant à profit tant de circonstances favorables, (3) entreprit d'anéantir l'Ordre, d'éteindre la Lumiére, de (4) former un nouveau Mon-

REMARQUES.

[1 *Votre Force d'Inertie.*] Par allusion à la fameuse *Vis inertiæ* de la Matiére, laquelle, quoiqu'on ne doive surement pas la considérer comme une Force, est cependant la source des qualités & des attributs de cette Substance paresseuse.

[2 *Le Soleil étoit pâle — le Prophéte Lunatique se sentoit plus inspiré que de coutume.*] Les sages Historiens observent ordinairement, que les grandes Révolutions sont précédées d'une *Eclipse de Soleil.* Notre Poëte indique délicatement la même chose, le Soleil étant ici l'*Emblême* de cette Lumiére intellectuelle, dont l'éclat est obscurci par les ténébres de la Stupidité.

[3 *Entreprit d'anéantir l'Ordre, d'éteindre la Lumiére,* &c.] Les deux grandes vues de son ambition: l'une en qualité de Fille du *Chaos*, & l'autre comme Fille de la *Nuit.* Le mot d'*ordre* doit se prendre ici dans un sens étendu, qui comprend la subordination dans la Société Civile, les Loix de la Morale, &c. La *Lumiére* est intellectuelle, & regarde l'Esprit, les Sciences & les Arts.

[4 *Former un nouveau Monde.*] Par allusion au Systême d'Epicure, que du Monde dissous dans la Nuit & le Chaos, il s'en formeroit un nouveau: le Poëte suppose qu'une pareille dissolution ayant

Monde, peuplé d'habitans stupides, ou disposés à devenir tels pour une pension, & de ramener ainsi l'Age, non seulement de plomb, mais aussi d'or, du vieux Saturne.

La Déesse monte sur son trône: sa tête est enveloppée d'un nuage, qui cependant ne cache rien du reste de son corps (car la Stupidité n'aime pas qu'on lise dans ses yeux.) (1) La tête de son Fils Lauréat repose mollement sur son giron: (2) la *Science*, chargée de fers, gémit attachée au pied de son trône, & l'*Esprit* craint l'Exil, des Amendes, & de mauvais traitemens. La *Logique*, rebelle aux ordres de la Stupidité, est ici liée de chaînes, & plus loin la belle *Rhétorique* languit couchée par terre. L'Art de tromper par des raisonnemens sophistiques se pare de leurs beaux habits, & porte en main leurs armes émoussées. La *Morale*,

REMARQUES.

ayant eu lieu par rapport au Monde Moral, un autre Monde du même genre naîtra des principes de celui qui vient d'être détruit.

[1 *La tête de son Fils Lauréat repose mollement.*] Depuis que Lauréat est couronné Roi, il ne fait que dormir. Tout est en mouvement autour de lui, & cependant il ne voit, ni n'entend presque rien. On diroit qu'il regarde l'inaction & le sommeil comme les deux grands Priviléges attachés à l'éminence de son rang.

[2 *La Science gémit attachée au pied de son trône.*] Remarquez ici que la *Science* est seulement tenue de façon à devenir inutile; mais l'*Esprit* ou le Génie, comme ennemi actif, & par cela même plus dangereux, est puni ou chassé: la Stupidité s'accordant quelquefois avec la Science, mais jamais avec l'Esprit.

rale, une corde au cou, (1) implore le secours de ceux qui font profession de l'aimer. Deux Hommes accourent de différens côtés; chacun d'eux saisit un bout de la corde, & s'efforce d'attirer de son côté la *Morale*, qui expire étranglée pour avoir eu de zélés défenseurs. Les Muses, Filles du Ciel, sont tristement captives, & ne sauroient faire un pas, (2) qui ne soit éclairé par l'œil de l'Envie, ou par celui de l'Adulation. La Tragédie, les yeux en larmes, tourne contre son propre sein le poignard destiné à percer le cœur des Tyrans; (3) mais l'Histoire, d'un

REMARQUES.

[1 *Implore le secours.*] La Morale est la Fille d'Astrée. Les anciens Poëtes disent, que dans les Siécles d'*or* & d'*argent* les Dieux faisoient leur séjour sur la Terre; mais quand, dans les Siécles d'*airain* & de *fer*, la corruption força les hommes à faire graver des loix sur des tables d'airain, & à punir la violation de ces loix par le glaive de la Justice, les Dieux se retirérent. Astrée les suivit quelque tems après, & laissa sa pauvre Orpheline de Fille entre les mains des *Défenseurs* en question.

[2 *Qui ne soit éclairé par l'œil de l'Envie, ou par celui de l'Adulation.*] Un des malheurs, que les Auteurs éprouvérent, par l'Acte, qui assujettissoit les *Piéces de Théatre* à un *examen*, fut qu'on conféra par-là à certaines personnes la faculté de chagriner ceux, dont le mérite excitoit leur envie, ou de faire leur cour aux Grands, en convertissant des réflexions générales contre le Vice en Libelles faits contre eux.

[3 *Mais l'Histoire, d'un air posé, lui arrête le bras, & la console.*] L'Histoire fournit à la Tragédie les matériaux dont elle a besoin; & la Satire rend le même service à la Comédie. La premiére rapporte, en stile relevé, les grands crimes,

d'un air posé, lui arrête le bras, & la console par l'espoir qu'un siécle si barbare sera regardé un jour avec horreur. Thalie, n'en pouvant plus de foiblesse, seroit tombée morte, si la Satire, sa sœur, ne lui avoit point soutenu la tête. A ce spectacle, (1) généreux CHESTERFIELD! tu mêlas tes pleurs à ceux que répandirent les Muses désolées.

(2) Quelle bizare figure s'attire tout à coup mes

REMARQUES.

mes, & les malheurs qu'ils ont entraînés à leur suite: l'autre, en stile plus simple, expose les vices & les folies du Peuple. On demandera peut-être: Comment se peut-il que l'Histoire & la Satire ayent eu la permission de consoler les Muses, même en présence de la Déesse, & au milieu de tous ses triomphes? Voici, dit Scribler, ce que je réponds à cette difficulté: L'Histoire fut élevée, dans sa premiére jeunesse, par la Stupidité elle-même; mais ayant fait dans la suite une belle alliance, elle oublia (comme cela n'arrive que trop souvent) son ancienne bienfaitrice. Cette ingratitude mit, durant plusieurs années, du refroidissement entre elle & la Stupidité. A la fin, s'étant rencontrées un jour dans la cellule d'un Moine, elles se réconciliérent. Dans la suite elles eurent une seconde querelle, qui se termina par un raccommodement, qui dure encore. Pour ce qui est de la hardiesse de la Satire, elle vient d'une tout autre cause: car il faut que le Lecteur sache qu'elle est de toutes les chastes Sœurs, la seule qu'on ne sauroit réduire au silence, étant destinée apparemment à s'opposer au régne de la Stupidité jusqu'à son dernier soupir.

[1 *Généreux* CHESTERFIELD.] Ce Seigneur, l'an 1737, quand l'Acte dont il a été parlé, fut porté dans la Chambre des Lords, s'y opposa par une Harangue éloquente & parfaitement bien raisonnée.

[2 *Quelle bizare figure s'attire tout à coup mes* re-

mes regards! Elle tient la tête de côté, a l'air étranger, la démarche affectée, la voix petite, & la langueur peinte dans les yeux: l'Orgueil de sa robe rapiécée n'est pas d'accord avec lui-même. Des Pairs du Royaume la soutiennent des deux côtés en chantant; elle bronche & rit, trop belle pour se tenir coi. Après avoir jetté un regard de mépris sur les neuf Sœurs, couchées par terre, elle parla ainsi en beau Récitatif.

Cara! Cara! que tout se taise devant toi: que le Chaos se réjouisse à la venue (1) du régne de la Division: (2) des tortures Chromatiques

REMARQUES.

regards!] Le portrait, que l'Auteur trace de ce Phantôme, représente la Nature & le Génie de l'Opéra *Italien*, ses airs affectés &c. & l'extravagante coutume de composer un Opéra entier de quelques chansons favorites; qui ne tiennent nullement ensemble. Tout cela se soutint par les souscriptions de la Noblesse.

[1 *Du régne de la Division.*] Par allusion au faux goût qui a introduit en Musique des Divisions sans nombre, en négligeant cette Harmonie, qui se conforme au sens des paroles, & qui émeut les passions. Mr. Handel (dont le nom seul est un grand éloge) a employé dans l'Orchestre différens Instrumens, dont on ne s'étoit pas servi avant lui, faisant usage même de tymbales & de canon; ce que le goût efféminé de notre siécle trouva si mâle, que la Musique de *Handel* fut obligée d'aller chercher des admirateurs en Irlande.

[2 *Des tortures Chromatiques.*] Cette espéce d'ancienne Musique appellée la *Chromatique*, étoit une variation, & vouloit être, à force d'irrégularités, un embellissement du Genre Diatonique. On prétend qu'elle fut inventée vers le tems d'A-

tiques chasseront bientôt les Muses d'ici : Un seul roulement exprimera la joye, la tristesse, & la fureur; les mêmes notes raviront jusqu'au Ciel, ou plongeront dans un profond sommeil tes Fils, ô Stupidité! tandis que tes Filles crieront *ancora*, en bâillant. Un autre Phœbus, (1) ton propre Phœbus régne; mais bientôt, bientôt, hélas! la Rebellion va commencer, si la Musique s'abaisse jusqu'à implorer le secours du Bon-sens. Que vois-je? le grand Handel, tel que Briarée à cent mains, se prépare à exciter dans l'ame les plus nobles & les plus douces passions, & fait succéder les Tonnerres de Jupiter aux Tymbales du Dieu de la Guerre. Déesse aye soin de l'arrêter! ou c'est fait de ton sommeil —— elle entendit l'exclamation, & relegua le nouvel Orphée sur la côte d'Hibernie.

Aussi-tôt la Renommée sonne pour la derniére fois de la trompette, & appelle tous les peuples à comparoître devant le trône de la Souveraine. Un même instinct saisit (2) les jeunes,

REMARQUES.

LEXANDRE, & que les *Spartiates*, choqués de son caractére efféminé, en défendirent l'usage.

[4 *Ton propre Phœbus régne.*]

Tuus jam regnat Apollo.

VIRG. Ecl. IV. 10.

Non l'ancien *Phœbus*, Dieu de l'Harmonie, mais un *Phœbus* moderne d'origine *Françoise*, qui a épousé la Princesse *Galimathia*, une des Suivantes de la Stupidité, & bonne Amie de l'Opéra.

[1 *Les jeunes, les vieux, & en général tous ceux* qui

nes, les vieux, & en général tous ceux qui sentent intérieurement son pouvoir, qui les transporte. (1) Aucun d'eux n'a besoin de guide: la pesanteur de leur tête dirige & facilite l'Attraction: personne ne manque de place, la Déesse servant de centre commun à tous. C'est ainsi que les Abeilles, pour approcher le plus qu'il est possible de leur unique Reine, se disposent en cercles autour d'elle.

A mesure que les Nouveaux-venus arrivent, ils poussent devant eux force gens, qui ne vouloient pas avancer: mais la vertu attractive ayant commencé à opérer, leur résistance va en

REMARQUES.

qui sentent intérieurement son pouvoir.] Dans ce nouveau Monde, Ouvrage de la Stupidité, chacun occupe le rang qui convient le mieux à sa nature, & qui contribue le plus à l'harmonie du Systême général. L'Auteur les partage ensuite en trois Classes. Ceux de la premiére, mus par la force de l'Attraction, tendent vers le centre. Ceux de la seconde Classe, sont bien attirés, mais obéissent en même tems à un mouvement *de Projection*, ce qui leur fait décrire des courbes *à la-façon des Planétes.* Ceux de la *troisiéme* sont proprement *excentriques*, & se trouvent tantôt fort loin, & tantôt sur la surface de l'Astre dominant. Leur usage, quand ils s'approchent le plus de la Stupidité, est le même dans le Monde Moral, que celui des *Comêtes* dans le Monde Naturel, savoir, de redonner de la vigueur au Systême.

[1 *Aucun d'eux n'a besoin de* guide — *Aucun ne manque de* place.] Les fils de la Stupidité n'ont pas besoin de Maîtres pour leurs études, ni de Guides dans la vie ordinaire. Ils sont leurs propres Maîtres dans toutes les Sciences, & leurs propres Introducteurs dans tous les Lieux,

en diminuant, jusqu'à ce qu'entraînés enfin dans le tourbillon, ils confessent avec tous les autres le pouvoir de la Déesse.

Ces sujets, d'abord involontaires, ne sont pas les seuls qui contribuent ensuite à étendre la Monarchie de la Stupidité: leurs efforts sont puissamment secondés par (1) une classe immense de demi-rebelles, Sots qui se moquent d'autres Sots, Gens d'esprit avec les Stupides, & Stupides avec les Gens d'esprit. (2) Ils sont suivis de ceux qui aiment à rendre leurs hommages à la Déesse en la personne de ses Fils, les Grands de la Terre. Puis viennent les Idolâtres, qui ployent le genou devant Baal; les Prophanes, qui parlent au nom d'Apollon, sans aucune commission de sa part; les Protecteurs

REMARQUES.

[1 *Une classe immense de demi-rebelles.*] Tels sont ceux qui affectent de s'opposer au regne de la Stupidité, en se donnant pour Protecteurs des Belles-Lettres, dont ils n'ont pas la premiére idée. Il suit delà, que comme le *vrai* mérite est modeste, & le *faux* mérite présomtueux; & que le Juge est facile à tromper, les Fous emportent les récompenses dues au génie: de sorte que les demi-rebelles favorisent puissamment la Stupidité, dans le tems qu'ils paroissent la combattre.

[2 *Ils sont suivis de ceux*, &c.] Dans cette énumération sont compris. 1 Ceux qui font leur cour à la Stupidité en la personne des Grands. — 2 Les faux Juges. — 3 Les mauvais Ecrivains. — 4 Les sots Protecteurs. Mais la derniére & la pire espéce, est composée de *Poëtes Hypocrites*, qui se parent de sentimens généreux, qui n'ont jamais résidé que dans leur imagination, ou dans leur mémoire.

teurs des Beaux-Arts qu'ils ignorent, & (ce qui forme la pire eſpéce de toutes) les Poëtes hypocrites, qui tiennent le langage des Muſes, ſans en avoir les ſentimens.

On voyoit, l'un à côté de l'autre, un Faiſeur de vers qui rimoit pour de l'argent, & ſon Patron qui protégeoit par orgueil. Narciſſe, accablé de louanges qui baiſſoit humblement la tête, comme un lys qui vient d'eſſuyer une horrible ondée, & (1) le hardi Benſon, monté ſur deux échaſſes d'inégale longueur: une d'elles étoit marquée du nom de Milton, & celui de Johnſton ſe liſoit ſur l'autre.

La Déeſſe ſourit ——— „ Mon régne approche, dit-elle": mais, avant tout, qu'on mette les Ouvrages des Beaux-Eſprits en petits morceaux. Médée (dont la cruauté en cela ne fut qu'apparente) rajeunit ainſi le vieux Æſon. Et que les morceaux ſoient plus petits à proportion de l'excellence des Auteurs; qu'il ne reſte aucune page entiére, ni même aucun pied, ou le moindre accent à un vers. O mes Fils, éparpillez ainſi votre gloire par monceaux: (2) j'aurai

rai

REMARQUES.

[1 *Le hardi Benſon.*] Cet homme tâcha de ſe faire un nom, en érigeant des monumens, en faiſant frapper des médailles, en procurant des traductions de Milton; & dans la ſuite en publiant pluſieurs belles Editions de la Verſion des Pſeaumes par *Arthur Johnſton.*

[2 *J'aurai ſoin qu'un Echevin ſoit aſſis près de chaque Poëte.*] Par alluſion au monument érigé à Butler par l'Echevin Barber.

rai qu'un Echevin soit assis près de chaque Poëte, qu'un Seigneur de poids s'attache à chaque Bel-Esprit, & qu'aussi longtems que le Char de triomphe de la Renommée se promènera, au-moins un de mes esclaves soit cloué à leurs côtés.

Qui pourroit dépeindre l'ardeur empressée avec laquelle les Sujets s'efforçoient d'arriver jusqu'à son trône. (1) Un Sot repoussoit son pareil, mais un Nigaut se montroit plus honnête envers un autre Nigaut; quand tout-à-coup parut (2) un Spectre armé d'une redoutable férule; sa tête est ceinte d'une guirlande de verges, degoutantes de sang d'Enfans, & de larmes Maternelles. Les mouvemens d'horreur qu'Eton & Winton éprouvent, passent dans les veines de tous leurs Fils: toute chair est humi-

REMARQUES.

[1 *Un Sot repoussoit son pareil, mais un Nigaut se montroit plus honnête envers un autre Nigaut.*] Cette différence vient des différens effets qu'un Savoir prétendu & un prétendu Bel-Esprit, produisent sur de stupides Animaux. Car comme le *Jugement* consiste à discerner les *différences* des choses, & l'*Esprit* à trouver leurs traits de *ressemblance*, ainsi le Sot ne s'occupe qu'à *critiquer*, &c. pendant que le Nigaut, qui se pique d'esprit, compose tranquillement des Hymnes flatteuses, & des Epithalames, qui attachent un bonheur constant au Mariage.

[2 *Un Spectre armé d'une redoutable férule.*] Objet aussi respectable pour les pauvres Ecoliers, que le Caducée de Mercure l'est pour les ames des Morts.

miliée, & l'audacieuſe race de Weſtminſter frémit à l'idée du Génie du Lieu.

Le Spectre ouvrit alors la bouche, & dit: puiſque c'eſt par le talent de la parole que l'Homme eſt diſtingué de la Bête, les mots forment le département de la Nature Humaine, & ce ne ſont que des mots que nous enſeignons. Quand, telle que (1) la Lettre inventée par Palaméde, la Raiſon incertaine indique deux chemins, le plus étroit eſt le meilleur. Placés à la porte du Savoir, nous ne permettons jamais (2) qu'elle s'ouvre trop, interdiſons aux Jeunes-gens les queſtions, empêchons leur imagination de prendre l'eſſor, chargeons leur mémoire, lions leur eſprit rebelle d'une triple chaîne, & les retenons juſqu'à la mort dans l'enceinte des mots. Quels que puiſſent être leurs talens, nous ne les ferons ſervir (3) qu'à tirer quelques ſons de la clochette que nous avons attachée à leur Ame. Un Poëte eſt tel dès le premier jour qu'il monte ſur le Parnaſſe; &

REMARQUES.

[1 *La Lettre inventée par Palaméde.*] La lettre Y, dont Pythagore a fait l'emblême de deux différens chemins, ſavoir, celui de la Vertu, & celui du Vice.

[2 *Qu'elle ne s'ouvre trop.*] Alluſion ingénieuſe à la deſcription de la porte de la Sageſſe dans la Table de Cébés, *Θύραν τινὰ μικράν*.

[3 *Qu'à tirer quelques ſons de la clochette*, &c.] Car les Jeunes-gens étant chargés comme des Bêtes de ſomme, & ſuccombant ſous le poids des mots, leurs Maîtres, de peur qu'ils ne ſe rebutent, employent la rime pour les amuſer.

& qu'eſt-il à la fin? toujours un Poëte. Que n'avons-nous le même bonheur! Mais le charme n'opére point hors de l'enceinte de nos murs, & ceſſe dès qu'on a mis le pied (1) dans cette chambre ou dans cette ſale, que je vois d'ici. C'eſt-là que ce WYNDHAM, qui a tant de fois fait l'école buiſſonniére, a renoncé aux Muſes, & que TALBOT a ceſſé d'être un Bel-Eſprit. Nous eſpérions de retrouver quelque jour un Ovide en MURRAY, & dans PULTENEY ſeul nous avons perdu plus d'un Martial. Sans ces malheurs, à notre éternelle gloire, quelque Poëte auroit ſurement, en vingt mille jours & autant de nuits, achevé ce que South (2) tient pour le Chef-d'œuvre de l'Eſprit-Humain.

(3) Ah! (s'écria la Déeſſe) quand reverrai- je

REMARQUES.

[1 *Dans cette chambre, où dans cette ſale.*] La Sale de Weſtminſter, & la Chambre des Communes.

[2 *Tient pour le Chef-d'œuvre de l'Eſprit-Humain.*] Savoir une Epigramme. Le fameux Dr. South a déclaré, qu'une Epigramme parfaite n'eſt pas moins difficile qu'un Poëme Epique. Et les Critiques diſent que le Poëme Epique eſt le plus grand effort dont la Nature Humaine ſoit capable.

[3 *Ah! s'écria la Déeſſe*, &c.] Il s'agit de ſavoir comment on pourra arrêter les Hommes à des mots pendant toute leur vie. Les Inſtructeurs de la Jeuneſſe montrent qu'il n'a point tenu à eux; mais ſe plaignent que leurs diſciples, dès qu'ils entrent dans le Monde, s'appliquent à quelque connoiſſance utile. Pour rémédier à cet inconvénient, la Déeſſe aſſure qu'il faut néceſſairement une tyrannie plus étendue que celle des Ecoles de

je (1) le régne d'un Monarque pédant? Quand la Chaire Doctorale sera-t-elle placée près du trône, pour prescrire des loix aux mots, ne faire la guerre qu'avec des mots, gouverner les Sénats & les Cours par le puissant ministére du Gréc & du Latin, & métamorphoser le Conseil en Ecole de Grammaire? (2) Si jamais la Stupidité contemple un jour heureux, ce sera à l'ombre du Pouvoir Arbitraire. O! s'il est permis à mes fils d'apprendre une chose, enseignez-leur celle-ci, dont la connoissance suffit pour un Roi, qui maintient mon autorité, & celle de mes favoris; dont les bords de Cam & d'Isis puissent retentir toujours. „ Le DROIT „ DIVIN des Rois de mal gouverner".

La

REMARQUES.

Grammaire. Ce remède, qu'elle indique, est le *Pouvoir Arbitraire*, dont l'intérêt demande la Propagation des *Mots* & des Sons, pour détourner les Sujets de l'étude des *Choses*. Elle souhaite pour cet effet le retour d'un *Monarque pédant*. Et pour obtenir plutôt une si grande benédiction, elle consent à violer une fois la régle fondamentale de sa politique, en ordonnant à ses Fils d'enseigner au moins *une chose*, mais qui suffiroit, savoir la Doctrine que la puissance des Rois est d'institution divine.

[1 *Le régne d'un Monarque pédant?*] Wilson nous apprend, que le Roi JAQUES I, se chargea d'enseigner le Latin à Car, Comte de Somerset; & que Gondemar, Ambassadeur d'Espagne, faisoit exprès quelque faute, en parlant cette langue, afin de fournir au Monarque l'occasion de le corriger, ce qui lui en concilia les bonnes graces.

[2 *Si jamais la Stupidité contemple un jour heureux, ce sera à l'ombre du* Pouvoir Arbitraire.] C'est une des bonnes leçons que la Stupidité puisse donner.

La Déesse eut à peine achevé ces mots, que (1) plus de cent amis d'Aristote, la tête couverte de chapeaux à grands bords, & habillés de noir, accoururent aussi-tôt; tes Députés, ô Isis, furent du nombre, & les tiens aussi ô Cam, (2) dont les flots endorment les jeunes habitans de tes bords, en murmurant d'avoir été tant de fois troublés par le tempétueux Bentley, (3) qui repose à présent dans le Port.

Devant eux marchoit ce respectable Aristarque; son front étoit sillonné de quantité de profondes Remarques. (4) Son chapeau, qui n'a-voit

REMARQUES.

[1 *Plus de cent amis d'Aristote*, &c.] La Philosophie d'Aristote avoit éprouvé de grands revers dans cette savante Université, ayant été d'abord chassée par la Philosophie *Cartésienne*, & ensuite par celle de *Newton*. Cependant elle ne laissoit pas d'avoir toujours en secret quelques fidéles Sectateurs. Ce sont eux qui, à l'approche du régne de la Déesse, viennent comme autant de Confesseurs, faire une profession ouverte de leur ancienne foi.

[2 *Dont les flots*, &c.] La Riviére de Cam baigne les murs de divers Colléges, fameux particuliérement par leur habileté dans la Dispute.

[3 *Qui repose à présent dans le Port.*] C'est-à-dire, „ Il goûte à présent au Port un doux repos, „ après toutes les tempêtes qui ont grondé dans „ les lieux où il s'est trouvé ". C'est la note de *Scribler*. Mais le savant *Scipion Maffei* l'entend de certain. Vin appellé *Port*, d'après *Oporto* Ville de Portugal, dont ce Professeur le fit boire abondamment, SCIP. MAFF. *De compotationibus Academicis*.

[4 *Son chapeau*, &c. — *c'est ainsi que les vrais Trembleurs plaisent aux Hommes & à Dieu.*] Le culte du Chapeau, comme les Trembleurs l'ap-pe-

voit jamais rendu aucun hommage à l'orgueil humain, fut ôté, d'un air de vénération, par quelqu'un qui se trouvoit-là, & mis à côté. Le reste fit une humble révérence: pour lui, à la maniére des Monarques, il ne fit qu'un signe de tête; c'est ainsi que les vrais Trembleurs plaîsent aux Hommes & à Dieu. Madame! chassez cette Canaille loin de votre trône: Otez-vous d'ici — ne connoissez-vous pas (1) Aristarque? le Scholiaste si renommé, qui à force de travail a rendu Horace hébété, & Milton rampant. Qu'ils mettent en vers ce qu'ils voudront, (2) des Critiques, tels que moi, sauront bien en refaire de la prose. Grammairiens Romains & Grecs! admirez en moi votre Maître: (3) Inventeur de quelque chose de plus grand

REMARQUES.

pellent, est en abomination à cette Secte: cependant, quand il est question de donner cette marque de respect aux hommes (comme devant des Tribunaux de Justice, ou devant une des Chambres du Parlement) ils permettent, pour ne point choquer leurs Supérieurs, & ne point blesser les droits de leur Conscience, qu'un autre les découvre.

[1 *Aristarque.*] Fameux Commentateur, qui a corrigé Homére, & dont le nom désigne depuis ce tems-là un Critique complet.

[2 *Des Critiques tels que moi.*] Par allusion aux deux fameuses Editions d'Horace & de Milton, dont la riche Poësie est devenue entre ses mains la plus pauvre prose qu'on puisse imaginer.

[3 *Inventeur de quelque chose de plus grand qu'une Lettre.*] Par allusion à ces Grammairiens, comme Palamede & Simonide, qui inventérent de *simples Lettres.* Aristarque, qui avoit inventé une lettre *double*, étoit par cela même digne de double honneur.

grand qu'une Lettre, (1) mon Digamme étant pour l'Alphabet, ce que Saül étoit à l'égard de David. Nos différends à-la-vérité ne roulent encore que sur la question, (2) s'il faut dire *Me* ou *Te*, & (3) comment il faut prononcer le nom de Cicéron. Que (4) Freind s'étudie à parler comme Térence, & qu'Alsop badine avec la légére finesse d'Horace. Pour moi, ce que je ne trouverai, ni dans Virgile, ni dans Pline, je compte de le déterrer dans (5) Manilius,

REMARQUES.

[1 *Mon Digamme.*] Le Digamme Æolique, qu'il a voulu remettre en usage, & qu'il appelle *quelque chose de plus grand qu'une Lettre*, à cause que c'est un Gamma placé sur les épaules d'un autre.

[2 *S'il faut dire* Me *ou* Te.] Cette question a donné lieu à une dispute sérieuse, & à quelques Traités. Il s'agissoit de savoir si, à la fin de la premiére Ode d'Horace, il faut lire, *Me doctarum hedera* — ou *Te doctarum hedera.* —

[3 *Comment il faut prononcer le nom de Cicéron.*] Il s'agit du nom de cet Orateur en Grec. Il y a eu une dispute grammaticale de la même importance, pour savoir, si le nom d'Hermagoras en Latin devoit se terminer en *as* ou en *a*. Quintilien cite un passage de Cicéron, où il y a *Hermagora*; mais Bentley assure que Quintilien s'est trompé, que Cicéron n'a point pu écrire ainsi, & que quand Cicéron l'auroit fait, il n'en croiroit pas Cicéron lui-même. Voici ses propres paroles: *Ego vero Ciceronem ita scripsisse ne Ciceroni quidem affirmanti crediderim.* — *Epist.* ad *Mill. in fin. Fragm. Menand. & Phil.*

[4 *Freind* — *Alsop.*] Dr. Robert Freind, Chanoine de l'Eglise de Christ — Dr. Antoine Alsop, qui a heureusement imité le Stile d'Horace.

[5 *Manilius ou Solin.*] Quelques Critiques ayant eu le choix de commenter Virgile, ou Manilius, Pline

lius, ou dans Solin: Qu'ils cherchent des phrases Attiques dans Platon, j'aime mieux (1) Suidas, qui me fournit ce que je veux. Ce qui a été autrefois haché fort menu par Gellius & par Stobée, ou (2) mâché tour à tour par d'anciens Scholiastes aveugles, est apperçu distinctement, jusque dans ses moindres parties, par l'œil critique, ce Microscope de l'Esprit.

(3) Ne t'imagine pas, ô Reine! qu'il y ait plus de stupidité dans la marotte d'un Fou, que dans l'air grave d'un Pédant. Tels que des bouées qui ne vont jamais à fond, nous sommeillons toujours sur la surface du savoir. (4) Barrow & Atterbury se donnent d'inutiles peines

REMARQUES.

Pline ou Solin, se sont déterminés pour le plus mauvais Auteur, afin de faire briller davantage leur habileté.

[1 *Suidas, Gellius, Stobée.*] Le premier a rassemblé dans un Dictionnaire toute sorte de faits impertinens & de mots barbares; le second étoit un mince Critique; & le troisiéme a donné au Public un Livre de lieux-communs, où l'on trouve, au lieu de pain, quelques miettes d'anciens Auteurs.

[2 *Mâché tour à tour par d'anciens Scholiastes aveugles.*] Car ces gens ne font éternellement que prendre dans leur bouche ce qu'ils viennent de tirer de celle d'un autre.

[3 *Ne t'imagine pas, ô Reine!*] Il paroît par-là que les Sots & les Nigauds, dont il a été parlé ci-dessus, se disputoient la faveur de la Reine dans cette grande Journée.

[4 *Barrow & Atterbury.*] Le fameux Isaac Barrow, & François Atterbury, Doyen de l'Eglise de Christ, tous deux de grands Genies & d'éloquens Pré-

nes pour ruiner notre Ouvrage. En dépit d'eux, nous mettons un nuage devant les yeux, & faisons lire ce qu'on n'a jamais lu. Nous expliquons une chose jusqu'à ce qu'elle devienne douteuse, après quoi nous écrivons, non sur le sujet, mais tout autour, ô Déesse, & puis tout autour encore: C'est ainsi que le Vers à soye employe son petit trésor, & travaille sans relâche, jusqu'à ce qu'il se soit bien enveloppé lui-même.

(1) Que si nous permettons à quelque disciple favori d'aborder chaque Science, & de parcourir toutes les Ecoles, nous avons bien soin qu'il ressemble aux Sauteurs, qui passent par des cerceaux sans en toucher aucun. Nous étouffons ce qu'il a de génie, en le bornant à des calculs sans usage & sans fin, ou bien nous le faisons cabrer sur quelque terrain métaphysique, où ses pieds donneront toujours au même endroit, sans qu'il ait fait un pas. Qu'on le prenne ensuite, & qu'à force de coups de hache, (2) on tire l'homme du bloc de marbre où

REMARQUES.

Prédicateurs : le premier plus grand Géométre, & l'autre plus versé dans la connoissance des Auteurs Classiques, tous deux également zélés pour l'avancement des Beaux-Arts.

[1 *Que si nous permettons*, &c.] Aristarque a parlé jusqu'ici de l'Art d'enseigner des mots, sans choses : par un trait de plus grande habileté, il marque à-présent comme on enseigne des choses sans aucun fruit.

[2 *On tire l'homme du bloc de marbre.*] C'est une notion d'Aristote, que chaque bloc de marbre contient

où nous l'avons renfermé. Mais pourquoi me répandre en discours ? (1) Je vois s'avancer une Fille de joye, un Eléve, & son (2) Gouverneur en habit galonné, qui viennent de France.

Qu'on me remette mon chapeau ! —— Il ne daigna pas en dire davantage, & s'éloigna (3) avec l'air terrible que prit l'Ombre d'Ajax, dans une occasion à peu près semblable.

A

REMARQUES.

tient une belle Statue, qui paroîtroit, si l'on avoit retranché les parties superflues.

[1 *Je vois s'avancer une Fille de joye, un Eléve, & son Gouverneur.*] Quelques Critiques ont prétendu que les personnages étoient ici mal rangés, le Gouverneur devant précéder la Fille de joye, & peut-être même son Eléve. Mais en ce cas, on auroit pu s'imaginer que le Gouverneur menoit son Eléve à la Fille de joye; & si le Pupile avoit été le premier, on auroit cru qu'il vouloit rendre le même service à son Gouverneur. Notre Poëte impartial les représente dans l'ordre où on les voit ordinairement, savoir l'Eléve entre le Gouverneur & la Fille de joye.

[2 *Gouverneur en habit galonné.*] Pourquoi *galonné?* A cause que l'or & l'argent dénotent l'habit d'un Homme de condition, & qu'un Gouverneur doit être supposé tel en Païs étranger, pour pouvoir être admis à la Cour & dans de grandes Maisons. Mais comment Aristarque a-t-il pu deviner à la seule vue de ce Gouverneur qu'il venoit de France? A quoi? A son habit galonné.

[3 *Avec l'air terrible que prit l'Ombre d'Ajax*, &c.] Voyez HOMERE *Odyssée* XI. où l'ombre d'Ajax s'éloigne d'un air chagrin d'Ulysse *le voyageur*, qui avoit obtenu à son préjudice les armes d'Achille. La même dispute avoit eu lieu entre le Gouverneur *ambulant*, & le Gouverneur *sédentaire*, c'est-à-dire, l'Université, qui vouloient

tous

A l'inſtant même entra bruſquement une troupe remarquable par de la gayeté, de la broderie, & un air de mépris pour les Pédans, (1) qu'elle écarta de ſon chemin en leur riant au nez. Ils voulurent parler, mais le bruit que faiſoient ces impertinens, étoit ſi grand, qu'il n'y avoit pas moyen de ſe faire entendre. Le premier s'avança d'une maniére dégagée, & permit à (2) l'Orateur qui l'accompagnoit, d'adreſſer cette harangue à la Déeſſe.

Grande Reine! veuille recevoir le plus accompli de tes Enfans: il t'a été conſacré dès ſes plus tendres années par ſon Pére & par ſa Mére, qui ne lui ont jamais fait ſentir la verge, (3) ni parlé de Dieu. Tu lui donnes cette maturité, qui commença ſi tôt, & qui dura ſi peu,

REMARQUES.

tous deux s'arroger les dépouilles de notre jeune Héros. Comme la mode prononçoit en faveur du premier, cette injuſtice inſpira apparemment à Ariſtarque la fiére indignation avec laquelle il ſe retira, & qui a tant été admirée par Longin.

[1 *Qu'elle écarta de ſon chemin, en leur riant au nez.*]

Rideat & pulſet laſciva decentius ætas.

[2 *L'Orateur qui l'accompagnoit.*] Le Gouverneur dont il a été parlé. Le Poëte ne le déſigne par aucun nom particulier; apparemment pour n'être pas injuſte envers qui que ce ſoit, en ne conférant qu'à un ſeul des louanges, que tant d'autres méritent également.

[3 *Ni parlé de Dieu.*] Pour ne point pécher contre les merveilleux principes de l'Education moderne.

peu, qu'il (1) ne fut jamais Enfant, ni Homme. Couvert d'un de tes nuages, le jeune Enée traversa l'Ecole & le Collége, en sureté & (2) sans être apperçu. Fier de son savoir, & n'ayant rien de meilleur à faire il courut le bon bord: puis devenu intrépide, il passa la mer, vit l'Europe, & l'Europe le vit aussi. Nous voyageâmes, toujours guidés par toi, & étalant par-tout tes charmes & tes dons. Nous vîmes l'endroit fameux où la Seine admire l'habillement des fils du grand BOURBON; les

REMARQUES.

[1 *Ne fut jamais Enfant, ni Homme.*] Dieu a assigné à la Nature Humaine deux Etats ou Conditions. L'*Enfance* & l'*Age viril.* L'Esprit fait quelquefois disparoître le *premier* de ces Etats, & la Folie le *second*; mais la vraie Stupidité les anéantit *l'un & l'autre.* Car le défaut de *compréhension* dans les Enfans, ne permettant pas à la modestie, c'est-à-dire, au sentiment de sa propre foiblesse, de se déployer, leur donne de l'*effronterie*, & le manque d'*imagination* les décore de *gravité.* Mais cette *gravité* & cette *effronterie*, qui n'appartiennent pas à l'*Enfance*, n'étant, ni sagesse, ni savoir, ne peuvent jamais les mener à l'*âge viril.*

[2 *Sans être apperçu.*]

At Venus obscuro gradientes aere sepsit,
Et multo nebulæ circum Dea fudit amictu,
Cernere ne quis eos, -- 1. neu quis contingere possit,
2. Molirive moram; aut 3. veniendi poscere causas.

VIRG. Æn. I. 415.

Le Poëte fait ici l'énumération des causes qui engagérent sa Mère à prendre ce soin de lui: savoir, 1. pour que personne ne pût le toucher, ni le corriger: 2. l'arrêter ou le retenir: 3. l'examiner sur les progrès qu'il avoit faits, ou même conjecturer ce qui l'amenoit.

les bords du Tibre, où des ames Italiennes animent des corps Romains ; d'heureux Couvens, entourés de vignes, où les Abbés, couleur de pourpre, dorment à leur aise ; des Iles, où l'on respire la volupté avec l'air ; des Pays peuplés d'Esclaves, qui chantent, dansent, & jouent du luth ; mais surtout le Sanctuaire de Vénus, (1) où la Mer Adriatique, au-lieu de Flottes, ne porte plus que des Gondoles chargées de Masques & de Musiciens. Il fit ainsi le tour de l'Europe, sous ma conduite, & se forma une collection de tous les vices qui croissent en Terre Chrétienne ; vit toutes les Cours, & entendit chaque Roi déclarer son opinion royale touchant l'Opéra ou la Foire.

Des Palais & d'autres Lieux moins respectés furent également les objets de sa curiosité. Il devint connoisseur en *ragoûts* & en *liqueurs*, (2) mangea sans scrupule, & but avec beaucoup de jugement. Il se défit bientôt de sa petite provision de Latin, oublia presque sa Langue maternelle, sans en apprendre quelque autre à la place, perdit tout Classique savoir en Terre

REMARQUES.

[1 *Où la Mer Adriatique — ne porte que des Gondoles.*] La République de Venise, autrefois si fameuse par ses forces Navales, & qui ne l'est plus aujourd'hui que par ses Carnavals.

[2 *Mangea sans scrupule.*] Comme ce sont des ragoûts Italiens, le Gouverneur fait ici l'éloge de l'intrépidité de son Eléve.

Terre Classique, & fut à la fin (1) changé en *Air*, l'Echo d'un Son. Le voici, à moitié guéri, & parfaitement bien élevé, (2) n'ayant autre chose dans sa tête qu'un *Solo*, & autant de Biens, & de principes de Morale, & d'Esprit, que (3) Jansen, Fleetwood, & Cibber jugeront à propos. S'étant battu en duel, il a pris la fuite avec une Nonnain, & se tirera d'affaire, si quelque Bourg le choisit pour son représentant. J'ai donc le bonheur de rendre ce jeune Héros à ma Patrie, que j'enrichis outre ce-

la

REMARQUES.

[1 *Changé en* Air, *l'Echo d'un Son.*] Encore moins un Corps qu'Echo même; car l'Echo rend un *sens*, ou du moins des *mots*; au-lieu que notre Voyageur ne répéte que des *Tons:*

Sonus *est qui vivit in* illo. —

OVID. *Met. III.* 401.

De sorte que ce ne fut pas une Métamorphose, mais simplement une résolution de l'Ame dans ses vrais principes: son essence étant proprement une harmonie, suivant la Doctrine d'Orphée, l'Inventeur de l'Opéra, qui fit la premiére représentation de ce Spectacle devant une Assemblée choisie de Bêtes.

[2 *N'ayant autre chose dans sa tête qu'un* Solo.] Si c'étoit un *Solo*, comment pouvoit-il y avoir autre chose? Il y a donc ici une tautologie palpable. Lisez hardiment un *Opéra*, ce qui en-vérité suffit pour remplacer tout le Latin qu'il avoit oublié.

[3 *Jansen*, *Fleetwood*, *Cibber.*] Quoique ces trois Messieurs ne fussent pas Gouverneurs de profession, ils ne laissoient pas de se mêler de l'éducation de la Jeunesse, & de diriger les opérations de leur esprit, leur conduite, & leurs finances, dans le période le plus important de leur vie, c'est-à-dire, à leur premiére entrée dans le Monde.

la d'une Vénus. (1) Daigne la recevoir aussi, (car je l'aime) ô Déesse ! & que les Fils des (2) Fils de Putain soient rangés par milliers autour de ton trône. Elle accepta le Héros & la Dame, les couvrit de son voile, & les délivra de tout sentiment de honte.

Puis, tournant les yeux d'un autre côté, la Reine apperçut une troupe de Paresseux, qu'on ne voit, ni à l'Eglise, ni au Sénat, ni à la Cour, & qui ne sont absolument bons à rien. (3) Tu fus du nombre, Paridel! (4) la Déesse te

REMARQUES.

[1 *Daigne la recevoir aussi.*] Ceci confirme ce qui a été avancé dans une autre note, savoir, que le Gouverneur ne prenoit pas moins d'intérêt à la Belle, que son Eléve même.

[2 *Fils de Putain.*] On les a toujours regardés comme les plus fermes soutiens du trône de la Stupidité ; & ce bonheur leur a été bien envié. L'illustre *Vanini*, dans son Livre intitulé, *De admirandis Naturæ Reginæ Deæque Mortalium Arcanis*, se plaint amérement de n'être pas né bâtard : *O utinam extra legitimum ac connubialem torum essem procreatus!* &c. Il s'étend sur les prérogatives d'une *naissance libre*, & sur ce qu'il auroit fait pour la *grande Mére*, s'il avoit eu cet avantage ; *At quia conjugatorum sum soboles, his orbatus sum bonis.*

[3 *Tu fus du nombre, Paridel!*] Ce nom est emprunté de Spenser, qui le donne à un Chevalier Errant, qui couroit le pays pour la même raison qui engage tant de Jeunes-gens à voyager, & en particulier, à faire un tour à Paris.

[4 *La Déesse te vit appliqué à la torture d'un bon fauteuil, & t'entendit, &c.*]

Sedet, *æternumque sedebit*
Infelix Theseus, phlegyasque *miserrimus omnes*
Admonet. ——

VIRGIL. Æn. VI. 617.

te vit appliqué à la torture d'un bon fauteuil, & t'entendit confesser, en bâillant, les inconvéniens de l'Oisiveté. Elle eut pitié de toi; mais sa compassion ne fit qu'ajoûter un nouveau degré d'efficace aux pavots, qui te servoient de litiére.

(1) Annius s'offrit ensuite à ses regards: il avoit à la main une canne d'ébéne, & au doigt une émeraude du Temple. Faux comme ses Rubis, & échancré comme ses médailles, il vint, farci d'un dîner qu'il avoit mendié chez Pollion, à pas comptés, tel qu'un Renard, qui rode çà & là, vers le tems que le Soleil se couche. Mais plus pieux que son emblême, il commença par articuler à voix basse cette priére.

Généreuse Déesse! (2) donne-moi toujours les moyens de tromper, & couvre mes fourberies d'un nuage obscur! Répans tes brouillards sur cette assemblée; mais redouble les pour ceux

REMARQUES.

[1 *Annius s'offrit ensuite à ses regards.*]. C'est le même nom que celui d'Annius de Viterbe, fameux par la prodigieuse quantité de Manuscrits & d'Inscriptions qu'il forgea, sans qu'aucun autre motif que la seule vanité le portât à cette imposture; mais un motif plus solide animoit notre Annius.

[2 *Donne-moi toujours les moyens de tromper.*].

— Da pulchra Laverna
Da mihi fallere ————
Noctem peccatis, & fraudibus objice nubem.
HOR. I. Epist. XVI. 60.

ceux qui sont les plus nobles, & qui ont le plus de biens. Par ce moyen un jeune Seineur, dont j'aurai soin de former le coup d'œil, verra s'élever d'autres Césars, & d'autres Homéres; (1) prendra à la chasse l'Oiseau Athénien, que les Dieux appellent *Chalcis*, & les Mortels un *Hibou*; admirera (2) Attys, Cécrops, & même Mahomet accompagné de son pigeon; sera riche en vieux cuivre, quoique pauvre en or, & gardera ses Dieux domestiques, dans le tems qu'on vendra sa maison; honorera un Prince Syrien plus que son propre Roi, & se trouvera au comble de ses vœux d'avoir un Othon unique, jusqu'à ce qu'il apprenne qu'il y en a deux.

(3) Mummius, si renommé parmi les Fous amour-

REMARQUES.

[1 *Prendre à la chasse l'Oiseau Athénien*, &c.] Le Hibou marqué sur le revers de l'ancienne Monnoye d'Athénes. Ces mots, *que les Dieux appellent Chalcis, & les Mortels un Hibou*, sont une traduction de ce vers d'Homére,

Χαλκίδα κικλήσκουσι Θεοὶ, ἄνδρες δὲ κύμινδιν.

[2 *Attys & Cécrops.*] Les premiers Rois d'Athenes, dont probablement il n'y a plus de Médailles. La chose est néanmoins plus possible que ce qui suit, savoir, que Mahomet, qui défendit si sévérement les images, se soit fait représenter avec un pigeon, qui lui parloit à l'oreille: fable monachale, s'il en fut jamais. Cependant un des confréres de notre Annius a forgé une Médaille, qui portoit cette effigie.

[3 *Mummius.*] Ce nom n'est pas une simple allusion aux Momies dont il étoit si amoureux, mais a probablement rapport au Général Romain de

parler de Princes Syriens? traître que tu es! C'eſt à moi, Déeſſe, c'eſt à moi qu'appartient toute la race de Jupiter-Ammon. A-la-vérité il eut l'eſprit de faire valoir les médailles de ces Princes, & de les dérober aux Grecs: il mérite de plus grandes louanges encore, de les avoit ſauvées des mains des Corſaires; enſuite il fit, avec une hardieſſe divine, paſſer l'or Grec par ſa gorge, & (1) reçut pieuſement chaque Demi-Dieu dans le fond de ſes entrailles. —— Je les y révérai, les achetai de lui, & les ſaiſirai, comme étant à moi, dans l'inſtant même qu'ils reverront la lumiére.

Vous les aurez, répondit Annius d'un air poſé; (2) j'en atteſte le grand Ammon, par les cornes duquel j'ai juré! Je les porte encore fidélement dans mon ventre; & ſi j'aime à manger, ce n'eſt qu'afin de faciliter la ſortie des médailles. Pour ma juſtification, ô Déeſſe! ordonne que je ſoupe où j'ai dîné: tous les Savans

REMARQUES.

[1 *Reçut pieuſement chaque Demi-Dieu.*] Ils portent le nom de Θεοὶ ſur leurs Médailles.

Emiſſumque ima de ſede Typhoëa terra
Cælitibus feciſſe metum; cunctoſque dediſſe,
Terga fugæ: donec feſſos Ægyptia tellus
Ceperit. ——

OVID. Met. V. 321.

[2 *J'en atteſte le grand Ammon!*] Jupiter Ammon eſt appellé ici à témoin, comme Pére d'Alexandre, auquel ces Rois avoient ſuccédé dans la diviſion de l'Empire Macédonien, & dont ils portoient les cornes ſur leurs Médailles.

vans affifteront à l'accouchement, & (1) Douglas voudra bien y prêter fa main adroite & officieufe. La Déeffe exprima fon confentement par un fouris, & les deux Antiquaires partirent en fe tenant par la main de bonne amitié.

Alors s'avança vers le trône une troupe (2) nombreufe comme une armée de Sauterelles: chacun de ceux qui la compofoient, venoit offrir quelque préfent merveilleux, un Nid, un Crapeau, un Champignon, ou une Fleur. Deux d'entr'eux, qui devançoient de loin tous les autres, implorérent, à haute voix, & l'œil ardent, le fecours de leur Souveraine.

Le premier parla en ces termes: grande Reine, Mére commune de nous tous! écoute mon humble priére. J'avois dreffé fur fon lit cette belle Fleur, & lui avois ménagé autant d'air, de foleil & de pluie, qu'elle pouvoit fouhaiter; fes feuilles étoient appuyées fur une guirlande

R E M A R Q U E S.

[1 *Douglas.*] Savant Médecin, & homme de beaucoup de goût. Il fut particuliérement curieux de recueillir tout ce qui avoit quelque rapport à Horace, dont il raffembla toutes les Editions, Commentaires, & Traductions, au nombre de plufieurs centaines de volumes.

[2 *Nombreufe comme une armée de Sauterelles.*] Notre Auteur, en comparant ces *Virtuofi* à des Sauterelles, a pour le moins autant égard à leurs qualités, qu'à leur nombre; car non feulement ils ravagent & détruifent tout arbriffeau verdoyant, & toute plante dans leur *Cours* d'expériences, mais ne laiffent pas même en repos le moindre champignon, ou un peu de mouffe.

lande de papier, & une baguette à bouton doré lui servoit de soutien. On ne vit jamais rien de si parfait: la nuance de différentes couleurs ravissoit en admiration; & pour désigner tant de merveilles par un seul mot, (1) j'avois appellé cette Fleur *Caroline.* Hélas! elle a éprouvé un funeste changement. Ce misérable, qui n'aime que de vils Insectes, vient de donner la mort à la plus charmante des Filles du Printems. Punissez-le; sinon que mon ame descende (2) aux Champs Elysiens, où l'Incarnat ne sauroit se faner. Il cessa de parler, & ses yeux se remplirent de larmes. L'Accusé, qui paroissoit n'avoir aucun reproche à se faire, se justifia par cette harangue.

De

REMARQUES.

[1 *J'avois appellé cette Fleur Caroline.*] C'est une façon de compliment que font aux Princes & aux Grands les Amateurs de Fleurs, en désignant les plus curieuses de celles-ci par des noms illustres. Quelques-uns d'eux s'en font fait un point-d'honneur; mais personne n'a porté cette ambition plus loin, que le Jardinier de Hammersmith, qui a fait peindre sa fleur favorite sur son enseigne, avec cette Inscription, *C'est ici.* Ma *Reine Caroline.*

[2 *Aux Champs Elysiens, où l'incarnat ne sauroit se faner.*] On a observé plus d'une fois, que les hommes ont toujours fait consister la félicité de leur *Elysée*, dans ce qui les charmoit le plus sur la Terre. Les joyes du Paradis de Mahomet supposoient de jeunes Beautés toujours vierges. Notre dévot Fleuriste se tiendroit pour souverainement heureux, s'il avoit toujours des Oeillets incarnats; ce qui, en faisant allusion en même tems au Printems perpétuel des Champs Elysiens, termine admirablement bien sa priére.

De toute la Race émaillée, qui, d'une aîle argentée, voltige dans l'air au retour du Printems, il n'y a jamais rien eu d'auſſi parfait que le Papillon que voilà. Je le vis, & tâchai de le ſaiſir ſur un Roſier; il m'échappe, & paſſe de fleur en fleur: je continue à le pourſuivre, agité tour à tour d'eſpérance & de crainte. Il s'arrête, je m'arrête auſſi; il ſe remet à voler, & moi je m'élance après. A la fin il ſe fixa ſur une Plante, & je le pris à l'endroit où il s'étoit fixé. Je ne m'embarraſſe guéres d'incarnat, ni de couleur de roſe, & ne me mêle, ô Déeſſe! que de ce qui eſt de mon département. J'ai raconté la choſe ſans déguiſement; & n'ai beſoin pour m'excuſer que d'étaler ſur ce papier ma conquête, charmante même après ſa mort, cet incomparable *Papillon.*

Mes fils! (répondit-elle) vous avez, l'un & l'autre, fait votre devoir: vivez contens, & conſervez fidélement vos goûts. Mais écoutez la voix d'une Mére, qui recommande à vos ſoins fraternels nos Amis qui dorment. Les Ames, d'une trempe ordinaire, ne ſervent qu'à donner quelque vivacité corporelle aux Fous, & à tenir les Fripons éveillés; & reſſemblent (1) à un Homme du guet, qui, aſſoupi lui-même,

REMARQUES.

[1 *A un Homme du guet*, &c.] Il y a dans la ville de Londres, pour chaque quartier, un certain nombre d'hommes armés d'une eſpéce de pique, dont la fonction eſt de veiller à la ſureté pu-

même, n'a juſtement que la force qu'il faut pour frapper contre une porte, & troubler notre repos, en nous diſant quelle heure il eſt. Chaque cerveau a quelque objet particulier qui le gouverne: pour l'un, c'eſt une coquille, & pour l'autre, le bourdonnement d'une guêpe: tel Eſprit, qui s'eſt perdu dans la Métaphyſique, (1) ſe retrouve dans une forêt de Mouſſe; & celui qui eſt curieux de ſavoir ce qui ſe paſſe dans la Lune, pourra (2) s'y rendre ſur les aîles de Wilkins.

(3) O! ſi les Fils des Hommes parvenoient un

REMARQUES.

publique, pendant la nuit. Ils donnent de grands coups contre les portes, pour ſavoir ſi elles ſont bien fermées, & crient, non ſeulement l'heure, mais auſſi le tems qu'il fait.

[1 *Se retrouve dans une forêt de Mouſſe.*] Il y a des centaines de ſortes de mouſſe, à ce que diſent les Naturaliſtes.

[2 *S'y rendre ſur les aîles de Wilkins.*] C'étoit un des principaux faiſeurs de projets de la Société Royale. Entr'autres notions merveilleuſes, il avoit celle de la poſſibilité de voler juſqu'à la Lune.

[3 *O! ſi les Fils des Hommes*, &c.] C'eſt ici le troiſiéme diſcours de la Déeſſe à ſes favoris. Dans le premier, elle a marqué aux mauvais Critiques, comment ils doivent s'y prendre pour décrier les talens, & décourager les bons Ecrivains. Dans le ſecond, elle indique à ceux qui ſont chargés de l'éducation de la Jeuneſſe, les moyens d'anéantir tous les devoirs de la Vie Civile, à l'aide de la Doctrine du Pouvoir Abſolu. Et dans ce troiſiéme diſcours, elle recommande à ceux qui étudient la Nature, de ne borner leurs recherches qu'à des bagatelles, & de s'arrêter aux Cauſes ſecondes, ſans ſonger à la Cauſe premiére.

un jour à concevoir que leurs yeux & leur Raison ne leur ont été donnés que pour s'appliquer à l'étude des Mouches, à n'envisager la Nature que sous un point de vue très-borné, sans songer au grand Auteur du Tout: Qu'on ne s'amuse qu'à des bagatelles: ou, s'il arrive qu'à force d'observer, on admire la Sagesse du Créateur, du-moins qu'on ne le serve pas.

Je le veux bien (s'écria un Clerc, partisan de l'obscurité, quoiqu' ennemi juré des Mystéres, & plein du pieux espoir de voir (1) le jour où l'Evidence Morale n'auroit plus aucun degré de certitude:) (2) que d'autres marchent à pas timides, fassent de lents progrès à l'aide de l'Expérience, arrivent, guidés par le sens-commun, à des connoissances communes, & enfin soient conduits par l'enchaînure des effets jusqu'à la Cause premiére: pour nous, qui

REMARQUES.

[1 *Le jour où l'Evidence Morale n'auroit plus aucun degré de certitude.*] Par allusion au raisonnement absurde de quelques Philosophes, qui ont calculé que l'Evidence Morale alloit en diminuant dans une certaine proportion : suivant ce calcul, il ne sera plus probable au bout de cinquante ans que Jules César ait été dans les Gaules, ou ait été massacré dans le Sénat. Voyez CRAIG's *Theologiæ Christianæ Principia Mathematica.*

[2 *Que d'autres marchent à pas timides.*] Un Homme sage ne peut aborder l'étude des Ouvrages de Dieu qu'avec une timidité modeste, & ne fera quelques progrès dans cette étude, qu'en contemplant, à l'aide de l'expérience, les merveilles de la Nature, & par ce moyen la Sagesse de son Auteur

qui voyons tout dans tes brouillards, mére de l'Arrogance, & source de l'Orgueil! nous n'avons pas besoin de conducteur. (1) Nous montons d'abord au principe le plus élevé, & descendons fiérement de-là vers ce Monde sublunaire, qui nous paroît (2) la production de quelque cause méchanique. Ceux d'entre nous qui admettent un Dieu, Auteur de l'Univers, l'unissent intimement à la Matiére, ou le supposent répandu dans l'Espace, & ne se croyent point tenus à observer ses loix. Nous restreignons la vertu à certains lieux, & soutenons que les Relations n'imposent aucun Devoir, & que chacun ne vit que pour soi-même. Quoique (3) convaincus de la supériorité de notre *Raison*, nous ne savons pas bien au juste si nous avons une *Ame* & une *Volonté*. Puissante Reine! rend plus épaisses les ténébres qui nous enve-

REMARQUES.

[1 *Nous montons d'abord au principe le plus élevé.*] C'est ce qu'on appelle raisonner *à priori*. Hobbes, Spinoza, & Descartes, ont pris cette orgueilleuse route, & se sont égarés de la maniére du monde la plus insensée.

[2 *La production de quelque cause méchanique*, &c.] Cette folie est de Descartes, que ses plus zélés défenseurs sont obligés d'abandonner sur cet article.

[3 *Convaincus de la supériorité de notre* Raison, *nous ne savons pas bien au juste si nous avons une ame.*] C'est le comble de l'extravagance. Nous avons très-souvent sujet de nous défier de notre Raison, & ne pouvons jamais révoquer en doute qu'il n'y ait en nous un principe distinct de la Matiére.

veloppent, cache encore davantage Dieu à nos regards, ou bien fais-le-nous voir tel que Lucréce l'a dépeint, un Dieu semblable à Toi: un Dieu oisif, qui ne pense pas., & qui regarde d'un œil indifférent les bonnes & les mauvaises actions. Ou bien offre à notre imagination (1) cette brillante vision, (2) que Théoclès trouva autrefois si belle, pendant que son Génie se forgeoit des Scénes poëtiques, ou (3) s'égaroit dans les bosquets de l'Académie. Notre Société adore cette NATURE, (4) que Tin-

REMARQUES.

[1 *Cette brillante Vision.*] C'est ainsi que quelques Platoniciens appelloient la Vision de la *Nature*, qui étoit l'ouvrage de leur imagination, & qu'ils concevoient comme si lumineuse, qu'ils la nommoient Αὐτοπτον Ἄγαλμα, c'est-à-dire, l'*Image vue par sa propre lumiére.*

[2 *Que Théoclès trouva si belle.*] Ce Philosophe, après avoir invité son Ami à partager avec lui cette Vision, ajoûte, qu'il faut invoquer premiérement le *Génie du Lieu.* Charact. Vol. II. p. 245.

Ce Génie est apostrophé ainsi (p. 345.) par le même Philosophe. „ Je t'invoque & n'adore que „ toi, glorieuse *Nature!* Souverainement belle, & „ souverainement bonne! toute divine! sage sub- „ stitut de la Providence! *Créateur suprême*", &c.

[3 *S'égaroit dans les bosquets de l'Académie.*] „ J'aime sur toutes choses l'*aise*, & de tous les „ Philosophes ceux qui ont raisonné le plus *à* „ *leur aise*, & comme les Sceptiques, ne se met- „ toient jamais en colére. Je regarde cette espéce „ de Philosophie, comme le plus ravissant exer- „ cice de l'ame qu'on puisse jamais imaginer". *Vol. II. p. 206.*

[4 *Que Tindal juge digne de son culte.*] Voyez le *Pantheisticon* composé par Toland.

Tindal juge digne de ſon culte, & (1) dont Siléne chante les merveilles.

Le nouveau Philoſophe, qui avoit bu avant de chanter, étoit aſſoupi; mais ſe réveillant tout-à-coup, à l'ouïe de ſon nom, il prend le jeune Théologien par la main, & le méne au pied du trône de la Déeſſe, qu'il appella *Dame*. Il parla enſuite en ces termes. (2) Heureuſement échappé à la fourberie des Prêtres, ce Fils accompli revient vers toi: (3) D'abord eſclave

REMARQUES.

[1 *Dont Siléne chante les merveilles.*] Siléne étoit Philoſophe Epicurien, comme il paroît par la ſixiéme Eclogue de Virgile, où, n'étant rien moins qu'à jeun, il chante les principes de cette Philoſophie.

[2 *Heureuſement échappé à la fourberie des Prêtres, ce Fils accompli revient vers toi.*] Le ſavant Scribler n'a ſurement pas bien compris cet article. Il ſembleroit ſuivant lui, que les *Prêtres* (qui en veulent toujours à la *Loi de la Nature*) avoient arraché ces pauvres jouvenceaux du ſein de leur Mére, & les avoient entretenus dans des ſentimens de rebellion contre elle, juſqu'au tems où Siléne vint rompre le charme, & les remit entre ſes bras indulgens. Mais cette ſuppoſition eſt ſi étrange, & d'ailleurs ſi deſtituée de preuves, que nous ſommes obligés de les juſtifier de tout ſoupçon à cet égard.

[3 *D'abord eſclave des mots.*] C'eſt une recapitulation de tout le Cours d'Education moderne décrite dans ce Livre, qui borne les Jeunes-gens à la ſeule étude des *Mots* dans les Ecoles; les aſſujettit à l'autorité des Syſtêmes dans les Univerſités, & leur en impoſe par les noms de *diſtinctions de parti* dans le monde: Moyens, qui contribuent tous également à borner l'intelligence, & à établir l'Eſclavage & l'Erreur, en Littérature, en Philoſophie, & en Politique. Le tout aboutit

 à

clave des mots, puis assujetti à un nom, & enfin dupe d'un parti, je te le livre à la fois enfant & homme fait. La Nature lui avoit donné un génie borné, qui a encore été retreci par l'Art. Combien n'en ai-je point vus, qui lui ressembloient, destinés aux honneurs, respectés à cause de leur naissance, & ravis de mériter une pension? Reçoi-les tous, & eux & lui, au nombre de tes favoris! couvre-les de ton ombre! ton Archimage, ô Déesse! achévera le reste.

A l'instant même (1) un VIEUX SORCIER présenta sa *Coupe*, (2) dont on ne sauroit goûter

REMARQUES.

à en faire de soi-disant Esprits-Forts, qui, ayant étouffé tout sentiment de Religion, & n'admettant aucun autre principe de conduite que l'*Amour-propre*, sont autant de pestes dans la Société.

[1 *Un vieux Sorcier*, &c.] Ici commence la célébration des GRANDS MYSTERES de la Déesse, que le Poëte s'étoit engagé à chanter au commencement de ce Livre. Après que chaque Aspirant, suivant la coutume établie, a prouvé qu'il posséde les qualités requises, le SOUVERAIN PONTIFE de la Stupidité initie d'abord l'Assemblée par la voye ordinaire de *Libation*, &c. Enfin la grande Mére, qu'on pourroit appeller avec justice la *Bonne Déesse*, termine la solemnité par sa bénédiction. Il importe d'observer, que la Stupidité avoit autrefois ses Prêtres *in partibus*. Serviteurs timides, ils célébroient en secret les Mystéres de leur Reine; mais de pareils ménagemens ne sont plus nécessaires à-présent.

[2 *Dont on ne sauroit goûter sans oublier aussitôt ses anciens Amis.*] La Coupe de l'intérêt particulier, qui produit un oubli total de toutes les faveurs qu'on a reçues, de tout sentiment d'honneur,

ter sans oublier aussi-tôt ses anciens Amis, son Pére, ses Ancêtres, soi-même. L'un jette les yeux sur une *Etoile*, & meurt comme Endymion: Un autre perd tout principe d'Honneur pour avoir vu un *Plumet* sur la tête de son voisin: (1) Il n'y a plus pour lui, ni patrie, ni liaisons d'Amitié; il faut qu'il fasse sa cour.

Les compagnons d'Ulysse se veautrérent autrefois avec les pourceaux, chassérent avec les chiens, & coururent avec les chevaux; mais nos Jeunes-gens, par un rare privilége, aprés en avoir fait autant, (2) conservent la figure humaine.

L'Amour

REMARQUES.

neur, & de tout ce qu'on doit à Dieu & à sa Patrie. Des choses, aussi belles, & aussi importantes, sont sacrifiées à la Vaine-gloire, au desir d'être consideré des Grands, & quelquefois à des motifs plus méprisables, & plus criminels encore. Au reste il n'est pas besoin d'avoir recours à l'Art Magique pour engager quelqu'un à laisser-là des Amis, qui *ne peuvent plus lui servir de rien*. Pour le nom d'amitié, qui a quelque chose d'aimable, & qui emporte une idée de générosité, il doit être conservé, pourvu que la chose même, désignée par ce nom, céde la place à la premiére passion, qui lui ordonnera de s'en aller.

[1 *Il n'y a plus pour lui, ni Patrie, ni Liaisons d'amitié: il faut qu'il fasse sa cour.*] „ L'Amour „ de la Patrie, le grand motif des premiers Hé- „ ros, n'est plus regardé que comme une chi- „ mére; l'idée du service du Roi, étendue jus- „ qu'à l'oubli de tout autre principe, tient lieu „ de ce qu'on appelloit autrefois Grandeur d'a- „ me, & Fidélité ". BOULAINVILLIERS, *Histoire des Anciens Parlemens de France*, &c.

[2 *Conservent la Figure Humaine.*] Les effets de la

L'Amour-propre présente aux uns son Miroir, où personne ne se voit avec les yeux d'autrui; mais représenté comme un Protecteur généreux, ou comme un Client fidéle, il se prend lui-même pour un Patriote, ou pour un Saint.

L'intérêt éblouït d'autres de ses vives couleurs: tout rayonnant, quand il se tourne vers le Soleil, il ne brille plus dès que la lumiére de cet Astre cesse de l'éclairer.

D'autres sont ravis à l'ouïe de la voix des Syrénes, qui charment par de vains sons des têtes où il n'y a que du vent. Ils n'entendent plus la trompette de la Renommée, qui les appelle à des occupations d'un genre bien différent. Mais de se connoître en Musique suffit. Illustres C**, H**, P**, R**, K**, pourquoi vous donner tant de peines? Vos Fils ont appris à chanter.

Il en est dont un Prêtre en Aumusse daigne former le goût; toute Chair n'est que vanité à ses yeux: il fait d'un bœuf entier un peu de coulis, renferme dans une petite phiole la substance

REMARQUES.

la Coupe du Sorcier, par lesquels est désignée, d'une façon allégorique, une *corruption* totale du cœur, & un renversement de tout principe d'équité, sont diamétralement opposés à ceux que produisoit le pouvoir magique de Circé, qui représentent simplement l'yvresse *soudaine* des plaisirs. Ainsi cette fameuse Magicienne altéroit la figure, sans changer rien à l'ame; au lieu qu'ici, l'ame est changée, & la figure reste.

ſtance de douze Jambons, & (1) charge la table de prodiges, changeant des Liévres en Alouëttes, & des Pigeons en Crapeaux. Un autre (car qui peut exceller en tout?) explique (2) la *Sêve* & la *Verdeur* du Vin.

Il n'y a rien que d'amples ſacrifices ne puiſſent

REMARQUES.

[1 *Charge la table de prodiges.*] Scribler avoue, que ce paſſage eſt trop obſcur pour lui. Les *Speciosa Miracula*, dit-il, ſuivant Horace, étoient les Monſtres de la Fable, les Cyclopes, les Leſtrygons, Scylla, &c. Mais quel rapport ces Monſtres ont-ils avec des Liévres métamorphoſés en Alouëttes, ou des Pigeons changés en Crapauds? Je réponds que les Leſtrygons rôtiſſoient ceux qui tomboient entre leurs mains préciſément comme nous faiſons les Alouëttes; & qu'un beau Pigeon changé en Crapaud reſſemble à la belle Scylla métamorphoſée en Monſtre hideux. Mais il s'offre ici une grande difficulté. Pourquoi ſervir un Pigeon ſous une forme auſſi peu revenante? Des Liévres à-la-vérité pourroient, à un troiſiéme ſervice, devenir des Alouëttes, ſans qu'il y eût grand mal, & ce ſeroit un trait d'économie. Mais ce dernier motif ne ſauroit expliquer le fait en queſtion, eu égard à ce qui été dit de la phiole aux douze Jambons: d'ailleurs le Poëte affirme expreſſément, que *toute Chair n'eſt que vanité à ſes yeux.* Malgré toutes mes récherches, je me trouve hors d'état de répondre pleinement à cette objection. Mais pour ce qui regarde la métamorphoſe des Pigeons, un Homme qui ſe mêle de faire le Commentateur, devroit ſavoir que les François mangent très-ſouvent des *Pigeons à la Crapaudine.*

[2 *La* Sêve *& la* Verdeur *du Vin.*] Termes d'Art parmi les fins Gourmets:

Et je gagerois bien que chez le Commandeur
Villandri priſeroit ſa ſêve *&* *ſa* verdeur.
BOILEAU. Sat. III. 23.

fent expier. Les Truffes de Périgord, & des Jambons de Bayonne, pourvu que le goût en soit accompagné de Libation Françoise, & d'Accens Italiens, (1) blanchiront le teint de Bladen, & sauront effacer la tache de Hays. KNIGHT lévera fiérement la tête, & fera l'honneur à quelque Prince de le recevoir dans son caroffe.

La Reine ordonna ensuite que tous ceux qui briguoient des *titres* & des *degrés* eussent à se mettre à genoux devant son trône: elle exauça d'abord ses enfans favoris. Ceux qui étudient Shakespeare dans les Colléges de Jurisprudence, ou qui empalent un Ver luisant, sont faits membres de la Société Royale. Quelques (2) Francs-Maçons, race silentieuse, que Pythagore ne desavoueroit pas, se présentérent en-

REMARQUES.

[1 *Blanchiront le teint de Bladen, & sauront effacer la tache de Hays.*] Bladen — Hays, étoient des Joueurs: le premier avoit le teint fort noir. ROBERT KNIGHT, Caissier de la Compagnie du Sud, s'enfuit d'Angleterre en 1720, & eut son pardon en 1742. — Ces Messieurs vivoient à Paris avec la derniére magnificence, tenoient table ouverte. & y recevoient les personnes de la premiére distinction d'Angleterre, & même des Princes du Sang de France.

[2 *Francs-Maçons, race silentieuse — Grégoriens — Gormogons.*] La *taciturnité* est la seule qualité essentielle des Francs-Maçons, comme c'est la *principale* qualité des disciples de Pythagore. Pour ce qui est des Grégoriens & des Gormogons, ce sont des Fréres-Lais, *Tiges* sorties de la Racine des Francs-Maçons.





F. Hayman inv. et del. C. F. Fritzsch sculps.

Puis les benissant tous, allez, Enfans que j'ay pris tant de peine à former; passez maintenant de la Theorie à la pratique.

ensuite. Ils furent suivis de quantité de Botanistes, de Fleuristes, de Grégoriens, & de Gormogons. Les derniers, qui furent pour le moins aussi honorés & aussi applaudis qu'aucun des autres, reçurent d'Isis & de Cam le grade de Docteur en Droit.

Puis les bénissant tous, Allez, Enfans que j'ai pris tant de peine à former; passez maintenant de la Théorie à la Pratique. Tous mes ordres se comprennent aisément, & sont faciles à exécuter. Mes Fi's, soyez orgueilleux, attachés à vos intérêts, & stupides. Aidez puissamment à affermir mon trône; & ce signe d'acquiescement que je fais de la tête (1), vous assurera la jouissance de tous vos priviléges. (2) Que le Bonnet & la Houssine soient affectés aux

REMARQUES.

[1 *Vous assurera la jouissance de tous vos priviléges*] On s'est peut-être attendu à voir la Déesse exiger de ses Fils des choses de plus grande conséquence, que de faire les Coureurs, ou les Cochers, &c.

Mais si l'on considére, que quelque disposition qu'ils puissent avoir à faire du mal, les Fils de la Stupidité sont ordinairement hors d'état de nuire, faute de talens; & que presque toujours l'effet de la Stupidité (même quand elle employe le plus d'efforts) est de détruire son propre dessein; il me semble que notre Poëte se trouvera justifié, & qu'on devra convenir que ces dignes personnages, dans leurs différens postes, font tout ce qu'on peut attendre d'eux.

[2 *Que le Bonnet & la Houssine soient affectés aux Ducs*, &c.] La balance politique de faveur, où la Déesse pése les récompenses, est remarquable. La grande

aux Ducs; que les Marquis portent des Escarpins, pour mieux courir; que tout Comte ait la prérogative d'imiter le Soleil, & de conduire lui-même son propre carosse; que le savant Baron dessine des Papillons, ou (1) tire de la Soye d'une toile d'Araignée; que les Juges jouent à Colin-maillard; que l'Evêque (Luxe Pontifical!) fasse mettre cent ames de Coqs d'Inde dans un pâté; que l'Ecuyer se ruine pour avoir l'air étranger, & noye ses terres dans une bisque à la royale. D'autres ameneront de France de plus nobles Arts, enseigneront (1) aux Rois à jouer du Violon, (2) & à

REMARQUES.

grande Mére a bien égard à la naissance & au rang, mais elle consulte aussi le génie & les talens. C'est ainsi que son fameux prédécesseur, *Jean de Leiden*, Roi de Munster, commença son gouvernement par faire son ancien Ami & Compagnon, *Knipperdolling*, Général de sa Cavalerie & Bourreau. Si la Fortune l'avoit affermi sur le trône, il auroit, à ce qu'on prétend, disposé de toutes les Charges de sa Maison, dans le même goût.

[1 *Tire de la Soye d'une toile d'Araignée.*] C'est une des plus ingénieuses occupations que la Stupidité ait assignées, aussi ne la présente-t-elle qu'à des Pairs doués de connoissances. Ceux qui voudront faire des bas de toiles d'Araignée, pourront consulter les *Transactions Philosophiques.*

[2 *Aux Rois à jouer du Violon.*] Ancien amusement des Princes Souverains, comme Achille, Alexandre, Néron, quoique méprisé par Thémistocle, qui étoit un franc Républicain.

[3 *Et à faire danser des Sénats.*] A Pontoise, ou en Sibérie.

à faire danser des Sénats. Et comme après tout il est juste que des Ministres ayent une grande influence .... elle alloit continuer, mais il lui prit un bâillement ——— A l'instant même toute la Nature se sentit, comme assoupie. (1) Quand des Dieux bâillent, quel Mortel pourroit rester éveillé ? (2) L'effet se communiqua d'abord aux Eglises & aux Chapelles; & l'on s'en apperçut le plus distinctement à St. James, où G... prêchoit alors: il gagna ensuite les Ecoles, & pénétra jusque dans la Sale de Westminster; (3) la Convocation ouvrit la bouche,

REMARQUES.

[1 *Quand les Dieux bâillent, quel mortel pourroit résister?*] Ce trait est digne d'Homére; car il termine l'Action du Poëme, comme Minerve fait celle de l'Odyssée. Que si quelqu'un trouve étrange qu'un Poëme finisse par un grand bâillement, il est prié de se souvenir que c'est *le Bâillement d'une Déesse*; & que d'ailleurs ce n'est nullement une chose sans exemple, que les délibérations les plus importantes aboutissent souvent à quelque chose de pareil. Notre Poëte a outre cela pour lui l'autorité de Spencer, qui termine le plus considérable de ses Ouvrages par un *Rugissement*; mais c'est celui d'un *Lion*, & tel que les effets servent en partie à former la catastrophe du Poëme.

[2 *L'effet se communiqua d'abord aux Eglises*, &c.] Rien n'est plus judicieux, plus naturel, ni plus digne d'être noté, que la maniére successive dont la vapeur soporifique se communiqua. Palinure lui-même (aussi peu capable sans cela de dormir que Jupiter même) sommeilla un instant, ce qui dérangea un peu le mouvement du Vaisseau, dont il tenoit le gouvernail.

[3 *La Convocation ouvrit la bouche, mais n'eut pas la force de parler.*] La Convocation est l'Assem-

che, mais n'eut pas la force de parler. Tous les habitans des trois Royaumes éprouvérent le même assoupissement : Palinure pensa s'endormir au gouvernail: la vapeur soporifique répandit ses influences sur les Committés; les Traités, auxquels on devoit encore mettre la derniére main, dormirent chacun dans son Bureau, sans que personne songeât à y toucher; des Armées sans Chef passérent la Campagne à bâiller, & les Flottes attendirent, en bâillant, qu'il leur vînt quelque ordre du Continent.

O Muse! raconte (car il n'y a que toi qui le puisses, (1) les Beaux-Esprits ont peu de mémoire, & les Sots n'en ont point du tout) raconte qui furent les premiers dont le sommeil appesantit les paupiéres, & qui furent ceux qui se défendirent le plus longtems contre lui: par quels

REMARQUES.

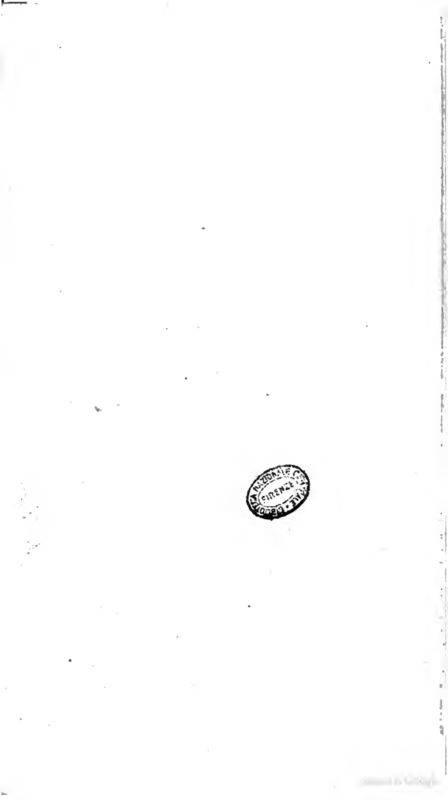
semblée du Clergé en Angleterre. L'envie que cette Assemblée a de parler, & son silence, n'ont pas besoin d'explication.

[1. *Les Beaux-Esprits ont peu de mémoire.*] C'est apparemment pour cette raison que les Poëtes, toutes les fois qu'ils ont quelque énumération à faire, invoquent constamment les Muses, qui, en qualité de Filles de *Mémoire*, sont obligées de tout retenir.

Et meministis enim, Divæ, & memorare potestis:
Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura.

VIRG. Æn. VII. 645.

Mais notre Poëte avoit outre cela une raison particuliére, pour charger la Muse de cette commission, savoir, que tout *dormant* excepté elle, il n'y avoit qu'elle aussi qui pût raconter ce qui se passoit.


NAZIONALE
FIRENZE



N. Blakey inv. et del. J. Punt sculps.

Le pale Mammon qui sèche au milieu de ses thresors, n'est-qu'un econome avare qui thesaurise pour les pauvres.

quels charmes l'Esprit de Faction devint tranquille, & l'Ambition se calma: (1) comment les Ames vénales oubliérent-elles de se faire payer, & par quelle puissance surnaturelle les Stupides furent-ils ravis en extase? Comment tout sentiment de Honte put-il être étouffé, & toute distinction entre le Bien & le Mal abolie? —— O chante, & que les Nations gardent le silence pour t'écouter!

* * * * * *

Envain, envain, —— l'Heure puissante, qui va tout plonger dans le Sommeil, arrive, & la Muse invoquée va célébrer le triomphe.

(2) Il vient! il vient! (3) regarde le noir trône

REMARQUES.

[1 *Comment les Ames vénales oubliérent-elles de se faire payer?* &c.] Ce seroit un problême aussi embarrassant, qu'aucune de ces importantes questions agitées depuis si longtems parmi les Scholiastes d'Homére, de savoir, ce qui demandoit de la part de la Déesse un plus grand effort de puissance, de *ravir en extase les Stupides*, ou de faire oublier aux Ames vénales que le tems de recevoir leur pension étoit échu. Car quoique cette derniére classe d'hommes soit moins facile à gouverner que l'autre, il est certain, d'un autre côté, qu'il est plus aisé de produire un simple *oubli*, qu'une *extase*.

[2 *Il vient! Il vient!*] Ici la Muse, telle que l'Aigle de Jupiter, après avoir rasé quelque tems la terre, reprend noblement son essor vers le Ciel. Elle annonce, en stile prophétique, ce qui est déjà arrivé, comme on peut s'en convaincre par une infinité d'Ouvrages en Théologie, en Philosophie, en Physique, & en Métaphysique, qui ont paru de nos jours.

[3 *Regarde le noir trône*, &c.] Le trône de la

trône de la *Nuit* primitive, & de l'ancien *Chaos!* Les nuages dorés & les couleurs variées de l'*Imagination* s'évanouissent devant lui. C'est inutilement que l'*Esprit* lance quelques feux, le Météore tombe, & s'éteint à l'instant même. Comme à la voix redoutable de Médée les Etoiles perdirent, l'une après l'autre, leur éclat; comme le caducée de Mercure (1) ferma successivement tous les yeux d'Argus; ainsi son approche sensible, & son efficace secréte, se communiquent d'*Art* en *Art*, & en obscurcissent toutes les idées. Déjà la *Vérité* (2) cherche une retraite dans son ancien & profond séjour: la *Philosophie*, qui s'élevoit autrefois jusqu'à la premiére cause de tout, ne voit à-présent (& mal encore) que quelques causes secondes. (3) La *Physique* appelle à sa dé-

REMARQUES.

Nuit & du Chaos est représenté ici comme s'avançant pour éteindre la lumiére des Sciences: son premier effet est d'effacer les vives couleurs de l'imagination, & de glacer le génie; après quoi le reste s'achéve sans peine.

[1 *Ferma successivement tous les yeux d'Argus.*]
Et quamvis sopor est oculorum parte receptus,
Parte tamen vigilat. ———
——— Vidit Cyllenius omnes
Succubuisse oculos, &c.
OVID. Met. I. 689.

[2 *Cherche une retraite dans son ancien & profond séjour.*] Par allusion au mot de Démocrite, que la Vérité étoit au fond d'un puits, d'où il l'avoit tirée: sur quoi Butler observe, *qu'il l'y avoit mise lui-même, avant de l'en tirer.*

[3 *La* Physique *appelle à sa défense la* Métaphysique,

défenſe la *Métaphyſique* , & celle-ci implore le ſecours du *Bon-ſens.* Les *Mathématiques* (1) étendent leurs droits ſur les *Myſtéres*, ou les démontrent pour les détruire. La *Religion* ne daigne plus diſſiper par ſes rayons les épais nuages de l'Ignorance & de la Corruption : (2) la *Morale*, qui a beſoin du flambeau de la Re-

REMARQUES.

ſique , *& celle-ci implore le ſecours du* Bon-ſens, Quelques Ecrivains , comme Malebranche, Norris & autres , ont jugé à propos, pour être plus ſurs de l'exiſtence de l'*Ame* , de révoquer en doute celle du *Corps* ; & ont fait là-deſſus de ſubtils raiſonnemens *métaphyſiques.* Pendant que d'autres ſe ſont attachés à prouver que ces qualités, qu'on ſuppoſe communément ne pouvoir convenir qu'à des Etres immatériels , ſont peut-être l'appanage de la Matiére ; deſorte que , de ſa nature , l'Ame eſt mortelle. Ces merveilleux raiſonnemens ne nous laiſſent, ni Corps, ni Ame ; & les Sciences, connues ſous les noms de Phyſique & de Métaphyſique, incapables de ſe ſoutenir elles-mêmes , implorent ſottement le ſecours l'une de l'autre.

[1 *Etendent leurs droits ſur les Myſtéres*, &c.] Il s'agit d'une ſorte d'hommes , qui prétendent juger toutes les vérités au tribunal de leur Raiſon, & qui rejettent tout ce qu'ils ne ſont point en état de comprendre. Certains défenſeurs de la Religion , qui ne vouloient pas qu'en fait de Paradoxe aucun autre l'emportât ſur eux , ſe ſont égarés dans la route oppoſée , & ont tâché de démontrer, que tous les Myſtéres de la Religion peuvent ſe prouver mathématiquement.

[2 *La Morale , qui a beſoin du flambeau de la Religion, pour être apperçue, diſparoît.*] Il y a lieu d'inférer delà , que notre Poëte étoit dans des idées entiérement différentes de celles du fameux Auteur des *Characteriſtics*, qui a compoſé un Traité exprès ſur la Vertu, pour prouver , qu'elle eſt non ſeulement

Religion pour être apperçue, disparoît: il ne reste plus aucun attachement au *Bien public*, aucune étincelle d'*Amitié humaine*, ni aucune lueur d'*Amour Divin*. Le voilà rétabli, ô Chaos, ton formidable Empire! A ton ordre la Lumiére a cédé, en pâlissant, la place aux Ténébres. Ta main, grand Anarque, laisse tomber le rideau, & toute la Terre est couverte des Ombres de la Nuit.

REMARQUES.

lement réelle, mais aussi durable, sans le secours de la Religion. C'est aimer étrangement la Vertu, que de vouloir l'établir sur les ruines de la Religion, qui en est le plus ferme appui.

Fin du Quatrième Livre.



EPI-

EPITRES MORALES.

Est brevitate opus, ut currat sententia, neu se
Impediat verbis lassis onerantibus aures:
Et sermone opus est modo tristi, sæpe jocoso,
Defendente vicem modo Rhetoris atque Poetæ,
Interdum urbani, parcentis viribus, atque
Extenuantis eas consulto.

HOR. Lib. I. Sat. X. 9.



EPITRES MORALES.

EPITRE I.

Au Chevalier RICHARD TEMPLE, Lord Vicomte COBHAM.

De la Connoiſſance & du Caractére des Hommes.

OUI, Milord, vous mépriſez un homme abſorbé dans ſes livres, borné à ſes lectures, qui du fond de ſon cabinet cenſure le Genre-humain, quoiqu'il nous faſſe part de ce qu'il a appris, qu'il établiſſe quelques maximes générales, & que par hazard il ait quelquefois raiſon: auſſi peu Philoſophe qu'un Perroquet, oiſeau grave & babillard, qui de ſa cage injurie les paſſans, & ſans le ſavoir en qualifie pluſieurs du nom qui leur convient.

Incertitude de l'étude & des connoiſſances générales.

Cependant tel eſt le danger des extrêmes; (1) on peut étudier trop les hommes, ainſi que les li-

[1 *On peut étudier trop les hommes.*] Notre Auteur en veut ici aux fameuſes maximes de Mr. de la

livres. L'amour de nous-mêmes influe fur notre jugement, le rend partial en faveur de nos propres obfervations; & quelque fages que foient les réflexions d'un Auteur, leur mérite nous frappe moins, uniquement à caufe que c'eft l'ouvrage d'un autre. On établit des maximes générales fur fes notions, & fes notions fur des conjectures.

Diverfité & contrariété des caractéres.

Chaque grain, chaque feuille, ont quelque fingularité diftinctive; c'eft quelque fibre particuliére, quelque veine diverfifiée. Sera-ce l'homme feul que l'on n'examinera point en détail? Y auroit-il moins de différentes fortes d'efprits, qu'il n'y a de fortes de mouffes (1)?

Convenez d'abord que chaque homme différe de tout autre: enfuite, convenez que fe démentant fans ceffe, il ne différe pas moins de lui-même. Ajoûtez les contrariétés qui proviennent de la diverfité de la nature, de celle de l'habitude, des incertitudes de la raifon, de la variété des paffions, & de celle des nuances que l'opinion répand fur toute la vie.

La différence d'ailleurs n'eft pas moins grande

la Rochefoucault, qui font une Satire continuelle de la nature humaine, & qui tiennent beaucoup des injures du perroquet.

(1) Mr. Pope reproche ici aux Moraliftes de n'avoir pas pouffé leurs découvertes auffi loin que les Naturaliftes, & il choifit pour exemple une chofe des moins importantes, favoir la mouffe; les Naturaliftes ayant obfervé qu'il y en a plus de trois cens fortes différentes.

de entre les yeux qui voient, qu'entre les objets qui sont vus. Nous donnons à tout un vernis de notre fond; la passion change la couleur de l'objet que l'on envisage; les rayons de l'imagination augmentent, multiplient, resserrent, renversent, donnent mille teintes différentes.

Difficulté de decouvrir les principes des actions humaines.

Qui peut sonder nos profondeurs ou marquer nos écueils, les tourbillons soudains & les reflux incertains de notre esprit ? La vie qui coule sans s'arrêter, ne se prête point à nos observations; son cours trop précipité ne laisse point de traces. Envain un sens rassis veut faire des réflexions; la moitié des objets de notre connoissance doit être saisie dans sa course, ne peut l'être à loisir. Que l'on raisonne sur les actions de l'homme (1), ce sont des raisonnemens, mais ce n'est point l'homme. Vous courez après le principe de son action; sur le point de l'attraper, ce n'est plus le même: (2) semblable

[1 *Ce sont des raisonnemens, mais ce n'est point l'homme.*] Le Philosophe peut inventer une *hypothése vraisemblable*, qui rende raison des apparences; & cependant cette hypothése sera bien éloignée de la vérité, & de la nature des choses.

[2 *Semblable à un Anatomiste*, &c.] Cette comparaison est très-belle pour faire voir combien il est difficile de découvrir les opérations du cœur; dans un *sens moral*, il indique une chose plus difficile encore, savoir, la découverte des actions du cœur dans un *sens naturel*: car le siége de la vie animale étant dans le *cœur*, nos efforts pour y trouver le principe de la vie, doivent l'en chasser nécessairement.

ble à un Anatomiste qui recherche le principe de la vie, & qui le perd dans le momemt qu'il le découvre.

Le motif de nos actions se cache à nous-mêmes.

Souvent dans l'agitation du flux & du reflux des passions, le ressort qui nous fait agir se cache à nous-mêmes. Fatigué sans être décidé, on céde au dernier mouvement; celui qui vient alors, ėst maître du champ de bataille. Ainsi que la derniére image de cet amas confus d'idées qui roulent dant l'esprit, lorsque les sens se retirent & que l'imagination se joue dans le sommeil; devient, sans que la mémoire puisse se la rappeler, le fond du rêve dont on s'occupe; peut-être qu'un quelque chose également obscur à notre vue intérieure, est de-même la cause de toutes nos actions.

Disparité des motifs & des actions.

Envain un homme pensif se rappelle, regarde & combine, pour juger par un fait qu'il voit, du pourquoi qu'il ne voit pas; inférer le motif de l'action, & montrer que ce qu'on a fait par hazard a été fait à dessein. Les rigueurs de la Fortune ou d'une Maîtresse engagent celui-ci à se plonger dans les Affaires, & celui-là à se confiner dans un Cloître. L'esprit de l'un ne trouve de soulagement au poids qui l'acable, qu'en quittant le Gouvernement, & celui de l'autre qu'en jettant tout dans la confusion. Une même fougue entraine Charles-quint dans la retraite, & Philippe second dans le combat (1).

Les

(1) Charles V. étoit un Prince actif; & Philippe II. étoit

Les actions ne découvrent pas toujours le fond de l'homme. On ne doit pas conclurre d'un bienfait qu'un homme soit bienfaisant. Peut-être que son esprit a été adouci par un heureux succès; peut-être que précisément alors le vent d'Est (1) a changé. Celui qui cherche la retraite, n'est pas toujours guidé par l'humilité: l'orgueil peut-être conduit ses pas, & lui commande d'éviter les Grands. Combatre avec courage, n'est pas toujours une preuve d'intrépidité: si le même homme voyoit dans son lit approcher la mort, il la craindroit peut-être autant que le plus vil esclave. De ce qu'on raisonne avec sagesse, n'en concluez point qu'un homme est sage: son orgueil consiste à bien raisonner, & non pas à bien faire.

Impossibilité de juger du caractére des hommes par leurs actions.

Mais, soit: Que rien ne découvre mieux l'homme que ses actions! Vous choisissez les plus frappantes, & vous les combinez le mieux que vous le pouvez. Vous pensez que celles de quelque éclat (& elles sont en petit nombre) doivent marquer le caractére: Vous ne comptez donc pas celles qui en grand nombre se cachent

étoit un Politique froid, grave & rafiné, qui ne faisoit la guerre que lorsqu'il ne pouvoit point réussir par d'autres moyens, & qui aimoit mieux la faire de son cabinet qu'en personne. L'un & l'autre agirent contre leur caractére, le premier en se jettant dans la retraite, & le second en livrant la bataille de Saint-Quentin.

(1) On observe en Angleterre que le vent d'Est donne des vapeurs noires.

chent dans l'obscurité? Que direz-vous de celles qui se contrecarrent? Les supprimerez-vous, ou prétendrez-vous que c'est politique? Pour ne point démentir l'idée d'un caractére, un Héros franc & sincére deviendra-t-il subitement un fourbe & un coquin? Hélas! le fait est que son esprit n'étoit plus dans les mêmes dispositions: peut-être qu'il étoit malade, amoureux, ou qu'il n'avoit point dîné.

Demandez pourquoi César se retira d'Angleterre? (1) César vous eût peut-être dit à l'oreille qu'il avoit été battu. Pourquoi ce grand Capitaine (2) risqua l'empire du Monde pour une courtisane? César eût pu vous répondre qu'il étoit ivre. Mais sages Historiens, c'est votre tâche de prouver l'habileté dans la conduite de l'un, & de l'héroïsme dans l'amour de l'autre.

Préjugés sur le rang & la condition des hommes. Les caractéres éminens sont pour les hommes d'un rang élevé. Un Saint en sandales, est doublement saint avec une mitre; un Magistrat est

[1 *César vous eût peut-être dit à l'oreille*, &c.] César écrivit ses *Commentaires* à l'imitation des Généraux Grecs, pour amuser ses lecteurs. Mais si quelque Ami lui eût demandé, à voix basse, pourquoi il avoit si brusquement quitté l'*Angleterre*, il lui auroit apparemment répondu d'une voix plus basse encore: *j'y avois été battu*.

[2 *Risqua l'empire du Monde*, &c.] Après la journée de Pharsale, au lieu d'achever de mettre en déroute les troupes de son rival, il s'exposa à plus d'un danger pour avoir été trop sensible aux charmes de Cléopatre.





N. Blakey inv. et del. — J. Punt sculp.

Le fils ainé fier et grossier vit en Gentilhomme; Le Second marchant est humble et grand menteur; Le troisieme qui est officier, est franc et hardi; Le quatrieme qui est homme de Palais, est un maitre fripon.

eſt un homme juſte; un Chancelier l'eſt encore plus; un homme en ſoutane, eſt un homme ſavant; un Evêque, eſt tout ce qu'il vous plaîra; un Miniſtre eſt un habile homme; mais un Prince eſt encore plus habile, plus ſavant, plus juſte, plus —— tout ce qui ſe peut imaginer. Un Etat médiocre eſt le terrein où les vertus ſe plaiſent; leur beauté ſimple & naïve y ſéduit les cœurs: à la Cour, ce ſont des prodiges ſurprenans, d'autant plus eſtimées, que comme les diamans elles naiſſent où l'influence des aſtres peut à peine pénétrer. Quoique le même Soleil, répandant ſes rayons ſur tout, brille dans le coloris de la roſe, & éblouïſſe dans le rubis; moins ſenſibles aux charmes de la douceur & de l'agrément, qu'à la ſurpriſe qu'excitent les efforts de ſa puiſſance, nous priſons moins le luſtre ſatiné de la fleur que l'éclat éblouïſſant du diamant.

C'eſt l'éducation qui forme les eſprits communs: un arbre conſerve & ſuit le pli qu'on lui a donné, lorſqu'il n'étoit encore qu'une jeune tige. Le fils aîné, fier & groſſier, vit en Gentilhomme. (1) Le ſecond, Marchand, eſt humble & grand menteur. Le troiſiéme, qui eſt Officier, ſe donne des airs, il eſt franc, hardi &

Effets de l'éducation

Exemples tirés des mœurs d'Angleterre.

[1 *Le ſecond, Marchand, eſt humble & grand menteur.*] „ La ſeule gloire d'un Marchand, (dit „ Hobbes) eſt de devenir exceſſivement riche par „ la *Sageſſe* d'acheter & de vendre ”.

& brave. Le quatriéme, Homme de-Palais ou d'Affaire, est insinuant & maître fripon. Si c'est un Anglican, il brule de dominer; un Quakre, il est rusé; un Presbitérien, il est farouche; un Esprit-fort, il est tout dans une heure de tems.

Caractéres ouverts & connus.

Il y a des hommes, il est vrai, qui sont ouverts & connus de tout le monde; d'autres sont si réservés qu'ils ne sont ignorés de personne: ainsi l'obscurité ne remplit pas moins les yeux que la lumiére. Le gracieux Chandos se fait aimer dès le premier coup d'œil, & il n'y a pas d'enfant qui ne haïsse Shylock, quoique son ame siége racroupie, pour ainsi dire, dans sa caverne, sans lorgner qui que ce soit.

Quand le généreux Manley se déchaîne contre la moitié du Genre-humain, tout le monde voit que c'est par vertu, & qu'il croit n'attaquer que des coquins. Quand Umbra rend des hommages universels, tout le monde s'apperçoit que sa complaisance est l'effet du vice, & qu'elle n'a d'autre principe que de s'attirer les applaudissemens du vulgaire. On abhorre les maniéres attrayantes de Courtine, tandis que l'on est charmé de la misantropie d'un autre.

Ecueils de nos jugemens sur le caractére des hommes.

Mais l'on trouve rarement de ces caractéres ouverts. Quoique le panchant qui nous domine soit violent, les révolutions de l'esprit sont subites. Des contrariétés inaliables, des affectations étudiées, ou confondent ou déguisent. Une inepte fourberie entre dans le systême politique d'un

d'un petit génie: la vérité même devient menſonge dans la bouche d'un homme ruſé: des foibleſſes qu'on n'imagineroit pas, nous trompent ſur le ſage: le ſot ſe cache dans ſes contradictions.

Contradictions des hommes avec eux-mêmes: foibleſſes inimaginables des plus grands-hommes.

Voyez le même homme en bonne ſanté ou pris d'un accès de goute; ſeul ou en compagnie; prévenir le jour dans ſon cabinet, & percer la nuit à une table de jeu; pourſuivre un Renard (1) avec l'ardeur d'un fou, & au Parlement diſcuter les affaires avec une ſageſſe profonde; s'enivrer avec les bourgeois & les artiſans de ſa Province (2), & dans un bal ſe diſtinguer par ſa politeſſe; rempli d'amitié à Hackney (3), & de fourberie à Whitehall (4).

Catius, toujours grave, moraliſe toujours. Suivant lui, peu s'en faut que qui ſouffre un fripon, ne le ſoit: mais il en faut excepter pré-

(1) La chaſſe du Renard eſt celle qui eſt le plus du goût des Anglois, & la plus ordinaire parmi eux. Elle eſt extrêmement violente.

(2) C'eſt une peinture naturelle des mœurs d'Angleterre. Il eſt de la politique des premiers hommes de la Nation de gagner l'affection des artiſans, afin d'avoir du crédit dans les élections du Parlement. Si l'on examine bien le caractére des Anglois, on trouvera que c'eſt principalement de la conſtitution de leur Gouvernement que provient la différence qui ſe trouve entre nos mœurs & les leurs.

(3) Hackney eſt un petit village près de Londres, où il y a un grand nombre de maiſons de plaiſance.

(4) Whitehall eſt l'endroit où ſe tient le Conſeil, & où ſont les Bureaux de l'Etat.

précisément l'heure du dîner ; car alors, n'en doutez pas, Catius préféreroit un scélérat qui auroit une bonne piéce de venaison, à un saint qui n'en auroit pas.

Qui ne loueroit le mérite éminent de (1) Patritio ? Avoir le cœur pur, les mains nettes, l'esprit pénétrant ; connoître & balancer tous les intérêts des Princes, & sauver l'Europe sans trahir l'Angleterre, ces éloges ne le touchent point. Sa vanité consiste à bien jouer au piquet, à être fameux aux courses de Newmarket (2), & à bien combiner les chances d'une gageure.

Des Généraux triomphans à la tête d'une Armée, environnés de gloire, aussi lâches voleurs que braves guerriers, rognent le drap & dérobent le pain du soldat ; également attentifs à sauver une Nation, ou une dépense de quatre sous....

Rien de constant ni de certain, que Dieu & la Nature.

Qui peut rendre raison de toutes ces contrariétés ? Apprenez que (3) Dieu & la Nature sont seuls toujours les mêmes. Qui veut juger de l'homme, court après un oiseau de passage, aussitôt perdu que trouvé : en ce moment, dans la lune peut-être, & peut-être caché sous la terre.

De-

[1 *Patritio.*] Mylord. *G——n.*

(2) Endroit fameux pour les courses de chevaux.

[3 *Dieu & la Nature sont seuls toujours les mêmes.*] Par le mot de *Nature* l'Auteur n'entend point ce substitut imaginaire de la Divinité, qu'on appelle une *Nature plastique*, mais les *Loix morales* que Dieu a établies.

Demandez aux hommes leurs ſentimens? Scoto vous dira que le Commerce augmente, & que tout va bien. Si au Soleil couchant, Scoto disgracié perd ſa penſion, l'Angleterre au moins, ſi ce n'eſt toute l'Europe, eſt perdue.

Les mœurs changent avec la fortune, les humeurs avec le climat, les ſyſtêmes ſuivant les livres, & les principes ſuivant les circonſtances du tems.

D'où vient tout-à-coup le ſtupide ſilence de cet Eſprit-fort, qui parloit ſi bien? (1) Quelque Dieu, ou un Spectre lui a apparu depuis peu; ou bien un Miniſtre d'Etat, en le regardant, a froncé le ſourcil.

Veut-on juger de quelqu'un par ſon naturel? Le naturel peut être effacé par l'habitude, aſſujetti à l'intérêt, ou ſupplanté par la politique. En veut-on juger par les actions? Leur incertitude & leur diverſité ne permettent pas d'en fixer la nature. Par les paſſions? La diſſimulation les cache. Par les ſentimens & le goût? Les ſentimens courent dans une carriére encore plus

[1 *Quelque Dieu, ou un Spectre lui a apparu*, &c.] Ces malheurs ont dû le frapper d'autant plus, qu'en qualité d'Eſprit fort il ne pouvoit guéres s'y attendre. Le Poëte fait alluſion ici à l'ancienne opinion claſſique, que la vue ſoudaine d'un Dieu faiſoit perdre la parole au prophane témoin de cette apparition. Il n'a fait qu'étendre un peu cette idée, en ſuppoſant que le ſpectacle effrayant d'un *Dieu de Cour* irrité a rendu muët un de ſes plus zélés adorateurs.

plus vague. Trouvez, si vous le pouvez, en quoi vous ne pouvez pas changer.

On ne peut démasquer l'homme que par sa passion dominante; elle reconcilie toutes les contradictions. Caractére du feu Duc de Wharton.

C'est dans la passion dominante. En ce point seulement le volage est constant, le politique est naturel, l'imbécille est avisé, & le fourbe est sincére. En ce point, les Prêtres, les Princes, & les Femmes ne déguisent point. Ce tissu débrouillé, tout le peloton se défile; la vuë s'éclaircit, & Clodio est reconnu. Clodio, le mépris & le prodige de nos jours, dont la passion dominante est l'amour de la louange, né avec tous les talens qui peuvent gagner l'estime des hommes, & qui se meurt s'il n'est applaudi des femmes & des sots. Quoique le Sénat attentif à chaque parole qu'il profére, l'écoute avec admiration, ce n'est point assez. Il faut que dans un cercle, il prime par ses bons mots. Avec des talens si variés, Clodio ne visera-t-il à rien de nouveau? Il parlera comme Cicéron: mais il parlera aussi comme Rochester (1): ensuite le cœur contrit & repentant, il adore son Dieu avec le même esprit qui l'échaufoit dans la débauche. Il suffit que tout ce qui l'environne l'admire, soit Moine, soit Courtisanne. Ainsi doué de tous les talens de la Nature & de l'Art, ne lui manquant qu'un cœur honnête, se faisant tout à tous, n'y ayant point de vices dont il soit exemt, s'étant rendu, pour

(1) Milord Rochester, homme de beaucoup d'esprit, qui a fait des Poësies très-licentieuses.

pour éviter le mépris, le plus méprisable des hommes, sa passion est toujours la soif d'une louange universelle, & sa vie un tissu d'infamies qui l'en rendent indigne de mille maniéres différentes. Des bienfaits constans n'ont pu lui faire un ami, son éloquence plus qu'humaine ne peut persuader personne. (1) C'est un fou qui a plus d'esprit que la moitié du Genre-humain; trop fougueux pour pouvoir bien penser, trop rafiné pour être capable d'agir, tiran de la femme qui plait à son cœur, & rebelle au Roi même qu'il aime. Il meurt, misérable rebut de tous les Etats & de toutes les Religions; & ce qui est encore plus, il meurt scélérat sans être grand. Pourquoi Clodio transgresse-t-il ainsi toutes les régles? C'étoit de peur que des coquins ne l'appellassent un sot.

La Nature étant bien connue, les prodiges disparoissent, (2) les Cométes sont réguliéres, & il n'y a plus de bizarrerie dans Clodio. Néanmoins

Distinguer les qualités premiéres des qualités secondes.

[1 *C'est un fou qui a plus d'esprit que la moitié du Genre-humain.*] La *folie*, jointe à beaucoup d'*esprit*, produit ce qu'on appelle l'*absurdité*, qui consiste à se livrer à des caprices avec un air de rafinement.

[2 *Les Cométes sont réguliéres.*] Il y a dans cet exemple une analogie admirable: Car, comme le mouvement d'une Cométe paroît irrégulier à cause de la *force* excessive qui lui fait parcourir une orbite prodigieusement excentrique, de même la violence de la passion *dominante* emporte ceux qu'elle agite, loin de l'objet qui la met en mouvement.

moins dans cette recherche, les plus habiles peuvent se tromper, s'ils prennent pour qualité premiére ce qui n'en est qu'une seconde. Lorsque par ses rapines Catilina accumuloit des trésors, & que César débauchoit (1) une des plus nobles Dames de Rome, l'avarice dans l'un, la lubricité dans l'autre, n'étoient pas leur fin; elles n'étoient que des moyens; (2) l'ambition étoit leur vice. Ce même César né dans le siécle de Scipion, eût ainsi que lui tendu à la gloire par la chasteté. Lucullus, lorsqu'on admiroit la frugalité, eût rôti des navets dans la ferme de Sabine. C'est envain qu'en spectateur curieux l'on observe le travail de l'Architecte, on prend l'échafaut pour l'édifice.

Force & persévérance de la passion dominante.

C'est dans l'usage de cette passion, que l'homme jouït véritablement de toute sa force. (3) Il redouble de vigueur ainsi que dans un accès,

[1 *Une des plus nobles Dames de Rome.*] Sœur de *Caton*, & Mére de *Brutus.*

[2 *L'ambition étoit leur vice.*] L'*Orgueil*, la *Vanité*, & l'*Ambition*, sont des vices, qui s'avoisinent si fort qu'il est très-ordinaire de les confondre. Il sera bon d'observer à cette occasion, que *César*, *Caton*, & *Cicéron*, ont été asservis à une de ces passions, à l'exclusion des deux autres: César avoit de l'*ambition* sans vanité ni orgueil; Caton avoit de l'*orgueil* sans ambition ni vanité; & Cicéron avoit de la *vanité* sans orgueil ni ambition.

[3 *Il redouble de vigueur ainsi que dans un accès, quoique cet accès même la détruise.*] Cette comparaison est admirable: les exemples des efforts de la passion dominante, que notre Auteur rapporte dans la suite, convenant à des gens, qui ont hâté

accès, quoique cet accès même la détruise. Le tems aux mains amollissantes duquel rien ne se soustrait, n'adoucit point cette passion. Elle s'attache à nous, & ne nous quitte point au dernier sable qui termine l'heure de notre vie. D'accord & constans dans nos folies & dans nos crimes, la nature fidéle en ce point, finit ainsi qu'elle a commencé.

Voyez ce vieillard décrépit à qui ses crimes ont donné une race honteuse, se traîner dans les rues, & disputer le pas à ses propres enfans qu'il maudit. Il va en rampant sur ses genoux disloqués, chercher de nouvelles amours, & il ne voit point de moineau, que ce moineau ne devienne l'objet de son envie.

C'est le ventre d'un saumon, Helluo, qui devoit terminer ton destin. On apelle le Médecin qui déclare qu'il est trop tard. O Dieu, aye compassion de mon ame, s'écrie Helluo. N'y a-t-il plus d'espérance ? hélas !

Apportez donc la hure.

Harpage, prête à mourir, voit au chevet de son lit un Prêtre, qui tient en sa main un bout de cierge sacré. Pour sauver ce qui en reste, elle retient son haleine, souffle de toutes ses forces, & rend l'ame en soufflant.

O si ! enveloppée de flanelle (1) ! Il y auroit de quoi

hâté leur mort en s'abandonnant trop à leur passion dominante.

(1) Ce que le Poëte fait dire à la belle Narcisse amou-

quoi révolter un Saint. Ce furent-là les derniéres paroles de la pauvre Narcisse. Non, dit-elle; qu'une belle perse enveloppe mes membres transis; qu'une dentelle de Malines couvre de son ombre mon visage livide: on ne voudroit pas faire peur après sa mort. —— eh! Babé; mettez un peu de rouge sur cette joue.

De vieux Politiques ruminent sans cesse sur la prudence des siécles passés, & font jusqu'au dernier moment de nouvelles bévues. Aussi foibles que véhémens, ils vont hors de mesure avec autant de gravité que le sage Lanesbrow (1), qui dansoit ayant la goûte.

On entend un fade Courtisan, qui depuis quarante ans s'est honoré du titre de très-humble serviteur du Genre-humain, dire encore, lorsqu'il peut à-peine remuer les lévres; si — là où je vais — je pouvois vous servir, Monsieur—

Je

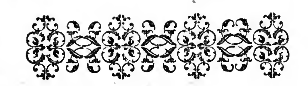
amoureuse de la parure jusqu'après sa mort, est fondé sur ce que les Loix d'Angleterre, toujours attentives à ce qui regarde les Manufactures de laine, ordonnent que les morts soient enveloppés de flanelle. Le fait au reste est vrai, ainsi que les autres exemples que le Poëte produit, quoiqu'il ait eu la discrétion de cacher le véritable nom des coupables. Plusieurs personnes attribuent ce trait à Mlle. Oldfield, fameuse Comédienne.

(1) Milord Lanesbrow étoit si épris de la danse, que l'âge & la goûte ne purent lui en faire perdre l'usage. A la mort du Prince de Dannemarck, époux de la Reine Anne, il demanda à cette Reine une audience pour lui conseiller de danser, afin de conserver sa santé & de dissiper son chagrin.

Je donne, dit le vieux Euclis en soupirant, mes fiefs à mon fils Edouard. *Votre argent, Monsieur* ? Mon argent, Monsieur ? Quoi, tout ? eh bien, s'il le faut, (& il pleure) je le donne à mon fils Paul. *Votre Terre Seigneuriale, Monsieur ?* Arrêtez, crie-t-il, non vraîment : je ne peux pas me dessaisir de cela — Et il meurt.

Et vous, brave Cobham, jusqu'au dernier soupir vous sentirez, & avec force même à l'heure de la mort, votre passion dominante. Dans ce moment, ainsi que dans tous les autres de votre vie, votre dernier soupir dira : O Ciel ! sauve ma patrie.





EPITRES MORALES.

EPITRE II.

A une Dame

Du caractére des Femmes.

Caractére particulier des Femmes, moins sensible, moins fixe, & encore plus contradictoire que celui des Hommes.

RIEN de plus vrai, que ce qui vous est un fois échappé : *Que la plupart des femmes n'ont aucun caractére.* C'est un sujet trop tendre pour conserver une impression durable: elle est brune, ou elle est blonde; c'est par-là qu'on les distingue le mieux.

Quelle multitude de portraits pour représenter une même nymphe, tous portraits fidéles, & tous différens l'un de l'autre (1). (2) Ici, c'est

(1) Le Poëte, pour peindre la variété du caractére des Femmes, en compare la diversité à celle des caractéres qu'emprunte la Peinture, & l'inconstance à celle des nuages.

[2 *Ici, c'est la Comtesse d'Arcadie — Là c'est Pastorella*, &c.] Plusieurs Dames ont affecté de se faire peindre sous quelqu'une ou même sous plusieurs de ces formes. Cependant la politesse de

c'eſt la Comteſſe d'Arcadie revêtuë d'hermine & d'orgueil. Là, c'eſt Paſtorella aſſiſe ſur le bord d'un ruiſſeau. Dans un endroit, c'eſt Fannia qui lorgne ſon mari; & dans un autre, c'eſt Léda nue avec un cygne. Qu'une Belle, ainſi que la Magdelaine, les yeux élevés vers le Ciel, les cheveux épars, jette des cris lamentables & touchans; ou qu'ainſi que l'aimable Cécile, entourée d'Anges badins, ornée de palmes, elle faſſe briller un doux ſouris & reſonner une harpe divine; quelques caractéres qu'une Belle emprunte, ſoit qu'elle les profane ou qu'elle les ſanctifie, la folie devient-elle romaneſque? Il faut la peindre.

Peignons donc, préparons la toile & les couleurs. Empruntons les nuances variées d'Iris, & tâchons d'attraper Cynthia dans les airs. Choiſiſſons un nuage des plus ſolides; & avant qu'il ſe diſſipe, ſaiſiſſons s'il ſe peut, avant qu'elle change, la Cynthia de cette minute.

Contrariétés des Femmes affectées, douces, artificieuſes, capricieuſes, ſpirituelles & ſtupides.

Ruſſa, dont les vives œillades attirent tous les petits-maîtres, ces feux folets & météores du Parc (1), s'aſſortit (2) avec Ruſſa qui étudie

de l'Auteur envers le beau ſexe l'a engagé à n'employer que des noms feints, au lieu qu'en traçant les caractéres des hommes, il s'eſt ſervi fréquemment de noms réels.

(1) Le Parc de Saint-James dont il eſt ici queſtion, eſt à Londres ce que les Thuilleries ſont à Paris.

[2. *Avec Ruſſa, qui étudie Locke.*] Cette penſée eſt très-joliment exprimée dans la Stance ſuivante:

die Locke, précifément comme les diamans de Sapho conviennent avec fa malpropreté; ou Sapho avec elle-même, lorfqu'elle fe pommade & fe plâtre à fa toilette craffeufe, &. qu'elle fort enfuite brillante pour aller au bal. C'eft ainfi que les infectes du matin qui naiffent de la pourriture, brillent, bourdonnent, & infectent tout au Soleil couchant.

Que Silia eft douce! Elle a peur d'offenfer qui que ce foit: elle eft l'avocate des perfonnes fragiles, l'amie des perfonnes foibles. Califte lui perfuade que fa conduite eft réguliére, & le bon Simplicius lui demande fon avis. Soudain elle entre en colére, elle eft furieufe. Je vous entends; mais épargnez votre cenfure, & defabufez-vous: Silia ne boit point. Ne voyez-vous pas un petit bourgeon qu'elle a fur le nez? La patience de la bonne Silia ne peut tenir contre ce défaftre.

Papilia fe marie à fon amant, & elle foupire pour l'ombre des bôcages. — *Qu'un Parc eft charmant!* — Le mari officieux en achette un, mais bientoit il entend fa Belle s'écrier, baignée de pleurs, —— *O bôcages odieux!*

Les Dames reffemblent à ces tulippes dont les cou-

Tho' Artemifia talks, by fits,
Of councils, claffics, fathers wits;
Reads Malbranche, Boyle, and Locke:
Yet in fome things, methinks, she fails,
Twere well if she wou'd parcher nails,
And wear a cleaner fmock.

couleurs font si variées. Nous devons à leurs changemens la motié de leurs charmes. La beauté de leurs taches charme l'admirateur délicat. C'est ainsi que Calipso a allarmé tous nos cœurs; elle inspiroit du respect sans avoir de vertu, elle plaisoit sans beauté. Un charme bizarre & séducteur animoit ses discours & ses regards; moins spirituelle que grimaciére, & ayant encore plus d'esprit que de mérite. Elle avoit cependant des graces extraordinaires, & des saillies qui l'étoient encore plus. Il ne s'en falloit presque rien qu'elle ne fût laide, qu'elle ne fût folle; & néanmoins elle n'étoit (1) jamais plus sûre d'exciter notre passion, que lorsqu'elle effleuroit tout ce qui fait l'objet de notre haine.

Le naturel de Narcissa est passablement doux: elle auroit quelque répugnance à commettre un meurtre pour se faire un cosmétique (2). On sait même que sa rigueur n'a pas toujours résisté aux priéres des amans, & qu'une fois elle a payé un marchand afin de l'étonner. (3) Elle a fait

[1 *Jamais plus sûre d'exciter notre passion, que lorsqu'elle effleuroit tout ce qui fait l'objet de notre haine.*] Ses charmes consistent dans ce que sa vivacité a de singulier : ainsi il falloit une bonne dose de vivacité pour frapper, & cependant n'en pas trop avoir de peur de choquer.

(2) C'est le nom que l'on donne à des eaux ou à des pommades qui servent à embellir le visage : on raconte des histoires étranges & prodigieusement cruelles sur la maniére de les composer.

[3 *Elle a fait équipée en Chrétienne des aumônes au tems de Pâques.*] Il lui falloit pour être charitable un habit modeste & une fête solemnelle.

a fait équipée en Chrétienne des aumônes au tems de Pâques, & par pur caprice elle a enrichi une pauvre veuve. Pourquoi donc affecte-t-elle de mépriser tout ce qui porte un caractére de bonté, puisque ce n'est que par-là qu'elle peut être supportable? Pourquoi contrarier tous les hommes, & vouloir cependant prétendre à leurs éloges? Folle dans ses plaisirs, & esclave de la renommée; tantôt enfoncée dans des lectures édifiantes, & tantôt en partie avec Milord-Duc, ou avec Chartress; alternativement en proye aux remords de sa conscience, ou au feu de ses passions, l'Athéïsme & la Religion régnent chez elle tour-à-tour; vraye Payenne dans ses goûts, & dans le fond de l'ame bonne Chrétienne en dépit d'elle-même.

Flavia est un bel-esprit. Elle a trop de sens pour avoir de la Religon. Boire à la satisfaction de nos besoins & de nos désirs, c'est sa maniére. (1) Elle attend, non de Dieu, mais de son étoile, le

[1 *Elle attend, non de Dieu, mais de son étoile, le grand, le suprême bonheur*, &c.] On a observé que bien des gens, qui ne croyoient pas en Dieu, ont cru à l'Astrologie judiciaire, & c'est surtout dans des politiques ambitieux que ce trait d'extravagance s'est manifesté. La cause de ce Phénoméne est apparemment, qu'ayant fréquemment occasion de se convaincre que les événemens souvent ne répondent point à leur attente, ils sentent que les affaires les plus importantes sont dirigées par une puissance supérieure. S'ils reconnoissoient Dieu & sa providence, ils introduiroient des devoirs moraux, dont ils veulent se passer: ainsi ils n'ont d'autre ressource que le Destin.

le grand, le suprême bonheur de jouïr de cette vie. Dans un autre moment elle ne souhaite que la mort, cette douce opiate de l'ame; le poignard de Lucréce, ou la coupe de Rosamonde. D'où peut provenir ce dérangement d'esprit? D'un amant trop léger, ou d'un époux trop tendre. Subtile insensée! par trop de rafinement, elle se prive de l'agrément des plaisirs; par trop d'esprit, elle trouble son repos; par trop de vivacité, elle se ferme les voyes de l'instruction; par trop de réflexion, elle bannit toutes les pensées communes: elle se fait un chagrin de tout ce qui pourroit donner de la joye, & elle ne meurt que parce qu'elle est enragée de vivre.

Détournez la vue de dessus le bel-esprit, pour jetter les yeux sur la compagne de Timon. L'Arcadie ne produit point d'animal ni plus débonnaire, ni plus têtu. Voyez-vous celle-ci qui avoue ses fautes, mais qui ne s'en corrige jamais? Elle croit que tous les devoirs sont remplis, lorsqu'on est honnête femme & amie fidéle. Regardez celle-là qui partage l'occupation de sa vie entre l'édification & le scandale, toujours en oraison, ou toujours en colére. (1) L'une rit au nom de l'Enfer, mais ainsi que Milady, elle s'écrie:

[1 *L'une rit au nom de l'Enfer, mais ainsi que Milady, elle s'écrie:* Quel charme, si ce vilain endroit n'éxiste pas!] La même qui sépare d'un air d'incrédulité pour être à la *mode*, est disposée à croire par frayeur.

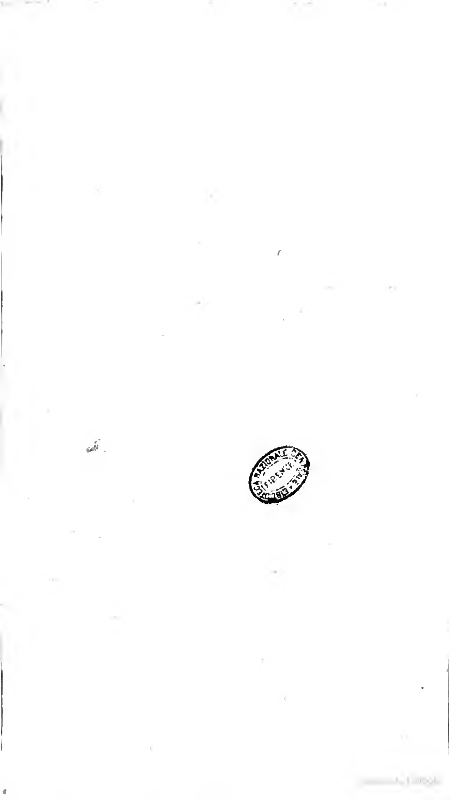
s'écrie : *Quel charme, si ce vilain endroit n'existe pas!* L'autre est dans une vicissitude continuelle de gayeté & de pleurs ; le jour elle se livre sans réserve aux excès de la table, & elle se prépare à la nuit par une dose d'opium : c'est ainsi qu'elle tue ces deux grands ennemis du beau-sexe, le tems & la réflexion. Une femme & un sot sont deux choses bien difficiles à définir ; on est moins embarassé de ce qu'ils pensent, que de ce qu'ils ne pensent point.

Il ne faut pas pour tracer ces portraits une main assurée, des traits réguliers. On ne peut les attraper que par quelques touches vagues, quelques lumiéres réfléchies, quelques coups échappés. De pures & de simples couleurs ne peuvent suffire ; (1) qui pourroit avec du noir & du blanc peindre un Caméléon (2).

Les hommes ont occasion de briller dans des postes

(1 *Qui pourroit avec du noir & du blanc peindre un Caméléon?*) Cette comparaison est admirable : car outre qu'elle représente cette variété continuelle de changemens dans les caractéres des femmes, elle indique aussi quelque chose de fixe, sçavoir, la passion dominante, qui est plus uniforme dans le beau sexe, que dans les hommes. Or les Naturalistes ont observé, que le Caméléon a deux couleurs qui lui sont propres, & que la proximité accidentelle de quelque autre couleur n'efface jamais entiérement.

(2) Le Poëte avertit lui-même qu'on peut s'appercevoir d'un défaut de connexion en cet endroit & en quelques autres ; ce qui provient de ce qu'il a omis plusieurs exemples, dont la peinture trop forte doit être réservée pour un autre siécle.


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE



N. Blakey inv. et delin. J. Punt f.

Deux passions partagent entre elles tout l'empire du Sexe, l'amour plaisir ou Celui de dominer. Caractere des Femmes.

postes publics, mais on ne voit les femmes que dans une vie privée. Nos talens plus hardis se développent au grand jour; leurs vertus ne se découvrent jamais avec plus de beauté qu'à l'ombre. Instruites dès leur enfance à déguiser, elles se cachent lorsqu'elles ont en public; & qui peut alors distinguer la honte ou la fierté, la foiblesse ou la délicatesse? Qualités si imperceptiblement alliées, que (1) chacune d'elles est une espéce de vertu & une espéce de vice.

Caractére général des Femmes aussi uniforme, que leur caractére particulier est diversifié.

On trouve dans l'homme une grande variété de passions dominantes. En ce point deux passions partagent entre elles, presque tout l'empire du sexe: empire certain qu'il subit tôt ou tard, soumis à l'amour du plaisir ou à celui de dominer.

Le premier lui est donné par la nature, & puisqu'on ne lui enseigne qu'à plaire, le plaisir doit-il être regardé comme un vice? Le second naît de l'expérience: opprimées par les hommes, les femmes cherchent à plaire pour se conserver leur empire.

Parmi les hommes quelques-uns se font des occu-

[1 *Chacune d'elles est une espéce de vertu & une espéce de vice.*] Les quatre qualités, que notre Auteur indique, ont chacune en particulier quelque chose de bon; mais comme l'éducation féminine joint à toutes plus ou moins d'artifice, on est à peu près le maître de les ranger dans la classe des vices, ou dans celle des vertus.

occupations, quelques autres s'adonnent aux plaisirs : il y en a qui aiment le repos, il y en a d'autres qui se plaisent dans le tumulte des affaires publiques. Mais (1) toute femme a le cœur libertin, toute femme voudroit être Reine à vie.

Du but & du dessin des Femmes, par rapport à l'ambition & au plaisir.

Cependant, observez quel est le destin de ce sexe de Reines. Avoir de la puissance est tout leur objet, mais la beauté en est le seul moyen. Dans leur jeunesse elles conquérent avec une fureur si peu mesurée, qu'à peine se réservent-elles quelque chose pour un âge plus avancé. Elles courent après tout plaisir, après toute gloire étrangére, ne s'imaginant point qu'il y ait aucun plaisir, aucun bonheur domestique. Une retraite faite à tems, est le triomphe de la sagesse; mais c'est une science aussi difficile pour les Belles que pour les Grands. Une Beauté ainsi qu'un Tiran, devenus vieux & sans amis, haïssent néanmoins le repos, & craignent d'être seuls. Usés, à charge au Public, leur présence fatigue les yeux, & leur mort ne laisse après elle aucuns regrets.

Les

[1 *Toute femme a le cœur libertin.*] „ Quelques „ hommes, dit le Poëte, les uns se font des oc„ cupations, les autres s'adonnent aux plaisirs, „ mais chaque femme feroit volontiers du *plaisir* „ son unique *occupation*". Or comme c'est-là le caractére particulier de celui qui a le cœur *libertin*, il ne faut point attacher à ce mot un sens plus odieux que n'emporte l'idée de se faire du plaisir une occupation sérieuse.

Les femmes pourſuivent le plaiſir, comme des enfans pourſuivent un oiſeau : toujours hors de leur atteinte, jamais hors de leur vue. C'eſt un jouët qu'elles n'atrappent jamais qu'elles ne le gâtent: l'objet de leur avidité, lorsqu'il fuit ; & celui de leurs regrets, lorſqu'il eſt perdu. Enfin il devient de la prudence de leur vieil âge, de prétendre à des folies que la jeuneſſe ne ſauroit excuſer: ayant honte d'avouer les plaiſirs qu'elles ont fait goûter, & ſe trouvant réduites à feindre ces mêmes plaiſirs, lorsqu'elles ne peuvent plus les donner. Semblables à de vieilles Sorciéres, rongées de dépit, qui tiennent leur ſabat moins par l'attrait du plaiſir que par l'envie de faire du mal, elles paſſent leurs nuits prétendues délicieuſes, dans l'amertume, dévorées d'un chagrin qui ſe nourrit de l'idée même des plaiſirs. En proie à une imagination déréglée, le fantôme de leur beauté hante encore les lieux où leur honneur s'eſt perdu.

De quelle récompenſe enfin le monde paye-t-il les hommages de celles qui ont vieilli à ſon ſervice ? Une gayeté folle dans la jeuneſſe, des cartes dans un âge avancé ; inutilement belles, inutilement artificieuſes, jeunes ſans amans, vieilles ſans amis ; elles brulent pour un fat, & n'attrappent qu'un ſot ; ridicules pendant leur vie, & oubliées à leur mort.

Ha ! ma chére amie, laiſſez aux femmes Avis au Beau-ſexe.

vaines

vaines l'envie qu'elles ont d'éblouïr. Que de toucher le cœur & d'élever l'esprit soit votre partage. Le charme de ces talens s'accroîtra, tandis que ce qui fatigue les promenades du Cours, se carre & s'en va méprisé, sans être suivi d'aucun regard. C'est ainsi qu'après que les rayons éclatans du Soleil ont fatigué la vue, la lumiére plus tempérée de la Lune s'éléve avec douceur & brille avec la sérénité d'une vierge modeste, tandis que l'Astre éblouïssant du jour décline sans être observé.

Caractére d'une Femme estimable, formé de l'assemblage des plus heureuses contrariétés.

Heureuse celle dont le caractére égal & l'humeur toujours sereine rendent le jour qui suit, aussi agréable que celui qui précéde; qui peut convenir des charmes d'une sœur, & dont les oreilles ne sont point blessées par les soupirs qui s'adressent à sa fille; qui ne répond point que le premier mouvement d'un époux ne soit passé, qui peut le gouverner sans le faire paroître; qui charme par sa complaisance, régne par sa soumission, & n'est cependant jamais plus satisfait que lorsqu'elle obéit; qui ne se soucie ni d'un fat, ni de la mauvaise chance d'un billet, ni de perdre codille; qui est sans bile, sans vapeurs, au-dessus même des craintes d'une petite-vérole, & maîtresse d'elle-même lorsque sa porcelaine se casse!

Nonobstant tout cela, croyez-moi, (1) la meil-

[1 *La meilleure femme, ainsi que la plus méchante, n'est qu'un assemblage de contradictions.*] Le por-

meilleure femme, ainsi que la plus méchante, n'est qu'un assemblage de contradictions. Lorsque le Ciel veut polir, autant qu'il est possible, son dernier, son meilleur ouvrage, il ne fait en formant une telle femme, que former un homme plus doux. Il choisit dans chaque sexe, ce qu'il faut pour la perfection de sa favorite: l'amour que les femmes ont pour le plaisir, celui que les hommes ont pour le repos; il joint par une exception à toutes les régles générales, le goût qu'elles ont pour les folies, & le mépris que nous avons pour les sots; il unit la discrétion à la franchise, l'art à la vérité, le courage à la douceur, la modestie à la fierté, & des principes fixes à une imagination toujours nouvelle: il fait un mélange du tout, & ce qui en résulte, — c'est vous, Madame.

Ce n'est même que cette contrariété de caractéres qui peut faire la réputation d'une femme. Où ce mélange ne se trouve point, une Beauté vit méprisée, une Reine meurt sans regrets. Phébus, j'ai oublié en quelle année, en promit l'assemblage à l'heure que vos beaux yeux s'ouvriroient sur la Sphére du Monde.

Phé-

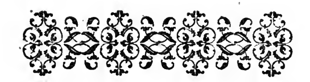
portrait d'une femme estimable, avec la meilleure espéce de qualités contraires, est purement le fruit de l'imagination du Poëte. Aussi indique-t-il plusieurs particularités, qui se trouvent rarement ensemble, comme relatives à cette Dame si parfaite, de peur qu'on ne crût qu'il avoit voulu peindre quelque personne de sa connoissance.

Phébus, qui veilloit à ce premier moment, y présida par son influence. Ne se prêtant point entiérement à tous les désirs de vos bons parens, (1) plus discret qu'eux, il ne leur accorda que la moitié de leurs priéres: il vous donna la beauté, mais il vous refusa l'argent avec lequel votre sexe s'achette un Tiran. Ce Dieu généreux qui rafine l'or & l'esprit, qui mûrit le jugement ainsi que le minerais, garda l'or pour les Duchesses; & le monde apprendra par mes vers, qu'il vous donna le bon-sens, une humeur enjouée, & un Poëte.

[1 *Plus discret qu'eux, il ne leur accorda que la moitié de leurs priéres*, &c.] Notre Auteur termine cette Epitre par une belle leçon de Morale, qui est, que toutes les extravagances des Caractéres *vicieux* qu'il a décrits, sont fort augmentées par une mauvaise éducation; & que les *meilleurs* Caractéres sont mieux garantis par un *bon naturel* que par la prudence des parens. Phébus préside au génie, & par ses influences Astronomiques corrige les dangereux effets d'une éducation imprudente.



EPI-



EPITRES MORALES:

EPITRE III.

A ALLEN Lord BATHURST,

Sur l'Avarice & la Prodigalité.

Abus des Richesses; Avarice & Prodigalité.

QUI osera décider lorsque les Docteurs ne s'accordent point, & que les plus habiles Casuistes doutent ainsi que vous & moi? Vous pensez, (1) comme Jupiter le dit à Momus, que l'Homme est le jouët perpétuel des Cieux, & que l'or ne lui fut donné que pour l'entretenir dans sa folie, une moitié du Genre-humain travaillant à l'accumuler, & l'autre à le dissiper.

Mais

[1 *Comme Jupiter le dit à Momus.*] Dès les premiers tems on a trouvé à rédire aux voyes de la Providence. Mais comme alors chaque vice, aussi bien que chaque vertu avoient son patron parmi les Dieux, Momus s'est trouvé à la tête des anciens *Esprits-Forts*. Les Mythologistes ont fait de lui le fils du *Sommeil* & de la *Nuit*, & par conséquent, demi-frére de la *Stupidité*. L'usage fréquent qu'ont fait de Momus les Satyriques *Grecs*, l'a rendu, à la fin, un *Bel-Esprit*, & c'est sous cette face qu'il faut l'envisager ici.

Mais pour moi qui ai des idées plus relevées de notre espéce, (& sûrement en ce point je suis d'acord avec les Cieux) je pense que la Nature, (1) ainsi qu'il étoit de son devoir, cacha à dessein ce brillant dangereux; mais que lorsque vaincue par les travaux de l'Homme, ce fils & rival du Soleil fit briller l'éclat de ses rayons, il y eut alors pour quitter la métaphore, deux sortes d'hommes différens, les uns pour dissiper l'or, les autres pour le cacher de nouveau.

Ainsi, après avoir longtems disputé, nous trouvons, comme c'est souvent le cas des Docteurs, que nos opinions reviennent au même point; avouant l'un & l'autre de bonne foi, qu'au fond les richesses ne sont point une grace des Cieux, un don des élus; qu'elles sont données en partage au sot, au fou, à l'homme vain, méchant, à Ward (2), à Wa-

(1 *Ainsi qu'il étoit de son devoir.*) Par le mot de *Nature* le Poëte n'entend point l'Auteur de la Nature, mais la Nature, simple instrument de la Providence.

(2) Jean Ward, Membre du Parlement, fut accusé par la Duchesse de Buckingham d'avoir forgé un Acte. En ayant été convaincu, il fut chassé du Parlement & mis au Pilori le 17 Mars 1727. Il a essuyé d'autres procès pour ses friponneries, dont le détail seroit trop long. Dans le tems qu'il étoit en prison, il s'amusoit à empoisonner des chiens & des chats, & à les voir expirer dans des tourmens plus ou moins lents suivant la nature des poisons. Lorsqu'il fut mis au Pilori, il avoit plus de quatre millions six cens mille livres de bien;

Waters (1), (2) à Chartrefs, au Diable.

L'Or officieux fupplée aux befoins de la nature; c'eft ainfi que nous mangeons le pain qui provient du labeur d'un autre: mais que l'on obferve avec quelle inégalité il y fuplée. Quels excès ne faifons-nous point, tandis que celui qui féme le bled meurt de faim? Que je me méfie de ces expreffions, *les befoins de la vie*! On les étend jufqu'au luxe, jufqu'à la débauche. J'avoue que l'Or eft utile, il fournit tout ce qui eft néceffaire à la vie; mais également terrible, c'eft lui qui loue l'affaffin. Il peut favorifer le Commerce, & étendre la Société; mais il eft l'amorce du Pirate, l'écueil de l'Ami. Il fert à lever des Troupes pour la défenfe de l'Etat, mais il corrompt un Parlement, & trahit une Nation.

De l'ufage de l'Or & de l'Argent, & de fes avantages & desavantages.

O que l'inftrument de la corruption plus volumineux, ne peut-il aujourd'hui ainfi qu'autrefois en rendre l'infamie vifible, & y mettre obftacle! C'eft envain que des héros combattent, que des citoyens zélés prennent feu, fi

bien; & nonobftant fes revers, fon mérite montoit encore à fa mort à plus de deux millions.

(1) Pierre Waters, un Procureur fameux, de beaucoup de mérite, à l'évaluer par fes richeffes, femblable en ce point, comme en plufieurs autres, à Ward & à Chartrefs.

[2 *A Chartrefs, au Diable.*] Par allufion au fentiment vulgaire, que toutes les mines de métal, & tous les tréfors fouterrains font confiés à la garde du Démon: idée qui femble avoir tiré fon origine de la fable de Plutus Dieu des Richeffes.

(1) si l'or qui coule secrettement de Coquin en Coquin, sape tous leurs efforts. Rome, la France, pourroient-elles faire échouer nos desseins avec leurs vins ou leurs liqueurs ? Elles pourroient tout au plus corrompre quelques Gentillâtres, & enivrer les Baillifs de dix milles à la ronde. Un Ministre assoupi se réveilleroit-il à l'offre de mille jarres d'huile d'Espagne, de quelques gros balots de drap d'Angleterre qui bloqueroient sa porte, de cent bœufs qui mugiroient à son lever?

L'avarice misérable auroit un tourment de plus, & la profusion ne pourroit pas dissiper tout, en nature. On pourroit rencontrer le Chevalier Morgan, perché à cheval au-dessus de son fromage, & Worldly criant du charbon (2) par

[1 *Si l'or, qui coule secrettement de Coquin en Coquin, sape tous leur efforts.*] L'expression est heureuse, Elle donne l'image d'une place investie, où les approches se font par des communications qui se soutiennent l'une l'autre. Il en est de même des liaisons qui unissent entr'eux des Coquins, qu'un Ingénieur d'Etat a engagés à son service.

(2) Vers le tems que cette Epitre fut composée, quelques riches avaritieux, propriétaires des Mines de Charbon, conspirérent ensemble pour le soutenir à un prix extravagant, ce qui réduisit les pauvres dans la plus grande misére, & les eût fait périr, si l'un d'eux n'eût trahi ses associés, en vendant tout son Charbon, & rompu par-là leur complot. Parmi ces vils avaritieux, il y en avoit un qui avoit plus de deux cens mille livres de rente, & un autre plus de cent cinquante mille. Cette explication suffit pour donner la clef de ce passage, & indique assez celle de la ligne qui précede.

par les rues; Worldly qu'à sa tignace étrange & à sa mine égarée, on prendroit pour quelque boutiquier ruiné. Si toute la richesse de Colepeper (1) eût consisté dans ses moissons & ses troupeaux, eût-il pu lui-même la livrer aux vautours, & la dissiper si follement? Mylord veut jouer: conduira-t-on au Café de White (2) un taureau qui rue d'un côté, & donne des coups de corne de l'autre? Les prix, ainsi qu'aux anciens Jeux, seront-ils quelques beaux coursiers, quelques vases précieux, quelques Beautés attrayantes? Si Uxorio fait rafle de tout, ramènera-t-il chez lui une demi douzaine de filles galantes, & mettra-t-il sa femme en pleurs? Ou le gentil Adonis, si beau & si parfumé, conduira-t-il à Saint James (3) un troupeau de pourceaux? O les vilaines idées? C'est de quoi décourager toute industrie, & ruïner le grand & le dernier commerce de la Nation, le Quadrille.

Il

(1) Mr. Guillaume Colepeper, Chevalier-Baronet, d'une ancienne famille, né avec un grand bien, mais dépourvu de toutes les autres qualités d'un Gentilhomme, après s'être ruïné au jeu, passe son tems à voir jouer, & à être présent à la ruïne des autres; il aime mieux mendier & subsister d'emprunts, que d'embrasser quelque profession honorable, ayant refusé un poste qu'on lui avoit offert dans les Troupes.

(2) Fameux Café de Londres, près de la Cour, où se rassemble la première Noblesse, & où l'on joue.

(3) Nom du Palais du Roi d'Angleterre, où quelques Seigneurs, Officiers de la Maison du Roi, ont des appartemens.

Il est vrai qu'une fois sous le manteau d'un *Patriote*, la guinée tombant d'un sac qui s'étoit crevé, parla; & que retentissant de marche en marche sur un escalier dérobé, elle dit aux Courtisans qui l'entendirent (1), *le vieux Caton est un aussi grand coquin que vous.* O quel bonheur d'avoir une monnoie de papier! Le crédit prête des aîles à la corruption pour voler avec plus de vitesse. L'or réduit sous un si petit volume peut venir à bout des choses les plus difficiles. Il renverse de puissans Etats, (2) fait venir, ou renvoye des Rois. Une seule feuille peut faire passer la mer à des armées.... Semblable à celle des Sibylles, elle disperse çà & là, suivant que le vent soufle, notre fortune & notre destin.

Puisqu'il faut donc vivre avec ce monde & passer avec lui, prenons-le tel qu'il est, l'or & le tout ensemble.

Exa-

(1) C'est un fait arrivé sous le régne de Guillaume III. à un fameux *Patriote*, ainsi qu'on les appelle par opposition aux partisans de la Cour & du Ministre. En sortant du cabinet du Roi où Sa Majesté l'avoit agréablement entretenu, & se retirant par un escalier dérobé, un sac de guinées qu'il avoit reçu, creva, & découvrit ce qu'il avoit été faire, & ce que personne ne soupçonnoit.

[2 *Fait venir, ou renvoye des Rois.*] Du tems de notre Auteur quelques Princes ont joué le rôle dont il s'agit. Le Traité de partage a disposé de l'Espagne; la France, voulant donner un Roi à l'Angleterre, l'a fait partir pour l'Ecosse, & l'en a rappellé; le Roi Stanislas a été envoyé en Pologne, & en est de retour; le Duc d'Anjou a été envoyé en Espagne, & Don Carlos en Italie.

Examinons d'abord ce que les richesses nous donnent ; (1) du feu, des habits, à manger : quoi de plus ? à manger, des habits, du feu. Est-ce trop peu ? Que voudriez-vous de plus que de vivre ? Hélas ! C'est encore plus qu'elles ne peuvent donner à Turner (2) ; c'est plus que ne trouva l'infortuné Wharton (3), à son réveil, après que toutes ses visions furent passées. Peuvent-elles donner des héritiers à Hopkins (4) qui se meurt ? De la vigueur à Chartress ?

Les richesses ne peuvent donner le nécessaire ni à l'Avare, ni au Prodigue.

[1 *Du feu, des habits, à manger : quoi de plus ? à manger, des habits, du feu.*] C'est-à-dire, que l'opulence la plus insolente peut bien varier les dépenses de ceux qui voudroient *plus que vivre* ; mais qu'après tout elle ne donne que ces *trois* choses diversifiées de mille maniéres différentes.

(2) Turner avoit près de sept millions, dont une partie étoit dans les fonds publics de l'Etat. Il mit bas son équipage, lorsque l'intérêt fut réduit de cinq à quatre pour cent. Ayant perdu environ seize cens mille livres qu'il avoit placées à *la charitable Corporation*, afin d'en tirer un intérêt plus considérable, il en fut si touché que depuis il ne sortit plus de sa chambre ; & l'on croit qu'il n'auroit point survécu à ce revers, si ce n'étoit qu'il attendoit chaque jour la dévolution d'un bien considérable dont il étoit l'héritier ; outre que par cette maniére de vivre, il évitoit la dépense, & épargnoit celle d'avoir des habits.

(3) Le Duc de Wharton né avec les plus grandes qualités, mais qui étant perverties par le malheureux usage qu'il en fit, dégénérérent en vices & en folies. Voyez son caractére dans l'Epitre précédente, sous le faux nom de *Clodio*.

(4) Hopkins étoit si fameux par sa rapacité, qu'il en aquit le surnom de *Vautour*. Son mérite bien calculé, & le seul qu'il ait jamais eu, montoit

tress? Peuvent-elles rendre à Crook (1) un nez & des oreilles? Les perles de la pâle Hippia (2), peuvent-elles lui donner des couleurs? Les palpitations intérieures que ressent Fulvie, sont-elles soulagées par la boucle de diamans qui attache sa ceinture? Ou les belles livrées des valets collées aux talons du vieux Narsès, peuvent-elles lui rendre un santé altérée par la débauche? Les richesses pourroient donner à Harpax même le bonheur d'avoir un Ami, si Har-

toit à sa mort à près de sept millions, dont il n'avoit jamais rien donné à personne vivante; & dont il disposa à sa mort, de maniére qu'on n'en pût jouïr qu'après deux générations. Sur les remontrances qu'on lui en fit, il témoigna la plus grande joye, ravi de ce qu'il faudroit pour le moins autant de tems pour dépenser son bien, qu'il en avoit mis à l'acquérir. Mais la Cour de la Chancellerie annulla son testament, & donna la jouïssance de son bien à l'héritier le plus proche, suivant la Loi.

(1) Japhet Crook fut condamné à perdre ces parties, pour avoir forgé en son nom les titres d'une terre, sur lesquels il emprunta plusieurs milliers de livres sterling. Dans le même tems il étoit poursuivi pour s'être aproprié un bien considérable, dont il avoit privé l'héritier naturel par un testament frauduleux. Par ces moyens & d'autres semblables, il avoit acquis, au prix seulement de son nez & de ses oreilles, de grands biens, dont il a jouï paisiblement en prison, jusqu'à sa mort; & qu'il a laissé à son Exécuteur testamentaire.

(2) Les noms d'Hippia, de Fulvie, de Narsès, d'Harpax & de Shylock, sont des noms supposés, mais les caractéres sont réels. On conçoit assez que ces traits, peut-être peu intéressans pour nous, doivent avoir un autre effet à l'égard de ceux qui connoissent les originaux.

l'Harpax moins avisé pouvoit se résoudre à quelque dépense; elles pourroient procurer au misérable Shylock quelque habile Médecin qui lui sauveroit la vie en dépit de sa femme. Mais il y a des milliers de gens qui meurent sans l'un & sans l'autre; ils meurent & font des legs à une Communauté ou à un Chat (1). Le Ciel, à la-vérité accorde à quelques-uns (2) le destin plus heureux d'enrichir un bâtard ou un fils qu'ils haïssent.

Vous croyez peut-être que les pauvres doivent avoir leur part de toutes ces richesses. Bond maudit les pauvres, & les hait du meilleur de son cœur. Le grave Gilbert a pour maxime, que tout homme nécessiteux est un coquin ou un sot. „ Dieu, *dit Blunt les yeux élevés vers le* „ *Ciel*, ne sauroit aimer le misérable qu'il fait „ mourir de faim, & il refuse pieusement de „ l'assister". Mais Tufton, d'un air plus radouci, croit que Dieu veille sur eux, & les laisse au soin de la Providence (3).

Ce-

(1) Une fameuse Duchesse de Richemond laissa par son testament plusieurs legs considérables & des rentes viagéres pour ses chats.

[2 *Le destin plus heureux d'enrichir un bâtard ou un fils qu'ils haïssent*, &c.] On peut abuser des bénédictions du Ciel de deux maniéres opposées, en faisant un fol usage, ou bien aucun usage du tout. Enrichir un bâtard, c'est perpétuer sa propre honte; & c'est s'exposer à la moquerie du public que d'enrichir un fils qu'on haït. D'un autre côté, à quoi sert un superflu, qu'on préfére au doux plaisir d'assister des misérables?

(3) La plupart des personnes nommées dans ce para-

Conjectures sur les motifs des Avaricieux : ces motifs tournés en ridicule.

Cependant, pour rendre justice à tous ces Riches nécessiteux, ils sont aussi ennemis d'eux-mêmes qu'ils le sont des autres. Condamnés aux Mines, l'esclave qui tire l'or de la terre, & celui qui le cache, éprouvent un même sort. La charité doit faire croire que qui agit ainsi, agit par des motifs puissans, quoiqu'inconnus: il prévoit sans doute quelque guerre, la peste ou la famine, ayant quelque révélation qui vous est cachée ainsi qu'à moi. Pourquoi Shylock s'épargne-t-il un repas? N'en recherchons point la cause. Shylock croit qu'un pain coutera cinquante livres sterling. Pourquoi dans l'année du *Sud*, des *Directeurs* fripons trompent-ils le Public?

paragraphe étoient Directeurs de la *charitable Corporation*. C'étoit une espéce de Lombard ou de Mont de piété qui fut établi en 1730, pour prêter de l'argent aux Pauvres sur gages; & qui peu de tems après son établissement fit une banqueroute scandaleuse, par les friponneries de quelques-uns de ceux qui en avoient la direction. Il y eut un si grand nombre de personnes qui en furent ruïnées, que le Parlement en prit connoissance, & trois des Directeurs de cette Corporation furent honteusement chassés de la Chambre des Communes dont ils étoient membres. Les discours que Mr. Pope leur fait tenir: *Que Dieu hait les pauvres: Que tout homme qui est dans le besoin est un coquin ou un sot, &c.* étoient les apophthegmes réels de quelques-uns de ces personnages. Mr. Pope n'a fait qu'indiquer le nom du dernier, & je l'ai déguisé dans la traduction: l'original lui donne l'épithéte de *Révérend*, qui se donne en Angleterre à tous les Ecclésiastiques, parce que l'homme qui y est désigné, & qui est aujourd'hui honoré du titre de *Chevalier*, a été autrefois dans les Ordres.

Public? c'est pour se nourrir de venaison, lorsqu'elle se vend à un prix exorbitant (1). Demandez-vous pourquoi Phryné fait de si gran. des provisions de tout? (2) Elle prévoit qu'on va imposer sur tout une taxe générale. Pourquoi Sapho léve-t-elle des sommes immenses? Hélas! Elle craint qu'un homme ne coute des millions.

Le sage Walter (3), voyant le respect que tout le monde a pour l'argent, espére que cette Nation pourra être à vendre. „ O glorieuse „ ambition ! *continue Walter*; accumule des „ trésors, & sois en Angleterre ce que fut au- „ trefois le fameux Didius (4) à Rome.

La

(1) L'année du *Sud* est en Angleterre ce qu'est en France l'époque du *Mississipi*. On y vit la même scéne de crimes, de luxe, de folies, & de misére. Les *Directeurs* de la Compagnie du *Sud* en furent les premiers auteurs. Leur dépense eut aussi peu de bornes que leur avidité; & dans cette année fameuse, une hanche de dain, que les Anglois appellent venaison, & qui est un plat recherché parmi eux, se vendoit communément depuis trois louis jusqu'à cinq.

[2 *Elle prévoit qu'on va imposer sur tout une taxe générale.*] Vers l'an 1733. bien des gens s'imaginérent qu'il y avoit un pareil projet sur le tapis. En ce cas la Phryné de notre Auteur se seroit trouvée à portée d'en avoir quelque information.

(3) Walter, fameux Procureur, habile dans sa profession, très-respecté par toute la Noblesse, entiérement exemt de luxe & d'ostentation; homme extrêmement riche, mais dont les richesses ne parurent jamais, & dont la libéralité ne se fit jamais ressentir, excepté à son fils, auquel il acheta une Charge lucrative, en ne lui abandonnant néanmoins qu'une partie du revenu; ce qu'il lui en faloit pour subvenir au nécessaire.

(4) Didius, Jurisconsulte Romain, si riche qu'il

 acheta

La Couronne de Pologne vénale au moins deux fois dans un siécle, fait souhaiter au modeste Gage, seulement trois millions sterling. Marie dans ses nobles rêveries, envisage des objets plus grands, des Royaumes héréditaires & des Mondes d'or. Génies de même trempe, l'avarice unit leur sort; un destin commun les ensévelit dans les Mines des Asturies (1).

O Blunt si maltraité (2), pourquoi es-tu l'objet

acheta l'Empire lorsqu'il fut mis en vente à la mort de Pertinax.

(1) Des deux personnes dont il est fait ici mention, le premier, homme de qualité, est appellé par son nom; l'autre, femme également de qualité, n'est désignée que par son nom de baptême. Ils auroient pu l'un & l'autre, dans le tems du *Mississipi*, réaliser au-delà de sept millions. Mais ils n'en voulurent rien faire: l'un, en vue d'acquérir le Royaume de Pologne; & l'autre, par quelque autre vue chimérique de la même espéce. Depuis ils se sont retirés en Espagne, où ils cherchent des Mines d'or dans les montagnes des Asturies.

(2) Le Chevalier Jean Blunt, originairement Homme d'affaires ou espéce de Notaire, fut le premier projetteur du Systême du *Sud* ou du *Mississipi* Anglois. Il devint un des Directeurs de la Compagnie de ce nom, & l'homme qui en gouvernoit presque toutes les affaires. Il fut aussi un de ceux qui après la catastrophe de ce systême, fut puni des plus sévérement par le Parlement. C'étoit un homme extrêmement religieux dans sa conduite, & qui faisoit profession d'une grande foi. S'il crut réellement la prédiction qui est énoncée ici, c'est ce qui n'est pas certain; mais c'étoit-là constamment son jargon, dans ses déclamations contre la corruption & le luxe du Siécle, la partialité des Parlemens, & les miséres

jet de la haine de ta patrie? Quelque Magicien lui en avoit prédit le destin dans ces termes:

„ Enfin la corruption, telle qu'un déborde„ment général retenu longtems par des Minis„tres attentifs, inondera tout. (1) L'avarice „ gagnant peu à peu, s'étendra comme un „ brouillard qui s'éléve d'un fond marécageux; „ & qui obscurcit enfin le Soleil. Le Cour„tisan & le Patriote (2) s'adonneront égale„ment à l'Agiot; les Dames partageront les „ profits avec leurs valets; le Juge fera né„goce de son métier; l'Evêque dupera le „ Public; & le Duc devenu fripon filoutera „ au jeu pour un écu. Voyez l'Angleterre plon„gée dans les charmes d'un lucre sordide, & „, la

res de l'Esprit de parti. Il étoit éloquent particuliérement contre l'avarice des Nobles & des Grands, dont peu de personnes pouvoient avoir eu plus de connoissance que lui, le siecle où il a vécu & la place qu'il avoit occupée, l'ayant mis à portée d'en voir d'illustres & de misérables exemples. Il est mort l'an 1732.

[1 *L'avarice gagnant peu à peu, s'étendra comme un brouillard qui s'éléve d'un fond marécageux, & qui obscurcit enfin le Soleil.*] La comparaison est admirable, & signifie, que l'avarice est d'une basse origine, & qu'après avoir été nourrie parmi des usuriers & de vils agioteurs, elle a été longtems inconnuë à des personnes d'une illustre naissance. Mais qu'à présent, dans la plénitude des tems, elle léve le tête, & couvre de son ombre tout ce qu'il y a de plus brillant dans le monde: le Soleil & les autres luminaires célestes designant, dans le stile Oriental, les Grands & les nobles de la Terre.

(2) Voyez sur le mot de *Patriote* la note [1] p. 324.

„ la France vengée des armes d'Anne & d'E-„ douard (1) ". L'éclat brillant de la Cour, le luxe des Seigneurs, les richeſſes de la *Cité* (2), n'étoient point, fameux Blunt, ce qui animoit ton zéle: c'étoit un objet plus digne de la vertu. Honteux de voir le Sénat dégénérer, les Patriotes ne pouvoir s'accorder, & ſouhaitant de mettre fin à la rage des partis, il auroit voulu les acheter tous & donner la paix à ſa patrie.

Folie que tout cela, crie un ſage de ſang froid: mais qui peut, mon Ami, avoir raiſon dans ſes fureurs? La paſſion dominante, quelle qu'elle ſoit, cette paſſion triomphe de la raiſon. La chimére la plus étrange dont l'imagination ſoit capable, eſt moins inſenſée que cette paſſion qui n'auroit aucun but; car quelque extravagant qu'en puiſſe être le motif, la folie ſeroit encore plus grande d'agir ſans en avoir aucun. Ecoutez donc cette vérité: „ C'eſt le „ Ciel qui donne toutes les paſſions, & qui „ par-là dirige les hommes vers les fins différentes qu'il ordonne. Dans la Nature les ex-„ trêmes produiſent des fins égales, & dans „ l'Homme ils concourent à un bien général ".

Raiſon morale de la diverſité des paſſions.

Vou-

(1) Les victoires de la Reine Anne ſous la conduite du Duc de Marlborough, & celles d'Edouard III.

(2) On appelle la *Cité*, la partie de la Ville de Londres où ſont raſſemblés tous les Négocians & les Marchands.

Voulons-nous ſavoir d'où vient que l'un accumule & que l'autre diſſipe ? Ainſi le veut cette Puiſſance ſuprême qui ordonne le flux de la mer, qui réconcilie les extrêmes de la ſécheresſe & de la pluye, pour faire obſerver un cours égal aux tems des ſemences & des moisſons, qui établit les fondemens de la vie ſur la mort, ceux de la durée ſur le changement, & qui apprend aux ſphéres céleſtes les cercles qu'elles doivent décrire.

Des richeſſes cachées, ainſi que des inſectes, n'attendent que des aîles pour s'envoler dans leur ſaiſon. Le pâle Mammon qui ſéche au milieu de ſes tréſors, n'eſt qu'un économe avare qui théſauriſe pour les pauvres. (1) C'eſt cette année un réſervoir deſtiné à retenir, à reſſerrer les eaux; l'année qui ſuit c'eſt une fontaine qu'un héritier prodigue fait couler ſans meſure pour éteindre la ſoif de tout le pays; hommes &

[1 *C'eſt cette année un réſervoir — l'année qui ſuit c'eſt une fontaine*, &c.] Ces comparaiſons ſont très-juſtes, pourvu qu'on les reſtreigne aux hommes réunis en Corps de Société : car quoique dans cet état la folie d'amaſſer ſordidement, & celle de tout jetter, puiſſent ſe ſervir de correctif l'une à l'autre, cependant dans *l'état de* Nature chacun de ces excès ſeroit pernicieux ; à cauſe que dans cet état, la quantité de biens naturels, n'ayant pas été augmentée par l'art, ne ſuffiroit point ſans danger de diſette pour tout le corps, une économie exceſſive, ou une exceſſive profuſion. Voilà pourquoi la Providence a ſagement réglé, que dans cet état il n'y eût pas de beſoins *fantaſtiques*, pour prévenir la tentation de donner, ſoit dans l'avarice, ſoit dans la prodigalité.

& chiens s'y abreuveront jusqu'à ce qu'ils en crévent.

Fuit les extrêmes : examen de la conduite d'un Avare.

Le vieux Cotta deshonora par son avarice sa fortune & sa naissance, & cependant le vieux Cotta ne manquoit ni d'esprit ni de mérite. Sa cuisine, où l'on avoit oublié l'usage barbare de la broche, le disputoit en froideur avec les grottes de son jardin. Sa cour remplie de jeunes orties, & ses fossés couverts de cresson, fournissoient sa table de soupes & de salades qui ne lui coutoient rien. Si Cotta vivoit de légumes, ce n'étoit au reste que ce qu'avoient fait avant lui les Bramins, les Philosophes, & les Saints. Rassasier le riche, c'eût été une dépense de prodigue; & il se seroit bien gardé de soustraire le pauvre au soin de la Providence. Son vieux Château ressembloit à une Chartreuse solitaire; le silence régnoit au dehors, le jeûne au dedans: ni danses, ni tambourins n'en faisoient retentir les planchers, & la cloche qui sonne à midi n'invita jamais le voisinage. Ses vassaux regardoient en soupirant des tours que la fumée n'obscurcissoit jamais, & faisant violence à leurs haquenées, leur faisoient prendre un autre chemin. Le voyageur égaré dans la forêt pendant la nuit, maudissoit l'avare qui épargnoit sa lumiére, & qui refusoit l'entrée de sa maison. Un chien décharné qui aboyoit à la porte, effrayoit le mendiant qu'il auroit voulu dévorer.

Il

Il n'en fut point ainsi de son fils: il remarqua la bévue de son pére, & il crut que pour faire bien, il falloit prendre le contrepié du mal. (1) Peu de connoissance suffit pour juger de ce qu'il faut éviter, mais il n'est point aisé de savoir au juste quelle route il convient de suivre. Il fait égorger des hécatombes entiers, & couler des flots de vin. Le Gentilhomme & le Curé, dont l'estomac large & profond brave les excès, y viennent remplir leur vaste capacité. Cette profusion toutefois n'est pas l'effet d'un motif léger; ses bœufs périssent pour la cause de sa patrie. Les noms de George & de Liberté couronnent chaque razade, & c'est son zéle pour cette illustre Maison qui le ronge & qui le ruïne (2).

Examen de la conduite d'un Dissipateur.

Bien-

[1 *Peu de connoissance suffit pour juger de ce qu'il faut éviter, mais il n'est point aisé de savoir au juste quelle route il convient de suivre.*] Le Poëte ne parle ici que de la connoissance acquise par *l'expérience.* Or il y a tant d'exemples malheureux de mauvaise conduite, qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour voir *ce qu'il faut éviter*; mais des exemples à imiter s'offrent *rarement* à nos yeux. D'ailleurs, les fautes de la Folie sont éclatantes; au lieu que les fruits de la prudence sont, ou invisibles, ou difficiles à appercevoir.

(2) C'est une peinture des mœurs d'Angleterre, & sur-tout de ce qui se passe dans les Provinces, lorsqu'on y fait les élections des Membres du Parlement. On fait rôtir des bœufs entiers pour la populace, & on lui distribue du vin, & plus communément de la biére forte: Et en chaque endroit, suivant les principes & les inclinations qui y dominent, on boit à la santé de l'Eglise, du Roi, (avec cette circonstance que les *Toris* mar-

Bientôt les bois semblent s'éloigner de son Château, qui n'offre plus qu'un aspect nud & dépouillé: les Divinités qui y président en gémissent; mais n'importe, c'est pour la Marine. Après ses bois, vont ses laines pour habiller notre vaillante soldatesque; c'est par amour du Bien public qu'il vend enfin ses terres. Ce n'est point assez: le jeune Cotta veut mettre le comble aux espérances de la Nation: il se rend à la ville, & à la tête de la Milice pacifique de Londres, il brûle l'effigie du Pape (1). Seroit-il possible que l'Angleterre ne récompensât pas ses travaux, elle qui enrichit ses généreux serviteurs de ses propres dépouilles? Il sollicite, il représente à la Cour le mérite de ses services: c'est envain: il fait banqueroute, & son ingrate patrie l'abandonne à la sévérité des Loix.

Exemple d'un homme sage & généreux: caractére de Milord Bathurst.

O Bathurst, que les richesses n'ont point en-

mettent toujours l'Eglise devant le Roi) de la Liberté, du Commerce, de la Marine, *&c.*

(1) Un étranger seroit tenté de croire que cette description est exagérée; elle est cependant exactement vraie. L'effigie du Pape a été brûlée à Londres maintefois, ainsi que celle du Prétendant; & pour donner au Lecteur une idée du génie de la Populace Angloise, lorsqu'on apprit à Londres en dernier lieu la prise de Bocca-chica, parmi les réjouïssances extravagantes que l'on y fit, on fit à Don Blas de Lesso, Amiral des Gallions, l'honneur de brûler son effigie. On doit, ce me semble, pardonner cette folie à un peuple qui a brûlé plusieurs fois celle de son premier Ministre.

encore corrompu, (1) apprends-nous à les évaluer avec ſens, à en jouïr avec art, & à les répandre avec vertu; à ne point les rechercher avec baſſeſſe, ni avec ambition; à ne les point diſſiper dans l'oiſiveté; à ne les point aquérir par la ſervitude; à proportionner notre dépenſe à notre fortune; à joindre l'économie à la magnificence, la charité à la ſplendeur, la ſanté à l'abondance; aprends-nous le rare ſecret de marcher d'un pas ſûr entre ces deux extrêmes, la folie d'une bonté trop facile & la baſſeſſe d'un amour-propre trop intéreſſé.

Que l'on donne au beſoin & au mérite avec poids & avec choix un ſecours généreux, c'eſt ſubvenir au ſoin du Ciel, & s'en rendre en quelque façon l'émule. Celui dont la meſure comblée par la fortune ſe déborde ſur le Genre-humain, corrige les fautes de cette Déeſſe, & juſtifie ſes faveurs. Les richeſſes entaſſées ſont des richeſſes mortes; ce n'eſt qu'en les répandant qu'on leur donne la vie: telles que des poiſons, qui employés avec une diſcrétion meſurée, deviennent des ſources de ſanté: ou ſembla-

[1 *Apprends-nous à les évaluer avec ſens, à en jouïr avec art, & à les répandre avec vertu.*] *Evaluer les richeſſes avec ſens*, c'eſt conſerver ce qu'on a acquis, dans le deſſein de jouïr d'une partie conformément à ce que notre état & notre condition peuvent permettre, ce que le Poëte appelle *l'art de jouïr*; & de diſtribuer le reſte à des objets, dont le *mérite ou les beſoins ont été bien peſés*; ce qui eſt réellement *répandre avec vertu*.

blables à de l'ambre-gris, qui en masse exhale une odeur desagréable, & qui épars, devient un encens digne des Cieux.

Le malheureux qui se fie aux gens de qualité, meurt de faim; & le coquin qui les trompe, mange avec eux. Un Seigneur ne sauroit goûter de plaisir dans un repas, sans un musicien, un flatteur, ou un boufon. L'homme d'esprit ou de mérite n'est point admis à ses festins, qu'il ne soit épaulé par un Joueur, un Mercure, ou un Comédien. Qui marchant dans une meilleure route, se pique de suivre vos traces ou celles d'Oxford (1), de soulager l'opprimé, & de relever celui qui est accablé? Quelque part que brille un tel homme, ô Fortune, répans tes rayons dorés sur un spectacle si beau! (2) Que les

(1) Edouard Harley, Comte d'Oxford, fils de Robert Harley, qui avoit été créé Comte d'Oxford & de Mortimer par la Reine Anne. Ce Seigneur est mort au mois de Juin 1741, regretté par tous les Gens de lettres, dont plusieurs ont éprouvé ses bienfaits. La Bibliothéque qu'il laissa est une des plus curieuses de l'Europe, sur-tout pour l'Histoire moderne. Elle renferme un grand nombre de manuscrits curieux & de piéces originales qui ne se trouvent nulle part ailleurs.

[2 *Que les Anges le gardent dans une heureuse médiocrité.*] Les Anciens semblent avoir été tellement convaincus qu'il n'y avoit de bonheur que dans la médiocrité, qu'ils ont donné à chaque homme *deux* Anges Gardiens (auxquels notre Auteur fait ici allusion), comme si faute d'en avoir un à chaque côté, il n'étoit guéres possible de rester dans un état, qui tient un juste *milieu* entre deux situations bien dangereuses; savoir, la pauvreté & les richesses.

les Anges le gardent dans une heureuse médiocrité. Cet état est le grand azile de la générosité Angloise & du vrai honneur.

Mais pourquoi nos éloges ne seroient-ils consacrés qu'à des Grands? Eprise du simple honnête homme, Muse éléve tes accens, & chante l'homme de Ross (1). La Wye se plaît à promener au travers de ses sinuosités l'écho de ses vertus, & la rapide Saverne en fait retentir les applaudissemens avec bruit. Qui couvre la cime de ces montagnes d'épais feuillages? Qui fait couler des sources du rocher aride? Elles n'élévent point aux Cieux d'inutiles colonnes d'eau, ni ne se perdent point avec magnificence par de superbes chûtes; mais elles roulent sans art au travers des plaines leurs eaux claires, sources de santé pour les malades, de soulagement & de plaisir pour les bergers. Qui a fait paver le chemin qui traverse cette vallée, planter ces rangs d'arbres qui lui donnent de l'ombrage? Qui a fait élever ces bancs pour le repos du voyageur? Qui a fait construire ce clocher dont la

Éloge de l'homme de Ross.

(1) Ross est un petit Bourg de la Province d'Héreford, situé sur la Wye, riviére qui se jette dans la Saverne. Le nom de l'honnête homme dont Mr. Pope fait l'éloge, & qui fit avec un bien peu considérable, tout ce qu'il en rapporte, étoit presque perdu & oublié, en partie à cause du surnom qu'on lui avoit donné par excellence, de L'HOMME DE ROSS; & en partie, parce qu'il fut enterré sans que l'on mît sur son tombeau aucune inscription. Il s'appelloit Jean Kyrle; il est mort en 1724, âgé de 90 ans.

la pointe se perd dans les Cieux? Tout, jusqu'à l'enfant qui ne fait encore que bégayer, répond que c'est l'Homme de Ross. Jettez les yeux sur la place du marché couverte de pauvres; l'Homme de Ross leur y distribue le pain de la semaine. C'est lui qui fournit au soutien d'une maison de charité: on n'y découvre aucun faste; la simplicité & la propreté en sont tout l'ornement. Voyez à la porte le vieillard & l'indigent, le visage riant & l'ame contente. Les filles qu'il a dotées, les orphelins qu'il a mis en apprentissage, le comblent de bénédictions, ainsi que le jeune-homme qui laboure & que le vieillard qui se repose. Y a-t-il quelqu'un de malade? l'Homme de Ross se hâte de le secourir, il en prend soin, prescrit ce qu'il faut faire, compose & donne les remédes. Y a-t-il quelque démêlé? Que l'on passe seulement le seuil de sa porte; les Cours Judiciaires n'ont plus rien à faire, & toute contestation cesse. Les Empiriques au désespoir s'enfuyent en le maudissant, & les vils Procureurs ne sont plus qu'une race inutile.

„ O, qui ne s'écrie à ce récit, trois fois „ heureux l'homme à qui ses facultés permettent ce que tout le monde voudroit, mais „ ne sauroit faire. De quelles sommes donc dis„ posent ces mains si généreuses? Quelle mine „ soutient cette charité sans bornes"? Sans dettes & toutes taxes payées, sans femme & sans

enfans,

enfans, cet homme posséde — cinq cens guinées de rente. (1) Que la grandeur rougisse ! Que le faux éclat des Cours orgueilleuses disparoisse ! Petits astres dérobez à la vuë vos rayons ternis.

„ Eh quoi ? Cet homme n'a aucun monu-„ ment, point d'inscription ? Sa famille, sa fi-„ gure, son nom sont presque inconnus "? Celui qui bâtit un Temple à Dieu, & non à la Renommée, ne fera jamais graver son nom sur le marbre. Allez vous en instruire dans les régîtres de la vie & de la mort (2), où commence & finit l'histoire du riche & du pauvre. Il lui suffit que la vertu ait rempli l'espace de ces deux termes, & qu'il ait prouvé avoir été en répondant aux fins de l'existence. A la mort de Hopkins (3), mille flambeaux brulent aux funérailles d'un misérable, qui pendant sa vie épargnoit un bout de chandelle. (4) Près de l'au-

[1 *Que la grandeur rougisse.*] Le but de cette exclamation n'est pas de faire *honte* à la grandeur de ce qu'elle se laisse vaincre én fait de vertu, car il n'est pas question ici d'un pareil différend; mais de ce qu'elle est obligée de se reconnoître vaincue en ce qui faisoit son fort, c'est-à-dire, la Splendeur & la Magnificence.

(2) Les régitres de la Paroisse.

(3) Voyez la note (4) *page 391*.

[4 *Près de l'autel du Dieu vivant, s'éléve sa vile statue*, &c.] Cette description est inimitable. Ce Hopkins, qui avoit été la rapacité même, se trouve placé dans l'endroit de l'Eglise qui inspire naturellement le plus de respect, & par un trait d'impudence sans égale étend la main, comme

l'autel du Dieu vivant, s'éléve sa vile statue qui dément ses traits, & qui lui fait ouvrir le bras & étendre la main. Une perruque volumineuse que Gorgone ne desavoueroit pas, forme dans le marbre de Paros des boucles éternelles (1). N'admirez-vous point le bonheur que les richesses peuvent répandre sur la vie, & les consolations qu'elles donnent à la mort ?

Fin misérable du Prodigue : exemple d'un Duc de Buckingham.

Dans la plus méchante chambre d'une très méchante hôtellerie, à demi tapissée d'une natte en lambeaux, dont le plancher est de plâtre, & les murailles sont de boue & de fumier; qui n'a pour tout meuble qu'un méchant lit auquel pendent le St. George & la Jarretiére, dont les rideaux attachés avec un mauvais cordon ne furent jamais destinés à être tirés, & où le rouge & le jaune combattant en malpropreté ne permettent pas d'en décider la couleur; sur un mauvais matelas où il y eut autrefois de la laine, à présent rembourré de paille, gît le grand Villiers (2). Hélas! Qu'il est différent de ce Viliers, l'ame

me pour marquer sa disposition à faire des actes de générosité.

(1) Mr. Pope tourne ici en ridicule le goût de faire des bustes avec de grandes perruques. Paros est une des Cyclades, située dans la Mer Egée, & d'où vient le plus beau marbre blanc.

(2) George Villers ou Villiers, Duc de Buckingham, fils du Duc du même nom qui fut assassiné à Portsmouth. Le caractére qu'en donne Mr. Pope répond à celui qu'en a donné Dryden, sous le nom de *Zimri*, dans une Piéce intitulée *Absalon & Achitopel.* „ Homme si varié qu'il „ étoit moins un seul homme, qu'un abrégé „ com-

l'ame & la vie du plaisir, de l'enjoûment & du caprice, si galant & si agréable dans la superbe alcove de Cliveden (1), le séjour de la tendre

„ compliqué de tout le Genre-humain : opiniâtre „ dans ses opinions, & donnant toujours dans „ le travers : étant tout par saillies, mais ne se „ soutenant en rien : dans l'espace d'un mois, „ Chimiste, Musicien, Homme d'Etat, & Boufon ; „ puis se livrant tout aux Femmes, à la Peinture, à la Poësie, à mille extravagances qui s'évanouïssoient par la réflexion : heureux dans „ ses folies, qui lui fournissoient à toute heure „ de nouveaux souhaits à former, de nouveaux „ plaisirs à goûter. Louer ou railler étoit le „ passe-tems de sa vie, & toujours dans les extrêmes ; preuve de son jugement : Si complaisant, ou si emporté, que tout homme étoit „ avec lui un Ange ou un Diable. Personne ne „ posséda mieux l'art de dissiper des richesses „ immenses, prodiguant des récompenses à tout, „ hormis au mérite. Ruïné par des sots qu'il ne „ reconnut que trop tard : s'en faisant un jeu ; „ & eux, le faisant leur dupe. Enfin s'étant „ banni de la Cour par ses plaisanteries, il voulut „ rétablir son crédit en formant des partis dans „ l'Etat, mais il n'en put jamais devenir le chef... „ Sans autre ressource qu'une volonté impuissante, il ne renonça point aux factions, mais les „ factions l'abandonnérent.

Ce Seigneur plus fameux encore par ses vices que par ses infortunes, qui avoit joui de près de cinq cens mille livres de rente, & possédé plusieurs des premiéres Charges du Royaume, mourut en 1687 dans une auberge de la Province d'York, réduit à un état misérable. Il avoit été pendant quelque tems le favori de Charles II, Prince qui avoit lui-même beaucoup d'esprit, de gayeté, & qui aimoit trop les bons-mots & les plaisirs.

(1) Cliveden est une maison charmante, située sur les bords de la Tamise, & que possédoit le Duc de Buckingham.

tendre Shrewsbury (1) & de l'amour; non moins gai ni moins plaisant dans le conseil, au milieu d'un cercle de politiques singes & boufons, & de leur Roi joyeux & badin (2). De cet amas de beaux-esprits qui fourmilloient autour de lui, il ne lui reste aucun qu'il puisse flatter; & (3) il ne lui reste, ce qu'il prisoit encore plus, aucun fou dont il puisse se moquer. Là ce Seigneur, autrefois maître de richesses immenses, (4) meurt vainqueur de sa santé, de son bien, de l'affection de ses Amis, & de sa réputation.

Fin misérable de l'Avare: exemple du Chevalier Cuttler.

Le prudent & avare Cuttler (5) prévit le sort de

(1) La Comtesse de Shrewsbury, femme très-belle & encore plus galante, qui eut plus d'une intrigue. Le Comte son mari se battit en duël avec le Duc de Buckingham, & l'on a prétendu que pendant le combat, la Comtesse de Shrewsbury, déguisée en page, tenoit les chevaux du Duc.

(2) Voyez la fin de la note (2) au *verso* de cette page.

[3 *Il ne lui reste aucun fou dont il puisse se moquer.*] Le plaisir de voir des fous *pour s'en moquer*, est dans le fond un trait de flatterie pour soi-même; & cette flatterie nous plaît plus qu'aucune autre, à cause qu'elle est de notre façon.

[4 *Meurt vainqueur de sa santé*, &c.] Le mot de vainqueur indique les difficultés qu'il a été obligé de surmonter avant de pouvoir se défaire de tout ce que les autres hommes recherchent avec le plus d'empressement. Et véritablement son histoire atteste, qu'il avoit quelques bonnes qualités, qui, dans plus d'une occasion, suspendirent le cours de ses victoires.

(5) Le Chevalier Cuttler, homme très-riche & encore plus avaricieux. J'ajoûterai un trait à ceux qu'en rapporte Mr. Pope. Il voyageoit ordinairement à cheval, & seul, afin d'épargner. Le soir, en arrivant à l'auberge, il prétextoit d'être malade

de Villiers. Milord, lui dit-il, croyant lui donner un excellent avis, vivez comme moi. Vivre comme vous, Chevalier Cuttler ? J'en ferai toujours le maître, répondit Villiers, quand je n'aurai plus rien. Et la réponse valoit bien l'avis. Décide, raison, (1) lequel est le pire, d'être dans le besoin la bourse bien garnie, ou la bourse vuide. On doit avouer, Cuttler, que ta vie fut plus misérable: reviens, & dis-nous si ta mort fut plus heureuse. Cuttler vit ses fermiers faire banqueroute, & ses maisons tomber en ruïnes; car il ne pouvoit pas rebâtir une muraille. Il vit sa fille unique passer dans des mains étrangéres; c'étoit encore le besoin; il ne pouvoit pas payer une dote. Quelques cheveux gris couronnoient ses temples respectables; ce fut le besoin qui les lui fit vendre pour deux guinées. Pourquoi à l'heure de la mort, se refuse-

lade afin de ne point souper. Il ordonnoit au valet d'écurie d'apporter dans sa chambre ses bottes remplies de paille, faisoit bassiner son lit, demandoit une bouteille d'eau, & s'alloit coucher. Lorsque la servante s'étoit retirée, il se relevoit, & avec la paille de ses bottes & la chandelle qu'on lui avoit laissée, il faisoit un petit feu où il grilloit un harang qu'il tiroit de sa poche: il étoit muni d'un morceau de pain, & de la sorte il se régaloit à bon marché, avec sa bouteille d'eau.

[1 *Lequel est le pire, d'être dans le besoin la bourse bien garnie, ou la bourse vuide.*] Il est très-facile à la Raison, que notre Auteur consulte, de résoudre ce problême: car il est possible que celui qui est dans le *besoin la bourse vuide* obtienne quelque secours, au lieu qu'il n'y a aucune possibilité pareille pour le *besoin qui a la bourse garnie.*

fuse-t-il un cordial, bannit-il le Médecin, & chasse-t-il son Ami ? C'étoit par besoin ; parce qu'il manquoit de ce qu'il avoit: car quelque extravagant que ce besoin vous paroisse, combien de personnes l'éprouvent ? Cuttler à la mort (1) s'écrie sur les richesses comme Brutus sur la vertu ; hélas ! Vous n'êtes qu'un vain nom.

Voilà les récompenses que ce monde donne à l'Avare & au Dissipateur, eux-mêmes leur propre fleau. Y auroit-il moins de justice dans l'autre monde ? Leur mérite y seroit-il sans sa retribution ? Entrerai-je, Milord, dans la discussion de ce point épineux, ou vous réciterai-je un conte ? soit, un conte: le voici.

Progrès de l'Avarice & de la Corruption : conte du Chevalier Balam.

A Londres près de l'endroit où une vaste colonne (2), semblable à un fier champion, affrontant les cieux, léve la tête & ment, vivoit un bon Bourgeois en réputation d'honneur, un

[1 *S'écrie sur les richesses comme Brutus sur la vertu ; hélas : Vous n'êtes qu'un vain nom.*] *Brutus*, du moins en fait de morale, étoit un vrai Stoïcien, comme son oncle. Tout le monde fait qu'on a accusé les Philosophes d'avoir fait consister la vertu dans une certaine *Apathie*. Or une pareille vertu, & des Richesses, dont on ne fait aucun usage, ne font surement qu'un *vain* nom.

(2) Cette colonne est un monument élevé dans la Ville de Londres en mémoire de l'incendie de 1666, qui consuma 13200 maisons. Le feu prit dans la boutique d'un Epicier. Une inscription qui est sur cette colonne en accuse les *Catholiques*. Le Roi Jaques II fit effacer cette inscription, mais elle a été rétablie depuis. Pope, qui étoit un zélé Catholique, donne, comme de raison, un démenti à la colonne.

un honnête homme, Balam étoit ſon nom: vraiment religieux, ponctuel, frugal, & ainſi du reſte. Il auroit ſur ſa parole trouvé plus d'argent qu'il n'avoit de bien. Chaque jour de la ſemaine, un ſeul plat, mais ſolide, couvroit ſa table; & il fêtoit le Dimanche par l'addition d'un *Pudding* (1). Il alloit exactement à l'Egliſe & à la Bourſe. Ses gains étoient certains; ſes libéralités rares; cependant il donnoit par fois quelques *fardins* (2) aux pauvres.

Le Diable piqué de voir un ſi ſaint homme, bruloit de le tenter, ainſi qu'il fit autrefois le bon homme Job. Mais le Diable eſt devenu plus habile qu'il n'étoit: lorſqu'il tente les hommes, ce n'eſt plus en les appauvriſſant, c'eſt en les enrichiſſant.

Les ouragans élevés par le Prince des Airs, font écumer la vague, & enſéveliſſent le pére de Balam dans les abîmes de l'Océan. La mer de

(1) Le Pudding eſt un plat de la cuiſine Angloiſe: ce n'eſt point exagérer que de dire qu'il y en a plus de cinquante ſortes différentes. Il eſt fait communément d'œufs, de farine ou de pain, de lait, de moëlle de bœuf, avec des raiſins ſecs d'Eſpagne, ou de petits raiſins de Corinthe, qui viennent cependant moins de la Ville de ce nom, que de l'Iſle de Zante qui appartient aux Vénitiens.

(2) Le terme de *Fardin*, ce me ſemble, n'eſt point inconnu dans notre langue: & ſi je ne me trompe, c'eſt un vieux mot que les François ont autrefois adopté des Anglois. Il eſt originairement Saxon, & ſignifie un quart, le fardin étant la quatriéme partie d'un denier ſterling; ce qui fait cinq à ſix deniers monnoye de France.

de Cornouaille (1) enflée de nouveau, mugit ; & par un heureux naufrage, fait échouer deux riches navires sur le rivage de ses terres.

C'est à présent le Chevalier Balam : il prend les allures du beau monde. Il se délecte à boire sa bouteille (2), & lâche son bon mot. *Vivez en homme de votre rang*, fut bientôt le dicton de Miladi, & (3) d'abord deux puissans Puddings

(1) Mr. Pope a placé la scéne de ces naufrages en Cornouaille, non seulement parce que cette côte est fameuse pour les naufrages, mais parce que les habitans le sont encore plus à cause de leur inhumanité envers ceux à qui ce malheur arrive. Si un Navire échoue sur la côte à basse mer, ils sont capables d'y faire des trous, pour l'empêcher de se remettre à flot ; ils le pillent, & quelquefois ils massacrent les gens de l'équipage. Le Parlement d'Angleterre n'a pas encore pu supprimer entiérement cette honteuse barbarie.

(2) La dépense du vin est regardée en Angleterre comme une dépense de luxe ; autrefois elle l'étoit encore plus. C'est ce qui ne paroîtra point extraordinaire à ceux qui ayant voyagé en ce pays en connoissent le prix. Le vin dur & grossier d'Oporto, le moins cher de tous, se vend environ quarante-cinq sous la bouteille ; celui de Bourdeaux se vend près de six francs ; le Bourgogne & le Champagne sont encore plus chers.

(3) *D'abord deux puissans Puddings.*] Le Poëte avoit observé ci-dessus, que quand ceux qui donnent dans un luxe rélatif uniquement à eux-mêmes, ont acquis plus de biens qu'ils n'en savent employer, ils essayent de faire *plus que vivre*, au lieu d'en donner quelque portion à ceux qui font *moins que vivre*. Ici il représente le ridicule d'un homme qui n'a pas encore appris l'art de déguiser la pauvreté de l'opulence par les rafinemens du luxe. Il débute par faire charger sa table de deux puissans Puddings.

dings (1) exhalent fur fa table une fumée appetiffante.

Tandis qu'un Indien prefque nud étoit profondément endormi, un honnête Facteur lui dérobe un diamant. Il le met en gage chez le Chevalier; le Chevalier avoit de l'efprit; il garde le diamant, & dupe le fripon. Il s'éléve quelque fcrupule dans fon ame; mais prenant le deffus, il calme tous ces petits remords. „ Au „ lieu de quatre fous que je donnois aux pau- „ vres, j'en donnerai fix; au lieu de n'aller „ à l'Eglife qu'une fois, j'irai deux: également „ régulier dans le refte, puis-je avoir quelque „ vice à me reprocher?

Le Diable vit que le tems étoit arrivé: il fait jouer tous fes refforts. Les *Actions* & les *Soufcriptions* naiffent de toutes parts (2), & enfin il fe

(1) Voyez la note * ci-deffus, *page* 414.

(2) C'eft une allufion aux affaires de l'année 1720. Les *Actions* & les *Soufcriptions* de la Compagnie du Sud montérent à un prix extravagant: & dans le même tems il fe forma un nombre prodigieux de différentes Compagnies, fous des prétextes & pour des projets plus chimériques les uns que les autres. Chaque intéreffé foufcrivoit une certaine fomme, c'eft-à-dire qu'il s'engageoit de la payer, & ces fommes ainfi foufcrites formoient le fond de la Compagnie, qui fuivant fes befoins devoit faire un appel fur les propriétaires des Soufcriptions, de tant pour cent, au *pro-rata* de leurs Capitaux. Ces premiéres Soufcriptions ne s'accordérent que par intrigue & par faveur, y en ayant eu peu que l'on n'ait pu céder ou revendre avec un bénéfice de cent pour cent, & au-delà. Les *Directeurs* en avoient la principa le

se produit lui-même dans toute sa puissance par une pluye abondante de cent pour cent. Il y plonge le Chevalier, il s'empare de lui, le fait *Directeur* (1), & s'assure tout à fait de son ame.

Contemplez à présent le Chevalier Balam: il a les sentimens élevés; il atribue ce qu'il a gagné à ses talens & à son mérite. (2) Ce qu'il appelloit autrefois une Bénédiction, est à présent un effet de son esprit; ce qui vient de la Providence, est désormais un coup heureux. Les choses changent de nom selon le changement des mœurs. Le Dimanche le voit passer toute la matinée à son bureau: il va rarement à l'Eglise; il est trop affairé: mais il y envoye réguliérement sa femme & sa famille. Enfin, ainsi le Diable l'ordonne, sa bonne vieille femme attrape un bon rhûme aux fêtes de Noël, & meurt.

Une

le disposition, ce qui les mettoit en état d'acquérir des richesses immenses.

(1) Voyez la note précédente.

[2 *Ce qu'il appelloit autrefois une bénédiction, est à présent un effet de son esprit.*] C'est un admirable tableau de la vie humaine. Tous ceux qui entrent dans le monde, à l'exception de quelques fats-nés, sont modestes & regardent comme marques de bénévolence les graces de leurs Supérieurs; mais s'il arrive que ces graces vont en augmentant, alors, au lieu de devenir plus reconnoissans envers nos bienfaiteurs, nous n'augmentons qu'en bonne opinion de nous-mêmes; & le retour constant de ces sortes de faveurs ne nous les fait plus envisager comme des supplémens à nos besoins, ou comme le prix de nos services, mais comme des hommages dûs à notre mérite.

Une Nimphe de qualité admire notre Chevalier, il en fait sa femme. Il va à la Cour faire des courbettes, devient homme poli & du grand monde. Il quitte les stupides habitans de la *Cité*, & pour plaire à sa Belle il va respirer du côté de *Saint-James* (1) l'air du cocuage & des belles maniéres. D'abord il achette un brevet d'Officier pour son fils, qui s'enivre, court les gueuses, se bat & est tué en duël. Sa fille épouse un homme de qualité : peu propre pour ce rang, peu heureuse en mari, elle n'acquiert que du mépris & perd sa santé. Le Chevalier parvient à être membre du Parlement; on voit en lui un nouveau Pensionnaire (2). Miladi joue, & son malheur est si grand que pour réparer sa fortune, il se laisse corrompre par la France, & en reçoit un présent. Il est accusé de trahison, Coningsby (3) harangue, la Cour l'aban-

(1) Voyez les notes (1) & (2) pages 390, & 398.

(2) Il y a dans l'original, *St. Etienne acquiert en lui un nouveau pensionnaire*, en imitation de ce passage de Juvenal.

——— *Atque unum civem donare Sibylla.*

L'endroit où s'assemble la Chambre des Communes, étoit autrefois une Chapelle dédiée à St. Etienne.

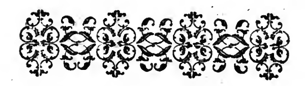
(3) Milord Coningsby, créé Pair d'Angleterre, qui avoit été membre de la Chambre des Communes, lorsqu'il n'étoit encore que Pair d'Irlande. Il parloit avec beaucoup de facilité, mais il prostitua lui-même ses talens, par l'usage trop fréquent qu'il en fit, en parlant sur presque tous les sujets qui étoient offerts à la considération de la Chambre.

l'abandonne & l'oublie, & Messire Balam est pendu. Femme, fils & fille, t'appartiennent, Satan; & (1) son bien, qui lui est encore plus cher, est dévolu à la Couronne. Le Roi & le Diable partagent la prise; & le malheureux Balam (2) maudit Dieu, & meurt.

[1 *Son bien est dévolu à la Couronne.*] Quoique ce trait paroisse satyrique, il est certain néanmoins que les Loix, en vertu desquelles les biens d'un homme, qui se rend coupable de Haute Trahison, sont dévolus à la Couronne, ont été reçues dans tous les Gouvernemens Monarchiques, & sont très-douces en *Angleterre*.

[2 *Maudit Dieu & meurt.*] Allusion au conseil que la femme de *Job* lui donna, suivant quelques Interprétes.





EPITRES MORALES.

EPITRE IV.

A RICHARD Comte de BURLINGTON.

Sur le vain & le faux emploi des Richesses.

Vanité des dépenses dépourvues de goût.

IL est étonnant que l'Avare employe ses soins pour acquérir des richesses dont il ne peut jamais jouir; mais l'est-il moins que le Prodigue dissipe son bien pour acquérir des choses dont il ne peut jamais goûter le mérite. Ce n'est pas pour lui qu'il voit, qu'il entend, qu'il mange: gens experts doivent lui choisir ses tableaux, sa musique, les plats de sa table. Il achette des desseins & des estampes pour Topham, des statues pour Fountain, des médailles pour Pembroke, d'anciens manuscrits de Moines pour le seul Hearne, des livres pour Mead, & des curiosités pour Hans Sloane (1). Croyez-vous

(1) Les différentes personnes dont Mr. Pope fait ici mention, se sont toutes distinguées dans quel-

vous en vérité que toutes ces choses soient pour lui? Hélas! (1) aussi peu que sa belle femme, ou que sa maîtresse qui est encore plus jolie.

Abus du mot de goût.

Pourquoi Virro a-t-il fait peindre, bâtir & planter? Uniquement pour montrer combien il est dépourvu de ce goût. Qui a engagé le Chevalier Visto à dissiper les richesses qu'il avoit si illégi-

que branche des Arts, des Sciences ou de la Littérature.

Mr. Topham, particulier Anglois, avoit un recueil d'Estampes fort curieux, & fort bien choisi.

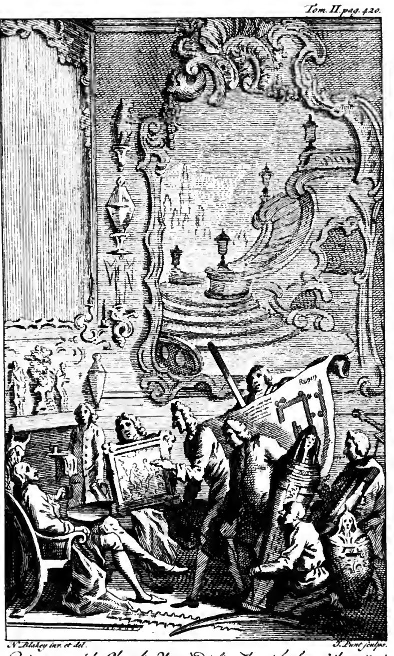
Le Chevalier Fountain étoit grand connoisseur en statues antiques; il en avoit apporté plusieurs d'Italie en Angleterre.

Feu Milord Pembroke étoit un savant Antiquaire; homme d'ailleurs qui avoit toutes les qualités convenables à son état, & qui a été universellement estimé.

Mr. Hearne de l'Université d'Oxford, a publié plusieurs anciens manuscrits sur l'Histoire Ecclésiastique & Civile de sa Patrie.

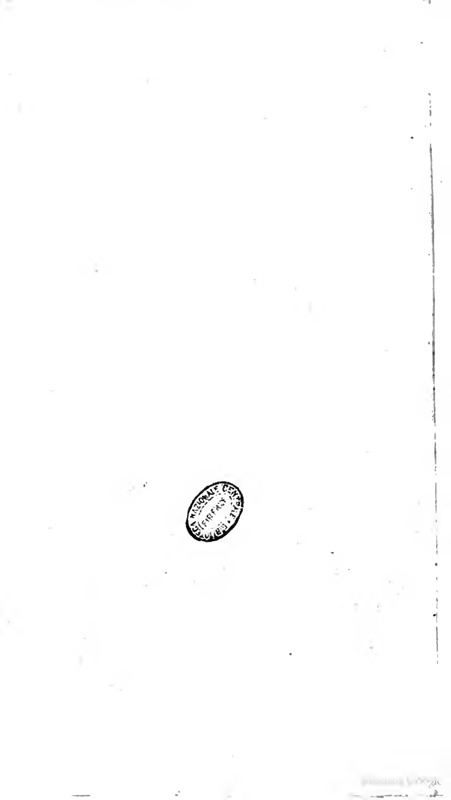
Mr. Mead & Mr. Hans Sloane, sont deux Médecins fameux; dont l'un a une très-belle Bibliothéque, & l'autre, le plus beau Cabinet de curiosités naturelles qu'il y ait en Europe: tous deux hommes savans, & remplis d'humanité. Le dernier est Président de la Société Royale de Londres.

[1 *Aussi peu que sa belle femme, ou que sa maîtresse qui est encore plus jolie.*] Il paroît par la maniére dont l'Auteur met ensemble ces deux échantillons de *fausse magnificence*, qu'à proprement parler, l'objet réel du goût moderne n'est, ni une *femme*, ni une *maîtresse*, mais simplement la *beauté*. Et quiconque en est pourvue, soit femme ou maîtresse, il n'importe guéres. Notre Poëte semble juger la derniere la plus digne de cette qualité, puisqu'il lui en donne la meilleure part: Satyre ingénieuse des mœurs de notre tems.



N. Blakey inv. et del. — J. Punt sculps.

Qui a engagé le Chevalier Visto à dissiper les richesses qu'il avoit si mal acquises? Quel Demon lui a soufflé de se donner pour homme de gout?



illégitimement acquises ? Quelque démon lui a soufflé de se donner pour homme de goût. C'est une vanité que le Ciel départit aux sots qui sont riches, & il n'a pas besoin d'employer (1) d'autre fleau que Ripley avec sa régle. Le destin qui veut s'égayer, ordonne à Bubo de bâtir, & pour punir une vanité impudente, Ripley est le guide qu'il lui envoye. Un fat n'a jamais atteint la vraye magnificence; c'est une leçon qui se renouvelle sans cesse, & il n'y a pas d'année qui n'en paye la façon.

Vous nous faites voir que Rome a sû être magnifique sans profusion, & qu'il y a eu un tems, où l'Architecte réunissoit la pompe & l'utilité (2). Cependant, Milord, ces régles si justes & si nobles remplissent la moitié de l'Angleterre de sots imitateurs: ils prennent au hazard quelques-uns de vos desseins, & aucune beauté ne leur tombe sous les mains qu'ils ne la défi-

Eloge de Milord Burlington.

Abus des meilleurs préceptes & des meilleurs exemples.

[1 *D'autre fleau que Ripley.*] Ce *Ripley* étoit un Charpentier, employé par un premier Ministre, qui lui conféra le nom d'Architecte sans lui en donner l'habileté.

(2) Cette Epitre a paru pour la première fois en 1731, vers le tems que Milord Burlington publioit les desseins d'Inigo Jones, & les Antiquités de Rome par Palladio. Le premier est le plus grand Architecte qu'ayent eu les Anglois. On voit à Londres plusieurs de ses Ouvrages qui sont admirés de tous les connoisseurs, & entre autres la face de l'Hôtel de Sommerset du côté de la Tamise. Palladio est un des plus fameux Architectes que l'Italie ait produits depuis le renouvellement des Sciences & des Beaux-Arts.

défigurent par quelque sottise. Ils (1) décorent une méchante Eglise des vieux ornemens du Théatre; (2) métamorphosent des arcs de triomphe en portes de jardin; ils bouleversent tous vos ornemens, les affichant à tort & à travers sur quelque vieille mazure plâtrée, alongée de deux bouts de muraille, & endossée de quatre pilastres qui seront entrecoupées de bossages rustiques, ils s'imaginent avoir élevé un frontispice parfait: ils font mugir les vents au travers d'une longue file d'arcades, & sont fiers de s'enrhûmer à une porte à la Vénitienne; convaincu qu'ils ont bien suivi la maniére de Palladio (3), & que s'ils se morfondent, c'est conformément aux régles de l'Art.

Vous

[1 *Ils décorent une méchante Eglise des vieux ornemens du Théatre.*] Il y a en ceci une complication d'absurdités. L'Eglise est un bâtiment sacré, au lieu que le Théatre sert à des usages prophanes. Et ce seroit une excuse ridicule que de dire, que parmi les *Grecs*, ou les *Romains*, de pareils ornemens ont décoré les Temples de leurs Dieux. Peut-il y avoir quelque comparaison entre des Edifices consacrés au vrai Dieu, & ceux qui ont servi au culte vain & impur de quelques Idoles.

[2 *Métamorphosent des arcs de triomphe en portes de jardin.*] Cette extravagance semble tirer son origine de ce que d'ignorans Architectes ont voulu faire paroître leur goût en imitant ce qui se pratiquoit autrefois à la porte des anciens jardins de *Rome*. Mais ils ne considéroient pas que c'étoient des *jardins publics*, donnés au peuple par quelque grand Homme après un triomphe. Des arcs de triomphe convenoient à de pareils jardins.

(3) Voyez la note précédente.

Vous avez souvent touché à vos nobles confréres, une vérité que plusieurs d'eux achetent bien cher. Il y a quelque chose de plus nécessaire que la dépense, quelque chose qui précéde le goût; c'est le bon-sens, qui est un pur don du Ciel, qui n'est point une science, & qui lui seul les vaut toutes; c'est une lumiére que l'on doit appercevoir dans soi-même: *Inigo Jones* (1) & le *Notre* (2) qui l'eurent, ne pouvoient la communiquer à personne.

Le bon-sens principe & base du goût.

Que l'on bâtisse, ou que l'on plante des parcs ou des jardins, quelque dessein que l'on ait, soit que l'on forme des colonnades ou que l'on fasse des arcades, que l'on éléve des terrasses, ou que l'on pratique des grottes, on ne doit jamais oublier la nature. Il faut la traiter comme une Dame modeste; en couvrir la nudité, sans la surcharger d'ornemens; (3) & n'en point découvrir toutes les beautés, car la moitié de l'habileté consiste à savoir la cacher avec décence. On ne réussit en tous points qu'autant que l'on sait mélanger agréablement, surprendre, varier, unir

Premier principe: suivre la nature & consulter la disposition du terrein.

(1) Voyez la note (2) ci-dessus.

(2) Mr. Le Notre vivoit du tems de Louis XIV. Il a tracé le plan des plus beaux jardins qu'il y ait en France.

[3 *Et n'en point découvrir toutes les beautés.*] Car quand la curiosité n'est point excitée par quelque charme entrevu, ou simplement désiré, la nature perd les attraits qui lui sont propres, c'est-à-dire ceux d'une *beauté modeste*, & produit un dégoût approchant de celui qu'on sent pour une prostituée.

unir avec art toutes les extrémités & les dérober à la vue.

Consultez en tout la disposition ou le génie du lieu. C'est lui qui vous dira, s'il faut élever ou précipiter les eaux, se prêter à une cime audacieuse qui affronte les Cieux; ou disposer un théatre dans la circonférence d'un vallon; donner dans le champêtre, éclaircir un bosquet, unir les bôcages, varier les ombres, prolonger ou couper une allée: il faut qu'il paroisse peindre à mesure que vous plantez, dessiner à mesure que vous travaillez.

Que le bon-sens, l'ame de tous les Arts, soit la baze de votre Ouvrage. On verra un tout se former d'un assemblage de parties qui se correspondront mutuellement: des beautés non forcées se produiront par-tout à vos yeux, elles naîtront même du sein des difficultés, & emprunteront du relief de la bizarrerie des hazards. La Nature se joindra à vous; le tems fera croître un Ouvrage qui excitera l'admiration, qui sera peut-être un autre Stow (1).

Faute de ce guide, ta gloire s'éclipse, ô superbe Versailles (2), & (3) les terrasses de Néron

(1) C'est le nom d'une maison de campagne qui appartient à Milord Cobham. Elle est située dans la Province de Buckingham. On y voit les plus beaux jardins qu'il y ait en Angleterre.

(2) Je ne sais si ce n'est point l'extrême magnificence qui a inspiré à plusieurs personnes du dégoût pour les jardins de Versailles. Ils m'ont tou-

ron désertent leurs enceintes. De vastes parterres, le fruit de mille travaux, s'éléveront pour ne point durer. Un Cobham surviendra & les noyera dans un lac (1). Après s'être ouvert une vaste vue sur la plaine, on voudra ravoir l'abri que l'on s'est ôté, on regrettera la montagne que l'on a applanie (2).

Observez les ouvrages de Villario, le fruit de

Le trop ou le manque d'art également ennuyeux & blâmables.

toujours paru très-bien dessinés & très-variés. Peut-être bien que les beautés y sont trop multipliées, ce qui en effet peut fatiguer. On fait aussi quelques objections contre la situation. D'ailleurs plus il y a de beautés, plus l'esprit de critique est excité à trouver des défauts; mais ceux qui refusent à ces jardins leur amitié, ne peuvent pas au moins leur refuser leur admiration.

[3 *Et les terrasses de Néron désertent leurs enceintes.*] Il y a beaucoup d'énergie dans cette expression. Si le Poëte avoit dit, que les *enceintes abandonnent les terrasses*, il auroit donné l'idée d'une destruction causée uniquement par le tems; ce qui n'étoit nullement l'intention de notre Auteur. Son but est simplement, que les productions d'un faux goût sont sujettes à être ruinées, non seulement par de *méchans* Hommes, mais aussi par ceux qui méritent le titre de *bons*. Dans le premier de ces cas, *les terrasses de Néron désertent leurs enceintes*, ce qui marque du dessein & de la violence dans leur subversion.

(1) Le Poëte fait allusion à un étang que Milord Cobham a pratiqué à Stow. Voyez la note (1), à la page précédente.

(2) Un riche Négociant qui avoit une maison de campagne dans la Province d'Héréford, dépensa près de quarante mille écus pour applanir une montagne, & se pratiquer une vue sur une plaine nue, simple & unie. Il exposa par-là sa maison & ses parterres au vent de Nord, & il se priva en même tems d'un bois qui couvroit cette montagne, & faisoit un très-bel ornement.

de dix années de soin & de travaux. Ses quinconces commencent à donner de l'ombrage, ses espaliers se garnissent, ses arbres meublent la plaine, & leurs sommets égaux & émondés semblent y former des tapis verds: toutes les parties s'unissent, & la force de l'ombre le dispute à celle de la lumiére. Des lits de fleurs frappées par les rayons du jour, présentent un tableau varié qui surprend par sa beauté & par son éclat. Des ruisseaux d'une onde argentine, semblables au Méandre, serpentent dans ses jardins avec un doux murmure. Jouissez de toutes ces beautés, car Villario ne le peut plus; ennuyé du spectacle que présentent les parterres & les fontaines, Villario trouve enfin qu'il aime mieux un champ.

Eviter le trop ou le trop peu d'ombrage.

Avec quel plaisir Sabinus ne s'égaroit-il point dans ses plans de jeunes arbres; assis à leur ombre naissante, il sembloit rendre hommage aux bourgeons prêts à éclôre, & il contemploit avec ravissement les branches qui s'efforçoient de s'unir les unes aux autres. Son fils qui croit avoir le goût fin, ennemi des Dryades des bosquets de son Pére, aime une vue découverte, un gazon d'une étendue sans bornes, un parterre de fleurs divisé en mille compartimens, & entouré de toute la triste famille des Ifs. Les jeunes arbres, changés ignominieusement en manches à balais, nettoyent les allées auxquelles ils étoient destinés à donner de l'ombrage.

Al-

Allons paſſer un jour à la campagne de Timon (1). Que d'argent perdu, s'écrie tout le monde ! Quelle magnificence, quelle grandeur, quel prodige ! Mais la douceur & l'agrément n'y furent jamais connus. Les idées de Timon ſur la grandeur, rappellent à l'eſprit toutes celles du *Brobdignag* (2). Pour répondre à ce ſyſtême, ſon bâtiment eſt une ville, ſon étang un océan, ſon parterre une campagne. Qui peut s'empêcher de rire, lorſqu'il en apperçoit le maitre, ſemblable à un chetif inſecte qu'un zéphire fait friſſonner ? Quel grand amas de petiteſſes ! On croiroit que c'eſt une carriére percée à jour. A l'entrée on apperçoit deux amours qui piſſent ; derriére eſt un lac qui redouble la rigueur du vent de Nord. On entre enſuite dans les jardins : on s'imagineroit qu'on va être ſaiſi d'admiration ; de quelque côté que l'on regarde, on en apperçoit les murs ; on n'y voit aucun de ces heureux deſordres, de ces beautés champêtres quoiqu'artificielles, qui embaraſſent agréablement

De la magnificence du mauvais goût.

(1) Le Poëte comprend dans une deſcription générale tous les principes du mauvais goût. Il a raſſemblé un grand nombre d'exemples différens pour n'en former qu'un tableau, enſorte que le caractére de Timon ne déſigne perſonne en particulier ; mais chaque trait a ſon original, & quelquefois plus d'un.

(2) Voyez les Voyages de Gulliver : *Brobdignag* eſt le nom que l'Auteur donne à la nation des Géans.

ment là vue; mais (1) chaque allée a sa sœur, chaque bôcage se replie vers un bôcage semblable, & une moitié du plan en retrace exactement l'autre moitié. L'œil souffre à voir la nature renversée; des arbres taillés en statues, & des statues aussi mal taillées que des arbres: là, une fontaine qui n'a jamais failli; & ici, un pavillon d'Eté qui n'a nulle affinité avec les ombrages: là, Amphytrite qui se joue au milieu des berceaux de myrthe; & ici, des gladiateurs qui combattent ou qui meurent au milieu des fleurs: un cheval marin languit & s'afflige de n'avoir pas une goute d'eau, & les oiseaux font leur nid dans l'urne poudreuse du Nil.

Milord s'avance d'un air majestueux, occupé du plaisir de se faire voir: mais il s'approche doucement, avec régularité; ayez un peu de patience. Il faut d'abord essuyer toute la chaleur d'une terrasse brûlante, surmonter dix talus escarpés; enfin, harassé & tout en sueur, vous avez le bonheur de rencontrer Milord à la porte de son cabinet.

Son

[1 *Chaque allée a sa sœur, chaque bôcage se replie vers un bôcage semblable, & une moitié du plan en retrace exactement l'autre moitié.*] C'est exactement la même chose que les *deux Puddings* du bourgeois dans la fable précédente, à un peu plus de magnificence près. Mais l'un & l'autre de ces traits de folie ont leur source dans le même principe de faux goût, qu'on ne sauroit jamais trop avoir d'une bonne chose.

Son cabinet! De quels Auteurs eſt-il rempli? Milord eſt curieux en Livres & non pas en Auteurs. Il vous en fait parcourir tous les dos, chacun avec la date de ſa publication. C'eſt Aldus (1) qui a imprimé ceux-ci, & du Sueil (2) qui a relié ceux-là. Admirez ces Livres de velin, ou ces faux dos artiſtement appliqués ſur du bois: pour l'uſage que Milord en fait, ces derniers ſont auſſi bons que les autres. C'eſt envain que l'on y chercheroit Locke ou Milton (3): on ne trouve dans cette Bibliothéque aucun Livre moderne.

Faux goût de Litterature.

Le ſon d'une cloche d'argent avertit d'aller à la chapelle, (4) aſſiſter à la pompe orgueilleuſe des priéres. Une muſique légére & baroque éléve l'ame juſqu'aux Cieux par une ſainte Gigue. On eſt dévotement émerveillé des Peintures du plafond, où ſont étendus les Saints de Verrio & de Laguerre (5), qui ſe repoſant nonchalamment,

Indécence dans les priéres, & dans la muſique & les peintures des Chapelles.

(1) Fameux Imprimeur de Veniſe, qui vivoit ſur la fin du quinziéme ſiécle & au commencement du ſeiziéme. Il étoit homme ſavant, & ſes éditions ſont fort recherchées à cauſe de leur beauté & de leur exactitude.

(2) Du Sueil eſt le relieur de Paris le plus fameux & le plus habile.

(3) Deux Auteurs Anglois modernes, éminens dans leur genre, le premier dans la Philoſophie, & le ſecond dans la Poëſie.

[4 *Aſſiſter à la pompe orgueilleuſe des priéres.*] Cette abſurdité eſt très-heureuſement exprimée, l'orgueil étant de toutes les humaines folies celle dont on devroit le plutôt ſe défaire en approchant de l'autel ſacré.

(5) Antonio Verrio a peint pluſieurs plafonds

à

ment, à demi-couchés sur des nuages dorés, offrent à la vue une image complette du Paradis. Un large carreau invite au repos, ainsi qu'un Prédicateur bénin, qui ne fait jamais mention du mot d'Enfer devant une compagnie si polie (1).

Ornemens déplacés, & cérémonies fastidieuses.

Entendez-vous le carillon des pendules? C'est l'heure du dîner. On entre dans un salon spatieux, pavé de marbres rares, que cent domestiques foulent aux pieds. (2) Des Serpens représentés d'après Nature embellissent un riche bufet, & des Tritons y vomissent l'eau à pleine bouche. Est-ce une salle de festins? Non, c'est un Temple: ce n'est point un dîner, (3) c'est une Hécatombe: un sacrifice solemnel fait avec pompe, avec apparat. On y boit, on y mange par mesure & par tems. Chaque service est enlevé avec tant de promtitude, qu'on jureroit que le

à Windsor, à Hamptoncourt, *&c.* Et l'on voit des Peintures de Laguerre à Bleinheim, Château du feu Duc de Marlborough, & en plusieurs autres endroits. Les Peintures de l'un & de l'autre me paroissent au-dessous du médiocre.

(1) C'est un fait réel. Un digne Ecclésiastique prêchant devant la Cour d'Angleterre, menaça les pécheurs de subir les châtimens les plus sévéres, *dans un endroit qu'il croyoit indécent de nommer devant une assemblée si polie.*

[2 *Des serpens représentés d'après Nature embellissent un riche bufet.*] C'est encore une mauvaise imitation de divers Ouvrages des Anciens, parmi lesquels le serpent étoit un objet mystérieux & sacré.

[3 *C'est une Hécatombe.*] Par allusion aux cent domestiques dont l'Auteur venoit de parler.

le Médecin de Sancho Pança y préside avec sa baguette redoutable. Entre chaque acte, depuis la soupe jusqu'au vin de liqueur, les verres régulierement présentés, font retentir les soucoupes, & l'on termine enfin la fête par la santé du Roi (1). Mourant de faim au milieu de cette abondance, éprouvant en grande cérémonie le sort de Tantale, servi avec complaisance de tout ce que je n'aime point, bien régalé, fort caressé, & encore plus fatigué, je prends congé de Milord, las de sa civilité orgueilleuse; & je pars en protestant que de ma vie je ne passai un jour si desagréablement.

Utilité des folies de l'Homme: sagesse des dispensations de la Providence.

(2) Ce sont ces folies cependant qui habillent le pauvre, qui donnent du travail à l'ouvrier, & du pain à ses enfans (3). Ce que la dureté de cœur auroit refusé, une vanité charitable l'accorde. Un siécle à venir verra les moissons dorées floter sur ces jardins, défigurer & ensévelir ces plans que l'orgueil avoit formés; &

(1) C'est un usage commun en Angleterre que de finir le dîner par la santé du Roi.

[2 *Ce sont ces folies cependant qui habillent le pauvre*, &c.] Cette réflexion sert à justifier les voyes de la Providence, lorsqu'elle donne les richesses à des hommes qui en font une pareil usage.

(3) Le mauvais goût engage à plus de dépenses, & employe plus de personnes que le bon goût. Ceci revient à ce que l'Auteur a dit dans l'Epitre précédente *page* 398. Voyez aussi l'*Essai sur l'Homme*, *page* 129. *vers la fin.* „ C'est Dieu „ qui contremine chaque folie, chaque caprice, *&c.*

& (1) Cérès d'un visage riant rentrer en possession de son domaine.

De la véritable magnificence.

A qui donc appartient-il de cultiver ou d'embellir un terrein ? A celui qui plante ainsi que Bathurst (2), qui bâtit ainsi que Boyle (3). (4) C'est l'utilité seule qui sanctifie la dépense, & c'est du bon-sens que la splendeur doit emprunter ses rayons.

Que celui qui jouit en paix de l'héritage de ses péres, dont les voisins voient avec plaisir l'aggrandissement, dont le fermier est content, joyeux, bénit le travail de son année, plus redevable encore à son Seigneur qu'au sol de la terre; que celui qui n'a point honte de nourrir dans son parc la genisse qui donne du lait, & le cheval qui mérite sa pâture; dont les forêts naissantes ne servant ni à la pompe ni à l'osten-

ta-

[1 *Cérès d'un visage riant rentrer en possession de son domaine.*] On ne peut rien imaginer de plus riant, ni de plus classique. Ce n'est pas une abondante récolte qui couvre ces jardins; c'est la Nature elle-même qui rentre en possession de son domaine, & qui *rit* des vains efforts d'une fausse magnificence, qui vouloit l'en bannir pour jamais.

(2) Voyez le caractére de Milord Bathurst dans l'épitre précédente, *page* 403.

(3) C'est le nom de famille de Milord Burlington, à qui cette Epitre est adressée.

[4 *C'est l'utilité seule qui sanctifie la dépense.*] Ce terme de *sanctifie* nous donne l'idée de quelque chose de mis à part pour des usages sacrés, & véritablement c'est sous cette face que nos biens doivent être considérés. Car l'opulence employée selon les vues de la Providence est une vraye consécration.

tation, préparent à la postérité des matériaux pour ses édifices & ses navires; qu'il plante, que ses ouvrages s'étendent de plaines en plaines, qu'il couvre d'abord le pays d'arbres, & ensuite, s'il le veut, qu'il bâtisse une ville.

Et vous, Milord, continuez: faites des arts qui dépérissent l'objet de vos soins; faites paroître à nos yeux de nouveaux prodiges, & réparez les anciens; rétablissez, rendez à eux-mêmes Jones & Palladio (1), & soyez aujourd'hui ce que Vitruve (2) fut autrefois; jusqu'à ce qu'enfin (3) les Rois puisent dans vos idées, glorieux d'accomplir des plans dessinés

Ouvrages dignes des Rois; temples, ports, canaux, ponts & grands chemins.

(1) Voyez la note [1] *page* 421.

(2) Vitruve Pollion vivoit sous le régne de l'Empereur Auguste. Il composa un excellent Traité d'Architecture, divisé en dix Livres, qu'il dédia à cet Empereur. M. Claude Perrault, de l'Académie des Sciences, en a fait une traduction qui est très-estimée.

(3) Dans le tems que cette Epitre a été écrite (en 1731) quelques-unes des nouvelles Eglises qui avoient été bâties à Londres, étoient prêtes à tomber, soit que les fondemens portassent sur un mauvais terrein, ou que la fabrique en eût été mal faite par la connivence des Entrepreneurs & des Inspecteurs; le débordement de la Tamise à Dagenham en Essex avoit produit beaucoup de mal; on avoit rejetté la proposition de bâtir un Pont à Westminster; plusieurs des grands chemins étoient impratiquables; ceux sur lesquels on avoit établi des barriéres avec des péages, quoiqu'on y levât de grandes sommes, étoient réparés d'une maniére honteuse & qui paroissoit indiquer de la malversation : Et cependant on avoit joui de la paix depuis vingt ans sans interruption.

nés par de pareilles mains; qu'ils ordonnent aux ports de s'ouvrir, aux chemins publics de s'étendre, & qu'ils fassent élever des Temples plus dignes de Dieu. Rois, ordonnez: des ponts hardis contiendront la vague impétueuse, des môles s'avanceront dans la mer, en rompront les flots bruyans; la mer elle-même docile à ses Souverains se renfermera dans ses bornes, & les riviéres couleront au travers des plaines avec obéissance. Paix, source de bonheur, ce sont-là les fruits honorables que l'Angleterre attend de toi; nobles travaux, ouvrages dignes des Empereurs & des Rois!

F I N.



EPI-

EPITAPHES.

His ſaltem accumulem donis & fungar inani
Munere!

VIRG. Æn. VI. 885.



A

MADAME M. B.

SUR SON

JOUR DE NAISSANCE.

PUisses-tu obtenir tout ce que le Ciel accorde de faveurs aux Mortels, une santé ferme, une longue jeunesse, des plaisirs durables, un vrai Ami; & non pas ces Jouëts que ton Sexe admire, des Richesses qui tourmentent, & des Vanités dont on est bientôt las. Si la Vie, à mesure qu'elle s'écoule, ne nous procure aucun avantage nouveau, mais que telle qu'un crible, elle laisser passer les bienfaits, & que, pour tout gain, chaque mois ne nous améne que quelque triste réflexion de plus, un jour de Naissance, hélas! n'est autre chose que les Obsèques de l'Année qu'on vient de finir.

Que la Joye ou l'Aise, l'Abondance ou le Contentement, & le consolant souvenir d'une Vie bien employée, calment tes soucis, animent chacune de tes graces, & se lisent dans tes regards. Qu'un jour succéde à un autre jour, & une année à une autre année, sans trouble, sans crainte, & sans douleur: jus-

qu'à ce que la mort t'enlève tout-à-coup, au milieu d'un doux Songe, ou d'une Extase divine. Dors tranquillement, & que tes yeux ne se rouvrent à la lumière, que pour contempler les ravissantes merveilles d'une Vie à venir.





EPITAPHES.

I.

EPITAPHE *de* CHARLES, *Comte de Dorſet. Enterré dans l'Egliſe de Withyam en Suſſex.*

DORSET, l'ornement des Cours, le Favori des Muſes, & le Patron des Beaux-Arts, eſt mort.

Fléau de l'Orgueil, il l'attaqua conſtamment, ſoit qu'il le trouvât armé de Puiſſance, ou revêtu d'un air de Sainteté.

Naturellement doux, il n'étoit ſévére que par Amitié pour le Genre-Humain, & ſa Sageſſe avoit pour compagne la Gayeté.

Heureux Satyrique! qui blâmoit de façon à faire voir que le Vice étoit en même tems l'objet de ſa Haine & de ſa Pitié.

Heureux Courtiſan! qui ſe fit aimer du Roi & de ſa Patrie, ſans leur ſacrifier ſes Amis, ni aucun des vrais agrémens de la Vie.

Heureux Pair du Royaume! qui contempla dans ſa Race les grandes qualités que ſes Ayeux lui avoient tranſmiſes.

II.

EPITAPHE *sur Mme.* CORBET, *qui mourut d'un Cancer au Sein.*

CI git une Femme qui fit du Bien ſans oſtentation, & qui joignit à une Raiſon ſupérieure un ſens droit. Elle n'entreprit de conquêtes que ſur elle-même, & ne mêla jamais d'Art dans ſa conduite que pour échapper à l'Admiration. La Colére & l'Orgueil ne logérent jamais dans ſon cœur, Sanctuaire de la vertu. Une Ame ſi ſimple, ſi tranquille, ſi ferme, & pourtant ſi douce; ſi forte, & cependant ſi ſenſible à la pitié, a, telle que l'or le plus pur, paſſé par le feu des épreuves. La Sainte a triomphé des Tourmens, mais la Femme y a ſuccombé.

III.

EPITAPHE, *pour être gravée ſur le Monument que Mylord* DIGBY *avoit érigé à ſon Fils* R. DIGBY, *& à ſa Fille* MARIE, *dans l'Egliſe de Sherborne en Dorſetshire l'an* 1727.

VA, bel exemple d'une jeuneſſe qu'aucun Vice ne ſouilla; habile, modeſte, & pacifique ami de la vérité: auſſi courageux dans les ſouffrances, que modéré dans la joye, homme de bien ſans éclat, & grand ſans prétendre l'être; fidéle à remplir tes engagemens, plein

plein de candeur ; toi qui ne formas jamais de souhaits que tout le monde ne pût les entendre, qui joignis aux mœurs les plus douces un esprit exemt d'affectation, ami de la paix & du Genre-Humain, va, vis à jamais : d'éternelles demeures t'attendent : Vas-y jouïr du bonheur de ceux dont tu as imité les vertus sur la Terre.

Et toi, Fille heureuse ! qui, après avoir été le triste témoin de sa mort, l'as suivi de près dans la Nuit du Tombeau, pren ton essor vers les tranquilles régions qu'il habite : ta séparation d'avec lui a été courte, mais tu n'en a plus à redouter. Va donc vers le seul sejour où il y ait une félicité pure, & où il suffit d'aimer pour être heureux. L'un & l'autre acceptez ces Larmes, ressource impuissante des foibles mortels, & pardonnez notre douleur jusqu'au tems où nous partagerons vos joyes : Recevez l'hommage de quelques Rites funébres, d'une Pierre sépulcrale, & de mes Vers. C'est tout ce qu'un Pére, & tout ce qu'un Ami peuvent donner.

IV.

EPITAPHE *du Chevalier* GODEFROI KNELLER, *enterré dans l'Abbaïe de Westminster, l'An* 1723.

KNELLER, qui n'eut d'autre Maître que le Ciel même ; dont l'Art égaloit la Na-

ture, & dont les Tableaux étoient doués de Vie; après avoir enfanté plus de merveilles que deux Siécles n'en peuvent fournir, se repose couronné d'Honneurs & de Lauriers, dus à son mérite, & à son généreux amour de la gloire. (1) Durant sa vie, la Nature craignit de se voir surpassée, & à sa mort elle craint de mourir.

V.

EPITAPHE *du Général* HENRI WITHERS, *enterré dans l'Abbaïe de Westminster, l'An* 1729.

REpose ici, WITHERS, toi dont l'ame intrépide, mais sensible, aima sa Patrie, & plus encore le Genre-Humain. Quoique né pour la Guerre; tu n'as point connu les égaremens de la jeunesse, & la douce Humanité a logé dans ton sein jusqu'à l'âge le plus avancé. Le Vétéran endurci aux maux, ne sauroit s'empêcher de donner quelques larmes à ton trépas, & le Courtisan pousse un soupir sincére.

WITHERS, adieu! cependant n'emporte point avec toi ton Caractére guerrier, ni tes Vertus sociales! & ne nous oblige pas à graver sur ton Tombeau: Ci git le dernier des braves Anglois.

VI.

[1 *Durant sa vie*, &c.] C'est une imitation de la fameuse Epitaphe de Raphaël.

Raphaël, timuit, quo sospite vinci
Rerum magna parens, & moriente, mori.

VI.

EPITAPHE *de Mr.* E. FENTON, *enterré à Easthamstead en Berkshire*, *l'An* 1730.

CEtte Pierre modeste (ce que ne sauroient faire la plupart des Marbres orgueilleux) peut dire avec vérité, Ci git un Homme de bien : un Poëte, qui a eu plus de bonheur que le Sort n'en attache à cette Profession, le Ciel l'ayant dispensé de l'humiliante néceffité de faire sa cour aux Grands. Ennemi des vaines louanges, il ne se fatigua point par des mouvemens inquiets pour paroître savant, & se contenta d'acquérir des lumiéres. Il jetta un œil tranquille sur l'une & l'autre Vie, ne vit rien qui méritât d'être regretté dans celle-ci, ou craint dans celle-là ; & se levant satisfait du Repas simple & bon que la Nature lui avoit donné, rendit graces à Dieu d'avoir vécu, & de mourir.



VII.

EPITAPHE *destinée au Chevalier* NEWTON *dans l'Abbaïe de Westminster.*

ISAACUS NEWTONUS:
Quem immortalem
Testantur *Tempus*, *Natura*, *Cœlum*:
Mortalem
Hoc marmor fatetur.

La Nature, & les Loix de la Nature étoient cachées dans le sein de la Nuit: DIEU dit, *que Newton soit!* & la lumiére parut.

VIII.

EPITAPHE *du Dr. François* ATTERBURY, *Evêque de Rochester*, *qui mourut en exil à Paris*, *l'An* 1732.

[SA Fille unique rendit l'esprit entre ses bras, immédiatement après être arrivée en France pour le voir.]

DIALOGUE.

ELLE.

OUI, nous avons vécu—! encore une angoisse, & je pars. Puisse le Ciel, ô mon Pére! avoir à présent ton cœur tout entier. Cependant souvien-toi jusqu'à l'instant où tu seras réduit en cendres, combien nous nous sommes aimés.

LUI.

LUI.

Chére Ombre! je le veux: je mêlerai ensuite ma cendre avec la tienne. — O Ame pure! O Perte plus cruelle que celle de ma Fortune, de mes Amis, & de ma Terre Natale! Après cela reste-t-il encore ici-bas quelque souhait à former? Oui — CIEL, (1) SAUVE MA PATRIE! — Il profére ces mots, & meurt.

IX.

EPITAPHE *d'un Homme qui ne vouloit pas être enterré dans l'Abbaïe de Westminster.*

SOus ce Marbre, ou sous ce Seuil, ou sous ce Gazon, ou sous tout ce dont un Héritier, un Ami, ou quelque généreux Inconnu, voudra couvrir mon corps, git un Homme,

[1 *Sauve ma Patrie.*] Par allusion au fréquent usage & à l'application que ce Prelat faisoit des derniéres paroles du fameux *Pére* Paul, dans sa priére pour la Patrie, ESTO PERPETUA. La justesse de cette allusion, dans l'exil, & à l'heure de la mort, ne sera bien comprise que par ceux qui seront au fait de la conformité qu'il y a eu entre la vie de l'Evêque, & celle du Moine. Le caractére du Dr. Atterbury est bien connu. Et celui du *Pére* Paul se peut tracer en peu de mots. Il étoit profondément versé dans toutes les Connoissances divines & humaines. Il consacra sa vie au service de l'Etat, en s'opposant avec fermeté à toutes les entreprises injustes de l'*Eglise*. Il étoit modeste, humble, franc, disposé à pardonner, patient & juste; exemt de tout Esprit de parti, & de tous projets d'Ambition; en un mot, un admirable composé de savoir, de sagesse, & de vertu.

me, qui ne se soucia jamais, & ne s'embarrasse guéres encore, de ce qu'on a dit, ou pu dire, du Mortel renfermé dans ce tombeau; mais qui, ayant vécu & étant mort, avec une ame calme & libre, attend de la Bonté divine, qu'il sera au moins aussi bien qu'il a été.

Fin du Tome Second.





ERRATA.

Pag. 397. la derniére Ligne de la page dans les Notes.

Pag. 324. *lisez* 391.

